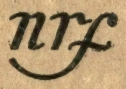
ALBERT THIBAUDET

TRENTE ANS DE VIE FRANÇAISE

II

LA VIE DE MAURICE BARRÈS

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1921

ALBERT THIBAUDET

TRENTE ANS DE VIE FRANÇAISE

II

LA VIE DE MAURICE BARRÈS

SECONDE ÉDITION

PARIS

ÉDITIONS DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 ET 37, RUE MADAME, 1921

LA VIE DE MAURICE BARRÈS

miss 10

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ŒUVRES DE ALBERT THIBAUDET

TRENTE ANS DE VIE FRANÇAISE

4 VOLUMES

LES IDÉES DE CHARLES MAURRAS.. I

LA VIE DE MAURICE BARRÈS.. II

LE BERGSONISME.. III

UNE GÉNÉRATION.. IV

T4245

ALBERT THIBAUDET

TRENTE ANS DE VIE FRANÇAISE

Vol. II

LA VIE DE MAURICE BARRÈS

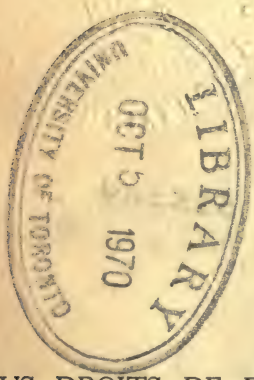
CINQUIÈME ÉDITION

325204
7. 3. 36.

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1921

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, CENT VINGT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C, DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXII, ET NEUF CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES IN-HUIT GRAND JÉSUS, SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 800, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830, ET CENT DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 940, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

DC
365
T5
t.2



TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1921.

INTRODUCTION

Un grand écrivain peut représenter ou une doctrine ou une influence ou une série de beaux livres, et M. Barrès nous apporte pour une part chacun de ces trois motifs d'intérêt. Mais sa doctrine, son influence, ses livres paraissent presque secondaires si nous les comparons à un ordre qui les enveloppe et qui donne à la place littéraire de M. Barrès sa couleur et sa solidité. Au vrai, il représente, il dessine ceci : une vie. Une vie, certes, comme toutes les vies humaines, mêlée indiscernablement de réussite et d'échecs, et dont l'acte s'élève et croît — c'est l'ordinaire — sur le terreau des possibles manqués ; mais enfin une vie réelle, étoffée, riche de suite. Et, dans l'espèce, une vie littéraire, une « carrière » sur laquelle ses livres marquent des coupes momentanées.

M. Barrès a écrit Un Amateur d'Ames. *Et Montaigne, grand lecteur de Plutarque, se donnait pour un amateur de vies, se plaisant à déguster, à comprendre, à classer tant les « parallèles » de l'antiquité que les vies de ses contemporains, à les embrasser et peser d'un coup d'œil, d'une page, d'un chapitre, comme fait un amateur de tableaux ou de paysages. Depuis le milieu du XVIIIe siècle la critique a pu vivre à plein dans l'exercice de ce goût. Les premiers plans de la scène française sont occupés par des vies littéraires qui, à la fois sous les mains de l'artisan et sous les yeux du public, comme en les bazars d'Orient, se tissent, se composent et s'achèvent, moitié spontanées, moitié savantes, lyriques comme une ode, ordonnées comme une épopée, serrées comme une tragédie, — Rousseau, Chateaubriand, Lamartine. M. Barrès s'est penché assez souvent sur de telles existences pour que la sienne puisse, dans leur reflet et leur parenté, nous apparaître un peu sous le même jour. Cette pente, chacun de ses livres et la suite surtout de ses livres continuellement la dessinent, nous montrent en lui l'artisan d'une vie.* Qualis artifex pereo *l'écrivait-il pour conclure la série des* Trois Idéologies. *Dans l'ensemble, M. Barrès aura mené à son dernier état, le plus conscient et le plus complet, cet art — ou si*

l'on veut cet artifice — de la vie littéraire publique qui serait un produit particulier de la culture française si la majesté isolée de Gœthe n'en constituait, comme une montagne à nos horizons intérieurs, le chef-d'œuvre complet.

Cette ligne de vie nous pouvons la suivre sur trois registres chez M. Barrès, — les trois mêmes registres que nous emploierions avec la même utilité s'il s'agissait de Rousseau, de Gœthe ou de Lamartine, de Benjamin Constant ou de Sainte-Beuve.

L'homme d'abord, dans cette vie publique, dans cette sensibilité directe exprimée par des mots, ordonnée et canalisée en des livres, l'homme qui se raconte, se cherche, s'examine, se modèle, se produit. Mais quel que soit le détail qu'il poursuive dans ses profondeurs et ramène à sa surface, quels que soient la finesse et les détours de la courbe avec laquelle il tend à se décrire et à se circonscrire, toute une part de lui, principalement celle qui flottante dans l'imagination n'en est pas moins liée par des racines à sa sensibilité profonde, répugne, pour des raisons diverses, au direct du je, *tend à s'extérioriser, à s'incarner en des personnages détachés et vivants. C'est là le deuxième registre, celui des créations plastiques, des personnages de roman, voire des vivants sympathiques et fraternels, par lesquels tout en sortant de lui il se retrouvera, se connaîtra mieux, fera vivantes des possibilités sacrifiées, se traduira dans un langage plus complexe et s'étoffera d'une plus riche matière. Enfin cette vie intérieure et cette vie extériorisée, cette sensibilité et cette imagination secréteront une sorte de coquille solide et maniable, un ordre de technique littéraire, esthétique, politique, sociale, religieuse, toute cette écorce extérieure qu'aborde de plain-pied la critique : un style, des idées, une doctrine politique, une conception religieuse. C'est le troisième registre, celui qui développe au regard les choses publiques et tend à faire oublier qu'au-dessous de lui les réalités intérieures et sensibles portent tout. Mais un moment vient où les deux premiers ordres sont prisonniers de ce troisième qu'ils ont secrété et construit, où le personnage vivant est mangé par le personnage public, où l'homme c'est le style, où la sensibilité ce sont des idées, où l'ombre et le corps sont, comme dans le conte de Chamisso, dissociés, où tout cela qui se promène, vit, agit, est détaché de l'auteur au point qu'en le rencontrant il lui dirait presque ce que dit La Fontaine à son fils : « Je suis heureux de faire votre connaissance. »*

Chez les écrivains dont j'ai parlé pour leur relier M. Barrès, le premier registre est évidemment le principal. Chez un créateur de vie, un Shakespeare, un Racine et un Balzac, le deuxième attire sur lui toute l'attention.

Chez un spécialiste de style comme Guez de Balzac, un spécialiste d'idées comme Montesquieu ou Taine, M. Maurras ou M. Bergson, le troisième paraîtra prépondérant, presque exclusif.

*M. Barrès a dit quelque part son goût pour ces constructions bipartites comme l'*Entretien avec M. de Saci, *qui opposent l'une à l'autre, éclairent et vivifient l'une par l'autre les deux pentes ou les deux natures d'une réalité. La critique, lorsqu'elle s'occupe de M. Barrès, l'aperçoit tout de suite dans cette duplicité. Elle voit en lui, pour parler en gros, l'égotiste d'une part, le nationaliste d'autre part, — et, selon qu'elle ressent plus de tendresse pour l'un ou l'autre, elle regrette le délicat mort jeune, le Lazare devenu fanatique en Gaule, ou bien elle tue le veau gras. M. Barrès, bien placé pour savoir à quoi s'en tenir, affirme l'unité de sa ligne, demande à l'analyse de la respecter et même de la souligner, refuse le veau gras que l'épée académique veut occire pour lui, et marque que le Philippe des* Amitiés *est bien le fils du Philippe du* Jardin. *M. Barrès a évidemment raison. Mais si la ligne est une, elle n'est pas rigide ; elle ondule selon un rythme fondamental qui se retrouve dès les premiers livres de M. Barrès, même dès ses premières pages, et a toujours comporté ces deux temps. S'il paraît inexact ou tout au moins sommaire de les placer à deux périodes différentes de sa vie littéraire, il n'en est pas moins juste de les distinguer, de mettre en valeur ce dualisme, de composer, comme il convient à la critique, ce rapport original, constant, d'ombre et de lumière qui commande toute l'œuvre de M. Barrès. Aussi le premier de nos trois registres peut-il, pour la clarté, comporter deux versants, l'un incliné vers un ordre individuel et l'autre vers un ordre social. De là les quatre parties de l'analyse qu'est ce livre* [1].

(1) La plupart des livres de M. Barrès s'étant promenés constamment d'un éditeur à un autre, voici les éditions auxquelles se réfère la pagination : *Sous l'œil des Barbares :* édition originale Lemerre. — *Un Homme Libre, Trois Stations de Psychothérapie :* réimpression Fontemoing. — *Le Jardin de Bérénice, Au Service de l'Allemagne,* édition populaire Fayard. — *L'Ennemi des Lois,* petite édition Crès. — *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.* — *Les Déracinés* et l'*Appel au Soldat* : édition Fasquelle. — *Leurs Figures, Scènes et Doctrines du Nationalisme, Les Amitiés Françaises, le Voyage de Sparte, Colette Baudoche, Amori et Dolori Sacrum,* édition Juven. — Les œuvres suivantes : édition Emile Paul. — Ce sont les éditions que je me trouvais avoir sous la main quand j'écrivais en 1917-1918 les différentes parties de ce livre, et je perdrais inutilement du temps en les ramenant à l'unité d'une pagination rationnelle.

LIVRE I

LA FIGURE INDIVIDUELLE

I

LA VIE NUE

A la base de cette vie littéraire, souple, nuancée et subtile, on voit distinctement de la vie abondante, vivace, sans forme encore comme une force prête à toutes les déterminations, — le terreau, la nourriture chimique à même laquelle mangent les racines de l'arbre. C'est là que M. Barrès, dans une page serrée et sombre de *Leurs Figures* paraît distinguer « ce que Gœthe appelle les Mères... Vaste monde inhabitable, sans couleurs, où il venait de comprendre les nécessités de toutes choses »[1]. De ce monde inhabitable sortent pourtant comme d'une carrière aujourd'hui humide et impraticable toute la pierre de nos constructions. Et cette présence taciturne des Mères, basse musicale de vie nue, d'élément, de mouvement, d'élan, d'où le déterminé et le plastique naissent par limitation et sacrifice, M. Barrès, avec une conscience fiévreuse, s'est attaché à en garder autour de ses figures la buée fraîche. Là sont les sources mêmes de sa sincérité. Dans ce domaine des Mères nous apercevons les schémas essentiels qui dessinent déjà en un raccourci rapide les grandes attitudes ailleurs amplement développées de sa sensibilité et de son intelligence.

« Soirées glorieuses et douces ! Son cerveau gorgé de jeunesse dédaignait de préciser ses visions ; ainsi son génie lui parut infini, et il s'enivrait d'être tel.

« La réaction fut violente. A ces délices succédait la sécheresse. Tant de nobles aspirations anéanties lui parurent soudain convenues et froides. Et son cerveau anémié, ses nerfs surmenés s'affolèrent pour évoquer immédiatement, dans cet horizon piétiné comme un manège, quelque sentier où fleurît une ferveur nouvelle »[2]. Lignes un peu gauches écrites à vingt-deux ans, l'âge ingrat d'une âme qui a déjà le mérite de s'exprimer de la façon la plus directe. Retrouvez-les mûries et substantielles, qui dessinent sur la figure de Sturel ce même visage qu'ébauchait le premier livre de M. Barrès.

1. *Leurs Figures*, p. 179.
2. *Sous l'œil des Barbares*, p. 102.

« Peut-être en lui la vie est-elle si intense et dans toutes les directions qu'il n'arrive pas à se faire une représentation très nette des objets sur lesquels il dirige ses sentiments. Capable d'atteindre quelque jour des états élevés, car il a l'essentiel, c'est-à-dire l'élan, mais affamé tour à tour de popularité, de beauté sensuelle, de mélancolie poétique, il ne vérifie pas les prétextes où il satisfait son soudain désir, et, bientôt dissipée sa puissance d'illusion, il se détourne de son caprice pour s'enivrer d'une force sur lui plus puissante encore que toute autre, pour s'enivrer de désillusion »[1].

Les deux passages se superposent assez exactement. Ils enregistrent le même graphique : celui d'une énergie où l'accent porte sur cette énergie bien plutôt que sur les moyens qu'elle emploie et sur la fin qu'elle recherche. L'essentiel ici c'est l'élan, c'est le désir, ce sont les puissances vivaces de l'Amour et le bandeau sur ses yeux. Toute existence un peu riche et féconde connaît ces instants, reconnaît en eux ses clefs ou ses racines. Le moment de l'amour physique, dans son être et dans ses suites, nous en donne même l'essence, et il ne faudrait pas déranger beaucoup les traits généraux de ces deux passages pour y loger une psychologie de cet instant charnel et de la « réaction violente », de la sécheresse qui suit les délices. Si l'homme n'échappe point à la loi de l'*omne animal*, du moins un héritier de Chateaubriand sait-il utiliser et magnifier sa tristesse, et un Sturel s'enivrer de désillusion. Mais enfin nous trouvons là une figure de la vie à l'état brut telle que l'éprouve et la saisit M. Barrès. Sous cette forme, cette richesse de vie paraît stérile, et ces alternatives de désir illimité, et de sécheresse, de Volonté schopenhauerienne et de désillusion useront rapidement une âme. Pour construire une vie vraie, utile, fructueuse, il faut que ce désordre soit aménagé, que des limites interviennent, que cette sécheresse soit prévenue et cette désillusion employée.

« Cette nuit célèbre la résurrection de son âme ; il est soi, il est le passage où se pressent les images et les idées. Sous ce défilé solennel il frissonne d'une petite fièvre, d'un tremblement de hâte : vivra-t-il assez pour sentir, penser, essayer tout ce qui s'émeut dans les peuples, le long des siècles »[2].

Telle est la première manière d'utiliser cet état : être soi, être de la vie qui passant dans une forme l'alimente, la rafraîchit, la tend, la

1. L'*Appel au Soldat*, p. 484.
2. *Sous l'œil des Barbares*, p. 160.

renouvelle sans cesse. Quand on a atteint une certaine plénitude passionnée de vie, on pourra l'abdiquer, la discipliner, la canaliser pour une fin supérieure tant qu'on voudra. On n'en gardera pas moins sinon l'idée du moins l'instinct de riches possibilités qui dépassent toutes les réalisations et qui donnent à tous nos trésors réels l'apparence d'un résidu. Cet être pur, joyeux, ce désir accueillant tout, tendu vers tout, il fallait bien que les premiers enthousiasmes de M. Barrès fussent pour lui — puisqu'il est le cœur même, le cœur bondissant de l'enthousiasme, et il fallait bien que M. Barrès lui gardât encore, ensuite, d'une âme romantique qu'il n'a pas abdiquée, quelque sourire et quelques faveurs. Dédiant *Un Homme Libre* à quelques collégiens qu'il voulait aider, il écrivait : « Chercher continuellement la paix et le bonheur, avec la conviction qu'on ne les trouvera jamais, c'est toute la solution que je propose. Il faut mettre sa félicité dans les expériences qu'on institue et non dans les résultats qu'elles semblent promettre. Amusons-nous aux moyens sans souci du but. » Dès lors les valeurs justes sont les valeurs instantanées. Dilettantisme de de la sensibilité bien plutôt que de l'intelligence. Ce qu'il s'agit de chercher et de ne pas trouver, c'est la paix et le bonheur. Mais tandis que le dilettantisme de l'intelligence se suffit fort bien à lui-même, et que la recherche sinon de la vérité tout au moins de ses approximations et de ses masques peut remplir une vie et la rendre à peu près heureuse, le dilettantisme de la sensibilité n'y réussit point, et la recherche expresse du bonheur n'aboutit jamais à la découverte de son objet. Le dilettantisme de la sensibilité conduit nécessairement, par le fil de son eau capricieuse, à un espace d'amertume, à une Mer Morte. Tantôt il mène au suicide, dont cette préface prétend détourner justement les collégiens. Tantôt et le plus souvent il guide vers la religion. Le Barrès de l'*Homme Libre* a simulé, accompli sur un théâtre un suicide *(Qualis artifex pereo!)* avec son goût de la mort, et peut-être a-t-il simulé de même une religion avec son sentiment de la terre et des morts.

Le *Chant de Confiance dans la Vie* qui termine les *Amitiés Françaises* garde intacts sur le visage de la vie ces prestiges tristes du désir. « Après avoir beaucoup attendu de la vie... on voit bien qu'il faudra mourir sans avoir rien possédé que la suite des chants qu'elle suscite dans nos cœurs »[1]. Nous vivons dans le tourbillon de nos désirs

1. *Les Amitiés françaises*, p. 250.

déçus, ou mieux nous sommes la figure mouvante de ce tourbillon lui-même. « Ne vouloir que des possessions éternelles et nous comprendre comme une série d'actes successifs »[1]. Ainsi des instants privilégiés du désir nous font saisir un instant la vie dans sa plénitude et dans son être, mais ils ne nous élèvent haut que pour nous faire tomber de haut. « Pour vaincre la vie et pour triompher du découragement, il faut régler la culture de nos sentiments et de nos pensées... sortir d'un désordre barbare pour l'accomplissement de notre destin »[2]. Notre sentiment individuel, notre désir vivant, instantané, s'exaspèrent en Furies ; mais en suivant certaines directions privilégiées, en pratiquant l'art des sacrifices, nous voyons se former des déesses.

Ces directions privilégiées, cet art des sacrifices M. Barrès les dégagera, les pratiquera avec une clairvoyance sans cesse plus instruite. A la manière qui utilisait dans la vie abondante et désireuse l'intense volupté d'une matière nue, il substituera peu à peu la manière qui utilise en elle la capacité de recevoir une forme, de s'assimiler une discipline. Sa courbe est en grande partie ceci, une forme qu'il cherche, une discipline qu'il vérifie et qu'il accepte. Mais cette forme ne sera belle que si de l'intérieur la richesse, la pression de la matière y maintiennent une tension et une lutte.

« Moi qui suis la loi des choses, disait-il dans *Sous l'œil des Barbares*, et par qui elles existent dans leurs différences et dans leur unité, pouvez-vous croire que je me confonde avec mon corps, avec mes pensées, avec mes actes, toutes vapeurs grossières qui s'élèvent de vos sens quand vous me regardez ?... Ma tâche, puisque mon plaisir m'y engage, est de me conserver intact. Je m'en tiens à dégager mon moi des alluvions qu'y rejette sans cesse le fleuve immonde des barbares »[3]. Comme l'explique M. Barrès dans le commentaire qu'il donna plus tard de son premier livre, il s'agissait pour le Moi d'exister, avant qu'il se connût, se limitât, se cultivât avec sagesse, et cet accès à l'existence ne va point sans quelque excès, quelque tumulte qui annoncent seulement que l'enfant est bien venu et robuste. Plus tard cet effort pour dénuder la vie se tournera insensiblement en un effort pour l'habiller ; la tendance à se dégager des alluvions deviendra tendance à laisser fixer sur la branche de l'arbre dont il épouse tout

1. *Les Amitiés Françaises*, p. 253.
2. *Id.*, p. 254.
3. *Sous l'œil des Barbares*, p. 164.

le détail le dépôt cristallisateur. « A mesure qu'il s'éloigne de sa jeunesse, chacun se sent une vie moins maigre. La solitude surtout est peuplée... J'ai fait beaucoup d'étapes diverses dans la vie, et, dans chacune, quand je marchais, une cadence passait de tout mon être dans mes pensées »[1]. Mais ces pensées autour de l'être faisaient un manteau de plus en plus lourd, somptueux, opaque.

Une cadence, ou, plutôt, des cadences. « La musique peut-être saurait trouver une expression aux mouvements intérieurs et au nihilisme de Sturel dans cette minute, mais la parole ne peut pas traduire avec certitude un tel tumulte d'âmes, ni conduire dans les vastes nappes souterraines d'où il voyait l'envers et les racines de notre société »[2]. Ainsi c'est de la musique, ou quelque algèbre de la qualité, qu'il faudrait que la critique employât pour rendre visibles cet envers et ces racines d'une pensée. Des musiques que je vois plutôt que je ne les entends sont liées à cette présence, affleurante plus ou moins, de la vie. M. Barrès, s'il n'est pas musicien, a au moins l'idée de la musique comme il a l'idée de la vie, — et Schopenhauer a montré avec profondeur que ces deux idées sont les mêmes. Le spontané, le direct, ce filet d'eau musicale dont les modes alternés, majeur et mineur, sont d'écarter ou d'utiliser ses concrétions, il relie, permanent et fidèle sous leur diversité, toutes les figures où se dévoile M. Barrès. « J'avais une tendance à conduire au grand jour tout ce que je trouvais dans mon âme, car tout cela voulait intensément vivre ; or il y a dans ma conscience un moqueur qui surveille mes expériences les plus sincères et qui rit quand je patauge »[3]. Tout désirer, — tout mépriser, disent les danseuses de la *Mort de Venise*. Et ce ne sont point là des contraires ; mais une musique unit l'un et l'autre en une telle fluidité qu'il apparaît par elle, ou dans son miroir, que l'un et l'autre sont deux airs ou deux aspects d'un même visage. Les alternatives d'enthousiasme et de sécheresse, de désir et de désillusion deviennent ici l'alternative de la vie qui s'échauffe et de l'ironie qui la refroidit. Mais toujours sous ces deux formes persistent cette sincérité, cette spontanéité de la vie nue, cette tendance à jeter d'abord, en vrac, comme une nature, une quantité, les puissances du désir et les plaisirs de l'intelligence, à s'enivrer de tout, fût-ce et surtout de

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 37.
2. *Leurs Figures*, p. 178.
3. Nouvelle préface de *Un Homme Libre*, p. 8.

désillusion. Par ces basses, jusqu'au bout, subsisteront sous toutes les démarches de l'esprit une sorte de réalité physique, et, comme la chair par le mouvement du sang qui l'arrose, tendue par cette circulation intérieure de musique.

II

L'INDIVIDUALISME LYRIQUE

Quelles que soient l'ampleur et la riche imprécision du terme de romantique, ce sentiment direct, violent, saccadé et orgueilleux de la vie fait bien de M. Barrès un romantique, dans la plupart des sens variés du mot. Mais les influences parmi lesquelles il s'est développé, les sacrifices qu'il a été conduit à pratiquer tant dans son art que dans sa vie, ont affecté çà et là son romantisme de quelque mauvaise conscience. Avant que le coq gaulois ait chanté trois fois dans le nationalisme intégral, M. Barrès a renié de façon éclatante son ancêtre Rousseau. Plus modérément mais du même fond il dit dans le *Voyage de Sparte* : « Avec tous mes pères romantiques je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline parfaite ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses »[1]. Ces bagages les premiers livres de M. Barrès les contiennent abondamment, et cette bannière est celle de l'individualisme, qu'il a rangée sous une discipline, mais qu'il n'a pas abdiquée : simplement le drapeau est devenu un fanion.

Individualisme qui est sorti comme un fruit naturel d'une enfance concentrée et captive. On a beaucoup analysé l'influence de l'internat sur la sensibilité française, jamais peut-être avec des raccourcis plus vigoureux, plus vrais que dans les premières pages des *Déracinés*.

Mieux que toute dissertation, mieux que les pages mêmes de M. Bar-

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 279.

rès, la mesure de l'angle qui sépare ces deux passages en apparence contradictoires nous donnera ici une image ou une sensation vraie : « Cet enfant qui plie sa vie selon la discipline et d'après les roulements du tambour, ne connaissant jamais une minute de solitude ni d'affection sans méfiance, ne songe même pas à tenir comme un élément, dans aucune des raisons qui le déterminent à agir, son contentement intime »[1]. D'autre part : « Ce milieu, s'il salit tout l'extérieur des adolescents, du moins fortifie la puissance du rêve en le refoulant. Celui qui grandit, ~~grandit~~ hors de la société des femmes, appliqué à ne pas différer de compagnons vulgaires et railleurs, n'éprouvera jamais sur son visage et dans tous les mouvements de son corps la grâce sublime d'une âme confiante ; mais ses jouissances intimes, qu'il ne pourra partager avec personne, y gagneront en âpreté »[2]. Le premier passage s'applique évidemment au commun, au troupeau, à ceux-là que les heures normales de solitude vraie et d'affection sans méfiance eussent probablement élevés et promus aux délicatesses intérieures, mais qui n'ont point l'étoffe ni la force nécessaires pour y suppléer, lorsqu'elles manquent, par leurs ressources propres. Le second s'entend des exceptions heureuses que la contrainte du milieu exerce et fortifie comme font du vrai génie poétique le mètre et la rime. Le bonheur de telles exceptions (qui sans doute, cette contrainte manquant, n'auraient pas laissé pour cela de produire de beaux fruits) ne saurait évidemment suffire à justifier un système d'éducation, puisqu'un tel système ne doit être jugé que du point de vue d'intérêts généraux. Mais enfin une adolescence comprimée et fiévreuse entre des murailles, tel est bien le milieu naturel et logique d'où sont sortis *Sous l'œil des Barbares* et *Un Homme Libre*. Et quand M. Barrès fait suivre ses trois idéologies par *Le Roman de l'Energie Nationale*, ce sont sept internes d'un lycée lorrain qui lui servent à établir une coupe dans cette énergie nationale, et à diversifier sous sept figures l'individualisme né du milieu universitaire. Alfred de Musset dans les premières pages de la *Confession* a pareillement situé dans l'atmosphère, passionnée et glacée comme un soleil d'Austerlitz, des lycées impériaux, les sources des grands sentiments romantiques. Les lycées de la République ont

1. Les *Déracinés*, p. 2.
2. *Id.*, p. 16.

aidé évidemment M. Barrès à devenir ce « fameux individualiste » divisé depuis en des aspects qui eurent des fortunes diverses.

Individualisme qui, placé sur un certain terrain, se ramène à ceci : laisser s'épanouir librement, faire épanouir davantage encore par une méthode une sensibilité à laquelle se ramènent toutes les valeurs. M. Barrès se plaint avec mépris parce que « le problème de l'individualisme qui passionne nos députés quand on le leur pose sous la forme d'une marmite à renversement (Vaillant) ne leur parut *in abstracto* qu'un phénomène de prétention littéraire »[1], — cela à propos d'un ministre de l'Instruction publique qui aurait amusé la Chambre par des plaisanteries sur le Moi de M. Barrès. Gardons-nous d'aborder ce problème avec l'âme tant parlementaire que ministérielle ici récusée. Considérons bien plutôt cet individualisme comme un phénomène de lyrisme, cet « Hippolyte, figure primitive en qui parle toute la nature et qui se refuse à fixer, c'est-à-dire à limiter les ardentes inquiétudes dont son cœur est rempli »[2]. C'est primitivement qu'il se refuse à les fixer. Mais dans ce lyrisme nu est un principe mortel. « Ce ne fut pas un monstre, mais son triste emportement qui jeta Hippolyte sous la vague. » Plus tard l'image contraire — ce qui se perd dans les cieux — exprimera la même pensée, et, dans le *Cheval Ailé sur l'Acrocorinthe*, le héros veut retenir le triste emportement dont brûle Pégase de s'enfoncer dans la solitude des aigles. C'est que là sont le paradoxe, la limite douloureuse et la contradiction de l'individualisme : Hippolyte, le Tasse, Louis de Bavière, « composés des meilleures vertus de l'homme et de la femme, ils ne peuvent mieux aimer que soi-même », — c'est-à-dire qu'ils demeurent fatalement sans amour. Ce sont ceux-là que Charles d'Orléans put convoquer pour leur proposer ce refrain de ballade sur lequel il exerçait les poètes de sa cour :

Je meurs de soif auprès de la fontaine.

M. Barrès n'indique jamais ces valeurs d'individualisme anarchique que pour les déclasser aussitôt, pour esquisser sur elles le frein d'une discipline, pour réunir cette matière sous le rayon qui lui confère sa forme. Mais d'autre part jusqu'au bout il a maintenu sur toute discipline certaines valeurs individualistes. Tant dans les *Trois Idéologies* que dans le *Roman de l'Energie Nationale* et les *Ami-*

1. Nouvelle préface de *Un Homme libre.*
2. *L'Ennemi des Lois*, p. 151.

tiés Françaises, c'est pour lui un grand malheur et un grand vice que de subir une discipline que l'on n'a pas choisie, sans qu'il précise s'il s'agit d'un choix individuel ou d'un choix que font pour nous notre être, notre sang, notre vie, nos morts. Les collégiens « sont soumis à une discipline qu'ils n'ont pas choisie : cela est abominable »[1], écrivait-il dans la première préface de *Un Homme Libre*. Et quinze ans plus tard dans une nouvelle préface au même livre : « Une de mes thèses favorites est de réclamer que l'éducation ne soit pas départie aux enfants sans respect pour leur individualité propre. Je voudrais qu'on respectât leur préparation familiale et terrienne. J'ai dénoncé l'esprit de conquérant et de millénaire d'un Bouteiller... »[2] Quand Saint-Phlin se décide à se marier et dit à Sturel : Imite-moi, — Sturel, choqué, se demande : « Comment ose-t-on ériger en loi sa méthode propre, sa convenance, et proposer à un égal d'abandonner ses buts naturels ? »[3]

Toute saine discipline est donc celle que nous nous donnons à nous-mêmes ou celle qui nous est donnée par une sympathie développée avec nous et vibrant à notre unisson. Malgré les larges concessions que la vie politique l'a conduit à faire à tous les ordres de discipline, M. Barrès ne parait jamais avoir transigé sur ce principe, jamais avoir livré cette Acropole de l'individualisme. Les *Amitiés Françaises* complètent, en s'opposant à elles exactement, les cent premières pages des *Déracinés*. A ce tableau délicieux d'une éducation *in hymnis et canticis* on trouverait peut-être à redire. On craint devant l'abondance de ces ruisseaux de miel une fadeur à la saint François de Sales ; on voudrait à cet or trop pur l'alliage d'un plus dur métal. Le vrai bénéfice d'une discipline ne s'obtient pas sans contrainte ni froissement, sans tout un ordre lacédémonien que M. Barrès malgré ses enthousiasmes ne paraît point avoir rapporté de Sparte. Il n'a pas médité sur « la Diane dérobée en Tauride par Iphigénie, devant laquelle on fouettait les éphèbes »[4]. Il s'est développé à la suite de Rousseau, — et, en prenant le mot extravaguer dans son meilleur sens, il a écrit sur ses thèmes individualistes, avec l'*Ennemi des Lois*, une musique exquisement extravagante.

L'*Ennemi des Lois* se ferme sur une sorte d'Abbaye de Thélème,

1. *Un Homme libre*, p. 19.
2. *Id.*, p. 16.
3. L'*Appel au Soldat*, p. 394.
4. Le *Voyage de Sparte*, p. 218.

sur une société « où nul ne demeure, s'il ne trouve son plaisir ». Pour Marina, Claire et André, « les autres moi existent au même titre que le leur, en sorte que les conditions du bonheur des autres se confondent avec les conditions du leur propre. Ils ne cassent pas les fleurs qu'ils aiment à respirer ; qu'elles souffrissent, cela diminuerait leur plaisir ; leur sensibilité affinée supprime toute immoralité » [1]. Le tableau, le paysage idyllique vers lequel son individualisme oriente M. Barrès, ne participe-t-il pas, sur le domaine sentimental, à l'essence qu'il croit reconnaître dans le rationalisme moral de Bouteiller et son absolutisme kantien ? Le Bouteiller de la loi morale devient un chéquard : ainsi cette sollicitude pour le bonheur des autres, cette pitié universelle d'une sensibilité affinée figurera peut-être pour le psychologue l'une des routes souterraines qui conduisent M. Barrès à son goût espagnol de la cruauté. Telle la guillotine s'allonge à l'horizon du sentimentalisme révolutionnaire de Rousseau.

Evidemment l'*Ennemi des Lois* prend place, dans l'œuvre de M. Barrès, sur une frontière excentrique et il paraît avoir voulu y exaspérer pour la liquider une partie de sa nature. « Les lois ont été nécessaires... Rejetons cet appareil désormais superflu et gênant... Expulsons ces détritus et suivons avec la spontanéité de l'indigent Velu les mouvements de notre sang enrichi » [2]. Le tout pour aboutir au baron d'Holbach revu par Spencer. « La date où recevront une heureuse solution tous les problèmes moraux, et les économiques, qui en dépendent, n'est-elle pas précisément cet instant où le bonheur des autres apparaîtra à chacun comme une condition de son propre bonheur ? » [3] Nous tombons là en plein XVIIIe siècle et il est bien amusant de voir, comme en ce siècle humide, le sentimentalisme encore se délayer en des torrents de larmes. Dans *Colette Baudoche* M. Asmus prend un jour rendez-vous avec ses collègues du lycée « pour une partie de pédantisme ». Les personnages de l'*Ennemi des Lois* arrangent continuellement des parties de larmes. André Maltère a même l'idée de publier « un livret, chaque mois, pour faire pleurer », comme il y a chaque semaine des illustrés pour faire rire. Ils cherchent avec passion des sources de larmes : « O André, je voudrais que tu fusses mort... Si tu étais mort je n'aurais plus qu'à soigner l'image que je garderais de toi.

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 211.
2. *Id.*, p. 200.
3. *Id.*, p. 203.

— Moi aussi, lui répondait-il, je voudrais que tu fusses morte »[1]. et à cette idée chacun — André et Marina — pleure abondamment. Chacun aime en l'autre un prétexte précieux de larmes. Ils s'aiment dans les larmes jusqu'au paroxysme en s'exaltant sur la perte et la misère de Velu II, — et il est remarquable que Claire Pichon-Picard, qui nous est présentée comme une abonnée des mardis du Théâtre-Français, ne dise pas : « Tirez ! » Bien au contraire l'intellectuelle, rachetée par l'amour du Velu, entrera en tiers dans le pluvieux et doux royaume.

Quand M. Barrès écrivit l'*Ennemi des Lois*, notre XVIIIe siècle, sous une peau d'ours, nous revenait de Russie, — et c'est sous cette figure russe qu'intensifié et ensauvagé il permet à M. Barrès de grouper sur lui et d'exprimer par lui certaines parties spontanées de sa propre nature. C'était le temps (1893) de « ce charme russe, brutal et raffiné, qui seul nous émeut à cette heure »[2]. Et de la Russie M. Barrès écrivait : « Dans ce *là-bas*, se forme la beauté où, j'en suis sûr, s'épanouira ce sentiment informe qui nous remplit tous, jeunes gens, en qui les torrents de la métaphysique allemande ont brisé les compartiments latins (Une bonne cure à Sainte-Odile, monsieur Barrès !) Là-bas, c'est où mademoiselle Bashkirtseff reçut comme les choses du monde les plus naturelles cette vigueur d'esprit et de sensualité qui nous restituerait le sens de l'amour à nous autres de qui les pères ne savaient plus que comprendre »[3]. La Marina de l'*Ennemi des Lois* figure ce charme russe, qui aide M. Barrès, comme beaucoup de ses contemporains d'alors, à préciser littérairement et à situer géographiquement cet élan et cette intensité de vie palpitante et nue qu'il trouve à ses racines. Il écrit alors *Toute Licence sauf contre l'Amour* pour faire admettre qu' « il n'y a qu'une loi : l'amour ; qu'une barrière : faire de la peine à un être »[4]. M. Maurras, Provençal qui se veut épuré de la sensibilité romantique et slave, écrivit précisément les *Amants de Venise* pour se débarrasser de cette idée.

Cette idée, M. Barrès, fils spirituel de Rousseau, de Chateaubriand, de Michelet, au contraire s'y complaît et s'y enfonce. « Observer, prendre des notes, les rassembler systématiquement, toute cette froide

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 187.
2. *Trois stations*, p. 37.
3. *Id.*, p. 48.
4. *Toute Licence*, p. 177.

compréhension par l'extérieur nous mène moins loin que ne feraient cinq minutes d'amour. Nous ne pénétrons le secret des âmes que dans l'ivresse de partager leurs passions mêmes. C'est la méthode où se rejoignent les grands analystes et les purs instinctifs. Michelet mal renseigné sur l'Inde védique, les Iraniens, les Egyptiens, les Juifs, les enveloppe d'un tel élan d'amour qu'ils sont mieux éclairés (dans sa *Bible de l'Humanité)* que par tous les savants mémoires des érudits spécialistes... Et encore, s'il s'agit de comprendre la direction de l'univers et la vie qui emporte les êtres, seuls verront loin les passionnés »[1].

Nous retrouvons ici ces limites et cette musique ténue dont nous éprouvons seulement qu'ils sont un paroxysme, une corde tendue, un lyrisme gratuit, — « direction », « vie qui emporte », et « l'essentiel, c'est-à-dire l'élan », toute cette réalité vibrante de durée pure et de mouvement que M. Bergson amène au clair-obscur de la métaphysique. M. Barrès s'efforce souvent de transposer en mots, en termes mystérieux, en musique, cet état d'émotion intense, voluptueuse et douloureuse, qui ne peut devenir ni intelligence claire ni poésie, et qui demeure incertaine, nerveuse, légère comme un oiseau inquiet, entre elles. Car intelligence et poésie gardent ce caractère commun d'être soumises aux lois du nombre, à des rythmes exacts. « Que de fois nous gagnâmes ces extrêmes régions où ne subsistent plus d'idées ni de raisonnements, mais, seule, une poussière de douleur, de bonheur, qui nous prend dans son tourbillon ! »[2]. Comme le Michelet du *Tableau de la France* et de la *Fête des Fédérations* c'est un de ces états de lyrisme, mais en confiance et en joie, qu'il voudrait incorporer à la France : « Les grands états d'émotivité que chacun connut de l'amour, qu'un homme viril reçoit des héros et des chefs de sa race, je voudrais que la terre française chargée de tombes le communiquât au promeneur pensif... Il est des lyres sur tous les sommets de la France »[3]. Les *Amitiés Françaises* retrouvent ici dans la continuité complexe de M. Barrès le fil de l'*Ennemi des Lois*. Le même élément persiste dans la vie brute et dans la vie supérieure. Si l'*Ennemi des Lois* se termine sur la bizarre apothéose de « Velu II confesseur et martyr », c'est que « toute bête, c'est, près de nous un peu de vie pure de mélange pédant »[4].

1. *Trois stations*, p. 31.
2. Les *Amitiés Françaises*, p. 247.
3. *Id.*
4. L'*Ennemi des Lois*, p. 206.

La forme lumineuse et vibrante de la patrie, l'étendard significatif et très haut qui la résume, c'est cette autre figure de vie pure, — une lyre sur un sommet. Tout l'univers se compose du point de vue d'une promenade sur la colline de Sion-Vaudémont.

« La nuit couvrait les espaces, la terre ne semblait qu'un aride gravier ; nul amour ne montait du jardin, nulle gloire ne montait des cieux, et pourtant, à notre insu, il y avait une divine préparation. Si les branches se courbaient, c'était du poids de leurs parfums ; nous ne semblions abattus qu'à cause de nos désirs sans objet et le souffle de la grâce pouvait mollir, ordonner ce chaos. On le vit bien quand, du milieu de ce silence, soudain une voix chanta, jet d'eau pour féconder notre desséchement, fusée-signal dont la courbe souveraine et la pluie de feu ne me laissèrent plus ignorer quel était le centre du monde » [1].

Oui, le centre du monde, réellement, pour un beau mysticisme lyrique. Ici une prose nostalgique paraît attendre la poésie, s'ouvrir pour elle comme Danaé à la pluie d'or, se modeler d'en bas par ses étangs crépusculaires sur ses nuages et ses rythmes. Elle n'ignore point le centre du monde, mais à ce centre est incorporé le doigt qui, posé sur des lèvres, défend de le désigner. Poésie, musique, sont là, informulées, et qui demeurent le feu sacré, la dalle où s'assied une Vestale en voiles blancs, le centre d'où l'éclatante fusée du rossignol va dessiner dans la vie comme dans une feuille au vent frissonnante son jeu de nervures intérieures.

III

LE VOYAGE

Ce mouvement, cet élan, ces puissances du désir sans objet, il semble qu'aujourd'hui le voyage leur confère une réalité, un acte à leur mesure et selon leur vœu. Je pense à la définition qu'Aristote donnait du

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 240.

mouvement : l'acte de la puissance en tant que puissance. On en partirait aisément pour écrire une psychologie du voyage. La culture de M. Barrès tient en partie à cet esprit du voyage. Et rappelons que tous les romantiques, à la lignée desquels il se relie, se connurent, se renouvelèrent par le voyage : Chateaubriand, Lamartine, Flaubert, ont été transformés presque par le voyage d'Orient ; les carnets de voyage de Victor Hugo nous font voir en lui un amateur passionné de la route ; Gautier qui, dépourvu du grand génie qui transcende le romantisme est demeuré le romantique-type comme Boileau est le classique-type, Gautier donna le voyage au romantisme comme son corps même et sa substance. M. Barrès, dans *Un Homme Libre*, n'a garde de ne pas faire du voyage une des libertés de cet homme. « Wagon léger dans lequel je traverserais la vie, prévenu de toute les stations, et considérant des paysages divers, sans qu'une goutte de sueur mouille mon front, qu'il faudrait couronner des plus délicates roses si cet usage n'était pas théâtral »[1].

Evidemment M. Barrès ne pouvait en rester à cet hédonisme de chemineau, dont il n'observait la plénitude que chez des êtres incomplets. « Cette cosmopolite, dit-il de Marie Bashkirtseff, qui n'a ni son ciel, ni sa terre, ni sa société, c'est une déracinée. Dans le bréviaire des idéologues, pour exprimer son bohémianisme moral, si étrangement compliqué de délicatesse, par un trait un peu grossier, mais significatif, nous l'inscrirons sous le vocable de Notre-Dame du Sleeping-Car »[2]. Le voyage perpétuel, le voyage pour le voyage, les vrais voyageurs « qui partent pour partir » tout cela constitue un ordre passif, un domaine où nous nous soumettons et subissons. M. Barrès éprouve l'émotion pour la discipliner et l'utiliser ; le voyage n'est point accepté brut par lui, mais employé dans un ordre. Là est d'ailleurs l'attitude d'une humanité normale : le cosmopolitisme à la Marie Bashkirtseff s'accorde à la fois avec le sang slave et avec une certaine nature féminine. Il n'y a guère que des femmes — et surtout des étrangères du Nord — pour passer leur vie dans le sleeping et le caravansérail.

M. Barrès sait voyager. Il se connaît des parties de sécheresse qui sont rafraîchies et vivifiées par le voyage, ou plutôt par les deux mouvements qui font le rythme du voyage comme d'une houle, le départ et le retour. Baudelaire a tort : les vrais voyageurs ne sont pas ceux

1. *Un Homme Libre*, p. 215.
2. *Trois stations*, p. 140.

qui partent pour partir, mais ceux qui partent pour revenir, ceux qui, comme Ulysse, ayant fait leur beau voyage, retournent pleins d'usage et raison. Le voyage, pour M. Barrès prend la forme d'un pèlerinage, et il faut entendre ce mot dans le sens un peu strict. La table des matières d'*Un Homme Libre* (En état de grâce — L'Église militante — L'Église triomphante — Prière-programme. — Examen moral. — Méditation spirituelle) nous font voir toutes les ressources de la discipline catholique utilisées par le Culte du Moi. Le pèlerinage est une de ces ressources. Ce sont d'ailleurs deux pèlerinages proprement dits, le pèlerinage religieux de Terre-Sainte et les pèlerinages classiques d'Italie et de Grèce, qui charpentent au XIXe siècle toute notre littérature de voyages ou qui en font le massif central. Le pèlerinage c'est précisément le voyage utilisé pour un intérêt spirituel, l'homme qui se soumet pour un bénéfice et pour une fin aux influences d'un pays.

Au-dessus du voyage des yeux, du daguerréotype littéraire à la Gautier, qui vous répand vers le dehors et qui fait que vous oubliez, il y a le voyage qui vous rappelle à vous-même, met de l'ordre et de la suite dans votre être, fait que vous vous connaissez mieux. « Où que je sois, je suis mal à l'aise si je n'ai pas un point de vue d'où les détails se subordonnent les uns aux autres et d'où l'ensemble se raccorde à mes acquisitions précédentes » [1]. Consacrant dans le *Voyage de Sparte* un long chapitre à Gœthe en Italie et à l'*Iphigénie* il admire là le type même du voyage utile, assimilé. A Mycènes où il ne trouve aucune nourriture et où son imagination « reste bête » il évoque cette Iphigénie transportée, comme jadis d'Aulis en Tauride, par Gœthe de Weimar en Italie : « Un voyage d'ignorant sur la terre classique a permis à Gœthe de donner une voix à tout ce qu'il avait entrevu dans ses moments de plus haute vénération » [2].

Comme la plupart des voyageurs du Nord que guide l'instinct migrateur transporté, au XIXe siècle, des oiseaux à l'homme, comme l'homme des vallées septentrionales mené par la bohémienne vers les pays du soleil, M. Barrès s'est soumis pour les utiliser à quatre visages de la terre étrangère, — Italie, Espagne, Grèce, Orient.

Les Trois Idéologies sont écrites dans le pressentiment, la présence ou le souvenir de l'Italie. « Les petites filles bien nées rêvent toutes

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 60.
2. *Id.*, p. 279.

confusément d'une renaissance italienne ; c'est l'état d'âme de notre race au XVe siècle, un peu seule et desséchée, aspirant au baiser sensuel de l'Italie »[1]. C'est tout le rythme d'*Un Homme Libre* que dessine cette phrase du *Jardin*, — et le *Jardin* lui-même où l'on discerne certain goût des conteurs florentins ne paraît-il pas écrit sous l'influence de ce baiser sensuel ? L'Italie a donné à M. Barrès une étoffe de beauté décorative ; elle l'a émancipé d'une légère gracilité septentrionale et gothique, elle l'a sorti d'une adolescence un peu fiévreuse et ingrate, elle l'a porté au point de plénitude charnelle, des magnolias d'été et de la chair romaine. Si dans les *Derniers jours du Tasse* les phrases ont cette robustesse dorée et cette solidité de fruit, voyez-y la présence même de la lumière romaine sous laquelle elles ont été pensées et pesées. Mais, Italie de l'Italie comme Athènes est la Grèce de la Grèce, Venise surtout exerce sur lui ses prestiges. Venant après tant d'autres, ajoutant à leurs phrases d'autres phrases sur sa beauté composite, sa défaite et sa mort, il a pourtant suscité sur elle des nuances qui ne s'effaceront pas de notre regard et des images que nous y conduisons avec nous. Dans *Un Homme Libre* il se retrouve, se connaît et se contemple en Venise : « Au contact de Venise, délivré pour un instant de l'inquiétude de mes sens, je pus me satisfaire du spectacle de tous mes caractères divinisés en un seul type de gloire »[2]. Et la *Mort de Venise* accorde le même spectacle à une vision de ces caractères qui se déploient dans toutes les nuances de la mort.

Si, en Italie, il se complète et s'enrichit, il semble qu'en Espagne au contraire il se retrouve, se connaisse mieux dans une précision, une netteté ramassée, musclée et sèche L'Espagne, a en propre « la tendance à l'exaltation des sentiments ». C'est par là qu'elle lui fournit une école pour éliminer de lui tout l'artificiel, s'accepter dans la pleine et franche couleur, se garder à vif une sensibilité nue, cultiver ces plantes aiguës de la passion, de la haine, de la cruauté, qui veulent un soleil cru, une nature africaine.

La Grèce, pour M. Barrès comme pour tout le monde, figure la raison, bien qu'il ait cru reconnaître en Athènes une simple divinité municipale et qu'il ait, pour se créer des motifs de l'aimer, surchargé Sparte de couleurs romantiques. Il a écrit avec quelque froideur que « la beauté de Phidias s'impose à tous les êtres raisonnables ».

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 29.
2. *Un Homme Libre*, p. 188.

L'éloge, de lui, est mince. Athènes « ne tient que ma raison. Et qu'est-ce que ma raison, qui me semble à certains jours une étrangère, une personne instruite, préposée de l'extérieur à mon gouvernement ? »[1] La Grèce lui représente une discipline surajoutée qu'il considère froidement, et non une discipline épousée du dedans.

Le conflit historique de la Grèce et de l'Orient se pose à nouveau, d'une certaine manière, en toute âme très cultivée. Toute la passion de M. Barrès le jette du côté de l'Orient, qui lui permet de rêver avec abondance, de se plaire voluptueusement au fil d'une eau enchantée. « C'est avec une sorte de maussaderie et pour remplir un devoir de lettré » qu'il est allé « se soumettre à la discipline d'Athènes »[2]. Mais il « refuse la mort avant de s'être soumis aux cités-reines d'Orient ». Sturel est initié aux beautés pénétrantes et mortelles par l'amour oriental et par cette poésie d'Arménie que Tigrane (qui paraît avoir été d'après ce qu'en cite et dit le *Voyage de Sparte* un être admirable) introduit lui-même dans la vie de M. Barrès. « Achetez une maison, disait-il à cet Oriental hellénisant, dans l'allée des Poivriers, à Athènes. Pour moi, mon rêve demeure une vérandah pleine d'œillets blancs, là-bas, sur l'Indus, aux extrémités de l'empire d'Alexandre »[3]. M. Barrès, contrarié par les occupations d'une vie remplie, a fait son voyage d'Orient très tard, et assez vite, en 1914, l'été de la guerre. Il a dû écrire de belles pages sur la Byblos d'Adonis, les ruines de Balbeck et les cèdres du Liban.

Un Homme Libre opposait comme deux temps successifs d'une unité poétique Venise et la Lorraine. M. Barrès a senti peu à peu la beauté vivante du monde déposer ce qu'elle a de meilleur sur le visage de sa terre natale. Le voyage est devenu pour lui un simple intermède, au fur et à mesure qu'il éprouvait le besoin de se développer moins en étendue et plus en profondeur. L'usage et la raison tirés du beau voyage, il les a employés, approfondis, sur ses terres. Si en les paysages il a trouvé de grands états de l'âme, les états de son âme chez lui se sont disposés d'eux-mêmes et délicatement en paysages qui flottent indiscernables sur les limites du monde moral et du monde matériel. On pense au marais de Tityre : « Il y a dans ce paysage, dit-il des étangs lorrains, une sorte de beauté morale, une vertu sans expansion. C'est

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 278.
2. *Id.*, p. 38.
3. *Id.*, p. 145.

triste et fort comme le héros malheureux qu'a célébré Vauvenargues. Et les fumées industrielles de Dieuze, qui glissent, au-dessus des arbres d'automne, sur un ciel bas d'un bleu pâle ne gâtent rien, car on dirait une traînée de désespoir sur une conception romanesque de la vie »[1]. A la limite du voyage barrésien il n'y a ce que Rodenbach appelle le *Voyage dans les yeux*.

Sans doute ne faut-il pas voir là uniquement une évolution, un passage sans retour d'une forme à une autre, de la poésie du voyage et des fleurs à la poésie de la terre natale et des racines. M. Barrès, comme tout le monde presque en cette matière, entend alterner jusqu'au bout ses plaisirs, les faire valoir par le contraste et rêver l'un au sein de l'autre (c'est en Toscane et non en Bourgogne que Lamartine écrit la divine *Harmonie* de *Milly*). Mais l'une et l'autre tendance se sont fondues dans un genre qui atteint sa perfection avec les *Amitiés Françaises*, et pour lequel il faudrait qu'eût été trouvé un titre qui lui fût propre, comme la « méditation » ou l' « harmonie » de Lamartine, l' « élévation » d'Alfred de Vigny. Il participe même, si l'on veut en flottant un peu, de ces trois genres. C'est la réflexion ou la rêverie sur un paysage, dans une manière poétique, pénétrante ou somptueuse qui fait penser à Claude Lorrain. « La plus belle, la plus sûre la plus constante des trois déesses qui donnent un sens à la vie, c'est la Nature en France je veux dire nos paysages formés par l'histoire. Je leur dois mes meilleurs moments. Devant eux la grâce toujours descendit sur moi avec même efficace »[2]. Probablement ils auront mûri dans l'art de M. Barrès ses fruits parfaits.

Si l'on s'en tient sur lui à cette image de l'arbre qui lui fut docile et utile on verra que chacune des terres où il s'est plu à voyager et à demeurer nourrit en lui quelque forme végétale spontanée et qu'elle peut être prise comme le décor de l'une de ses natures. L'Espagne donne son atmosphère sèche et ses fonds violents à tout ce que cette nature a de direct, de convulsé et de cruel. La Grèce s'associe à ses problèmes et à ses jeux d'intelligence — une Grèce qu'il délimite et qualifie à sa manière. L'Orient, pays de son imagination, se lie à ses évocations romanesques, condense ses rosées et ses pierres précieuses autour de fleurs exotiques comme Marina et Astiné Aravian, peut-être comme Elisabeth d'Autriche et Tigrane. Venise, multiforme,

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 10.
2. *Les Amitiés Françaises*, p. 245.

complaisante, exaltante, comme une flamme mobile au ras des eaux, développe un horizon à l'idée de l'analyse, à l'idée de la mort par excès d'analyse. La Lorraine incarne fidèlement le sentiment de la Terre et des Morts. Aussi allons-nous retrouver ces paysages décoratifs, ces harmonies nomades ou terriennes autour des formes successives où il nous plaira de diviser, d'analyser, de connaître tant de riche sensibilité.

IV

LES JEUX DU CIRQUE

Jules Tellier, qui avait des parties d'humaniste précis et sensuel, donna à M. Barrès, durant quelques mois de jeunesse, le goût de Sénèque. De là probablement, à la fin du *Jardin*, qui est de cette époque, la charmante lettre du philosophe à Lazare le Ressuscité. M. Barrès, après la mort de Tellier, n'a plus touché à l'artiste de vie et de mots dont le souvenir était pour lui probablement trop lié à celui de son ami. Mais ce n'est pas en vain que ce nom fut prononcé souvent dans leurs propos. M. Barrès peut fort bien nous faire songer quelquefois à Sénèque, dont l'ascétisme lui paraît être « de mésestimer ce dont il use ». La vie de Sénèque dut lui paraître une des manières en somme les plus élégantes de passer, dans une civilisation descendante d'héritier comblé, les soixante à quatre-vingt années de vie sur lesquelles on peut, quelque chance aidant, compter. Dans cette existence M. Barrès se fût trouvé à peu près à l'aise. Je l'imagine se plaisant aux jeux du cirque avec toute la bonne conscience que lui eût permis non seulement sa qualité de citoyen romain, mais son sang espagnol, et cultivant son hispanisme avec autant d'ardeur qu'aujourd'hui son lotharingisme. Si, depuis, il a laissé tomber quelque peu Sénèque, et si Pascal lui parle bien davantage, il nous est permis tout de même de grouper par ce souvenir de Sénèque tout un ordre de nature espagnole que s'est voulu M. Barrès, qu'il a pris soin de garder, de cultiver et de défendre, et qui soutient peut être comme un mur de pierre sèche ses jardins les plus secrets.

Du Sang, de la Volupté et de la Mort, dédié par une somptueuse préface à la mémoire de Jules Tellier, dégage « l'aveu pour quoi j'adore l'Espagne ; la plus violente vie nerveuse qu'il ait été donné à l'homme de vivre » [1]. Le livre, juvénile, âpre, éclatant, est plein des détentes à la fois animales et artificielles de cette vie nerveuse. Il marque la phase romantique, exaltée et coloriste de M. Barrès. C'est un carnet de notes pour une Bérénice de Tolède, à laquelle il présente ses excuses de ne l'avoir pas amenée à l'être. « Au lieu d'être une de celles que goûtent les esprits fatigués, tu aurais été pressée dans les bras d'hommes passionnés » [2]. Ce qu'était à la Bérénice du *Jardin* le Musée du Roi René, Greco l'eût été à la Bérénice de Tolède, lui qui manifeste ce qui est propre à l'Espagne, « la tendance à l'exaltation des sentiments » [3]. Et Tolède, Espagne de l'Espagne « secrète et inflexible, dans cet âpre pays surchauffé, Tolède apparaît comme une image de l'exaltation dans la solitude, un cri dans le désert » [4]. Le jardin de Bérénice ne se fût pas volatilisé, mais bien exaspéré, il eût passé des jeux électoraux contre l'Adversaire aux jeux cruels de l'arène ou bien aux jeux intérieurs et passionnés d'*Un Amateur d'Ames* dans ce « pays pour sauvage qui ne sait rien ou pour philosophe qui est blasé de tout sauf d'énergie » [5].

Cette tendance à l'exaltation des sentiments s'oppose à peu près exactement à ce qui est le propre d'une culture hellénique, la tendance à la mesure des sentiments. Certes le sens français de la mesure, le goût, manquent moins qu'à personne à M. Barrès. Mais lui-même délimite les parties de son imagination où il cultive de parti-pris ce qui s'exaltera librement. Les paysages espagnols seront les blasons de cette culture. « Ainsi que nous essayâmes en Lorraine, je veux me modeler sur des groupes humains qui me feront toucher en un fort relief tous les caractères dont mon être a le pressentiment » [6]. C'est dire que ce qui existe réellement dans une âme à l'état de virtualité, de tendance, de disponibilité et de pressentiment, les groupes humains, réalisés dans leur idée littéraire, le dégagent, le modèlent, l'idéalisent

1. *Du Sang*, p. 158.
2. *Id.*, p. 121.
3. *Greco*, p. 139.
4. *Du Sang*, p. 14.
5. *Id.*, p. 30.
6. *Un Homme Libre*, p. 165.

en le relief artificiel (comme les cartes où les hauteurs sont exagérées *n* fois) de l'imagination.

Certaines parties de M. Barrès ne pourraient se satisfaire que dans le cirque romain qui fut le cœur ou le cratère vivant de l'Empire. Les théâtres divers où la vie parisienne le promènent ne lui en offrent qu'une image affadie : « Le monde des arts et les couloirs de la politique, les salons et la rue, la Bourse et le Palais, autant de théâtres où, sans grand effort, se procurera un bon fauteuil d'orchestre celui qui sait utiliser les libertés de 1789 »[1]. L'Espagne, seul pays qui ait conservé dans les centres de sa vie, dans sa moelle épinière, avec ses arènes de taureaux, une image de cirque, fournit à M. Barrès, à un certain goût chez lui de guerre et de cruauté, un fauteuil sur les scènes vivantes et sanglantes d'un théâtre vrai. Des images espagnoles donnent à la vie parisienne la figure du Cirque. Tigrane lui développait que la rue de la Paix « avec ses diamants le faisait toujours songer aux vieilles civilisations égyptiennes »[2]. Ainsi la vie politique, les tumultes et les luttes parlementaires fournissent une excitation plus grande lorsqu'elles satisfont chez un spectateur les puissances de haine, une soif de voir la bête saigner, une volupté de regarder l'homme souffrir.

Du Sang, de la Volupté et de la Mort, Leurs Figures, toute la partie des *Scènes et Doctrines du Nationalisme* consacrée au procès de Rennes, épanouissent ces instincts. Une belle histoire espagnole de volupté et de meurtre se termine ainsi : « Une vraie haine emporte tout ; c'est dans l'âme une reine absolue, devant qui disparaissent tous autres sentiments. Et entre toutes les haines, la plus intense, la plus belle, la reine des reines enfin, c'est celle qu'exhalent les guerres civiles et que j'entrevis, en décembre 1892, dans les couloirs du Palais-Bourbon »[3]. La haine des guerres civiles, telle que le Panama et l'affaire Dreyfus en gorgèrent M. Barrès, dans le fauteuil d'orchestre parlementaire, la tribune des anciens députés, ou les files que coupe la carte, a l'avantage de ne point s'apaiser, comme la haine de la guerre étrangère, avec la bataille. On n'y fait pas de prisonniers. On ne s'y attendrit pas mal à propos comme il advint lors de la bataille que M. Barrès se fait raconter dans les champs de Frœschwiller. « Un habitant de Niederbronn qui, le lendemain, fut réquisitionné pour travailler sur

1. *Trois stations*, p. 25.
2. Le *Voyage de Sparte*, p. 146
3. *Du Sang*, p. 85.

le champ de bataille, étant entré dans un bois, vit trois blessés, deux Prussiens et un Français, qui s'étaient réunis, pansés tant bien que mal et faisaient bon ménage ». C'est qu'ayant satisfait pendant la bataille « à la plus haute dignité des hommes civilisés, ils s'abandonnèrent, comme c'était leur droit de pauvres blessés, à un certain animalisme »[1]. M. Barrès, indulgent ici à de pauvres diables, lève le pouce patricien qui fait tout de même grâce au gladiateur blessé : cela est bien. Evidemment la guerre étrangère rachète — elle a surtout racheté depuis — son infériorité en profondeur de haine par son extension dans l'espace et dans le temps. Mais rien ne vaut (ou ne valait avant l'âge mûr et les responsabilités) pour un amateur vrai comme M. Barrès la guerre civile. Il serait naïf de se scandaliser. La nature de son art et peut-être de l'art requiert bien un instinct de ce genre. *Leurs Figures* et telles pages des *Scènes et Doctrines* ont une valeur littéraire bien supérieure aux dix à quinze volumes où M. Barrès a réuni ses articles quotidiens de guerre. Les uns et les autres sont pourtant, à peu près, du journalisme. Ainsi les *Châtiments* valent mieux que l'*Année Terrible*. Brunetière a expliqué assez bien pourquoi il ne peut guère y avoir de bonne poésie lyrique patriotique. La poésie, comme les arts, est une victime de la guerre, il n'y a que l'histoire qui y trouve son bénéfice. Le Cirque pour M. Barrès n'a dégagé toutes ses puissances que lorsqu'il y a vu combattre ou courir des panamistes comme dans *Leurs Figures* et des dreyfusards, comme dans les *Scènes*. La *Grande Pitié des Églises de France* qui appartient à une période plus pacifique et plus détendue, y ajoute comme intermède comique des anticléricaux.

Cette âme de Romain au cirque, M. Barrès a évidemment la sensation de la porter avec quelque anachronisme. Au procès de Rennes, c'est pour la France que « durant vingt-deux séances nous oserons l'observer (Dreyfus) avec une clairvoyance cruelle »[2]. Il ne voudrait point être dit spectateur, mais « soldat des batailles de Rennes ». C'est affadir *ad usum Delphini* une belle nature espagnole (et sans grand bénéfice, le métier de soldat *in partibus* ayant prêté depuis à quelque ridicule). A Rennes M. Barrès tombe même sur un mauvais numéro. Dreyfus vole son observateur. Il se tient trop muré, trop raide. « Ses réactions ne livrent rien. On se fait mal sans bénéfice sur cette face toute rétrécie par la détresse. » Le lion du Cirque qui sommeille

1. *Scènes et Doctrines*, p. 407.
2. *Id.*, p. 141.

dans le cœur de M. Barrès n'a pas sa belle part de chrétien (on sait que c'était à Rome le nom des Juifs). En d'autres temps et en Espagne, les amateurs étaient mieux servis. Dans une église de Tolède on voit la chaire « où saint Vincent Ferrer, au début du XVe siècle, enflammait la population contre les Maures et les Juifs. Il obtenait de très nombreuses conversions, mais, pour aller plus vite, un beau jour il descendit de sa chaire et suivi de son auditoire gagna le quartier juif. Il envahit et purifia leur synagogue, aujourd'hui Santa Maria la Blanca, tandis qu'on jetait dans le Tage un grand nombre d'infidèles... Rien n'est plus beau dans les dernières heures de la journée que ces précipices où le grand fleuve roule des eaux toujours jaunâtres »[1] (Le jaune était alors la couleur des rondelles imposées aux juifs, qui ont du y déteindre). Le brave pays et le bon temps ! (Mère Ubu : Pouah ! En voilà un qui a le crâne fendu. — Père Ubu : Quel beau spectacle !)

L'Espagne a perdu l'habitude de ce genre de spectacles. Mais les courses de taureaux demeurent, et leur excitation, mêlées à l'électricité d'une assemblée parlementaire, figurent pour M. Barrès un centre de volupté nerveuse. « Le cirque parlementaire, plus avide que les arènes de Valence ou de Séville » fait foisonner *Leurs Figures* de magnifiques images tauromachiques : toutes les grandes séances de l'ère panamiste sont transposées sur cette clé. « On va débusquer, pousser du toril dans l'arène le plus sauvage, le plus féroce de tout le pâturage parlementaire, le petit taureau au large poitrail, au mufle carré, celui qui épouvante les meilleurs espadas, M. Clémenceau »[2]. Mais Millevoye dans l'affaire des papiers Norton, « c'est l'espada qui, manquant le taureau, se fait siffler par tout le cirque et détourne de son quadrille la faveur publique »[3]. La dernière page du chapitre *Gâteux depuis Panama* nous porte aux limites ou aux racines physiologiques d'un tel sentiment.

« Au dernier acte d'une course en Espagne, quand l'*espada* a mal planté son épée et que, demi-assassiné, le taureau blanchit d'écume et beugle, on voit, pour en finir, le *cachetero* sauter par-dessus la barrière. Le coup de grâce ! Le couteau court et atteint la moelle : la bête tombe, lourde, foudroyée. A cette seconde, un jour, aux *toros* de Séville, près de Sturel, une belle jeune fille trouva l'un de ces gestes impurs de

1. *Greco*, p. 116.
2. *Leurs Figures*, p. 142.
3. *Id.*, p. 246.

volupté qu'il y a dans les danses espagnoles, pour révéler par un mouvement involontaire de tout son corps, que la douleur, le plaisir, quelque chose de suprême enfin avait pénétré. L'excitation de cette longue tauromachie parlementaire empêchait, en décembre-janvier, Sturel de dormir, et dans ses longues insomnies, mêlant la jeune Espagnole en mantille, souliers de satin aux pieds, et fleurs à la tête, avec Baïhaut tout blême qui s'embarrasse les pieds dans ses entrailles, comme un cheval éventré, et avec Rouvier congestionné, qui beugle dans le Cirque, il se répétait : « Je n'aurai d'apaisement qu'après le poignard du *cachetero* coupant la moelle de la bête, achevant enfin le parlementarisme »[1].

L'image de la *corrida* dans ce livre de belles haines espagnoles revient comme un *leit-motiv* espacé, moins étonnante encore que celle qui court tout le long des trois chapitres *Un Rat empoisonné*, l'*Agonie du Baron de Reinach* et *Le Cadavre bafouille*. On y trouve pour épigraphe une phrase tirée d'un récit de martyre en Chine, et M. Barrès s'est complu avec une grande volupté au détail de cette chasse que subit dans le brouillard sale et gras d'un novembre parisien, le misérable baron de la rue Murillo. Déjà, dans son voyage avec Saint-Phlin par la fine vallée de la Moselle, Sturel, à Varennes « jouissait beaucoup de suivre sur les lieux mêmes le récit d'un tel événement, de cette chasse royale »[2]. Mais c'est là une émotion fade à côté de cette chasse au Reinach qui prend Clémenceau, Rouvier, Constans dans son tourbillon, et qui passe par des fourrés où nous perdons la bête. « Nous découvrons des traces, nous entendons les chiens, mais la bête, nous l'apercevons par rares intervalles »[3], qui fait lever avec elle, comme le gibier d'une chasse infernale, des parlementaires « gibier palpitant qui bavait », — et qui morte devient un de ces gros rats « qui, ayant gobé la boulette, s'en vont mourir derrière une boiserie d'où leur cadavre irrité empoisonne ses empoisonneurs »[4]. Le ministère Ribot, poussé par le tumulte, finit par ordonner l'exhumation et l'autopsie du cadavre pourri dans une baraque en planches dont les yeux des journalistes fouillent furieusement les fentes. « M. Ribot fréquentait les chasses du baron

1. *Leurs Figures*, p. 164.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 272.
3. *Leurs Figures*, p. 95.
4. *Id.*, p. 112.

à Nivillers, et voici la curée froide qu'il organise avec les lambeaux faisandés de son ancien camarade »[1].

Du Panama à l'affaire Dreyfus, l'atmosphère des haines civiles, chargée davantage d'électricité, augmente encore la tension de ce génie à la Goya, ou encore à la Ribera, ce peintre de supplices que Naples appela l'Espagnolet. Pour donner à M. Barrès, en cette matière, toute liberté et bonne conscience, il faut que le supplicié soit juif : ainsi le peuple romain préférait à tout, dans l'arène, les chrétiens, ennemis du genre humain. Quand Dreyfus, en 1894, fut dégradé au Champ de Mars, M. Barrès, amateur de sensations fortes, n'eut garde de manquer le spectacle. Au moment de l'agitation dreyfusiste il le rappelle avec volupté dans la *Parade de Judas*. « Spectacle plus excitant que la guillotine fichée dans les pavés, à l'aube du jour, place de la Roquette. C'était un heureux de ce monde, méprisé, abandonné de tous : « Je suis seul dans l'univers, aurait-il pu s'écrier »[2]. Et tout le morceau rappelle les dernières pages de *Salammbo*, roule comme vers l'achèvement de son vœu intérieur à la promenade de Mathô dans Carthage. « Les poussées instinctives de la foule réclamaient avec plus de fureur qu'on tuât ce bonhomme doré devenu un bonhomme noir. Mais la loi le protégeait pour lui faire subir les outrages réglementaires. » Images pareilles, à Rennes, quand Dreyfus entre dans la salle du Conseil. « Une boule de chair vivante, disputée entre deux camps de joueurs et qui depuis six ans n'a pas eu une minute de repos, vient d'Amérique rouler au milieu de notre bataille »[3].

La guerre civile arrose ici une plante qui fleurissait spontanément dans le jardin de M. Barrès, — une plante d'Espagne, en feuilles à forme de poignard. Villiers de l'Isle-Adam a écrit un *Convive des dernières fêtes* qu'on évoquerait volontiers. On tirerait de l'œuvre un jardin des supplices assez complet. La guillotine y rendrait peu. « Quand j'ai vu Emile Henry pieds liés, mains liées, qu'on traînait à la guillotine, je n'eus dans mon cœur que la plus sincère fraternité pour un malheureux de ma race ; mais qu'ai-je à faire avec le nommé Dreyfus ? »[4] Dans le récit de la dégradation de Dreyfus à l'École Militaire, sur la place où il fut cinq ans après décoré de la Légion d'hon-

1. *Leurs Figures*, p. 114.
2. *Scènes et Doctrines*, p. 134.
3. *Id.*, p. 138.
4. *Id.*, p. 135.

neur, l'enlèvement des boutons, des galons et des épaulettes est décrit avec d'affreuses visions d'écorchement. Au temps du Panama « les amateurs des choses tragiques n'y perdirent rien. Ils eurent de belles étrennes : le lent étranglement de Baïhaut. On peut comparer ce que subit l'ancien ministre au supplice du garrot... On ne perdit pas un jeu des muscles du chéquard »[1]. M. Barrès idéalise un peu le garrot, qui est moins beau, puisqu'il étrangle d'un coup et que la tête du condamné est couverte d'un voile sur lequel les regards inutiles des malheureux spectateurs se font « mal sans bénéfice. »

Toute cette première partie de *Leurs Figures* est en images de boucherie, de chasse, de torture et de tauromachie. « Les professeurs veulent que la nature satisfasse les besoins idylliques de leurs honnêtes esprits rétrécis »[2]. M. Barrès dédaigne évidemment de leur donner cette satisfaction. Il est un homme, un homme vivant. L'Espagne — ou plutôt les sentiments naturels auxquels l'Espagne lui a paru prêter un décor — lui apprend à se livrer au lecteur de façon franche, audacieuse, directe. Tension, érethisme nerveux qui, chauffés par des sentiments d'occasion, et, ici, par les passions de la guerre civile, se traduisent naturellement en cruauté joyeuse et sèche. Mais toute tension implique une détente. La tension dans l'acte de laquelle nous apercevons M. Barrès paraît se résoudre en deux détentes, l'une physiologique et sentimentale, l'autre intellectuelle.

La première, reflux qui s'affaisse d'un flux violent, c'est une sensibilité triste qui se complaît dans sa tristesse, son abattement, son étiage. Le goût de la cruauté — certains passages cités plus haut de M. Barrès l'illustreraient clairement — est lié par une dépendance physiologique, une communauté de nerfs et de centres nerveux, à la sexualité. Et, à l'état brut, l'amour et la haine, l'amour et la mort, sont les deux versants d'un même mouvement de terrain. L'*omne animal triste* suit la cruauté comme il suit l'amour. M. Barrès donne à son beau livre sensuel de 1894 le titre romantique *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Il eût appelé fort bien un autre livre, paralipomènes de l'*Ennemi des Lois, Des Larmes, de la Tristesse et de la Mort* : la mort demeurant ici le niveau de base pareil où coulent de versants contrastés le sang et les larmes. Mais plutôt le livre même de M. Bar-

1. *Leurs Figures*, p. 160.
2. Le *Voyage de Sparte*, p. 226.

rès implique en une de ses parties le second versant et pourrait se comprendre aussi bien sous le second titre.

L'intelligence si lucide de Baudelaire a donné au jeune bourgeois d'une grande capitale moderne, — capable d'utiliser, comme dit M. Barrès, les libertés de 1789 et de développer son imagination (sans argent, dit le Philippe du *Jardin*, comment développer son imagination ?) — la conscience, la volupté et le remords de son néronisme. Il est une monnaie de César comme son bulletin de vote en fait une monnaie de Louis XIV. M. Barrès, qui emprunte à Néron dans le *Jardin* son *Qualis artifex* et dont le Lazare a bien du mal à se détacher du dilettantisme néronien pour s'en aller faire du fanatisme en Gaule, paraît vibrer sympathiquement avec ces alternatives violentes, ces douches écossaises de cruauté et de sentimentalité, de sang et de larmes, qui donnent piquant et mordant à la vie d'un despote oriental. « Pour ce Xerxès, tant molesté par l'opinion universitaire, je me sens un goût vif. Il possédait une puissance et une largeur de mélancolie que les Grecs et nous tous n'avons pas héritée. Certes, il se faisait de la liberté individuelle et surtout de l'égalité un sentiment que nos démocraties réprouveraient, mais il avait un sens de la fraternité des êtres qui, depuis, s'est totalement perdu » [1]. On sait en effet que Xerxès, devant le défilé de son armée, pleura en songeant que pas un de ces hommes ne vivrait dans cent ans : elle défilait d'ailleurs, cette armée, entre les enfants coupés en morceaux d'un seigneur dont les propos lui avaient déplu. Ces sautes de sensibilité secouent terriblement l'organisme : le grand roi mourut gâteux, et fut livré en cet état à l'opinion universitaire qui commença à sévir sur le monde avec Hérodote.

Dans un chapitre de *Du Sang, Sur la Volupté de Cordoue*, M. Barrès imagine sur des vers de Jules Tellier un pauvre petit empereur de douze ans, Philippe l'Arabe, « dont le teint mat ne fut altéré que du sang qui jaillit, le jour qu'on le planta sur une pique » [2]. Devant une danse de femmes nues l'empereur-enfant pleure comme Xerxès. « C'est, dit-il, que je pense qu'aucune d'elles ne sera belle dans vingt ans ». Le monde est pour lui décoloré parce qu' « il manquait à cet enfant le minimum de contrariétés auxquelles, depuis des siècles, l'espèce humaine est habituée, au point que pleurer un peu est devenu une fonction naturelle qu'il nous faut satisfaire à tout prix. » A Cordoue,

1. *Du Sang*, p. 302.
2. *Id.*, p. 125.

« sinistre et attirante dans l'histoire comme une bague dans une mare de sang », « on a des pleurs dans les yeux, sans cause et sans douleur, simplement pour dépenser la quotité de larmes qui a été dispensée à chaque créature. »

Ce goût des larmes, cette culture de la tristesse intérieure, ne s'oppose peut-être à la cruauté que comme un extrême d'un genre à l'autre extrême. Racine avait saisi en Néron tout aussi bien que Renan la nature du *Qualis artifex*

J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler

Mais les pleurs qu'il versait se distinguaient à peine de ceux qu'il causait. L'essentiel est d'être ému, de se sentir vivre, de saisir son moi dans son acte, d'augmenter le sentiment de la vie personnelle : la cruauté et la pitié sont deux moyens d'y parvenir. Ainsi l'égotiste de *Sous l'œil des Barbares* « après des semaines de visions banales, soudain réveillé à la vie personnelle par quelque froissement » [1]. M. Barrès a un mot profond sur Jules Tellier : « Celui-ci d'ailleurs, comme tant de voluptueux, de la réalité n'utilisait que les tristesses » [2]. En effet le voluptueux est littéralement entraîné par son plaisir — *trahit sua quemque voluptas* — comme un terrain érodé par ses torrents. Il n'est arrêté et retenu, il ne s'agrippe à lui-même que par l'échec de la sensibilité, par l'arrêt du plaisir, par les tristesses. D'une part le voluptueux comme tel souffre profondément de la tristesse, d'autre part il arrive à la goûter comme telle, à vibrer avec elle, à l'incorporer à son sentiment et à sa passion d'être. S'il la goûte c'est en l'utilisant. Sa nature voluptueuse fait rendre de la volupté à ce qui contredit la volupté. Voluptueux il porte en lui l'idée, la disponibilité du plaisir, qu'il déverse sur la tristesse même. La vraie volupté est remportée comme une victoire sur la tristesse, comme la vraie santé — Nietzsche — sur la maladie, comme la vraie richesse — Socrate — sur la pauvreté. La volupté toujours coulante est stérile ; la tristesse seule, le froissement, en repliant l'homme sur lui-même, lui permet de se connaître, de vivre double. Le voluptueux, se connaissant dans la tristesse, tire d'elle cette volupté, la plus subtile, la connaissance. Il n'y a pas de grands voluptueux sans une certaine mélancolie, pas de mélancoliques qui ne soient des voluptueux trahis.

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 10.
2. *Du Sang*, p. 9.

Larmes, tristesse, figurent la détente âpre et brusque d'une cruauté tendue, d'une sécheresse frémissante. Mais, après le *Roman de l'Énergie Nationale*, l'œuvre de M. Barrès se déploie, d'un certain point de vue, comme une autre détente, plus lente, plus douce, inclinée sous des présences d'intelligence et de paix. Dans sa jeunesse, raconte-t-il, un moine de Monte-Oliveto lui donna à choisir entre deux devises. « *Pax aut Bellum !* m'a dit le solitaire de *Monte Oliveto*. J'ai répondu : *Bellum !* Aujourd'hui je connais la stérilité de ces luttes... Après trente années la voix du vieil homme s'est fait accueillir : les cordes qu'elle devait frapper se sont mises à vibrer, et l'enthousiasme qui me disposait à une vie dangereuse se résout en une nostalgique aspiration à l'harmonie »[1]. Avec l'âge M. Barrès est passé de ce que Nietzsche appelait le dionysiaque à l'apollinien, de l'esthétique directe du cirque à l'esthétique idéalisée du théâtre, — et, somme toute, de Tolède, de Venise et de Sparte à Athènes. Dans cette *Colline Inspirée* qui figure parmi les livres de M. Barrès le clocher aérien, et qui en est la couronne comme il y a à Coutances la Couronne de Normandie, ce n'est pas un hasard, c'est un symbole, que revienne si obstinément le motif du théâtre : « C'est ici l'un des théâtres mystérieux de l'action divine et l'un des antiques séjours de l'Esprit ». « La colline apparaissait de loin comme le plus rare des tréteaux, où des scènes de miracle se joignaient à une véritable comédie. Et pour achever d'intéresser le populaire, voici que des effets de drame s'annonçaient. » « La Reine éternelle de Sion... goûtons-la dans un décor qui varie des diamants d'une gelée d'hiver aux illuminations d'un coucher de soleil en automne. » « Cette nuit de Sion formait un vaste drame musical où, sur le fond d'un large motif de religion éternelle, se détachaient le chant catholique des Oblats et le thème en révolte de Léopold. » Les images espagnoles de la *corrida* ont fait place aux images grecques du théâtre. On dira que les unes étaient littérairement à leur place dans *Leurs Figures* et que les autres le sont de même dans la *Colline*. D'accord. Mais le passage d'un sujet à l'autre, c'est précisément le passage de la guerre à la paix, du cirque au théâtre, de la sensibilité à l'intelligence. La *Grande Pitié des Églises de France* s'oppose même à *Leurs Figures* comme une *Grande Pitié des Parlementaires*. M. Bouffandeau y est incorporé à une amitié nationale, et les cruautés de la corrida pana-

1. *La Grande Pitié des Églises de France.*

miste font place à de reposants tableaux du Jardin des plantes. L'apaisement par la connaissance, la détente douce de la sensibilité fraîche dans l'intelligence, c'est un des rythmes éternels de la créature humaine. Considérons en M. Barrès ses valeurs d'intelligence.

V

L'INTELLIGENCE

Dans les choses de l'ordre moral et politique, M. Barrès a porté une intelligence extrêmement aiguë. Il appartient à cette catégorie d'artistes littéraires qui, à la différence des Goncourt par exemple, subirent l'influence des philosophes, des historiens, des intellectuels purs. On peut le rapprocher ici de Paul Bourget et d'Anatole France. L'en rapprocher et l'en distinguer, car la comparaison excelle à nous faire comprendre une nature d'esprit. M. Bourget est un dogmatique, M. Anatole France un critique. Néanmoins tous deux présentent ce caractère de penser, l'un avec application et l'autre avec aisance, par idées liées, par chaînes et par suites. Ils sont des esprits à formation et à dessins logiques et oratoires. L'intelligence de M. Barrès procède autrement : par touches discontinues. Elle a de même que son style la logique extérieure et l'oratoire pour ennemis. Elle cerne et désigne un sujet par éclairs rapides, par indications. « Nos paysages formés par l'histoire. Je leur dois mes meilleurs moments. » Sa pensée en effet a besoin d'être soutenue par le spectacle, par une excitation extérieure, qui lui permette de se reprendre et de se reposer entre ses saccades. On connaît l'apologue classique de l'Anglais, de l'Allemand et du Français qui entreprennent un ouvrage sur le chameau. L'Anglais part pour l'Arabie et en rapporte des carnets bourrés d'observations sur le vaisseau du désert. L'Allemand s'enferme dans son cabinet et y produit un livre sur le chameau en soi. Le Français va se promener au Jardin d'Acclimatation et rédige en contemplant le dromadaire qui fait la joie des enfants un essai ingénieux. M. Barrès est ici bon Français. Il n'écrirait pas sur le chameau sans traverser le

bois de Boulogne pour le voir. L'application empirique de l'Anglais et la concaténation métaphysique de l'Allemand lui répugneraient également. Sa manière de penser — qui s'accorde en effet admirablement à la méditation sur un paysage historique — demeure intermédiaire entre l'intelligence et la rêverie, pleine de goût, juste de ton, allant, d'un trait qui n'insiste pas, au cœur des choses. Il est servi par une admirable imagination, plus intense que vaste, plus profonde que large. Imagination qui nourrit et colore sans cesse l'intelligence, lui donne les mouvements et le sang de la passion, l'incorpore à de la vie et à de la chair. « Le Sourd, dit-il d'un lourd garçon, n'avait pas d'imagination. Quand nous touchions à un magnifique cas de conscience, et dans un problème où toute une nation était intéressée, il ne pensait qu'à sa personne » [1]. Le mot est très juste. C'est bien par imagination que M. Barrès sort de sa personne et par images qu'il pense.

Une intelligence nourrie d'imagination ne tombe point dans cette sécheresse qui ne voit comme dignes d'être pensées que des idées claires. M. Barrès dans les *Trois Idéologies* était préoccupé à la fois d'aller loin dans l'ordre de la conscience et d'aller loin dans le sens de l'inconscient. Simon et Bérénice, les deux belles raquettes par lesquelles s'exerce son imagination, figurent l'une et l'autre tâche. Le *Culte du Moi* a pour fin d'amener l'individu à la conscience la plus claire : sentir le plus possible en analysant le plus possible, rendre consciente pour en jouir davantage après l'avoir inventoriée, la plus riche sensibilité. D'autre part le *Jardin de Bérénice* est le livre de l'inconscient : le monde de Petite-Secousse, de l'âne et des canards développe comme dans les tapisseries du roi René les mystères de l'instinct populaire. Même opposition, plus tard, dans le nationalisme qui forme le second étage de la formation barrésienne. « Penser solitairement c'est s'acheminer à penser solidairement » [2]. La pensée solidaire comme la pensée solitaire implique ces deux grands partis du conscient et de l'inconscient. « Un nationaliste, c'est un Français qui a pris conscience de sa formation » [3]. D'autre part c'est sur l'inconscient de la Terre et des Morts que le sentiment nationaliste se fonde.

Dans l'un et dans l'autre sens, il n'y a nullement contradiction. Bien au contraire ce sont là les deux seaux alternés d'une pensée qui

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 22.
2. *Scènes et Doctrines*, p. 15.
3. *Id.*, p. 10.

se nourrit d'images, d'images qui s'élèvent à la vie de la pensée. La pensée consciente et claire s'avance avec des images comme avec des flambeaux dans le monde obscur et les replis de l'inconscient. Et ce qui n'était d'abord qu'images sentimentales affleure par une patience appliquée, par la réflexion et le style à la lumière de la pensée claire.

Les deux tendances ne se contredisent donc pas, mais aussi elles ne se raccordent pas complètement. Elles ménagent à l'intelligence de M. Barrès l'heureuse possibilité de penser sur deux registres différents.

Le premier peut se définir ainsi : volonté d'utiliser et non de subir. Voir clair par un acte de volonté, et voir clair en soi d'abord. « Un moi qui ne subit pas, voilà le héros de notre petit livre. Ne point subir ! C'est le salut quand nous sommes pressés par une société anarchique... »[1] De là l'intelligence de M. Barrès, à travers tous ses raffinements et toutes ses subtilités, a porté sur tous les sujets un bon sens, une finesse lorraine qui, du même fonds dont il prétendait ne point subir, lui ont défendu de céder et d'être crédule à des prestiges extérieurs. L'*Ennemi des Lois* , le *Roman de l'Énergie Nationale*, le *Voyage de Sparte*, la *Grande Pitié des Églises de France* présentent par bien des parties un souci de voir clair, une soumission presque scientifique aux humbles et complexes conditions de la réalité, un souci de cerner tous les éléments d'une question et de leur faire rendre tout ce qui apportera une solution.

C'est à cette clarté sur lui-même que l'ont amené les « intercesseurs » d'*Un Homme Libre*. Mais vers les profondeurs de l'inconscient se penche la fine et frémissante Bérénice, et, avant Bérénice, la méditation d'*Un Homme Libre* sur la Lorraine. « C'est l'instinct, bien supérieur à l'inconscient, qui fait l'avenir. C'est lui seul qui domine les parties inexplorées de mon être, lui seul qui me permettra de substituer au moi que je parais le moi auquel je m'achemine les yeux bandés »[2]. C'est d'ailleurs à juste titre que le *Jardin de Bérénice* et le livre de l'inconscient servent de cadre à la campagne électorale de M. Barrès. Il pouvait accorder avec eux l'une ou l'autre des deux doctrines entre lesquelles il paraissait hésiter alors, socialisme et nationalisme, parce qu'elles étaient mêmes hésitantes. « Dans ces questions de patriotisme, de religion, il n'y a pas de logique qui persuade, c'est de l'ordre senti-

1. Nouvelle préface d'*Un Homme Libre*, p. 14.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 80.

mental, héréditaire, c'est du vieil inconscient... Il n'y a pas d'esprit libre »[1].

Entre ces deux figures de son intelligence il y a tout un ensemble de rapports, de problèmes, de vire-voltes qui en font le mouvement et la vie. C'est dans le pays de l'intelligence, en Grèce, que la question s'est posée particulièrement à lui et que des puissances de logique, rencontrées par lui à Athènes, l'ont sommé de choisir.

M. Barrès a appelé son voyage en Grèce le *Voyage de Sparte*. Si Athènes l'a déçu, Sparte a touché son cœur. Il en a dit avec une grande honnêteté et en des pages très belles la raison.

Plus encore que Sparte, Mistra, la ville franque morte, la fleur champenoise et byzantine dont les racines se nourrissent dans la plaine de Laconie, fut le grand enchantement de son voyage. « Cette montagne, dit-il de la colline de Mistra, est construite comme une intelligence. Des débris de toutes les époques et des races les plus diverses y prennent une couleur d'ensemble ; ils sont tapissés, reliés par un lierre vigoureux où bourdonnent les abeilles »[2].

M. Barrès n'écrit pas : construit comme mon intelligence, — mais comme une intelligence. Et en effet c'est cette même figure composite de la colline de Mistra qu'il voudrait voir à l'Acropole d'Athènes pour y aimer une intelligence vivante. On a reconnu la question de la tour franque. « Ce Parthénon incongru (avec la tour franque) dit-il aigrement à l'archéologue classique, était justifié par l'histoire. Il n'était pas plus absurde que mon cerveau, où des parties grecques et romaines sont associées à une première conception celtique »[3]. L'impérialisme néronien de M. Barrès se refuserait-il à admettre que le Parthénon pourrait fournir tout de même à l'humanité — fût-ce celle d'aujourd'hui — un état de pensée je ne veux pas dire moins absurde, mais plus logique, mieux lié, plus semblable à l'Idée de l'intelligence produite par les philosophes grecs, que le cerveau de M. Barrès ? Ce cerveau qui se reconnaît dans la colline de Mistra ne veut pas que l'Acropole d'Athènes relève d'une autre esthétique, d'une autre intelligence que le composite greco-français. Ne pouvant plus faire beaucoup d'individualisme en France, sinon avec une mauvaise conscience, il est allé en faire avec une conscience allègre contre Athènes. « Les

1. L'*Appel au Soldat*, p. 359.
2. Le *Voyage de Sparte*, p. 247.
3. *Id.*, p. 73.

ducs de Brienne sont sur le chemin que je prends pour aller en Lorraine. Fabvier est de Pont-à-Mousson. Notre sang nous force à sentir dans le mot de Grèce autre chose que ce que l'Hellade était pour Périclès »[1]. Evidemment. Il y a tout de même une hiérarchie entre la conception de la Grèce qui cristallise autour de l'origine mussipontine de Fabvier et celle qui se définit autour de l'idée du temple dorique. L'acte propre d'un cerveau humain n'est pas de trouver et de reconnaître passivement en lui des débris composites et superposés, mais de les classer, d'établir entre eux une ligne, un ordre. Un homme civilisé, qu'il soit de Kœnigsberg ou de Pont-à-Mousson, qu'il aie Winckelmann ou Gautier de Brienne pour compatriote, trouve en effet dans son cerveau composite plusieurs idées de la Grèce, ou, si l'on veut, plusieurs idées sur la Grèce. Mais, parmi elles, il est juste de mettre au premier rang l'idée qui nous permet de grouper sous ce nom, sur une aire d'intelligence, l'Acropole du genre humain. Toutes les autres idées humaines, y compris les plus nationales, celles que nous localisons sur notre terre paternelle, en recevront, de loin, comme d'un soleil, chaleur et clarté. Il y a peut-être autant d'indiscrétion à installer sur l'Acropole une manière nationaliste de penser qu'il y en avait — ce fut le cas de M. Romain Rolland — à faire pendant la guerre, au-dessus de la mêlée, des Alpes suisses une Acropole de jugement historique et de justice internationale. A Athènes je ne me connais que comme un homme civilisé et dans la France de 1914 que comme un homme mobilisé. Il me semble que le propre de l'intelligence est précisément de poser ces limites et de remplir ces cadres.

Le principal chapitre du *Voyage* sur Athènes s'appelle : « J'analyse mon désarroi ». Désarroi beaucoup plus intéressant et plus intelligent que ne le serait un chapelet de clichés et d'admirations convenues. M. Barrès y sent à vif, s'y explique loyalement : « Après huit jours, je crois sentir que l'interprétation classique ne pourra être la mienne. A mon avis Pallas Athéné n'est pas la raison universelle, mais une raison municipale, en opposition avec tous les peuples, même quand elle les connaît comme raisonnables »[2]. « Après trois semaines d'Athènes, j'ai trouvé sur l'Acropole la révélation d'une vie supérieure qui ne pouvait pas être la mienne. Cela m'irrite et me peine... La perfection de l'art grec m'apparaît comme un fait, mais en l'affirmant je me

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 76.
2. *Id.*, p. 61.

nie »[1]. « Le sang des vallées rhénanes ne me permet pas de participer à la vie profonde des œuvres qui m'entourent »[2]. Tels sont les deux motifs de son désarroi : désillusion qui ne trouve à Athènes qu'une raison athénienne, désillusion qui ne trouve en lui qu'un cœur aride et sans écho pour une beauté qu'il ne peut que respecter froidement.

Il serait hors de propos de discuter longuement sur le « municipal » athénien. M. Barrès, dans une note élégante à la fin du *Voyage*, s'est effacé courtoisement, lui et son idée, devant la sage *Anthinea* de M. M. Maurras. On peut, je crois, concevoir la raison athénienne, celle de Phidias, de Sophocle, de Thucydide et de Platon sous trois points de vue : raison municipale comme le veut M. Barrès ; — raison d'autant plus universelle qu'elle est plus municipale, d'autant plus humaine qu'elle est plus attique, c'est la conception de M. Maurras. — On peut enfin la comprendre comme l'acte même du classique, le passage du municipal à l'humain, du local à l'universel, passage non définitif et stylisé, mais suivi dans son mouvement et sa fleur, maintenu dans sa ligne par un effort persévérant, aisé, réussi : passage qu'atteste et symbolise avec exactitude une Acropole comme celle où nous nous promenons aujourd'hui, ruinée, étudiée, ramenée à la fois par la ruine et par l'étude à une idée, à une épure, à une arithmétique frémissante que l'esprit épouse au point où elle va se résoudre en musique.

Les trois conceptions peuvent également se soutenir, et même elles se nourrissent fort bien l'une de l'autre, par des discussions et des rapprochements. M. Barrès, il est vrai, donne son localisme pour une impression personnelle et ne l'appuie que de raisons un peu faibles : le dialogue des Athéniens et des Méliens dans Thucydide (qui tient tout entier, au fond, dans cette identité : la guerre est la guerre) et quelques images comme celle-ci : « L'Athena colossale dressée en bronze par Phidias à l'entrée de l'Acropole enveloppait sa ville d'un sourire caressant : c'est un sourire électoral »[3]. Cette Athena ne souriait pas, non plus qu'aucune statue de Phidias ou de son école. Mais l'imagination ne serait-elle pas aussi complaisante à aimer dans le sourire des statues grecques une image de ce « caractère doux et bienveillant de la mer Égée » qui répand Athènes et la Grèce vers le dehors par le palier incliné de l'hellénisme ?

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 67.
2. *Id.*, p. 64.
3. *Id.*, p. 62.

Il est vrai que M. Barrès décide que « ce que les meilleurs de nous appellent leur hellénisme est un ensemble d'idées conçues dans Alexandrie, dans Seleucie, dans Antioche et que nos professeurs débitent »[1]. M. de Goncourt appelait déjà avec profondeur l'antiquité le pain des professeurs. L'ensemble d'idées qu'on appelle hellénisme est plus complexe, il consiste dans une chaîne qui va d'Athènes à Paris par Alexandrie, Rome, Florence. « Nous avons accepté, dit dédaigneusement M. Barrès, la fiction d'une sorte de nationalité hellénique où l'on s'introduit par une culture classique »[2]. Cette fiction se prouve par ses fruits, puisqu'elle est précisément cette culture classique. Hellénisme, culture classique sont des « suites » au sens où Bossuet, intitulant le second livre du *Discours* la *Suite de la Religion*, fait de l'Église catholique le type même de la « suite ». Un homme cultivé voit là une nationalité hellénique au même titre qu'un catholique se sait membre d'une nationalité romaine : en seront-ils moins Français ? J'apercevrais fort bien le meilleur de cet hellénisme lié, de cette culture classique en sa vie et sa durée, comme le faisceau de trois suites : une suite littéraire qui irait d'Homère à M. Barrès en atteignant son point de perfection dans Sophocle et Thucydide ; une suite philosophique qui relierait Thalès à M. Bergson en touchant sa maturité dans Platon ; une suite plastique qui conduirait de Calamis à Rodin en réalisant à son plus haut point la plénitude de Phidias. Je vois fort bien les trois « discours » par lesquels on pourrait établir l'unité de ces trois suites.

Evidemment. Mais tout cela implique une conception livresque de l'hellénisme, une ascension — ou une ascèse — de l'Acropole par le musée et la bibliothèque, et M. Barrès n'y apporte pas, n'y veut pas apporter « des nerfs protégés par la poussière des livres ». Quatre pages plus loin cependant « les ombres de Byron et de Chateaubriand, que j'avais amenées de Paris, m'accompagnaient dans toutes mes dévotions ». Un livre en remplace un autre. Retenons que M. Barrès produit sur l'Acropole une sensibilité romantique que lui ont transmise les livres romantiques. Les romantiques qui y sont venus, Chateaubriand, Lamartine, Gautier, Flaubert, se croyaient ou se sentaient obligés d'apporter une sensibilité, un goût que leur avaient transmis les livres classiques. Mais les livres classiques c'est pour M. Barrès, en

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 64.
2. *Id.*, p. 66.

même temps que des souvenirs désagréables de collège, le cinquième étage de Louis Ménard sur la place de la Sorbonne, un délicieux vieux pauvre « à la main prodigieusement sale », à l'esprit orné et bizarre, qui tient dans le *Voyage de Sparte* une place semblable à celle de Choulette dans le *Lys Rouge* : Madame de Noailles et l'Arménien Tigrane y occupent une situation plus éminente.

Et le nom de madame de Noailles — cette Gasmule de notre poésie — dans l'admirable dédicace du livre y met une valeur aussi significative que les noms de Louis Ménard et de Tigrane. M. Barrès prend ici la suite non seulement du romantisme, mais d'un certain romantisme féminin. L'Acropole mécontente et repousse une sensibilité avide. « Même après la leçon classique, je continuerai à produire un romanesque qui contracte et déchire le cœur »[1]. Tout le voyage de Grèce était, comme presque tout ce qu'a écrit depuis M. Barrès, préfiguré dans *Un Homme Libre*. « Invincible égotisme qui me prive de jouir des belles formes ! Derrière elles, je saisis leurs âmes pour les mesurer à la mienne et m'attrister de ce qui me manque. L'univers est un blason, que je déchiffre pour connaître le rang de mes frères, et je m'attriste des choses qu'ils firent sans moi »[2]. A défaut de lui-même la tour franque maintenait sur l'Acropole quelque signe de ses pères, quelque ombre verbale de lui. Les archéologues la lui ont démolie. Mycènes l'a ennuyé : « J'arrive pour que l'on me dise : M. Schliemann s'est bien amusé. M. Schliemann, soit, mais moi ? Le chercheur emporta la truffe[3]. » Dans la *Nouvelle Espérance* de madame de Noailles, lorsque Philippe quitte Sabine de Fontenay, il emporte dans sa malle des livres : « Vous allez lire tout cela ? — Oui, c'est très intéressant. — Ah ! c'est intéressant ? Et moi, qu'est-ce que j'aurai ? »

On est dès lors au point pour juger le jugement de M. Barrès sur le Parthénon : « Rien de plus beau que le Parthénon, mais il n'est pas l'hymne qui s'échappe naturellement de notre âme ; il ne réalise pas l'image que nous nous composons de notre éternité de plaisir. Epictète disait : Malheureux l'homme qui meurt sans avoir gravi l'Acropole ! Ah ! s'il existait un pélerinage que Pascal nous eût ainsi

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 278.
2. *Un Homme Libre*, p. 158.
3. Le *Voyage de Sparte*, p. 165.

recommandé comme la fleur du monde ! »[1] Il y a évidemment de beau romantisme, mais en voilà de curieusement intempérant, de l'authentiquement féminin. Le Parthénon, comme toute œuvre d'architecture appartient à l'ordre de la beauté réfléchie et calculée. L'architecture n'a jamais été, même chez les gothiques — surtout chez les gothiques — un hymne qui s'échappât naturellement de l'âme. — La phrase suivante classerait le Parthénon bien après l'Alhambra et le Généralife, qui sont en effet en architecture l'image et les lieux du plaisir. L'Erechthéion d'Athènes, qui servait, du temps des Turcs, de harem au gouverneur, et que M. Barrès semble vouloir rendre à cet emploi, était bien le lieu du monde le plus mal fait pour une maison de plaisir. — La phrase d'Epictète s'applique au Jupiter d'Olympie et non à l'Acropole. — Et enfin Pascal qui a dit : « Tout notre malheur vient de ne pas savoir demeurer dans une chambre, » n'est point un guide vers ces fleurs du monde. Si M. Barrès écrivait : *Huit jours chez Blaise Pascal*, il lui poserait peut-être des questions aussi incongrues que celles qui courroucèrent jadis l'entourage de Renan.

De voir M. Barrès méconnaître le Parthénon, conclurons-nous qu'il n'a point le sens des valeurs d'intelligence ? Nullement. Il n'y a pas d'intelligence plus saine et plus fine que la sienne, personne mieux que lui ne subodore l'intelligence dans les choses ou dans les hommes. Dans le *Voyage de Sparte*, composé et pondéré de la plus ingénieuse manière, il y a un chapitre purement intelligent, lucide avec beaucoup de goût, livresque avec quelque gaucherie, consacré à Phidias. Avec un sens d'artiste très juste, il a pensé qu'il fallait placer dans ces pages sur Athènes autre chose que de la sensibilité : il y a mis, comme en son lieu naturel, de l'intelligence nue. Ces lignes sur Anaxagore et Phidias me rappellent les deux chapitres élégants de l'*Ennemi des Lois* sur la sensibilité des réformateurs français et allemands, l'étude sur l'*Evolution de l'Individu dans les Musées de Toscane*. Ce n'est pas très profond, cela manque de dialectique et de liant, les idées sont frôlées plutôt qu'embrassées, mais c'est lumineux, c'est intelligent. M. Barrès a pu considérer le νοῦς d'Anaxagore, l'incorporer à la statuaire de Phidias, du même fonds exactement qui lui fournissait ses admirables notations sur Vinci : « Il a donné à l'intelligence une valeur morale... La moindre des créatures qui nous est parvenue de Vinci connaît les deux côtés de la tapisserie qu'est l'univers, de là le sourire

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 275.

de leurs yeux baissés et encore leur calme énigmatique »[1]. Phrase admirable qui fait vivre vraiment la figure dans la surface colorée.

Ainsi M. Barrès a fait à cette Acropole qui lui paraît un peu scolaire l'offrande parfaite de son dernier devoir d'écolier. Acte de correction et d'élégance d'un Français bien né, mais qui ne vient pas du cœur. Quelles que soient les valeurs d'intelligence que nous admirons dans le *Voyage de Sparte*, les origines égotistes de M. Barrès et son fond romantique l'amèneraient invinciblement à déclasser l'humanisme, à déclasser l'image commune de la Grèce, — à leur opposer cette image selon lui-même, cette image romantique qu'est la Sparte de son livre.

Déclasser l'humanisme. Si la raison athénienne lui paraissait vraiment une raison universelle, il en dénoncerait l'erreur et la malfaisance pédagogique comme il a dénoncé longuement celle de la maxime kantienne (mal comprise) : « Agis toujours de façon que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle. » La généralité de l'humanisme répugne à sa raison nationaliste. L'éducation de l'Université (et de toute la pédagogie française, catholique ou laïque) aboutit par là à l'anarchie. M. Barrès évoque en Grèce des images françaises, sur l'Acropole des bâtisses de notre moyen-âge. Il est très mécontent qu'à Sainte-Odile M. Taine ait inversement évoqué l'Iphigénie de Gœthe : « On n'imagine point de lieu où disconvienne davantage qu'à Sainte Odile la tradition normalienne, pseudo-hellénique, anticatholique et germanophile. Les événements de 1870 prouvent mieux qu'aucune dialectique l'erreur de M. Taine, ou, pour mieux parler, son insubordination[2]. » Il est d'autant plus curieux de voir Taine malmené comme type de la culture universitaire que les *Déracinés* sont sortis en somme des thèses profondément posées par les *Origines de la France Contemporaine*. Mais enfin cette tradition normalienne, si elle conduit les jeunes gens et surtout les hommes faits à l'idée d'une Athènes idéale et d'une Rome éternelle, à ces pointes et à cette couronne de l'humanisme, commencent, principalement dans cette imagination des enfants que Plutarque nous aide à embellir, par poser une Athènes et une Rome toutes municipales, pittoresques, vivantes, par faire épouser aux jeunes cœurs un patriotisme athénien et romain, par leur rendre chères des images comme celles

1. *Du Sang*, p. 260.
2. *Au Service de l'Allemagne*, p. 57.

de Léonidas, d'Epaminondas et de Démosthène. Ce dernier est pour M. Barrès « un type vague, un pâle esclave des professeurs »[1] tandis que le pauvre Holopherne, je veux dire Xerxès, si méchamment « molesté par l'opinion universitaire » excite son imagination. Que M. Barrès se souvienne cependant des leçons puissantes de nationalisme que Démosthène a données à M. Maurras. Je puis l'assurer que pour beaucoup de Français Démosthène est aussi vivant que Déroulède. L'Athènes municipale où il vit pour les yeux d'un enfant est le vestibule nécessaire de l'Athènes idéale où sa raison et ses discours tracent l'épure de tout nationalisme.

Voici qui fera encore mieux saisir le parti pris de M. Barrès. Le Sturel et le Rœmerspacher des *Déracinés* voyagent, à vingt ans, l'un en Italie, l'autre en Allemagne : « Sturel au Lido, Rœmerspacher au Brocken, tendent à étouffer l'anarchie mentale, dite humanisme, que met en eux l'Université : ils filtrent l'amas encombrant déposé dans leurs âmes ; ils s'épurent pour retrouver la discipline de leur race »[2]. Et voici comment Sturel en Italie s'épure de l'humanisme : « C'est dans l'histoire, dit M. Barrès, que peuvent s'aguerrir des êtres trop susceptibles pour se mêler d'abord aux spectacles de la vie. Celle-ci, en devenant la mort, leur semble s'épurer ; du moins elle se dépouille : simplifiée et fixée elle fait un plus facile objet d'études. La branche qui pourrit dans une tourbière laisse après des siècles l'empreinte délicate et nette de toutes ses nervures entre deux feuilles de schiste. Plus immédiatement que Paris, Pise et l'intacte Sienne nous rendent nationalistes[3]. » Mais, monsieur, voilà précisément l'humanisme, et cette tradition universitaire, humaniste, que vous mésestimez si fort ! Remplacez Pise et Sienne par Athènes, Sparte, Rome, — et vos lignes fourniront un schème admirable d'éducation historique. Athènes nous rendra nationalistes avec un bénéfice plus évident que Pise : Sophocle, Thucydide, Démosthène la fixent en traits encore plus purs, en font un objet d'étude sinon plus facile, du moins plus beau. Etait-ce la peine d'aller chercher au delà des Alpes ce que votre jeunesse pouvait découvrir entre les feuilles de schiste de vos ardoises d'écolier ?

Mais cette image de la Grèce, M. Barrès, qui la déclasse ici devant

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 51.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 44.
3. *Id.*, p. 18.

Pise et Sienne, la déclasse ailleurs et surtout devant l'Orient. Dans ses *Notes d'un Voyage en Grèce* si paradoxales d'intériorité et de nervosité musicienne, Charles Demange écrivait : « Sur l'Acropole d'Athènes, c'est toujours vers l'Asie que nous retombons... Quand nous disons l'Asie, ce ne sont pas des masses que nous voulons décrire, ni même des paysages singuliers... Mais comme nous n'avons plus assez de noblesse, de goût, pour donner à nos tableaux comme Claude Gelée plus de force émotive par des architectures, nous dégageons de leur grâce l'universalité des choses. » Ainsi M. Barrès garde rancune à la Grèce d'avoir, en son goût de netteté et de pureté plastique, séparé, isolé, desséché l'individu : « En nous léguant un sentiment si hautain de la qualité d'homme, on a atrophié l'imagination que nos ancêtres se faisaient de la vie universelle [1]. » Ce joli chapitre de *Du Sang, Amitié pour les Arbres*, nous ferait volontiers imaginer un troisième jardin de Bérénice — Bérénice d'Orient — installé autour du platane que Xerxès orna de colliers d'or, un jardin où serait recueilli, comme l'âne et les canards de la villa d'Aigues-Mortes, tout ce qui a été stérilisé, offensé et refoulé par la Grèce. Mais cela le *Voyage d'Orient* de 1914 nous le donnera peut-être. En est-ce le schème que M. Barrès, vingt ans auparavant, traçait dans ce même morceau de *Du Sang* ? « Régions où la bête atteignit à l'humanité, conclut ses premiers pactes : le dressage, la culture ! Quel fervent petit livre on en rapporterait, avec des couplets, des rêveries, tout un appel à ces mystérieuses intuitions qui, parfois, nous ramènent si profond vers les lointaines origines de notre Moi ! » [2]

L'Orient lui sert à situer l'imagination indéfinie qu'il préfère aux formes plastiques d'Athènes, aux idées de l'intelligence. « L'intelligence ! quelle petite chose à la surface de nous-mêmes. » [3] « De plus en plus dégoûté des individus, je penche à croire que nous sommes tous des automates » [4]. On comprend que Sturel mêle au parfum oriental d'Astiné Aravian le souvenir des cosmogonies ioniennes que lui développait Bouteiller. Tout cela déborde à la fois avec les molles puissances du mirage oriental.

La tentation constante de l'homme intelligent est d'ailleurs de déclas-

1. *Du Sang*, p. 302.
2. *Id.*, p. 298.
3. Les *Déracinés*, p. 315.
4. *Amori et Dolori sacrum*, p. 51.

ser l'intelligence. Pas d'intelligence sans une critique de l'intelligence : depuis Socrate tout intellectualisme l'admet. M. Barrès dirait volontiers, peut-être, de l'intelligence ce que Hérédia disait de la poésie : « Ce n'est que l'une de mes élégances. » Entendons-le au meilleur sens. Il est élégant que l'intelligence reconnaisse les profondeurs sensibles sur lesquelles elle est fragilement portée. Il est élégant qu'elle aperçoive ses limites, qu'elle soit prémunie contre les infirmités et les infatuations où elle peut glisser. Il est élégant qu'elle s'endorme et s'oublie parfois comme les chevaliers croisés dans les palais d'Orient : une race de Gasmules peut en naître.

On a vu comment alternaient dans la sensibilité véhémente et riche de M. Barrès tension et détente, cruauté sèche qui le rétracte en lui, amour, pitié, larmes, qui le répandent vers une sorte de panthéisme oriental et de molle religion syrienne. Il est allé à Byblos où les femmes pleuraient Adonis, et il nous dit quelque part qu'il ne mourra pas sans avoir vu Kerbela « qui but le sang des Alides » et boit chaque année le sang que de leurs corps tailladés les Persans font couler pour Ali. L'Orient illustre pour lui le monde voluptueux des larmes, mais à l'horizon de la Grèce il n'a aimé vraiment que la fleur dure de fer et d'or, Sparte. Il a marché contre l'Acropole avec Xerxès et avec celui que Renan appelle « l'infâme Lysandre ». Je sais des humanistes farouches qui le regardent de l'œil dont les Tarasconnais voyaient Tartarin après qu'il eût tiré sur la mère-grand. Je le féliciterais plutôt d'avoir fait sentir que Sparte n'appartient pas exclusivement à la Prusse : mais qui sait si, dans deux mille ans un dilettante bien barrésien n'écrira pas sur les mêmes thèmes un *Voyage de Potsdam* ?

« Aux attraits que cette noble cité offre à tous les passants, je substituai machinalement une beauté plus sûre de me plaire, une beauté selon moi-même [1]. » Ainsi parle M. Barrès de Venise. Il a éprouvé qu'à Athènes cela n'est absolument pas permis ; lorsque Caligula voulut substituer sa tête à celle du Jupiter Olympien, le dieu, dit-on, éclata de rire. Mais à Sparte M. Barrès a ses coudées franches : rien n'en reste à peu près qu'un paysage splendide et un grand nom, matière passive aujourd'hui et table rase qui prendra comme un étang sous les nuages les formes de l'esprit qui passe. Puis Athènes est le champ de la culture littéraire, repensée, indirecte. Alexandrie en

1. *Un Homme Libre*, p. 177.

émane naturellement. Sparte, comme Tolède, est le lieu de l'être, du direct. « Deux bras nus nous saisissent l'âme. »

Du même fonds et dans le même ordre, M. Barrès s'est appliqué à « jouir de la Chambre comme du lieu d'une grande tragédie spirituelle. Les flots d'un immense océan, les vagues de l'histoire et les éternels instincts de notre nation composite s'y épandent et jouent sous notre regard. C'est la beauté des grands paysages chargés d'histoire où pour ma part je trouve plus de plaisir que devant aucune œuvre d'art.

« Il arrive dans la vie un jour où l'on voit à cru et à nu ce que c'est qu'un poète. Un poète c'est un homme qui possède l'art de fixer un frisson et de donner un caractère d'intensité et d'éternité à ce qu'il sait éphémère et superficiel ; c'est un homme enfin qui coule une existence où les mots le dispensent des actes. Quand on a senti cela jusqu'à la nausée on se détourne des génies individuels et l'on cherche la poésie dans la nature et les collectivités [1]. »

Il y a ainsi chez M. Barrès un mouvement général pour déclasser sous les valeurs de la vie le livresque et le littéraire. Un mouvement qui se continue à travers les plans différents qu'il traverse. « Entre Mégare et Corinthe, aujourd'hui, je déclasse les *Poèmes Antiques, Barbares et Tragiques* : je les rangerai dorénavant sur le rayon que préside Boileau : Nul n'est poète s'il n'a des ailes... [2] » A son tour le poète ailé, le monde des mots, sont déclassés sous le monde des actes, sous le mystère des foules (le titre du roman que M. Paul Adam fit sortir de la même campagne électorale nancéenne qui produisit chez M. Barrès le *Jardin de Bérénice*). Le *Jardin* cherchait la poésie dans la nature et les collectivités ; plus tard M. Barrès, de *Leurs Figures* à l'*Union Sacrée*, la cherche, rabique ou idyllique, dans une foule, parlementaire ou autre, c'est-à-dire dans du vrai, du vivant et du nu. Une Bérénice de Tolède, un *Voyage de Sparte*, suivent ce même fil.

Le *Voyage de Sparte* sous son apparent désordre témoigne d'une composition extrêmement adroite. Tous les morceaux qu'y fait entrer du dehors M. Barrès pour étoffer un carnet de voyage trop maigre s'adaptent les uns aux autres. Le chapitre sur l'Assassinat de Capo d'Istria à Nauplie, pareil aux morceaux que Stendhal aimait tirer des chroniques italiennes, prétend nous mettre dans les approches de

1. L'*Union Sacrée*, p. 312.
2. Le *Voyage de Sparte*, p. 157.

Sparte : « Une chanson orientale empoisonne une âme passante. Mais la vision nette de quelques faits cruels nous redresse et nous tonifie. L'homme n'est pas fait pour qu'il rêve, mais pour qu'il morde et qu'il déchire [1]. » La Sparte militaire, la Sparte d'Hélène dispose sur le voyage de Grèce du sang, de la volupté et de la mort. Elle porte les grandes murailles franques de Mistra, et les deux ordres d'images guerrières, la grecque et la franque, forment les deux moitiés justement accordées d'une même figure héroïque. A Sparte « les Motifs de mon Enthousiasme » s'opposent au « J'analyse mon désarroi » d'Athènes. Une forme de la vie nue comme à Tolède, une figure de la patrie comme à l'Arc de Triomphe et au Panthéon, une colline de contemplation historique comme le Sion-Vaudémont lorrain, le tout uni sur le paysage éclatant de Sparte, entre la neige et les lauriers-roses, dans les noms d'Hélène, de Léonidas et de Villehardoin. Une statue de la vie héroïque, en toute sa chair et toute son âme, s'y assied avec ampleur : « Un cœur noyé de poésie, s'il connaît une fois cette virilité du mont sous lequel tressaille la plaine pécheresse, veut mourir pour un idéal. Sa volonté d'être un héros jaillit claire et joyeuse. Rien désormais ne le contentera qu'un fier repos au sein de la cité, une mémoire bien assise et resplendissante [2]. »

Rien moins que l'intelligence de M. Barrès ne donne l'idée d'un miroir passif qui refléterait fidèlement, purement et froidement les choses. Il n'est point comme M. Maurras un artiste en intelligence, mais il est pourvu d'une intelligence d'artiste. Une intelligence qui se meut entre un peuple d'images comme une jeune femme entre les bibelots, les tableaux et les soies d'un salon. Le type exact de la pensée qui manque de ligne, de jet, de suite, qui souffre et jouit à la fois sous l'abondance, l'entassement, le discontinu de ses biens, et qui, à défaut d'un plan logique, sait les ordonner de trois manières. D'abord en les rapportant au moi, en donnant à leur confusion l'apparence d'une fusion, en laissant épouser à leur mouvement le mouvement même de l'âme qui se cherche, se connaît, s'éprouve, en les faisant participer de l'ordre intérieur. Ensuite en les animant par la figure de personnages qui les assimilent, les rendent en intuitions et en courbes vivantes. Enfin (et c'est proprement la manière intellectua-

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 199.
2. *Id.*, p. 236.

liste de M. Barrès) — en dégageant de l'intelligence une sorte d'élément décoratif idéal, en l'incorporant à des paysages, en la répandant comme une lumière sur des masses terrestres ou végétales. De ces paysages modelés par l'histoire, les *Amitiés Françaises* et le *Voyage de Sparte* réalisent les chefs-d'œuvre. « Ce matin, je me promène avec mon compatriote, l'harmonieux Claude Gellée. Il m'enseigne l'amour des époques primitives et me fait reconnaître au Nord, sur les horizons d'Arcadie, le séjour des personnages fabuleux [1]. » Mais voici, plus près, sur d'autres horizons, toutes les formes de la lumière, l'aurore de Sparte, le crépuscule de Venise, l'or et le vert doux des paysages français, le séjour des personnages de notre sang et de notre âme ; voici du soleil, des nuées, des souffles, de la couleur, tout ce qui brise et diversifie par une atmosphère humaine, terrestre, locale, l'impersonnelle et pure clarté de l'espace éternel.

VI

L'HÉRITAGE

M. Barrès, qui est un homme de goût, ne nous a jamais, sauf une fois, parlé de sa « philosophie ». Si la critique, à qui une lourdeur est permise comme une nécessité du genre, plaçait sur ses idées cette étiquette, le terme le plus général qu'elle pût employer serait, je crois, celui-ci : une philosophie d'héritier. Le philosophe proprement dit vit heureux avec son capital de philosophie. M. Barrès, lui, a la philosophie du capital. Il se connaît, il se développe, il légifère sous la fortune et le destin d'un héritier comblé. *Un Homme Libre* est une méditation d'héritier qui approfondit ses biens, qui prend possession des deux maisons que symbolisent la Lorraine et Venise. Les *Amitiés Françaises* sont une pédagogie d'héritier. Le *Roman de l'Énergie Nationale* pourrait s'appeler tout aussi bien Le *Problème de l'Héritage National.*

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 222.

« Quand tu t'abaisses, lui dit la Lorraine, je veux te vanter comme le favori de tes vieux parents » [1]. Mais André Maltère précise en termes plus décidés : « Certes, je les admire, les héroïques chasseurs d'idées et les patients laborieux qui nous composèrent ce menu. Mais, imitateurs serviles plutôt que continuateurs de leurs efforts, entasserons-nous toujours sans jamais profiter ? Le vigneron qui planta les raisins fut un bon homme, mais celui qui buvant le vin avec des compagnons, dont à chaque verre il se sent plus le frère, transforme en sensibilité les paniers du vendangeur, fait une tâche sans quoi les efforts du premier n'auraient pas eu de sens. Donnons un sens aux travaux de nos pères, faisons des mœurs avec leurs philosophies accumulées. Conformons-nous à l'image que nous suggèrent de la beauté toutes les vieilles notions morales mises sous le pressoir » [2].

Ce franc parti n'a rien de mal plaisant. M. Barrès en a tiré son sentiment de la terre et des morts. Il donne à sa sensibilité et à son intelligence leur étoffe solide et large. Il se répand avec aisance sur de multiples registres, depuis le matériel jusqu'au spirituel. Le matériel, d'abord, c'est le capital au sens grossier du mot, — l'argent : « Sans argent, dit le Philippe du *Jardin*, comment développer son imagination ? » Et l'une des premières questions que M. Taine adresse à Rœmerspacher est de savoir s'il a quelques rentes, quelque héritage qui lui permette de vivre librement selon son âme. Le Repasseur, le second chien de l'*Ennemi des Lois*, avait coutume de prendre dans sa bouche des pièces de monnaie. « Avait-il été dressé à les ramasser sous les pieds des ivrognes dans les cabarets ? Les personnes qui ont eu des soucis d'argent dans leur jeunesse en gardent toujours une légère tare extérieure [3]. » C'est la tare originelle de Renaudin, de Racadot et de Mouchefrin. Mais ces soucis sont certainement plus épurés chez le Philippe du *Jardin* qui doit obtenir par les femmes, du chef de l'État, la concession d'un hippodrome suburbain : « L'argent, voilà l'asile où des esprits soucieux de la vie intérieure pourront le mieux attendre qu'on organise quelque analogue aux ordres religieux qui, nés spontanément de la même oppression du moi que nous avons décrite dans *Sous l'œil des Barbares*, furent l'endroit où s'élaborèrent jadis les règles pratiques pour devenir *Un Homme Libre*, et où se forma

1. *Un Homme Libre*, p. 134.
2. L'*Ennemi des Lois*, p. 209.
3. *Id.*, p. 115.

cette admirable vision du divin dans le monde, que sous le nom plus moderne d'inconscient, Philippe retrouva dans le *Jardin de Bérénice* [1]. »

Voyons le réel sous l'ironie. M. Barrès a volontiers denigré et méprisé l'aristocratie de la naissance (Le Nelles du *Roman de l'Energie Nationale*, la réponse à l'Enquête sur la Monarchie). Il a attaqué et ridiculisé au temps de l'Affaire celle des « intellectuels ». Mais il a de la considération pour la troisième aristocratie, celle de l'argent. Il appartient au journalisme qui la défend. Comme Chateaubriand, Taine ou Vallès dans la leur, il se maintient avec force et sincérité dans sa classe sociale, celle des grands bourgeois.

Le Philippe des *Amitiés Françaises* est « petit-fils d'une longue suite de propriétaires lorrains » [2]. Il est instruit, en pages délicieuses, à connaître, à conserver, à développer son héritage. Vraie famille française, à fils unique, héritier comblé, — toujours heureuse lorsqu'elle voit que son enfant ne se ruinera pas. Quand le petit garçon, âgé de trois ans, quitte son hôtel sans se soucier de ses petits amis, « son père et sa mère, sans hésiter, se félicitent : C'est très heureux ! Nous croyons qu'il n'aura presque pas de cœur. Il en acquerra en devenant grand, pour ses parents, pour ses grands-parents, pour deux ou trois amis. Avec tous les autres il sera aimable, mais ils pourront bien aller dans le trou sans que le pauvre chéri se fasse de chagrin » [3]. C'est, dans l'ordre sentimental, l'équivalent de la bonne économie de nos pères. A Menton les magnifiques oliviers sont fumés avec des chiffons. Au pied de l'arbre barrésien voyez les bas de laine de nos vieilles familles.

Evidemment M. Barrès a tiré de là une belle philosophie nationaliste, celle des *Amitiés Françaises*. Tout capital comporte trois actions : le maintenir, l'accroître, le défendre.

L'intelligence a précisément pour effet de le maintenir, de le connaître, de le goûter. Elle en jouit et le consomme sous la forme littéraire. Chateaubriand, qui est l'ancêtre incontestable de M. Barrès, nous fournit le type de cette littérature porphyrogénète, née dans une richesse solide qu'elle exploite en mots et dépense en idées. « Chateaubriand, dit M. Barrès, dépensa dans sa littérature les tristesses hautaines accumulées par des féodaux sans emploi sur leur terre » [4].

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 123.
2. Les *Amitiés Françaises*, p. 84.
3. *Id.*, p. 50.
4. *Scènes et Doctrines*, p. 169.

Cette dépense littéraire d'un capital héréditaire représente pour M. Barrès le type de la félicité puisqu'il l'appelle « l'existence la plus heureuse qui soit à notre époque, et qui passe singulièrement, pour prendre deux termes vulgaires de comparaison, celle des rois et des milliardaires »[1]. Comme les rois et les milliardaires à la plèbe, elle s'oppose à celle du plus grand nombre des intellectuels « ces prétendus inventeurs de leur pensée, qui sont les esprits les plus serfs »[2]. Au-dessous même du serf « l'idéaliste qui révise chacun de ses actes est dans la pénible situation de Robinson Crusoé recréant toute la civilisation de son île »[3]. Un *Jardin de Bérénice*, une Venise, le plateau de Sion, voilà exactement le contraire de l'île de Robinson.

Mais justement cet héritage, sous sa forme de vie littéraire, apparaît à M. Barrès lui-même comme un héritage d'Epigone. L'ombre de Chateaubriand continue à le gouverner et à le modeler. « Aujourd'hui, écrit-il de Karyténa, nous devons rêver où nos pères ont vécu... Des vies sans nombre et des forces choisies ont été pressées comme des roses pour que ce burg nous fût un flacon de parfum »[4]. C'est sa ruine qui en fait un flacon de parfums pour l'écrivain, y transforme la vie en rêve, l'incorpore à la littérature des Génies. Tout existe, disait Mallarmé, pour aboutir à un livre. Tout a existé dans un tel burg pour aboutir à l'exaltation de la vie littéraire.

Dans la Venise des rois sans royaume de même que sur une colline de ruines idéalisées, M. Barrès se connaît et s'explique comme un Epigone littéraire : « Mon vrai nom c'est Tiepolo... En lui l'âme vénitienne qui s'était accrue instinctivement avec les Jean Bellin, les Titien, les Véronèse s'arrêta de créer ; elle se contempla et se connut... Comme moi aujourd'hui Tiepolo est un analyste, un analyste qui joue du trésor des vertus héritées de ses ancêtres...

« Tiepolo est le centre conscient de sa race. En lui comme en moi, toute une race aboutit. Il ne crée pas la beauté ; mais il fait voir infiniment d'esprit, d'ingéniosité... Il sentait une fatigue confuse des efforts héroïques de ses pères ; et tout en gardant la noble attitude qu'ils lui avaient lentement formée par leur gloire, il en souriait[5] ».

1. *Scènes*, p. 263.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 118.
3. Les *Déracinés*, p. 427.
4. Le *Voyage de Sparte*, p. 259.
5. *Un Homme Libre*, p. 187.

Mieux encore qu'en se plaçant sous l'invocation de Chateaubriand et de Tiepolo, M. Barrès donne la note exacte et profonde lorsqu'il évoque un jour de sa jeunesse où, causant avec Anatole France et Leconte de Lisle dans la bibliothèque du Sénat, Victor Hugo vint les rejoindre : « Ah ! dit-il, si quelque jour je pouvais mériter que l'Histoire acceptât ce groupe de quatre âges littéraires [1] ! » M. Barrès, dont la place est entre les grands écrivains de son temps, énonce là l'ambition la plus justifiée. Probablement, de l'une à l'autre de ces quatre figures, il aperçoit une ligne, une suite, un passage, j'imagine, de la spontanéité à la conscience, quelque chose comme le mouvement de Titien à Tiepolo. Une bibliothèque somptueuse comme celle du Luxembourg est en effet le lieu propre à grouper ces âges littéraires et à encadrer, comme un *concert* du Giorgione, les quatre personnages. Les quatre Epigones, héritiers de Chateaubriand figurent l'exploitation d'une richesse, l'utilisation du passé. Utilisation morale et politique avec Victor Hugo, décoratrice avec Lecomte de Lisle, ironique avec Anatole France, égotiste avec M. Barrès, — deux bibliothécaires sur les quatre.

» Et moi qui suis Tiepolo, et qui, replié sur moi-même, ne sais plus que répandre la lumière dans ma conscience, combiner les vertus que j'y trouve, et me mécaniser, j'approche de cette dernière période. Quand ce corps où je vis sera disparu, mon Être dans une nouvelle étape ne vaudra que pour classer froidement toutes les émotions que le long des siècles il a créées. Moi, fils par l'esprit des hommes de désirs, je n'engendrerai qu'un froid critique ou un bibliothécaire. Celui-là dressera méthodiquement le catalogue de mon développement, que j'entrevois déjà, mais où je mêle trop de sensibilité. Puis la série sera terminée [2]. »

Série terminée quand est formulé le livre auquel aboutit tout. Série terminée lorsqu'à « la pointe extrême de l'Europe, en face du grand large de l'Amérique, sur la terrasse du sémaphore du cap Sagrès, nous songions, ayant drainé à travers l'Europe toutes les façons de sentir, et les voyant avec les yeux de l'imagination qui se jouaient autour de nous dans cette grandiose solitude. Nul moyen d'augmenter ce troupeau, de le mener plus loin... » [3] Par sa pente spontanée une telle

1. *Un Homme Libre*, préf. de 1904, p. 15.
2. *Id.*, p. 188.
3. *Du Sang*, p. 171.

âme irait à un capital, au poids mûr ou mort d'un héritage terminé, M. Barrès nous apparaîtrait comme un cerveau de consommation, dans le sens et dans la mesure où M. Maurras appelle la République un état politique de consommation. M. Frédéric Asmus, le jour de la visite de l'Empereur à Metz « jouissait comme d'une vertu et d'une volupté d'entrer, avec toute sa force individuelle, dans un ensemble, pour devenir l'humble molécule d'un grand corps »[1]. Voilà un sentiment germanique que comprend M. Barrès, mais que du fond de lui-même il n'approuve peut-être pas entièrement et qu'il n'est pas loin de railler. A la suite de Chateaubriand, il se verrait plutôt monade centrale d'un corps qui atteint, comme Venise en Tiepolo, comme la Lorraine en l'auteur d'*Un Homme Libre*, son harmonieuse, consciente et dernière plénitude. Ces quelques lignes de l'*Appel au Soldat* sont peu de choses ; elles me paraissent cependant, rapprochées des précédentes, typiques : « C'est un grand plaisir de parcourir ainsi les villes en profitant des empreintes lentement données par les hommes et sans supporter les conditions du particularisme, par exemple, tout ce que les petits endroits contiennent de taquineries, de curiosités mesquines et d'intolérance[2]. » Fort bien. Mais enfin il se voit que la situation de molécule dans un corps grand ou petit ne dit rien qui vaille au bon Français qu'est M. Barrès. Dans cette société de consommation (où paraît retenu par un pied son programme de décentralisateur) il s'agit de « profiter » et non de « supporter ». Le malheur est que l'un va difficilement sans l'autre. Le *Génie du Christianisme*, en faisant remonter les puissances du christianisme vers leur dehors décoratif, leur séduction sensuelle et leur beauté, donne, lui aussi, une méthode pour profiter du christianisme sans le supporter. C'est un droit de l'intelligence, évidemment (et voyez ce qu'a rendu Port-Royal sous le dilettantisme d'un Sainte-Beuve) mais enfin ce n'est point pour une doctrine, pour un ordre social ou religieux, une marque de vigueur et de santé : ces teintes éclatantes, cette atmosphère lucide et douce annoncent un crépuscule. Et quand on croit apporter par elle une contribution apologétique, on tient, comme Courier le disait de Chateaubriand, son masque à la main.

Ce cerveau de consommation apparaît donc plus propre à exploiter un héritage qu'à l'accroître. Mais d'autre part toute une partie de

1. *Colette Baudoche*, p. 125.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 304.

l'œuvre de M. Barrès est donnée comme une défense de cet héritage. Lorrain, il le voit sous la figure d'un domaine précaire et toujours menacé. Vision qui, se tournant à l'intérieur s'est, pendant des années, approfondie en passionnées méditations. D'abord, dans *Un Homme Libre*, figure emblématique du Moi au même titre que l'Église militante ou l'Église triomphante, elle devient avec le *Roman de l'Énergie Nationale*, les *Amitiés Françaises* et les *Bastions de l'Est*, le tout, presque, de l'œuvre de M. Barrès. La philosophie de l'héritage s'étoffe en philosophie nationaliste. « Je suis un héritier, dit l'Alsacien Ehrmann; je n'ai ni l'envie ni le droit d'abandonner des richesses déjà créées » [1]. M. Barrès, de l'autre côté des Vosges, se sent l'envie et le devoir de les défendre. Et — voyez — encore cette envie et ce devoir demeurent pris pour lui dans une habitude et un goût de consommation. Ce n'est plus Ehrmann, c'est lui-même qui dit dans *Au Service de l'Allemagne* : « Par une chance à la fois détestable et bienheureuse, je vis ma courte vie lorraine précisément dans une période où la bataille, sur ce point géographique, est de plus grande conséquence qu'elle ne fut depuis quatorze siècles. Le sort, en me faisant naître sur la pointe demeurée française de ce noble plateau m'a prédisposé à comprendre, non seulement avec mon intelligence mais d'une manière sensible, avec une sorte de volupté triste, le travail séculaire qui pétrit et repétrit sans cesse ma patrie [2]. » Capital d'intelligence, encore, que la bataille amenée à son point le plus lucide, dans le champ exact de la jumelle. Et le sort a continué à favoriser M. Barrès en élargissant cette bataille historique au point de faire, comme lui-même le disait en 1917, de la terre presque entière, autour de l'Europe centrale, une Alsace-Lorraine.

M. Barrès nous conte qu'en sa jeunesse, et lorsqu'il écrivait *Huit Jours chez Renan*, il ébaucha à l'intention de Taine une autre petite malice intitulée : *M. Taine en voyage*. M. Taine prend le matin le bateau du lac de Côme, passe sa journée à copier et à revoir son chapitre sur Venise, lève le nez de son papier pour recevoir des documents que lui apporte l'archiviste de Côme, et commence la description de son tour du lac par ces mots : « Tout le jour j'ai vogué dans une coupe de lumière ». Mais réfléchissant qu'il devait beaucoup à M. Taine et qu'il ne fallait pas le contrister, il jeta son apologue ironique dans un tiroir où il est encore.

2. *Au Service de l'Allemagne*, p. 64.
3. *Id.*, p. 11.

J'ai la conscience de devoir à M. Barrès presque autant que lui-même devait à Taine. Mais je ne crois pas qu'il y ait de ma part plus d'ingratitude à rappeler un article de M. Barrès, du 20 septembre 1914, qu'il a recueilli dans l'*Union Sacrée* : un *M. Barrès en campagne* qui fait un joli pendant à *M. Taine en voyage*. M. Barrès s'en va de l'*Écho de Paris* à Montmirail, qui vient d'être évacué par les Allemands. Visite au château du duc de La Rochefoucauld, où est né le cardinal de Retz, mais qui est aujourd'hui « souillé par le passage des sales gens d'Allemagne ». De Montmirail M. Barrès se rend à Château-Thierry. Il songe que « Victor Hugo est venu là il y a quatre-vingts ans chercher la trace de l'épopée impériale ». Il y a vu une charrette d'émigrant, et M. Barrès y revoit des charrettes d'émigrants. Il croise des cuirassiers, leur donne des cigarettes. A Château-Thierry « j'ai voulu visiter la maison de La Fontaine. Le chien du fabuliste jouait derrière la grille ; le chat ronronnait sur l'appui d'une fenêtre, mais la gardienne m'a dit qu'on ne visitait pas pendant la guerre. Je me suis consolé en causant avec des soldats anglais. » Puis visite à l'évêché, à Mgr Marbeau, ami de Déroulède. (Probablement un tour à la charmille historique où se promenait Bossuet). Et M. Barrès conclut : « Quelle coupe de patriotisme qu'une telle journée [1] ! »

Evidemment il ne se trompe pas. Si M. Taine avait été réellement le professeur qu'imagine sur le bateau du lac M. Barrès, sa journée d'étude n'en eut pas moins été, à l'intérieur et à l'extérieur, une belle coupe de lumière. Et M. Barrès trouve, aux jours de guerre, en de riches vallées françaises, cette coupe de patriotisme intelligent, complexe, nuancé, patriotisme paisible, que Jules Lemaître aimait dans sa vallée de la Loire.

Mais le sentiment de la patrie, comme tous les sentiments, se transforme et vit — vit double et triple, les années de la guerre. Nous saurons dans dix ans sous quelle forme la guerre l'aura, comme un fleuve perdu qui reparaît sous une table calcaire, rendu. J'évoquais *M. Taine en voyage*. Je pense aussi à *Huit jours chez M. Renan*. « Tandis qu'il roule sur ses épaules sa tête grossièrement ébauchée, et qu'il tourne ses pouces sur son ventre merveilleux d'évêque, tous lui sont indifférents. Il ne s'intéresse qu'aux caractères spécifiques ; pour lui l'individu

1. L'*Union Sacrée*, p. 219.

n'existe pas[1]. » Alors M. Barrès et d'autres mettaient inoubliablement à l'horizon du quartier des Écoles, en ce Renan populaire des dernières années, un énorme Bouddha, incorporé à la rive gauche, comme l'est le *Penseur* à la perspective de pierre du Panthéon. Sarcey, qui fut aussi sur la rive droite un petit bouddha de même nature, disait à Jules Lemaître, qui s'en glorifie quelque part : « Allez ! allez ! après moi c'est vous qui serez la vieille bête ! » Renan, qui s'irrita des *Huit jours* n'eût-il pas fait mieux de tenir à l'adolescent Barrès un propos analogue ? En attendant de rentrer, comme Renan, dans la solide et calme famille des grands écrivains, M. Barrès doit s'attendre à faire un stage, un Purgatoire du même genre, à figurer, lui aussi, non près du Collège de France, mais entre l'Arc de Triomphe et le bois de Boulogne, une figure considérable prise un peu entre un immense respect et quelques ironies trop usées pour que j'en allonge ce chapitre.

VII

LA VIE DOUBLE

Un moi, une destinée, nous apparaissent comme un héritage si nous les regardons dans leur source ; mais on peut se plaire davantage à les considérer dans leur cours, à les suivre comme Sturel et Saint-Phlin suivent la vallée de la Moselle, à les éprouver en leur durée comme une vie. M. Barrès est un grand vivant, l'artiste le plus rare et le plus expert à faire rendre à la vie tout ce qu'elle peut de donner en délicatesse et en force, en connaissance de soi et en puissance sur soi. Nous lui devons d'avoir approfondi et nuancé nos valeurs de vie, d'avoir renouvelé ou tout au moins cultivé parmi nous quelque chose de grec, cette action sur la vie conçue comme une œuvre d'art, composée ou disposée selon une suite intelligible... *Qualis artifex !* cette idée d'une existence construite, artificielle qui se réalise sur des registres

1. *Huit jours chez M. Renan*, p. 10.

différents tant chez Socrate que chez Néron. Or l'art de la vie rentre dans les cadres et dans les lois générales de toute œuvre d'art : c'est le multiple dans l'unité. Il comporte toujours ces deux points de vue plus ou moins raccordés.

Le premier mouvement, dans cet ordre, c'est toujours de jeter les mains sur le plus de vie possible, d'embrasser le plus d'objets, de chercher plus de jouissance, d'assumer plus d'être. Il y a longtemps que Platon a comparé cette tendance naïve et spontanée à l'avidité des enfants à la foire qui veulent indifféremment tout ce qu'ils voient. Il est bien évident qu'on ne peut être ni avoir tout à la fois, mais il n'y a pas de contradiction logique à ce que l'on devienne successivement tout. Philippe et Simon, dans *Un Homme Libre*, arrivent, en leur journée de Jersey, à cette conclusion qu'il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible. Mais les épisodes mêmes du *Culte du Moi* et des deux livres qui suivirent *Un Homme Libre* indiquent qu'on n'atteint pas simultanément au maximum dans les deux ordres. *Un Homme Libre* est un livre d'analyse, le *Jardin, Du Sang* des livres de sensations. Toute idée de la vie implique donc déjà cet échec, cette diminution, de n'admettre que comme successifs et s'excluant les biens dont on la conçoit nourrie : « J'avais le culte de ce qui est en moi d'éternel, et cela m'amena à me faire une méthode pour jouir de mille parcelles de mon idéal. C'était me donner mille âmes successives ; pour qu'une naisse il faut que l'autre meure ; je souffre de cet éparpillement. Elles se contredisent et se nient en moi, et pourtant je les reconnais comme des aspects d'une âme indivise... Ne pourrais-je réunir tous ces tons discors pour en faire une large harmonie ? »[1] Eh non ! Lorsque dans la *Tentation* Antoine surmené de vision veut embrasser et posséder toute la vie : « J'ai envie de voler, de nager, de beugler, d'aboyer, de hurler, je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière » ; il termine de la façon la plus logique : « être la matière ». Il n'y a en effet que la matière, l'indéterminé, la puissance, l'Autre, pour accueillir à la fois dans sa matrice obscure et ses virtualités, sous l'idée de la simultanéité dans l'espace, toutes réalités coexis-

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 48.

tantes. Mais le propre de la vie, et particulièrement de la conscience, c'est de suivre la loi de la durée, de passer par le couloir unilinéaire du temps. Sturel voudrait « aimer en même temps l'amour et la gloire, une belle jeune femme et une belle aventure, mais l'intensité ne s'obtient qu'au prix de sacrifices » [1]. Et l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* appelait belle non la vie qui réunit l'amour et l'ambition, mais celle qui commence par l'un et finit par l'autre. « Nos méditations comme nos souffrances, dit M. Barrès, sont faites du désir de quelque chose qui nous compléterait. Un même besoin nous agite, les uns et les autres, défendre notre moi, puis l'élargir au point qu'il contienne tout [2]. » Bien plutôt c'est ce moi lui-même qui est fait du désir de quelque chose qui le compléterait, ou qui se défait dans ce désir. Nous sommes agités de deux besoins contradictoires : défendre notre moi en le concentrant, l'élargir au point qu'il se détruise en contenant tout, qu'il détruise en lui la raison en prétendant contenir ce qui s'exclut.

Aussi cette nécessité de vivre dans le temps, de n'éprouver les nuances de la vie que successivement paraît à une sensibilité exigeante une cruelle infirmité de la nature humaine : le désir se dessèche et s'épuise dans une poussière d'instants discontinus. « Je considère avec affolement combien la vie est pleine de fragments de bonheur que je ne saurai jamais harmoniser, et d'indications vers rien du tout [3]. » La réalité fournissant le multiple et le discontinu, c'est l'imagination qui en composera une figure fictive et complaisante. De telles sensibilités « souffrent délicatement et composent, dans leur imagination enfiévrée, des bonheurs avec les fragments qu'ils ont entrevus [4]. » C'est une grande nervosité tendue sur un vide intérieur comme les cordes de musique sur la caisse sonore.

« Cette mort perpétuelle, ce manque de continuité de nos émotions, voilà ce qui désole l'égotiste et marque l'échec de sa prétention. Notre âme est terrain trop limité pour y faire fleurir dans une même saison tout l'univers. Réduits à la traiter par une culture successive, nous la verrons toujours fragmentaire [5]. » Le Culte du Moi a pour objet de

1. L'*Appel au Soldat*, p. 176.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 48.
3. *Un Homme Libre*, p. 211.
4. Le *Jardin de Bérénice*, p. 45.
5. *Id.*, p. 109.

tirer de cette culture, en se ployant à ses nécessités, le meilleur parti. Puisque l'égotiste ne peut éviter le temps, la succession, il les prendra pour éléments d'une vie bien pensée et bien pesée. Il donnera à ses émotions un centre de ralliement, une direction, un objet qui les unifie. Soit le désir soit la possession fournira pour le moment qui passe une apparence, un schème d'unité.

« Une chose demeure, qui seule importe, c'est que tu désires encore. Voilà le ressort de ton progrès, et tout le ressort de la nature [1]. » Bérénice figure un moment de ce désir. « Reconnais en moi la petite secousse par où chaque parcelle du monde témoigne de l'effort secret de l'inconscient ». Effort, désir, malaise aigu et voluptueux qui suivent la pente ascendante d'une sensibilité. Mais elle se veut bientôt plus facile, plus ordonnée et plus riche, elle atteint son palier et sa pente principale, une image de possession, et d'un capital. Ces cours d'eau d'une vie voluptueuse ont pour niveau de base la philosophie capitaliste de la Terre et des Morts, une belle propriété où, comme dans la terre de Saint-Phlin, on jouit « des habitudes accumulées ».

Ces habitudes accumulées peuvent dégager une grande poésie. Des poètes furent admirables pour les avoir puissamment exploitées. La visite de Saint-Phlin à Mistral paraît celle d'un jeune seigneur à son suzerain spirituel. Et Mistral, poète des habitudes accumulées, tant individuelles qu'ancestrales, poète des eaux profondes et non des eaux sauvages, est un fils spirituel de Lamartine, le héros œkiste de cette poésie. Mais Lamartine la préparait, la balançait, la mettait en valeur et en contraste par un magnifique vagabondage, une nonchalance à la dérive flottante, autant de beaux nuages dans son ciel que de profondes racines dans sa terre. Entre ce romantisme de désirs renaissants et cette épaisseur pacifique d'habitudes oscille pour M. Barrès l'idée de la poésie. Donnant, à la fin des *Amitiés Françaises*, un état lyrique du traditionalisme, il dit : « On s'exclame sur des richesses, et des beautés, et des puissances du dehors... Quand je reviens toujours à ma rude Lorraine, croyez-vous donc que j'ignore tant de douceurs, tant de merveilles épandues dans le vaste monde ? Si je m'en tiens à Corneille, à Racine, ne distinguez-vous point que j'ai subi comme d'autres, et plus peut-être, ce flot de nihilisme et ces noirs délires que par-dessus la Germanie nous envoie la profonde

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 119.

Asie ? »[1] M. Barrès s'en tient à Corneille plus peut-être comme président de la Ligue des Patriotes que par le fond de sa sensibilité littéraire. Cinq pages plus loin il écrit sans doute avec une meilleure conscience : « On ne chasse plus Tristan et Yseult s'ils mirent un jour leur poison dans nos veines. Accablante musique et qui veut notre ruine ! En vain, comme le sage Ulysse, me ferais-je attacher au mât : j'arrache tous mes liens ; ardent jusqu'au désespoir, je veux chercher sous le flot les Sirènes[2]. »

Les poètes que lui révèle au lycée Stanislas de Guaita, voilà, pour M. Barrès, « des voix enfin qui conçoivent la tristesse, le désir non rassasié, les sensations vagues et pénibles bien connues dans les vies incomplètes[3]. » Une vie ambitieuse de tout embrasser et vouée par là nécessairement aux échecs est par force une vie incomplète ; mais ici elle se résume, en « neuf années d'emprisonnement », la vie d'internat. Celui qui en a été froissé gardera toujours pour en faire de la conscience le pli qui l'a ramené de force sur lui-même. Et ce froissement, comme celui d'une fleur, dégagera invinciblement le parfum de la vie secrète, l'habitude du rêve. « Ce sont toujours ma compagnie et mon occupation du moment que je juge les plus misérables » et « si j'essaie de me rappeler le temps que j'ai vécu depuis ma jeunesse, je n'y retrouve que mes rêves. En remontant leur pente insensible, je m'enfonce dans une demi-obscurité qui leur est facile comme les nuits d'Orient[4]. »

D'autre part M. Barrès a demandé à l'Espagne, celle de Tolède, celle de Loyola, celle de la tauromachie, l'intensité de la vie directe, âpre, violemment et vivement sentie. Sa sensibilité admet deux pôles : le goût vif de la sensation présente, l'amour délicat d'une série, d'une mémoire, d'un passé, cela même qui apparaît comme un déroulement de rêve, puisque le passé, si fort qu'il ait été vécu, s'interfère dans le présent comme une fumée indéfinie. Les deux goûts se contrarient, et il est difficile de porter l'un et l'autre à leur extrémité et à leur plénitude. Le moyen terme entre eux est l'imagination, qui paraît bien une façon de superposer artificiellement à l'un la réalité de l'autre.

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 257.
2. *Id.*, p. 262.
3. *Amori et Dolori Sacrum*, p. 124.
4. *Id.*, p. 157.

Mais on ne les vit fortement qu'à la condition de les opposer bien plus que de les superposer.

Opposer la vie active et la vie contemplative, c'est, depuis les philosophes grecs, un lieu commun toujours nouveau. « Grande inconséquence de notre éducation française, qu'elle nous donne le goût de l'activité héroïque, la passion du pouvoir et de la gloire, qu'elle l'excite chaque jour par la lecture des belles biographies et par la recherche des cris les plus passionnés, et qu'en même temps elle nous permette de considérer l'univers et la vie sous un angle d'où trois cents millions d'Asiatiques ont conclu au Nirvâna, la Russie au nihilisme et l'Allemagne au pessimisme scientifique ! Cette contradiction ne serait-elle pas le secret essentiel de cette élégante impuissance de nos jeunes bacheliers, que l'on n'a pas comprise et qu'on a appelée décadence ? »[1] Au fond, ce dualisme a toujours été la condition de toute culture européenne supérieure ; — même (et surtout) de notre XVIIe siècle chrétien et français. Il lui donne du tragique. Il plaît ici à M. Barrès de présenter la vie contemplative et la vie active dans leur hyperbole. Mais à la fin du *Jardin* il leur voit des visages plus simples. Il réfléchit que « dans la vie, les sentiers les plus divers mènent à des culbutes qui se valent ». Sénèque invite Lazare à se demander « si ce lui sera un mode de vie plus abondant en voluptés de partir en Gaule avec Mesdemoiselles ses sœurs pour être fanatique, ou de demeurer à faire de l'ironie et du dilettantisme avec Néron ». Et il estime que certainement « un fanatique (c'est-à-dire un homme qui transporte ses passions intellectuelles dans sa vie) est mieux accueilli par l'opinion que l'égotiste (homme qui réserve ses passions pour les jeux de sa chapelle intime) »[2]. Action et contemplation se rapprochent ici jusqu'à n'être que les deux versants, extérieur et intérieur, des passions intellectuelles : le « fanatique » est celui qui pense passionnément et vit comme il pense ; l'égotiste, qu'il pense passionnément ou non, vit autrement qu'il ne pense. Mais quel que soit le mode de vie que l'on aura choisi, il est inévitable que l'on regrette de l'avoir sacrifié pour l'autre. « A chaque fois que nous renouvelons notre moi, c'est une part de nous que nous sacrifions, et nous pouvons nous écrier : *Qualis artifex pereo* ! »[3] « Un sentiment intense, qui, sans raison appa-

1. *Amori et Dolori Sacrum*, p. 137.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 107.
3. *Id.*, p. 109.

rente, se lève en moi à de longs intervalles : l'idée qu'un jour, ne fût-ce qu'à ma dernière nuit, sur mon oreiller froissé et brûlant, je regretterai de n'avoir pas joui de moi-même, comme toute la nature semble jouir de sa force, en laissant mon instinct s'imposer à mon âme, en irréfléchi [1]. » Mais d'autre part : « J'ai tout l'orgueil du succès quand j'en ai tracé les lois. C'est posséder une chose que s'en faire une idée très nette, très précise [2]. » Ces pentes diverses, opposées, d'une âme, apercevons-les ainsi comme sur une carte en relief, et voyons dans les deux vies, extérieure et intérieure, les deux mers où vont leurs eaux.

Dès lors une vie complète implique pour M. Barrès deux ou plusieurs vies qu'il est intéressant, difficile, tonique et beau de mener ensemble, d'associer, d'opposer, de contraster. L'une prend du voisinage ou de la succession de l'autre plus de saveur. L'art de la vie devient quelque chose d'analogue à cet art de la cuisine auquel Platon compare la sophistique : il nous appartient de lui faire subir les savantes préparations d'un repas. « Combien il doit être vif, le frisson de ces aventureux qui, tout en s'accommodant de leur milieu ordinaire, goûtent et réalisent les voluptés de deux ou trois vies morales, différentes et contradictoires ! C'est peu vivre de ne faire qu'un seul personnage ! » [3] Cette vie en partie double c'est « le secret merveilleux ». Il est vrai que M. Barrès, dans le curieux morceau de *Du Sang* qui porte ce titre, le ramène à une figure assez vulgaire, la dualité de l'intérieur et de l'extérieur. « Vivre une existence double ! Etre et paraître ! Les grands aventuriers affirment qu'ils y trouvent une intensité de plaisir nerveux qui triple la joie de vivre ». Seulement l'intérieur lui-même peut comporter plusieurs âmes différentes, alternées, sur lesquelles l'extérieur, une fois adopté, maintient cette glaçure, « le sérieux qui couvre toutes les fantaisies ». La présence de ce secret merveilleux, la figure de la vie double, nuancent tous les livres de M. Barrès, y animent comme les couleurs du sang sur le visage une vivante et changeante sensibilité.

« Dans l'âme le bohémianisme, à l'extérieur l'austérité », c'est très justement qu'il appelle cela « la culture morale des sociétés vraiment civilisées » [4]. Très justement en tant que cette figure élémentaire symbo-

1. *Un Homme Libre*, p. 141.
2. *Id.*, p. 189.
3. *Du Sang*, p. 76.
4. *Id.*, p. 75.

lise la pluralité des âmes qu'implique une nature complexe. A quelqu'un qui s'étonnait de voir aux petits Provençaux un esprit plus vif qu'aux enfants du Nord, Gaston Boissier, Nîmois et professeur de rhétorique, répondait : « Ce n'est pas étonnant : comme ils parlent deux langues, ils passent leur vie à faire des versions. » C'était assez fin. L'homme de qui la nature intérieure a de même plusieurs systèmes d'attitudes, plusieurs langues, s'assouplit en faisant de l'une à l'autre des versions. Ainsi Sénèque, avant de devenir lui-même matière à version pour les écoliers. La lettre que M. Barrès, dans le *Jardin*, lui fait écrire à Lazare, ne le trahit pas beaucoup : « Le comprendrez-vous, Lazare, ce luxe m'excitait infiniment à aimer la pauvreté. Avez-vous jamais mieux goûté la pudeur que dans les bras de Marie-Madeleine ? » [1]

Alors le nationalisme de M. Barrès ? Eh ! le nationalisme de M. Barrès est pris, lui aussi, dans ce chœur. Si M. Barrès ne l'avait ni éprouvé, ni conçu, ni pensé du point de vue du bohémianisme, je suis persuadé que ce serait un nationalisme fade. Les délices des belles *Amitiés Françaises* viennent de ce qu'elles sont soutenues par la sensibilité de l'*Homme Libre*. Allons plus loin. Ce n'est pas seulement un nationalisme vivant et fort, c'est une nation vivante et forte qui comporte cette dualité ou cette pluralité. J'aime la pureté et la justesse de termes avec lesquelles M. Barrès parle de l'*Entretien avec M. de Saci*, qui, dit-il, « avec ses deux pentes contrastées est, pour mon goût, le sommet le plus solide à l'œil, le plus fier et le plus caractéristique du grand massif français » [2]. Ce sont ces pentes contrastées, c'est cette variété et cet équilibre que la culture établit dans une âme. Elle fera cette âme à l'image d'un pays. La Lorraine d'*Un Homme Libre*, bien que prise dans la vérité et éclairée de beaux aperçus à la Michelet, n'en est pas moins conçue en partie comme un paysage intérieur qui rappelle ceux qu'aima le symbolisme, ceux du *Voyage d'Urien*. Et inversement ce sont des paysages intérieurs qui ont conformé à leur finesse, pour M. Barrès, tant d'aspects de la terre et de l'âme françaises. L'image de la vie double ou multiple vaut dans les deux ordres. Vie de l'individu et vie de la nation fournissent deux figures analogues. M. Barrès a écrit pendant la guerre les *Familles spirituelles de la France*. Mais une intelligence, une sensibilité complexes admettent, elles aussi, plusieurs familles spirituelles. *Mes familles spirituelles* : ainsi pourraient

1. Le *Jardin*, p. 108.
2. *Amori et dolori sacrum*, p. 148.

s'intituler, dans *Un Homme Libre*, l'*Église militante* et l'*Église triomphante* (les Benjamin Constant et les Sainte-Beuve, Venise et la Lorraine, Simon et Bérénice).

Leur multiplicité, il est naturel que, comme celle des familles spirituelles françaises, elle se réduise à une dualité, — image de ce que sont, dans notre nation divisée et pourtant une, la gauche et la droite, les deux langues morales que parlent les deux France. Ces deux langues intérieures, l'instinct d'artiste de M. Barrès l'a amené naturellement à les symboliser, à les exprimer par deux femmes.

Les *Deux Femmes du Bourgeois de Bruges* ne sont qu'une épreuve un peu étudiée et scolaire de la Marthe et de la Marie de l'Évangile. Mais les deux femmes entre lesquelles s'écoule une vie intéressante et compliquée, ou plutôt les deux femmes qui traduisent cette vie en des termes de chair et de style, M. Barrès les a figurées par deux fois, dans l'*Ennemi des Lois* et dans le *Roman de l'Énergie Nationale*, aux deux côtés d'André Maltère et de François Sturel. Images de la vie double, comme la Lia et la Rachel du *Moïse*.

Dans l'*Ennemi des Lois* la princesse russe Marina figure la sensualité exotique, et Claire Pichon-Picard l'intellectualisme à goûts sociaux : tous deux, vers 1892, représentaient assez exactement les deux pentes du quartier latin. La première couvrant un large pays, animé par le roman russe, et flottant de l'encrier de Chateaubriand détenu par M. de Voguë aux souliers mystiques de Yasnaïa-Polaïa. La seconde, de Millerand qui recrutait des cerveaux pour le socialisme parlementaire, allait à la marmite de Ravachol. Et l'*Ennemi*, qui soumet un professeur de l'École des Hautes Études à la discipline du chien Velu, confesseur et martyr, s'accorde assez bien à ce genre d'amplitude. André Maltère mène une vie qui « prenait une saveur plus forte de la secrète contradiction qu'il mettait à être tout générosité, tout optimisme humanitaire avec Claire Pichon-Picard, et à se livrer au vice sentimental le plus raffiné avec la petite princesse Marina »[1]. Et l'*Ennemi des Lois*, l'un des livrets les plus agréables de M. Barrès, se construit tout entier en partie double, lui aussi, autour de ce couple.

Marina, cette Russe de toucher voluptueux et fleuri, avec beaucoup de bijoux, de loufoquerie et de caprices, image des sens, du plaisir et de l'aventure, nous est une première épreuve d'Astiné Aravian. Les récits de leur jeunesse que l'une et l'autre font à leurs amants

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 81.

sont construits avec les mêmes procédés. Mais de l'*Ennemi des Lois* aux *Déracinés*, de 1892 à 1897, le couple Claire-Marina fait place au couple Astiné-Thérèse. (Un chapitre des *Déracinés* s'appelle les Deux Femmes de François Sturel). A l'idéologue de la rue Claude-Bernard succède la femme élégante de la rue de Prony, passage d'une rive à l'autre qui est, pour un écrivain, une étape banale de la vie littéraire parisienne.

Toutes les valeurs d'Astiné se trouvent déjà dans Marina. « Profonde sensualité, dit-il de celle-ci, dont est vêtue celle qui naquit au pays des songes épais et parmi les barbares impurs ! Elle vient du côté du monde où tout est puissance de détruire ; puis, en pressant dans mes bras cette étrangère, je sens que je vole ma race, je participe à la grande confusion où se plaît la nature, dans son mépris de nos divisions administratives. La violence de notre plaisir mêle deux sèves préparées par une longue suite de vies contradictoires » [1]. Et François Sturel parle et pense de même d'Astiné Aravian, parle et pense de même par elle. Ces longs voyages d'Astiné et de sa race autour de l'Ararat, au long de l'Euphrate et de la Volga, ces turquoises des princes persans, voilà qui disposera Sturel à jouir plus voluptueusement, avec Saint-Phlin, de la vallée de la Moselle. Il aimerait moins sa race, sa sève, s'il ne revenait pas à elles. L'image de l'une des deux femmes se fond dans le rêve et l'autre s'achève dans le retour. C'est Hélène et c'est Pénélope. Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ! Mais il était de ceux qui jurèrent et souffrirent pour Hélène, celui que dans le lit d'olivier sauvage attendait Pénélope.

Cette idée de la vie double peut être figurée de même par une femme entre deux hommes. *Un Amateur d'Ames* est bâti un peu comme cet « amateur d'idées » qu'est l'*Ennemi des Lois*. De même que Claire et Marina illustraient deux âmes de Maltère, de même Delrio et Lucien symbolisent les deux âmes de la Pia, son frère selon la nature qui est son maître selon l'esprit, son amoureux selon la nature qui ne lui est qu'un petit frère selon l'esprit. Quand elle a laissé ses lèvres à celui-ci, elle éprouve qu'elle a commis une sorte d'adultère envers son frère, elle se blesse mortellement « sentant qu'elle ne pouvait se conformer à sa destinée et que son bonheur n'eût été qu'un affreux péché » [2]. Elle meurt « d'avoir entrevu pour qui elle voulait se réserver », et Delrio

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 139.
2. *Du Sang*, p. 51.

ne le sait pas, croit qu'elle a aimé Lucien et qu'elle meurt pour lui. Dans les dernières étreintes de la Pia, il sent pourtant son secret plus qu'il ne le saisit, et « dès lors il fut plus heureux parce qu'il eut un point sensible autour duquel grouper et fortifier sa personnalité ». Conclusion toute égotiste qui ne rappelle guère les derniers mots de la *Confession d'un Enfant du Siècle*. Delrio remercierait Dieu que de trois êtres qui ont souffert par sa faute il en reste un d'heureux, qui est lui. « Il pria ses amis que nul désormais ne prononçât le nom de cette morte ; il voulut connaître seul la terre soulevée où cette Pia acheva de se défaire »[1]. *Un Amateur* est en contraction espagnole ce que l'*Ennemi* est en diffusion nonchalante. Mais le premier n'atteste-t-il point l'incapacité de la femme à posséder les deux âmes — le minimum de deux âmes requis par la culture barrésienne, ou tout au moins à se posséder dans ces deux âmes ?

L'idée de la vie double forme un cadre à souhait pour une vie consciente. Mais gardons-nous, sous peine de contradiction, d'y enfermer M. Barrès.

D'abord, si M. Barrès trouve son compte, son plaisir et son art dans ce dualisme, s'il se complait en lui, il ne s'ensuit pas du tout qu'il l'aimera chez autrui. Il s'intéressera bien plutôt à l'homme qui aura poussé inflexiblement son caractère à l'unité, exagéré l'unité de ce caractère. La vie double d'André Maltère est mieux à l'aise si Claire et Marina ne vivent pas elles-mêmes à double, si chacune lui garde entièrement l'intégrité de ce type. La vie n'est savoureuse et belle qu'à condition de présenter de pleins originaux. M. Barrès rappelait sur la tombe de Déroulède, pour l'appliquer au grand patriote, ce mot d'un ancien : « Si vous avez vu un homme un, vous avez vu une grande chose ». Dans le chapitre du *Voyage de Sparte* sur le *Dernier Apôtre de l'Hellénisme*, Louis Ménard, il appelle son maître « un vieux pauvre animé par une allégresse d'enfant et qui éveillait notre vénération par sa spiritualité. Nul homme plus épuré de parcelles vulgaires. Si j'aime un peu l'humanité, c'est qu'elle renferme quelques êtres de cette sorte, que d'ailleurs elle écrase soigneusement... Il a été passionné d'hellénisme et de justice sociale, et toute sa doctrine, long monologue incessamment poursuivi, repris, amplifié dans la plus complète solitude, vise à nous faire sentir l'unité profonde de cette

1. *Du Sang*, p. 54.

double passion »[1]. L'homme à tiroirs, à vie multiple, garde pour lui seul la plus grande part de son intérêt : comme M. Barrès le dit de Schliemann, le chercheur emporte la truffe.

Et puis la vie double elle-même n'acquiert toutes ses nuances que si elle s'oppose à la vie une, — si la vie une est comprise comme le second terme d'un dualité, si elle aussi est, d'un certain point de vue, pratiquée, aimée.

Enfin, à mesure que le temps d'un homme s'accroît, que sa vie devient plus complexe et plus étoffée, un certain progrès le conduit à se voir, à se connaître sous une forme plus une, à embrasser le paysage avec plus d'ensemble tandis que le point de vue s'élève, à fondre dans l'unité d'une vie ancienne ce qui d'abord apparaissait comme divers dans les découvertes d'une vie neuve. M. Barrès pouvait bien écrire dans *Un Homme Libre* : « Une idée que j'ai exprimée, désormais n'aura plus mes intimes tendresses... Peut-être qu'ayant tout avoué dans ces pages, il me faudra tenter une évolution de mon âme, pour que je prenne encore du goût à moi-même[2]. » Mais plus tard, ajoutant à l'*Homme Libre* la préface de 1904, il apercevait au contraire l'unité, l'harmonie, de sa pensée, de son être. Plus précisément, comme tous ceux qui en ont eu vraiment quelque chose à dire, il n'a vraiment exprimé qu'une idée, une idée vivante qui se confond avec lui. « Ma pensée était, que dis-je ! elle est encore une chose vivante, la forme de mon âme... En 1890, au lendemain de l'*Homme Libre*, je sentais mon abondance, je ne me possédais pas comme un être intelligible et cerné[3]. » Bien au contraire, dans l'*Homme Libre* il redoutait le moment où il allait devenir cet être intelligible et cerné. « Comme il serait triste, disait-il en s'adressant à Sainte-Beuve, qu'un jour, faute d'une source intarissable d'émotion, j'en vinsse à imiter ton renoncement !... Que j'aie fini d'être froissé, et je n'aurai plus que de l'intelligence, c'est-à-dire rien d'intéressant[4]. » Certainement l'intelligence de M. Barrès (pas plus d'ailleurs que celle de Sainte-Beuve) n'est jamais devenue cette chose définie et morte en laquelle il craignait que se refroidît sa sensibilité. Mais enfin, de plus en plus, on a été sollicité de le voir sous une figure d'unité qui d'abord lui convenait mal.

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 13.
2. *Un Homme Libre*, p. 48.
3. *Id.*, p. 9.
4. *Id.*, p. 97.

S'il a pu redouter de se stériliser dans l'intelligence, il a aussi porté avec une crainte analogue et quelque mauvaise conscience les sentiments de la vie double : « Pour donner quelque saveur à des sentiments trop banalisés, écrivait-il *A la pointe extrême d'Europe*, nous n'avons plus qu'un expédient, c'est de les mêler : comme l'Espagne, nous composer une vie intense et contrastée. L'âpre plaisir de vivre une vie double ! La volupté si profonde d'associer des contraires ! Comme la sirène doit être heureuse d'avoir la voix si douce ! Mais rien qui use plus profondément : c'est la pire débauche. Quelques-uns sentirent leur âme en mourir à tous sentiments profonds ! »[1] M. Bourget, dans son consciencieux *Démon de Midi*, a montré l'idée de la vie double envahissant une âme au milieu de sa carrière, et la « débauchant » au sens exact du mot. M. Barrès, en une certaine mesure, aurait plutôt déposé, en avançant dans la vie, son goût de la vie double, voulu vivre en profondeur et s'ouvrir aux sentiments simples.

De là les diverses idées de vie une, artificiellement et violemment une, qui s'opposent à l'idée de vie double, — à la fois la repoussent et la mettent en valeur.

Une idée d'énergie humaine, de tension, que M. Barrès voit réalisée dans Michel-Ange et dans le génie espagnol. Si le culte du moi est une méditation infinie sur les manières d'accroître, d'élargir, d'intensifier l'homme, il est tout naturel que M. Barrès se soit plu à placer dans son cabinet de travail les figures de l'humanité héroïque créée par Michel-Ange et à vivre dans la familiarité de ces images. Mieux encore, la nature et l'humanité espagnoles, dans leur sécheresse, leur ardeur et leur âpreté, leur tendance à l'exaltation, à la nudité et au vif des sentiments, figurent sous une forme sensible et dans les paysages qui lui conviennent cette humanité. Delrio, l'amateur d'âmes, connaît tout sous la catégorie d'une nature humaine, voit dans tout des énergies vivantes, élimine de tout, comme du muscle la graisse, l'abstraction. « Il avait, et poussé jusqu'à un goût passionné, le sentiment de l'énergie humaine »[2]. « Cette exaltante Tolède, voilà la complémentaire désignée pour cet être, enfiévré au point que dans les arts il n'eût trouvé de contentement qu'auprès des violents raccourcis de Pascal et de Michel-Ange, qui eurent eux aussi l'âme solitaire et tendue ». C'est parmi de telles images que M. Barrès se fût plu à créer une Bérénice

1. *Du Sang*, p. 171.
2. *Id.*, p. 15.

de Tolède à laquelle *Un Amateur d'Ames* eut été ce que l'*Ennemi des Lois* est au *Jardin*, — une Bérénice d'Espagne, « pays pour sauvage qui ne sait rien ou pour philosophe qui est de tout blasé sauf d'énergie » [1].

L'énergie dont les personnages de Michel-Ange, comme les torrents alpestres, paraissent les figures indéfinies et solitaires. « La chapelle des Médicis, la Sixtine sont des réservoirs d'énergie probablement immortels. Bien des philosophies qui enseignent le même individualisme seront devenues incompréhensibles, que l'on viendra ici encore se convaincre que la seule tâche noble est, par un constant effort, de se créer soi-même, jusqu'à substituer à la réalité conventionnelle, c'est-à-dire admise par le commun des hommes, sa propre conception du monde, en un mot recréer l'univers » [2]. M. Barrès, depuis, a reconnu cette conception plutôt illusoire. Il s'est plu au contraire à se sentir créer, modeler par les influences du passé, à se connaître comme un prolongement de la terre et une influence de ses morts. Lui serait-il impossible, d'ailleurs, de tourner et d'utiliser dans cet ordre l'enseignement de Michel-Ange ? Lorsque, dans un esprit tendu d'individualisme il écrit : « Ses Sibylles, ses Prophètes, sont si tragiques de fièvre parce que, dans l'avenir, ils aperçoivent des conditions où ils eussent été eux-mêmes plus beaux, plus heureux, cependant qu'ils distinguent aussi que leur sort sera de ne pas atteindre le terme de cet éternel devenir » [3]. N'oriente-t-il pas bien arbitrairement dans une direction étrangère l'esprit de la Sixtine ? Les Prophètes et les Sibylles de Michel-Ange ne sont point préoccupés d'eux-mêmes, mais d'un objet divin qui n'est pas eux. Ils annoncent, ils pensent le Christ, les uns intérieurement et les autres en une formidable proclamation. Il ne serait pas difficile de ployer leur enseignement vers cette idée d'un passage, d'une transmission, d'une tradition, comme les sources vives du traditionalisme de M. Barrès.

Puis une idée de mécanisme, de nature humaine montée, organisée, exploitée artificiellement par un ensemble de procédés que peuvent inspirer les grands mécanistes de l'âme. Comme la complexité et la systématisation, dans une philosophie de l'évolution, vont se développant parallèlement, ainsi passion et discipline intérieure croîtront

1. *Du Sang*, p. 31.
2. *Id.*, p. 268.
3. *Id.*, p. 264.

l'une avec l'autre, l'une en raison de l'autre. Ce n'est pas un hasard si cette terre de l'énergie nue qu'est l'Espagne produit l'homme qui donne une méthode à l'énergie comme Bacon et Descartes en donnent une à la pensée : Ignace de Loyola. « Une méthode pour que chacun se crée lui-même, voilà sa force incomparable »[1]. Méthode qu'il met au service de l'Église, — que les trois idéologies mettent au service d'une église intérieure, — qu'ensuite M. Barrès s'emploiera à mettre au service, lui aussi, d'églises extérieures, d'une collectivité.

Ainsi *Un Homme Libre* est le livre de la méthode appliquée non à l'intelligence, mais à la volonté. « Pour ne pas succomber sous l'âme universelle que nous allons essayer de dégager en nous, commençons par connaître les forces et les faiblesses de notre esprit et de notre corps. Il importe au plus haut point que nous tenions en main ce double instrument, pour avoir une conscience nette de l'émotion perçue, et pour pouvoir la faire apparaître à volonté »[2]. Une méthode qui permette d'utiliser l'énergie présente, de récupérer l'énergie absente ! « La vie toujours chez nous rencontra des obstacles. Nous n'avons pas eu le sentiment de la force, cette énergie vitale qui pousse le jeune homme hors de lui-même... Ce sentiment de nos forces émoussées nous engage vivement à ne négliger aucune de celles qui nous restent, à en augmenter l'effet par un meilleur usage, à les fortifier de toutes les ressources de l'expérience »[3]. Comme Didon, en découpant en lanières une peau de bœuf il y a fait tenir l'enceinte d'une cité. « De plus en plus dégoûté des individus, j'arrive à croire que nous sommes tous des automates» et de plus en plus il a pris conscience de son déterminisme intérieur. Voyez *Nationalisme, Déterminisme*, le premier livre des *Scènes et Doctrines du Nationalisme*. S'il est passé d'un homme libre à un homme déterminé, c'est par l'intermédiaire d'un homme qui crée lui-même son déterminisme, qui ploie en lui la machine. Tout le ressort essentiel de ce double déterminisme est caché, comme celui qui fait mouvoir les deux aiguilles d'une montre dans le colloque qui termine le IVe chapitre d'*Un Homme Libre*.

« Pourquoi les philosophes s'indigneraient-ils contre ce machinisme de Loyola ? Grâce à des associations d'idées devenues chez la plupart des hommes instinctives, ne fait-on pas jouer à volonté les ressorts

1. Les *Déracinés*, p. 211.
2. *Un Homme Libre*, p. 58.
3. *Id.*, p. 63.

de la mécanique humaine ? Prononcez tel nom devant les plus ignorants, vous verrez chacun d'eux éprouver des sensations identiques. A tout ce qui est épars dans le monde, l'opinion a attaché une façon de sentir déterminée, et ne permet guère qu'on la modifie. Nous éprouvons des sentiments de respectueuse émotion devant une centaine d'anecdotes ou devant de simples mots peut-être vides de réalité. Voilà la mécanique à laquelle toute culture soumet l'humanité, qui, la plupart du temps, ne se connaît même point comme dupe. Et moi qui, par une méthode analogue, aussi artificielle, mais que je sais telle, m'ingénie à me procurer des émotions perfectionnées, vous viendriez me blâmer ! L'humanité s'émeut souvent à son dommage, tant elle y porte une déplorable conviction ! Quant à moi, sachant que je fais un jeu, je m'arrêterai presque toujours avant de me nuire »[1]. M. Barrès a complété et enrichi la méthode qui lui apportait ces émotions perfectionnées. L'automatisme créé se résoud dans l'automatisme subi, se jette en lui comme le fleuve dans la mer. Cet automatisme subi c'est la vertu physiologique qui fait de nous la continuité de nos parents. « Celui qui se laisse pénétrer de ces certitudes abandonne la prétention de penser mieux, de sentir mieux, de vouloir mieux que ses pères et mères, il se dit : Je suis eux-mêmes. Et de cette conscience, quelles conséquences dans tous les ordres il tirera ! Quelle acceptation ! Vous l'entrevoyez. C'est tout un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau »[2]. Le mécanique, ainsi, chez M. Barrès, se fond avec la vie même, un instant vient où la perfection de l'un est la perfection de l'autre, comme dans le magnifique chapitre de l'*Ève future* : « Ami, ne me reconnais-tu pas ? Je suis Hadaly. »

Enfin, et à la suite de cette idée du mécanisme, une idée de la vie complète, harmonieuse, où se résolvent toute dualité, toute multiplicité. Antigone « se désigne comme la sainte patronne de ceux qui veulent donner, jusqu'au bout, témoignage à leur maison, à toutes leurs traditions, fût-ce sans autre espoir que d'accomplir une vie qui soit une note juste »[3]. Une note juste à la Chateaubriand, le beau, grave et conscient point final d'une race illustre ; l'ampleur achevée,

1. *Un Homme Libre*, p. 75.
2. *Id.*, p. 18 (écrit en 1900).
3. Le *Voyage de Sparte*, p. 103.

définitive et mélancolique d'une vie idéale ; voilà une image qui peu à peu prend pour M. Barrès la place des images qui se formaient autour d'une vie je ne veux pas dire artificielle, mais tout au moins artisane. Il est pris de plus en plus par la figure végétale d'une existence, d'une âme, d'une pensée, se développant d'une terre favorable selon son déterminisme intérieur, et trouvant, affirmant, réalisant sa vérité. « C'est un malheur, une perte irréparable, qu'un enfant grandisse en dehors de sa vérité propre et qu'il échange son chant naturel contre une cantilène apprise, car il devient un être artificiel, un homme mensonge »[1]. Peu s'en faut qu'à ce moment l'homme de la vie double, dont M. Barrès, dans *Du Sang*, idéalisait le dilettantisme et le merveilleux secret, ne devienne ici précisément cet homme-mensonge. M. Barrès, il est vrai, limite le sens aux snobs qui « s'attribuent de bonne foi des goûts et des dégoûts qui ne sont pas les leurs ». L'homme-mensonge est de même celui qui a été déformé par une éducation mal raccordée à sa nature, à ses hérédités. « D'étape en étape, j'ai vérifié cette grave parole faiseuse de paix, qu'on ne donne à un homme que ce qu'il possède déjà. L'amour et la douleur, les plus beaux livres et les plus beaux paysages, toutes les magnifiques secousses de la vie, ne font qu'éveiller nos parties les plus profondes, nos territoires encore mornes »[2]. Ce développement de l'intérieur, c'est l'inconscient qui s'éclaire, qui nous montre en nous-mêmes, sous-jacents, l'essence de la terre et des morts, le thème des livres et le terreau des paysages. Les *Amitiés Françaises* sont un livre d'éducation qui se relie ainsi au courant de Montaigne et de Rousseau, qui plaide, comme eux, pour l'éducation intérieure contre l'éducation extérieure, pour la nature contre l'artifice, qui, toujours comme eux, suppose l'homme naturellement bon, l'enfant meilleur que l'homme parce que plus proche de la nature. « Ces élans que nous donnent la vue d'un très beau paysage ou la connaissance de quelque action héroïque sont courts, pauvres, artificiels, auprès de l'enthousiasme où vit naturellement un petit être de qui la pensée s'élève avec la flamme qui monte, se fait angélique avec la blanche neige, gazouille à la lune et chante à nous attendrir à cause d'une heureuse digestion »[3]. Evidemment il faudrait se garder de chercher trop de système dans ce petit

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 12.
2. *Id.*, p. 4.
3. *Id.*, p. 8.

livre délicieux. C'est le livre d'un grand artiste, mais aussi celui d'un papa. « On voit bien, dit M. Barrès, que l'éloquent Bossuet n'a jamais eu de petit garçon dans sa chambre à coucher pour écrire que l'enfance est la vie d'une bête »[1]. Mais le petit garçon à l'heureuse digestion des *Amitiés Françaises* ne paraît-il point un moniteur de vie spontanée pareil au Velu II de l'*Ennemi des Lois* ? Ne rêve-t-il pas et ne nous mène-t-il pas, lui aussi en ce verger entouré de hautes futaies où Claire, Marina et André « processionnaient au soleil levant parmi des enfants et des bêtes, sous la direction de Velu II, leur moniteur. Tous ne s'occupaient que de brûler leurs humeurs matinales au grand air »[2]. L'éloquence de Bossuet procède par partis francs, un peu militairement ; mais, enfin, Montaigne et M. Barrès élèvent du même fonds à la fois ironique et sincère tant les bêtes que les enfants au-dessus de l'homme.

Ce naturel, ce spontané, cette note juste dont Antigone, méditée au théâtre de Dionysos, donne à M. Barrès la profonde intuition, toute conception esthétique, longuement mûrie et vivement sentie de la vie humaine y parvient comme à sa branche la plus haute aussi bien qu'à sa racine la plus profonde. Il est toujours dans une grande vie un reposoir, un promenoir, une terrasse d'où elle s'ordonne entièrement et sous un seul coup d'œil comme un paysage terminé. Les anciens avaient coutume de la comparer à une œuvre d'art, statue ou tragédie, ou bien à une production de la nature, olive mûre qui tombe de l'arbre à son heure et selon sa loi. Mais la durée à travers laquelle elle se poursuit nous fournit, dans l'année dont elle est faite, une image plus juste qui nous aide à la figurer à la fois complexe, diverse et sériée. L'homme qui vit, profondément, consciemment, d'un printemps à un printemps, sait que l'espace de cette année enferme en ses quatre saisons l'espace d'une vie que cent années répètent, peuvent diversifier, mais ne transforment pas. Qu'il suffise à la vie d'être ordonnée comme une année, comme un chœur de saisons. « Une belle vie a des saisons. Qu'elle se fane, ce n'est point nécessairement la mort »[3]. M. Barrès a connu au temps du *Culte du Moi* cette *Primavera* idéologique, raffinée, tourmentée, sèche et passionnée comme les femmes de Botticelli dans les oliviers florentins. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort,*

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 68.
2. L'*Ennemi des Lois*, p. 209.
3. Les *Amitiés Françaises*, p. 239.

Amori et Dolori Sacrum le mènent par les heures d'un été intense jusqu'à l'octobre où Venise est sur la mer une corbeille abandonnée de fruits. Les *Amitiés Françaises* installent dans l'horizon d'automne leur verger de mirabelles mûres, la *Colline Inspirée* et les *Bastions de l'Est* lèvent de la terre, dans la brume paisible de novembre, dans la paix agricole des labours, leurs lignes d'horizons pleins de pensée. Et il semble que M. Barrès nous désigne avec une robuste mélancolie dans la dernière saison celle des trésors les plus secrets et des essences en lesquelles se distille une vie. « Contre l'obscur, le ténébreux hiver, je ne blasphémerai pas. L'hiver élimine l'éphémère, met en vue les solidités. Voici les troncs, le sol, les rochers. J'embrasse mieux l'ensemble dans ce qu'il a de persistant. Cette sainte Odile de novembre, concise et dépouillée, semble vue par un froid vieillard. Dans la trame des siècles les vieillards suppriment les particularités éphémères ; ils s'en tiennent aux masses éternelles, aux blocs sur quoi se fonde l'humanité. Quand l'hiver dépouille ma montagne, je vois mieux les dolmens préceltiques, le castellum romain et les tours féodales, témoins quasi géologiques des moments dépassés de notre civilisation »[1]. « Comme je les aime, ces œuvres mystérieuses des grands artistes devenus vieillards, le *Second Faust* de Gœthe, la *Vie de Rancé* de Chateaubriand et le bruissement des derniers vers d'Hugo, quand ils viennent du large s'épandre sur la grève. Pressés de s'exprimer, dédaigneux de s'expliquer, contractant leurs moyens d'expression comme ils ont resserré leur paraphe, ils arrivent au poids, à la concision des énigmes et des épitaphes »[2]. C'est le moment où la figue-fleur devient la figue de miel solide, où le fruit se durcit en amande, où le grain va tomber, où l'image de l'olive mûre soutient, comme une basse antique, de délicates musiques françaises. Alors l'art de la vie, la science et la conscience de la vie, ne s'achèvent pas tout à fait sur le *Qualis artifex* du *Jardin*. Toutes images de la nature naturante le cèdent à des images de la nature naturée. « Au pays de la Moselle, je me connais comme un geste du terroir, comme un instant de son éternité, comme l'un des secrets que notre race, à chaque saison, laisse émerger en fleur, et, si j'éprouve assez d'amour, c'est moi qui deviendrai son cœur »[3] Une pente descendante de la vie s'achève dans la plaine, l'eau cou-

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 53.
2. *Gréco*, p. 154.
3. Les *Amitiés Françaises*, p. 267.

rante n'est plus que la paix du lac où comme de leurs racines idéales les montagnes se doublent de leur image renversée. Une fois de plus une pensée, une âme, une vie ont décrit une courbe gouvernée par les mêmes lois, régie par la même gravité terrestre que toutes les courbes humaines.

LIVRE II

LA FIGURE SOCIALE

I

LA SORTIE DE L'INDIVIDUALISME

M. Barrès commença par étonner ou scandaliser bien des gens par l'insolite apparent de sa sensibilité et de ses attitudes. On le confondit quelque temps avec d'excentriques porteurs de lys. Puis on affecta de croire que cet individualisme avait par un raffinement dernier coupé la queue de son chien. Depuis, M. Barrès a déclaré souvent qu'il n'avait rien eu à couper, et que si le Velu avait la queue courte, c'est qu'il était venu au monde comme cela. Nous n'avons nulle raison de le contester. M. Barrès a peut-être changé un peu plus qu'il ne le dit en toute bonne foi. Mais, de l'intérieur, ce changement se confond avec la vie. Nous nous croyons non seulement plus complexes, mais plus uns et plus suivis que les autres ne nous voient. Nous nous percevons sous l'aspect d'une durée continue, alors que l'œil d'autrui est porté à nous réaliser comme une suite de saccades analogues à celles qui font avancer l'aiguille d'une horloge pneumatique. Bien que le second point de vue aie aussi sa vérité, que nous puissions l'utiliser pour nous juger et nous éclaircir, le premier, celui de nous-mêmes sur nous-mêmes, n'en demeure pas moins le fondement sous-jacent de notre vérité. Quoi qu'il en soit du développement de M. Barrès, ce développement n'intéresse pas comme celui d'une nature d'exception, mais comme une courbe toute ordinaire et habituelle de la nature humaine. C'est là une des raisons qui lui font justement une place si importante dans notre vie d'aujourd'hui (ou qui la lui faisaient dans notre vie d'hier). Ainsi que les analystes classiques et les lyriques romantiques, il a raconté, se prenant comme source et type, en termes neufs, délicats et profonds, une aventure, des aventures intérieures qui sont à peu près celles de tout le monde. Tout le monde débute par un individualisme violent, qui ensuite se couvre, s'étoffe, se ploie aux conditions de la vie sociale. Tout le monde croit que cet individualisme découvre l'Amérique, et s'aperçoit ensuite que ce nouveau monde était déjà découvert. Tout le monde éprouve le modelage par la vie, un affine-

ment par une usure, un enrichissement par les formes de sympathie humaine qui réparent et qui balancent cette usure. La suite des livres, des attitudes, des analyses de M. Barrès est une suite humaine, très humaine. En se regardant vivre, en alignant une littérature d'analyse dont la sincérité, la finesse, l'accent direct, sont servis par tous les dons d'un grand écrivain, il s'est tenu beaucoup plus près de l'humanité moyenne que ne l'ont fait les Senancour ou les Amiel. La manière dont il est sorti du moi, ou l'a élargi, est conforme au style classique tel que nous le reconnaissons dans Pascal ou dans Sainte-Beuve. C'est de l'étude de lui-même, c'est de l'analyse du Moi, que l'*Apologie de la Religion chrétienne* veut mener son lecteur au cœur du christianisme : elle ne le sortira de lui qu'après l'avoir puissamment enfoncé en lui. Et, comme cette acropole de la foi, la grande terrasse d'intelligence que sont *Port-Royal* et les *Lundis* prend racine dans les jardins inférieurs et méticuleux d'analyse que sont les *Pensées d'août* et *Volupté*. Eux aussi pourraient dire : « D'autres se décomposent par l'analyse ; c'est par elle que je me recompose et que j'atteins ma vérité »[1].

Il est fort juste que M. Barrès dédie *Un Homme Libre* aux collégiens. Les *Trois Idéologies*, qui trouvèrent tout de suite leur public, exprimaient parfaitement les façons de sentir et de penser auxquelles s'essayaient avec la même fièvre et plus de gaucherie les adolescents parisiens autour de 1889. Plus exactement elles sont le livre de l'internat universitaire, — que le *Roman de l'Énergie Nationale* prolongera. Cette vie artificielle qui fripe et froisse une âme, rend plus grossières les âmes grossières, mais plus fines les âmes fines, leur donne de force l'habitude de la vie secrète, aide à construire des palais orientaux, murs communs à l'extérieur, rêve et délice au dedans. Effet très ordinaire des institutions égalitaires qui fournissent chez nous depuis un siècle et quart les verges dont elles sont fouettées. L'institution universitaire vers 1889 conduisait à la tour d'ivoire, et M. Barrès écrivit dans *Sous l'œil des Barbares* le livre de cette tour. Je l'ai lu moi-même pour la première fois dans la vieille tour du lycée Louis-le-Grand qui porte les inscriptions *Horæ Europeæ et Astronomicæ* et qui encastrée aujourd'hui dans la bâtisse neuve y rappelle seule à peu près l'ancien collège de Clermont : un été où quelques philosophes avaient trouvé le filon de passer dans les combles du vieux collège

1. *Scènes et Doctrines*, p. 12.

tout le temps des classes d'histoire et de physique... Couché dans un chéneau du toit, ayant sous moi la populeuse montagne Sainte-Geneviève, je rythmais voluptueusement, en les animant de noms propres, telles phrases : « De sa tour d'ivoire, comme Athéné du Serapeum, son imagination voyait la vie grouillante de fanatiques grossiers. Il s'instituait victime de mille bourreaux, pour la joie de les mépriser. Et cet enfant isolé, vaniteux et meurtri vécut son rêve d'une telle énergie que sa souffrance égalait son orgueil »[1]. « Qu'on le classe vulgaire ou d'élite, chacun hors moi n'est que barbare. A vouloir me comprendre, les plus subtils et bienveillants ne peuvent que tâtonner, dénaturer, ricaner, s'attrister, me déformer enfin, comme de grossiers dévastateurs auprès de la tendresse, des restrictions, de la souplesse, de l'amour enfin que je prodigue à cultiver les délicates nuances de mon moi. Et c'est à ces barbares que je céderais le soin de me créer chaque matin puisque je dépendrai du soin de leurs opinions quotidiennes ! »[2] Evidemment le moi adolescent, pris encore dans l'âge ingrat, que développe *Sous l'œil des Barbares*, tend une figure encore grêle et gauche. Bien que le livre ait été rédigé dans les premières années d'écrivain de M. Barrès, il utilise en se rejetant quelques années en arrière une sensibilité froissée et formée par le lycée de Nancy. Comme il arrive souvent, et comme cela sera le cas presque de tous les livres de M. Barrès, ces petits mémoires mêlés de récits alexandrins, froids, étudiés, scolaires, sont faits pour libérer l'auteur d'une forme de vie déjà surannée, qui lui pèse, et qu'il jette dans un livre, loin de lui, pour être désormais dispensé de la vivre. A peu près comme Delrio qui vendit sa villa de Tolède « sous condition expresse qu'on en fît un hôtel, afin que ce lieu étant profané par n'importe qui, par tout le monde, les souvenirs en fussent restitués à l'universel et possédés par personne »[3].

Cette vie, qu'il exprime avant de la dégager (« encore un citron de pressé ! ») c'est la vie de lutte, de contraction et de défiance contre un milieu. M. Maurras, lui aussi, s'est dépeint enfant comme un petit sauvage dont toute l'âme disait : *Non !* Excellente préparation, d'ailleurs, pour tomber dans un *Oui* immodéré. « Notre Moi, c'est la manière dont notre organisme réagit aux excitations du milieu et sous la

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 101.
2. *Id.*, p. 141.
3. *Du Sang*, p. 55.

contradiction des Barbares... Tout le livre c'est la lutte de Philippe pour se maintenir au milieu des Barbares qui veulent le plier à leur image »[1]. Cette lutte, si provisoire qu'elle soit, si illusoire qu'elle apparaisse plus tard, est nécessaire : c'est la lutte pour l'existence. Un peuple ne passe pas autrement à l'être : l'Espagnol en luttant contre le Maure, le Français contre l'Anglais, l'Allemand contre le Français, l'Italien contre l'Autrichien, se sont créés comme nation. « Le premier point c'est d'exister. Quand ils se sentiront assez forts et possesseurs de leur âme, qu'ils regardent alors l'humanité et cherchent une voie commune où s'harmoniser »[2]. Tel est le début de toute belle destinée humaine individuelle ou nationale, ou même de toute grande œuvre d'art ou de pensée. Il y faut cette préparation des dessous dont les grands philosophes œkistes ont donné dans le γνῶθι σεαυτον et le *Cogito* le schème étoilé. L'*Évolution de l'Individu dans les Musées de Toscane* transpose les mêmes idées, d'une manière ingénieuse et appliquée, dans le monde de l'art.

Mais « voici qu'à Milan devant le sourire du Vinci le Moi fait sa haute éducation ; voici que les Barbares, vus avec une plus large compréhension, deviennent l'adversaire, celui qui contredit, qui divise. Ce sera l'*Homme libre*, ce sera Bérénice »[3]. Le sourire du Vinci (au fait il est tout au Louvre ; on ne sourit point dans les Léonard de Milan) paraît bien un artifice quelque peu scolastique comme l'Athéné des *Barbares*. Admettons qu'il exprime l'acceptation, l'indulgence, et qu'il élargisse l'âme comme il élargit les parties fines du visage : passage de la contraction à la distraction. « Le mépris des individus a de l'allure, mais nulle fécondité : à l'usage il ne vaut pas plus que la philosophie du doute subjectif. Il fait partie des vérités de cabinet »[4]. Le rapprochement est parfaitement exact : un lycéen très intelligent, un de ces jeunes juifs de Condorcet, par exemple, débute à peu près nécessairement par ce mépris des individus et cette philosophie du doute objectif, les émeut du même fonds et les nourrit des mêmes aliments, les abandonne en même temps au contact de la vie. A moins de remâcher toujours le même vide, de se tenir en dehors des nécessités humaines, on ne saurait y demeurer. *Sous l'œil des Barbares*, comme

1. Le *Culte du Moi*, p. 24.
2. *Id.*, p. 21.
3. *Id.*, p. 28.
4 Les *Déracinés*, p. 164.

la plupart des livres de M. Barrès, est d'ailleurs conçu et donné comme un passage. « Cette légende alexandrine, qui m'engendra jadis à la vie personnelle, m'enseigne que mon âme, étant remontée dans sa tour d'ivoire qu'assiègent les Barbares, sous l'assaut de tant d'influences vulgaires se transformera. Pour se tourner vers quel avenir ? Tout ce récit n'est que l'instant où le problème de l'avenir se présente à moi avec une plus grande clarté... Toi seul, ô mon maître, je te supplie que par une suprême tutelle tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée. Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes. » Ce sont là les derniers mots du livre, l'horizon qui met derrière les livres suivants une sensibilité dépassée.

A aucun moment même, je crois, M. Barrès n'a dû s'arrêter d'une manière quelque peu stable au doute subjectif et au mépris des individus. Notons d'ailleurs que la question de la réalité du monde extérieur, posée superbement par les professeurs de philosophie devant leurs élèves ébaubis, est alors purement verbale. Il faut pour la saisir — je ne dis pas pour la résoudre — une réflexion étendue sur plusieurs années et une intelligence spécialisée. M. Barrès ne s'est point attardé dans ces méandres, et il n'a tiré de la philosophie du doute subjectif que son contenu utile et sec : « Il y a en nous un certain nombre d'appétits qui ne peuvent se satisfaire que dans cette relation avec le monde des apparences, dite vie active. Je leur ai trouvé là des joujoux ; et la certitude que j'ai de l'inanité de tout ce qu'ils poursuivent me laisse une parfaite indifférence quant aux résultats, et une profonde paix intérieure tandis qu'ils bataillent contre des apparences »[1]. Le doute a pour effet et pour bienfait (et Descartes donne toujours ici le schème supérieur qui se retrouve dans toutes ces formes plus grossières) d'éliminer de nous l'adventice, l'appris, l'extérieur pour nous permettre de nous développer selon nous-mêmes. « Ma méthode valait pour des esprits qui constatent douloureusement à vingt ans la contradiction et le sans racines de toutes les notions dont on les a chargés »[2].

De cette contradiction et de ce « sans racines » deux conséquences.

Echapper à ce sentiment douloureux de la contradiction par la souplesse intérieure de la pensée, la souplesse verbale de la phrase, l'ondulation d'une ligne vivante capable de comprendre successivement

1. *Toute Licence sauf contre l'Amour*, p. 174.
2. *Id.*, p. 175.

tous les contraires, — voire même une intention de lire Hegel exprimée dans le recueil d'articles : *De Hegel aux Cantines du Nord.*

Chercher des racines. « Cet homme sincère est bien décidé à ne jamais se parer de sentiments qui, chez lui, ne seraient que des mots, fleurs coupées sur d'autres âmes et qui, dans son propre cœur, ne peuvent prendre de racines profondes »[1]. M. Barrès est resté fidèle à ces directives. Evidemment on peut voir une certaine étroitesse dans le refus (habituel chez lui et dont le *Voyage de Sparte* fournit l'exemple-type) de sympathiser avec des valeurs intellectuelles qui ne font rien vibrer en lui de profond. Mais s'il perd en sympathie du dehors il gagne en vie présente et directe. S'il ne se livre pas tout entier, il ne livre rien qui ne soit de lui, qui n'aie des racines en lui.

Aussi n'est-ce pas par des opérations logiques, par une dialectique que M. Barrès s'est efforcé de sortir de la contradiction et du « sans racines ». Il s'est confié aux puissances, au courant de l'individualisme juvénile, avec la conscience que cet individualisme comme cette jeunesse n'aurait qu'un temps et le mènerait sûrement quelque part : « Chère vie moderne, si mal à l'aise dans les formules et les préjugés héréditaires, vivons-la avec ardeur, avec clairvoyance aussi, avouons-en toutes les nuances, et que diable ! elle finira bien par dégager d'elle-même une morale et des devoirs nouveaux »[2]. Ici encore nous suivons avec M. Barrès une pente tout à fait commune de la nature humaine. Il est commun que nous appelions précisément morale et devoir cette vie que notre ardeur nous mène à vivre, que notre clairvoyance nous fait analyser et réduire en théories.

Vivre la vie moderne avec ardeur et clairvoyance, c'est ici descendre de la tour alexandrine chez les hommes, les utiliser avec ironie ou amour, voir en les barbares d'abord les adversaires, ensuite les amitiés. Vivre c'est élargir le moi, c'est le nourrir. On ne l'élargit, on ne le nourrit qu'en le répandant hors de lui. Après avoir éprouvé son existence, il l'augmente : « Si je suis passé de la rêverie sur le moi au goût de la psychologie sociale, c'est par des voyages, par la poésie de l'histoire, c'est surtout par la nécessité de me soustraire au vague mortel et décidément insoutenable de la contemplation nihiliste »[3]. Ce besoin

1. *Toute Licence sauf contre l'Amour*, p. 201.
2. *Trois stations*, p. 91.
3. *Amori et Dolori sacrum*, p. 137.

de réagir contre l'ennui mène à la vie active. Héritier, voyageur, M. Barrès ne saurait suivre le conseil de Pascal et demeurer dans une chambre, voire même dans un fauteuil devant un beau spectacle. Il lui faut du divertissement : « Le monde des arts et les couloirs de la politique, les salons et la rue, la Bourse et le Palais, autant de théâtres où, sans grand effort, se trouvera un bon fauteuil d'orchestre celui qui sait utiliser les libertés de 1789... En vain voudrions-nous borner notre jeune instinct au rôle d'observateur ! Amusement d'épiderme »[1]. A ces raisons morales ajoutons les raisons ou les besoins littéraires qui les doublent. Un art égotiste, nihiliste, peut donner une note originale, mais s'arrête, s'épuise et date vite : « Il est fréquent qu'un passionné de tulipes rares se désintéresse de ses plus belles fleurs, du jour que meurt un amateur avec qui c'était son bonheur d'exaspérer sa vaine ardeur »[2]. Après le *Jardin de Bérénice* qui porta la suprême corbeille de tulipes, il était naturel que M. Barrès cherchât des fleurs plus communes, qui se cultivassent sur des assises plus larges, et qu'il allât jusqu'aux « fleurs de pomme de terre » des Baillard.

Ces valeurs de sensibilité, M. Barrès les exprime en valeurs d'intelligence lorsqu'il nous montre l'individualisme des *Trois Idéologies* se heurtant à deux limites, ou plutôt les traversant pour se répandre sur deux terrains. D'abord, en creusant l'idée du Moi, on arrive « à trouver au fond et pour support la collectivité. » Ensuite l'intelligence n'apparaît à la réflexion que comme une petite chose. « Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles ne viennent pas de notre intelligence : elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques »[3]. De même que le mépris des hommes et le doute subjectif ne figurent que des vérités de cabinet, l'individualisme pur est incompatible avec le déterminisme social, et l'intellectualisme avec le déterminisme psycho-physiologique. Vieille philosophie un peu courte, mais que M. Barrès rend fraîche et dont il fait pour un temps, en la repensant et en la vivant, un des châteaux d'eau de l'âme française.

Le sentiment de la collectivité, qui supporte et commande le moi, permet la plus riche manière de l'accroître en profondeur et de le fondre, par sa racine, dans l'éternel. La question qui s'est posée de

1. *Trois stations*, p. 117.
2. *Du Sang*, p. 10.
3. *Scènes et Doctrines*, p. 17.

manière sensible à M. Barrès est celle de savoir lequel de ces deux plaisirs produit plus de rendement, celui qui découvre la vie comme une source vierge, ou celui qui la rattache à une longue série, à une image d'expériences et de conscience accumulée. L'*Homme Libre*, avec la lettre à Simon, finit sur la note de liberté hyperbolique. « Je vais jusqu'à penser que ce serait un bon système de vie de n'avoir pas de domicile, d'habiter n'importe où dans le monde. Un chez soi est comme un prolongement du passé ; les émotions d'hier le tapissent. Mais, coupant sans cesse derrière moi, je veux que chaque matin la vie m'apparaisse neuve, et que toutes choses me soient un début »[1]. D'autre part cinquante pages plus haut M. Barrès écrit : « Mon être m'enchante, quand je l'entrevois échelonné sur des siècles, se développant à travers une longue suite de corps. Mais dans mes jours de sécheresse, si je crois qu'il naquit, il y a vingt-cinq ans, avec ce corps que je suis et qui mourra dans trente ans, je n'en ai que du dégoût. » Il appartient à l'élan juvénile, à la plénitude de vie, de s'essayer dans les deux directions, de sonder l'une et l'autre profondeur de plaisir. Mais pour faire de la vie une œuvre harmonieuse, pour lui donner une direction générale, il faut choisir ; demeurer penché sur l'avenir ou incliné sur le passé. On ne peut jeter ses mains à la fois sur les deux côtés du temps. M. Barrès a été au parti le plus riche, à celui aussi qui après le *Jardin* s'accordait le mieux à certaine pente descendante, à certaine phase historique de son être, à une sensibilité romantique d'Epigone utilisée par une volonté positive et sèche : « J'ai trouvé une discipline dans les cimetières où nos prédécesseurs divaguaient, et c'est grâce peut-être à l'hyperesthésie que nous transmirent ces grands poètes de la rêverie que nous dégageons des vérités positives situées dans notre profond subconscient »[2]. La discipline barrésienne a réussi élégamment à trouver un équivalent mécanique de cette chaleur, à employer l'hyperesthésie pour en faire de l'intelligence, à faire luire de l'intensité de la chauffe l'intensité d'un foyer lumineux. L'analyse de l'*Homme Libre* résolvait d'ailleurs l'image du Moi en des images de collectivités, Églises, intercesseurs, Lorraine, Venise. Le Moi y apparaissait comme une poussière d'individus intérieurs, la même qui avec l'*Évolution de l'Individu dans les Musées de Toscane*, allégorise le «petit peuple des musées.» L'analyse perçoit, dans l'âme,

1. *Un Homme Libre*, p. 224.
2. *Amori et Dolori sacrum*, p. VII.

des peuples et des paysages. « Une partie de mon âme, toute celle qui n'est pas rattachée au monde extérieur, a vécu de longs siècles avant de s'établir en moi. Autrement, serait-il possible qu'elle fût ornée comme je la vois ? Elle a si peu progressé, depuis vingt-cinq ans que je peine à l'embellir ! J'en conclus que, pour l'amener au degré où je la trouvai dès ma naissance, il a fallu une infinité de vies. L'âme qui habite aujourd'hui en moi est faite de milliers de morts ; et cette somme, grossie du meilleur de moi-même, me survivra en perdant mon souvenir [1]. » Inversement, à Sainte Odile, « je m'enfonce dans ce paysage, je m'oblige à le comprendre, à le sentir : c'est pour mieux posséder mon âme. Ici je goûte mon plaisir et j'accomplirai mon devoir. » Heure de la paix entre le paysage et l'homme, entre la nature et l'âme, entre le plaisir et le devoir. « Quand je ramasse ma raison dans ce cercle, auquel je suis prédestiné, je multiplie mes faibles puissances par des puissances collectives, et mon cœur qui s'épanouit devient le point sensible d'une longue nation [2]. »

C'est ainsi que, dès le *Culte du Moi*, M. Barrès se montre soucieux de construire en lui et autour de lui *sub specie civitatis*. Une Cité en lui : Église militante, Église triomphante de l'*Homme Libre*. Une Cité autour de lui : le sentiment et l'idée nationalistes. Il peut appliquer à sa vie intérieure ce qu'il dit du Quartier Latin dans les *Déracinés* : « Un quartier de jeunes gens ne constitue pas une cité » [3]. Le chapitre de l'*Homme Libre* sur la Lorraine figure la plaque tournante sur laquelle il passe, par une démarche souple, de l'une à l'autre de ces voies analogues parallèles, et qui ne paraissaient pas d'abord, par leurs lignes, lui permettre de les joindre.

Le sentiment du déterminisme double pour l'intelligence celui de la collectivité. Pour en éprouver la sensation âpre et salutaire, il fallait le goût de la sensation contraire, l'appétit de la liberté. Le déterminisme, d'où M. Barrès a tiré de si belles harmonies, est d'abord l'un de ces froissements, l'une de ces humiliations qui lui sont nécessaires pour mettre en valeur toutes ses puissances : « Que je cesse d'être froissé, et je ne produirai plus rien d'intéressant. » « Saturé et humilié de lui-même, Sturel, à se comprendre comme conditionné et nécessité,

1. *Un Homme Libre*, p. 178.
2. *Au Service de l'Allemagne*, p. 44.
3. Les *Déracinés*, p. 125.

ressentait cette sorte de paresse morne que donne le bromure [1]. » M. Barrès nous l'apprend dans *Un Homme Libre*. « En 86, je pris du bromure ; je ne pensais plus qu'à moi-même. Dyspepsique, un peu hypocondriaque... » L'usage de ce produit pharmaceutique paraît donc accompagner chez M. Barrès les moments où il pense à lui, où il se pense lui-même et se pèse à lui-même, avec excès. Alors le déterminisme où son âme et son corps sont pris paraît l'emplir de dégoût : « J'aime voir l'orgueilleux cochon qui entre à un bout de la machine en faisant mille difficultés, toujours les mêmes, et qui sort à l'autre bout en belles saucisses et jambons [2]. » Il n'en a que plus de mérite à trouver dans ce déterminisme une raison de jouir, de penser et d'agir : « De plus en plus dégoûté des individus, je penche à croire que nous sommes des automates. Nos élans les plus lyriques, nos analyses les plus délicates sont d'un ordre tout à fait général. Enchaînés les uns aux autres, soumis aux mêmes réflexes, nous repassons dans les pas et dans les pensées de nos prédécesseurs [3]. » Dans le *Jardin*, dans l'*Ennemi des Lois*, ce dégoût des individus, transposé en goût pour l'inconscient, pour la mort, pour le mystère des foules sensitives et souffrantes, s'incorporait fort naturellement au culte du Moi. M. Barrès, qui est un artiste et fort peu un logicien, qui se préoccupe de rendre exactement les nuances de sa sensibilité plutôt que de les ordonner en un tableau compact et vigoureux, a toujours suivi sur une même ligne de pensée le goût de l'individu, qui se confond avec le goût de la vie, et le dégoût de l'individu qui se confond avec le goût de ce qui dépasse l'individu en s'appuyant sur lui, c'est-à-dire avec un goût encore de l'individu. Comme Platon l'a longuement montré dans la *République*, la cité qui n'est que l'individu agrandi appartient au même ordre et le révèle à lui-même comme un miroir grossissant. M. Barrès dépasse-t-il, accroit-il, nie-t-il l'individu ? Ni l'un ni l'autre et tous trois successivement dans l'unité d'une même ligne : « Je veux me modeler sur des groupes humains, qui me feront toucher en un fort relief tous les caractères dont mon être a le pressentiment. Les individus, si parfaits qu'on les imagine, ne sont que des fragments du système plus complet

1. *Leurs Figures*, p. 271.
2. Le *Voyage de Sparte*, p. 143.
3. *Scènes et Doctrines*, p. 112.

qu'est la race, fragment elle-même de Dieu »[1]. Sur la nature de « Dieu » M. Barrès n'est d'ailleurs pas très fixé, car dix lignes plus haut il vient d'appeler Dieu, comme dans tout le reste de l'*Homme Libre*, le Moi. Mais précisément si le moi se fond dans la race, la race se recompose consciemment dans le moi. La ligne dont nous parlions plus haut devient un cercle. Le sentiment des groupes humains apparaît, en même temps que comme un déterminisme de l'individu, comme une libération de l'individu. Les élèves de l'Université « ne comprennent guère que la race de leur pays existe, que la terre de leur pays est une réalité, et que, plus existant, plus réel encore que la terre ou la race, l'esprit de chaque petite patrie est pour ses fils instrument de libération »[2]. Il est de fait que le problème de la liberté et du déterminisme, qui reste, dans l'enseignement de la philosophie, si théorique, gagnerait en clarté à être exposé sur un exemple concret comme celui-là : comme du vin solide qui supporte l'eau, les idées de M. Barrès supporteraient parfaitement ici la systématisation.

Aussi bien en ce qui regarde M. Barrès qu'en ce qui concerne toute vie intérieure un peu poussée, c'est exactement la même chose qui peut s'appeler enrichissement du moi ou négation du moi. On ne s'enrichit qu'en sortant de soi, on ne vit qu'en se dépassant, on n'atteint quelque bonheur qu'en s'oubliant. Il y a quelques vieux truismes de vérité morale éternelle que nous ne pouvons, depuis les Grecs, que répéter, au même titre que leurs démonstrations géométriques. La contradiction apparente des termes vient de ce que la vie intense comporte indifféremment les étiquettes extérieures les plus opposées. Il en est ici de nos pensées claires et définies comme de nos actes : « Les actes n'ont aucune importance, car ils ne signifient nullement l'âme qui les a ordonnés et ne valent que par l'interprétation qu'elle leur donne »[3]. Nos actes ce n'est pas nous, c'est ce que les autres voient de nous ; les termes par lesquels nous exprimons notre âme ne sont pas davantage cette âme, mais une manière de la présenter aux autres. « L'important n'est point les formules par lesquelles on exprime son émotion, mais d'être un peu échauffé par la vie »[4]. Cette émotion, cette chaleur de vie, resteront à peu près identiques en s'exprimant selon

1. *Un Homme Libre*, p. 221.
2. L'*Ennemi des Lois*, p. 26.
3. *Un Homme Libre*, p. 149.
4. Les *Déracinés*, p. 33.

l'heure par les formules les plus diverses, même les plus opposées. « Prendre un sentiment net des côtés par où nous blesse la société actuelle, la renier en soi ! Ah ! que chacun fasse cette tâche et ce sera le monde transformé »[1], écrit M. Barrès dans l'*Ennemi des Lois* qui est l'hyperbole de son individualisme. On écrirait fort bien, dans le cadre de la même formule, pour résumer les *Amitiés Françaises* qui sont, sur l'autre versant, l'hyperbole de son déterminisme historique : « Prendre un sentiment net des côtés par où nous crée la patrie, la construire en soi ! Ah ! que chacun fasse cette tâche et ce sera la France transformée. » La différence spécifique des deux formules serait peu de chose, à côté de leur genre commun qui tient tout entier dans les deux syllabes : *en soi*, manomètre qui indique à peu près, en l'une et en l'autre, le même degré d' « échauffement par la vie ». Et les *Amitiés Françaises* suivent exactement l'*Ennemi des Lois* comme le fruit la fleur. Les paysages des *Amitiés*, de Sion-Vaudémont à Lourdes sont convoqués, pour la formation d'un jeune Français, à la même œuvre que l'*Abbaye de Thélème* qui termine l'*Ennemi des Lois*. « Ici, dans une atmosphère épurée de toutes les idées mortes, se forment de jeunes individus qui, à ne respirer rien que de vivant, épanouiront cette sensibilité nouvelle que nécessite le nouvel aspect du monde. Oui, dans ce plein air, c'est un laboratoire de sensibilité »[2]. Les *Amitiés* tournent vers le passé ce que l'*Ennemi* orientait vers l'avenir, elles sont, elles aussi, un laboratoire de sensibilité. Non un nouvel aspect du monde, mais « quand chacun de nous tourne la tête sur son épaule, il voit une suite indéfinie de mystères, dont les âges les plus récents s'appellent la France »[3]. Le *Jardin de Bérénice*, le verger de l'*Ennemi des Lois* se sont agrandis ; mais de même que Louis XIV tenait à garder intact comme noyau de Versailles le rendez-vous de chasse de Louis XIII, M. Barrès a prolongé par les longues ailes de son palais nationaliste l'oratoire égotiste demeuré entier.

Ce qu'on appelle l'évolution de M. Barrès est simplement une démarche, la plus ordinaire, de la vie. « Toute bête, écrivait M. Barrès dans l'*Ennemi des Lois*, c'est près de nous, dans une outre agréable à voir, un peu de vie pure de mélange pédant »[4]. Les premiers livres

1. Les *Déracinés*, p. 21.
2. *Id.*, p. 210.
3. *Scènes et Doctrines*, p. 181.
4. L'*Ennemi des Lois*, p. 206.

de M. Barrès élaborent de même, comme une eau distillée, de la vie, aussi pure que possible de ce mélange pédant, la vie que les personnages de l'*Ennemi* partagent avec le *Velu*, et qui vaut à celui-ci une situation de moniteur à l'institut de psychothérapie. Vers l'époque où parut l'*Ennemi des Lois*, le monde philosophique universitaire était très occupé par la thèse que M. Bergson venait de soutenir précisément pour distiller dans un laboratoire de philosophe professionnel cette notion de la vie pure. Il me souvient qu'on reprochait à sa théorie de la vie et de la liberté de montrer la vie psychique plus pure et la liberté plus grande chez l'animal que chez l'homme. L'*Évolution Créatrice* a révélé depuis quel rapport cette objection, ou cette remarque, peut soutenir avec les thèses fondamentales du bergsonisme. Mais il serait facile de dégager les analogies entre les théories de M. Bergson et le sentiment vif de la vie pure, du spontané, que le *Jardin*, l'*Ennemi*, les *Amitiés*, expriment en des langages différents. Surtout il serait facile de leur reconnaître des origines dans un romantisme commun, dans cette présence musicale de la vie, que Rousseau, le romantisme allemand, et tant d'autres sources ruisselantes ont fait entrer si avant dans la sensibilité moderne : « O mon cher Rousseau, mon Jean-Jacques, vous l'homme du monde que j'ai le plus aimé et célébré sous vingt pseudonymes, vous un autre moi-même [1]. » M. Barrès se traitera-t-il un jour lui-même de musicien extravagant ?

Mais cette « vie pure de tout mélange pédant » est, comme l'eau distillée, une abstraction de laboratoire. L'eau vivante porte en suspension des matières qui tendent à stabiliser l'organisme nourri par elle, à construire autour de cet organisme une coquille protectrice. L'acte de la vie n'est pas seulement de couler selon sa loi de mobilité, mais de suivre cette loi avec une mauvaise conscience, de chercher l'unité, de se réaliser en fixité. Nous naissons tous platoniciens, dit M. Bergson. Plutôt nous naissons avec une tendance à le devenir. « Pour une âme de qualité, dit M. Barrès, il n'est qu'un dialogue, c'est celui que nous tiennent nos deux moi, le moi momentané que nous sommes et le moi idéal où nous nous efforçons [2]. » Cet effort platonicien vers un moi idéal, ou plutôt cette réalisation d'un moi plastique, matériel et solide, nous le suivons tout le long de la vie de M. Barrès, nous le

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 90.
2. *Id.*, p. 119.

suivons en ramassant ce qu'il laisse tomber, en observant ce qu'il acquiert. « Je suis un jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées. Bérénice et Aigues-Mortes ne sauraient-ils m'indiquer la culture qui me guérirait de ma mobilité ? Je suis perdu dans le vagabondage, ne sachant où retrouver l'unité de ma vie [1]. » Autour d'un jeu de mots sur la tour de Constance s'agrège négligemment l'idée, le schème de cette unité : « C'est en effet l'idée de tradition, d'unité dans la succession, qui domine cette petite sentimentale et cette plaine ; c'est leur constance commune qui leur fait cette constance si forte que, pour désigner l'âme de cette contrée et l'âme de cette enfant, pour indiquer la culture dont elles sont le type, je me sers d'un même mot : le jardin de Bérénice [2]. » Le *Jardin* était un effort vers cette unité, mais unité en largeur et en superficie colorée, comme les tapisseries du Musée du Roi René, non encore en-dessous, en charpente, en profondeur. Tradition, unité, sont des vues du dehors auxquelles la sensibilité est ralliée par la raison, par la volonté. Et M. Barrès finit par conclure qu'évidemment ce n'est là qu'une impression, — une idée artificielle de constance autour de laquelle cristallise « notre vieux fonds de sentiments et d'émotions héréditaires ». Cristallisation, formation de la coquille calcaire qu'il a éprouvée, dès sa première jeunesse, de la façon la plus aiguë, parfois avec mélancolie et parfois avec volupté. Question d'équilibre entre la masse vivante et la coquille, « équilibre pourtant difficile à tenir. L'homme intérieur, celui qui possède une vision personnelle du monde, parfois s'échappe à soi-même, bouscule qui l'entoure, et se révélant annule des mois merveilleux de prudence ; s'il se plie sans éclat à servir l'univers vulgaire, s'il fraternise et s'il ravale ses dégoûts, je vois l'amertume, amassée en son âme, qui le pénètre, l'aigrit, l'empoisonne » [3]. Cette formation de la coquille est liée souvent dans *Sous l'œil des Barbares* et *Un Homme Libre* à cette tristesse, à cette défiance, à tout ce qui fait voir à M. Barrès l'intelligence des *Lundis* comme la déchéance et la fin de Sainte-Beuve, redouter pour lui un destin analogue, pressentir les jeunes gens du XXe siècle qui rediront à M. Barrès ce que le Barrès de l'*Homme Libre* dit au jeune Sainte-Beuve : « Jeune homme, si dégoûté que tu cédas devant les

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 54.
2. *Id.*, p. 60.
3. *Sous l'œil des Barbares*, p. 183.

bruyants, ne souillons pas notre pensée à contester avec les gens de bon sens qui sacrifient ton adolescence à ta maturité [1]. »

Il serait bien vain de s'étonner ou de rire en voyant M. Barrès grouper aujourd'hui ces gens de bon sens autour de sa maturité. Le fruit mûr procède non d'un autre fruit mûr, mais d'une fleur, — et il ressemble non à une fleur mais à un autre fruit mûr : voilà une logique vivante qui suffit à M. Barrès. De quoi vous plaignez-vous ? Il vous avait prévenu. « Beaucoup nier à vingt ans, fait-il dire par Renan à l'Eckermann pour tous qu'était Chincholle, c'est signe de fécondité. Si la jeunesse de cette heure approuvait intégralement ce que ses aînés ont constitué, ne reconnaîtrait-elle pas d'une façon implicite que sa venue en ce monde fut inutile ? » Certes. Et inversement quel personnage plus ridicule qu'un ancien jeune homme ? Francis Chevassu avait appelé le jeune Barrès Mademoiselle Renan. C'est joli de porter ce nom à vingt ans, ce l'est moins de le porter comme vieille fille. « Il est nécessaire qu'à mi-chemin de son développement le littérateur ou le politicien cesse de pourchasser son prédecesseur afin d'assommer le plus possible de ses successeurs. C'est ce qu'on appelle devenir un modéré, et cela convient tout à fait au midi de la vie. Cette transformation est indispensable dans la carrière d'un homme qui a le désir bien légitime de réussir » [2]. Ces tournants, M. Barrès, à vingt ans, les expliquait par le dehors, par le désir de réussir. Aujourd'hui il les explique par le dedans, par le mûrissement de l'intelligence. Tout simplement l'animal secrète sa coquille. Voyez les tendres nacres, les roses crépusculaires de la merveilleuse conque en tant de phrases chatoyantes des *Amitiés Françaises*. « En vérité ne serait-il pas dommage que de telles puissances de sentiment se dissipassent, alors que leurs vapeurs peuvent être solidifiées sur de dignes objets qu'elles doreront pour toute sa vie ? Fixons ce bel émerveillement sur quelque chose de réel, et mêlons ces images qui fuiraient à des images qui demeureront » [3]. Et, dans cette page admirable d'*Un Homme Libre*, que j'ai déjà citée, n'avez-vous pas la sensation de ces coquilles vides pulvérisées par le flot et qui accumulent pour les continents futurs au fond tranquille des mers les couches de calcaire uniforme : « J'approche de cette dernière période. Quand ce corps où je vis sera disparu, mon

1. *Un Homme Libre*, p. 93.
2. *Id.*, p. 12.
3. Les *Amitiés Françaises*, p. 107.

Être dans une nouvelle étape ne vaudra que pour classer froidement toutes les émotions que le long des siècles il a créées. Moi, fils par l'esprit des hommes de désir, je n'engendrerai qu'un froid critique ou un bibliothécaire. Celui-là dressera méthodiquement le catalogue de mon développement, que j'entrevois déjà, mais où je mêle trop de sensibilité. Puis la série sera terminée [1]. » Ainsi chaque instant de la formation de cette croûte s'accompagne du *Qualis artifex pereo !*

Fils des romantiques, il sait retrouver chez eux ceux de leurs mouvements qui concordent à cette formation de sa coquille. « Tout ce qu'il y a de mauvais et d'irritant chez George Sand, c'est son romantisme de désorbitée, de désencadrée. Tout ce qu'elle a de santé, c'est le régionalisme. Tant qu'elle n'eut point trouvé son terrain, sa pente et son cours, elle faisait une force de destruction. Cette protestante qui avait des sens se querellait elle-même et nous obligeait à prendre partie dans son éloquente anarchie intérieure. Enfin, avec beaucoup d'énergie et une rare sûreté d'instinct, elle sut se conquérir un milieu, une tradition » [2]. La métaphore de l'eau courante signifie la même réalité que la précédente. L'image de George Sand sert à M. Barrès pour décrire ici le mouvement intérieur sous lequel il aperçoit sa vie propre : une figure analogue à celle de la Moselle que descendent Sturel et Saint-Phlin. Les anciens donnaient aux fleuves des figures humaines. Nous donnons à l'âme la figure de nos cours d'eau familiers.

C'est à l'égard de M. Barrès un lien commun de la critique que de dénoncer la figure égotiste de ses doctrines nationalistes, d'élargir ironiquement autour de lui le Jardin de Bérénice. Evidemment lui-même sait parfois à quoi s'en tenir et des observations comme celle-ci valent pour tout homme, quoi qu'en pense l'hypocrisie : « Certaines idées à l'ordinaire ne sont publiquement signalées qu'après qu'on leur permet d'atteindre les hautes altitudes, et pourtant, si l'on veut qu'elles soient intelligibles, il fait remarquer de quelles basses régions de notre âme elles furent propulsées... Fusées qui dans un ciel noir s'élèvent du plus profond de notre égoïsme et montent, montent semer des éblouissements mystérieux, cependant qu'elles laissent, une seconde, entrevoir une plaine livide » [3]. La vérité est que l'égotisme

1. *Un Homme Libre*, p. 188.
2. *Amori et Dolori sacrum*, p. 77.
3. Les *Amitiés Françaises*, p. 98.

et le nationalisme de M. Barrès gardent entre eux exactement le rapport de la masse vivante à la coquille, — que la coquille se moule sur le corps qui l'a à peu à peu, à petits coups d'expériences, secrétée. M. Barrès n'est pas un Bernard-l'Ermite, qui se loge dans une coquille toute faite. Il a construit la sienne aux mesures de son corps. L'intérêt de son œuvre consiste précisément à nous permettre de manier une intelligence déposée immédiatement par une sensibilité, de suivre de l'une à l'autre l'une des opérations supérieures de la vie.

Aussi est-il devenu naturellement, par la conscience même qu'il avait de cet état, le théoricien d'une telle conception de l'intelligence, celle même que tant d'empiristes français et anglais ont traitée sur le plan de la psychologie didactique ou de la critique littéraire. Sur cette place commune se réuniraient les voies par ailleurs si divergentes, de Michelet, de Sainte-Beuve, de Taine. Et d'ailleurs n'est-ce pas le postulat même de toute œuvre d'art touchant à l'intérieur de l'homme, que nos idées ne soient pas pures, mais indiscernablement mêlées de sentiment, que l'on ne sache pas, par exemple, et qu'André Maltère lui-même ne sache pas si André Maltère « cède, en biffant les lois, à une utopie de cabinet ou à un attrait moins cérébral ? » Dès son premier jour, M. Barrès a voulu aller de la sensation à l'idée, ne pas couper les communications entre elles, comme une armée qui ne s'avance pas sans garder le contact avec ses centres d'approvisionnement. De là le sens et le goût de la vérité vivante, la défiance, le dégoût de la vérité objective, froide, classée. Exaltant le Sainte-Beuve de la vingtième année, il écarte dédaigneusement le critique et son « travail obstiné de bouquiniste ». Le *Voyage de Sparte* est d'un bout à l'autre un malaise, un hérissement, un refus devant la vérité toute intellectuelle. Du Charles Martin de Bérénice au Ribot de *Leurs Figures*, il n'a pas caché son dégoût pour les « produits décharnés de l'École ». Les *Trois Idéologies*, l'*Ennemi des Lois*, les *Déracinés*, les *Amitiés Françaises*, c'est-à-dire le massif principal de l'œuvre de M. Barrès, sont commandés par le point de vue qu'exprime une petite phrase dans la préface de l'*Ennemi des Lois* : « Les préjugés qu'on impose à nos enfants dans nos écoles et ailleurs contredisent leurs façons de sentir. » Il a souffert de ces préjugés, bénéficié de la réaction qu'ils provoquaient en lui. De là, haine de ses mauvais maîtres, — bienfait des froissements, de la souffrance qui l'ont éclairé sur lui-même, des Barbares qui lui ont donné en le forçant à la retraite et à la défense le goût de la vie secrète et de l'analyse, — idée d'un monde heureux où la

sensibilité et l'intelligence s'épanouiraient d'accord, d'abord le rêve individualiste de l'*Ennemi des Lois*, puis la notion de cette pédagogie nationaliste où les préjugés qu'impose nécessairement l'éducation seraient accordés aux façons héréditaires de sentir qu'apportent les enfants. De l'un à l'autre de ces trois moments, il y a une ligne parfaitement vivante, une suite intelligente et logique.

M. Barrès, dans la préface de 1904 à *Un Homme Libre*, rappelle que les *Déracinés*, avant l'Affaire Dreyfus, qui posa la question en grosses lettres, « obligèrent de choisir entre le point de vue intellectuel et le traditionalisme ». *Un Homme Libre* indiquait déjà le sens et les motifs de ce choix. M. Barrès ne s'est jamais intéressé bien fort à des problèmes de pensée pure, mais à la manière dont ils étaient impliqués dans sa façon de sentir. Il lui faut ces vérités personnelles, ces vérités vivantes ou vécues qui sont la raison du traditionalisme. Il n'y a pas de nationalisme sans cela. C'est dire qu'il n'y a pas de nationalisme sans une façon égotiste, liée à une personne, à un temps, à un pays, de poser les problèmes. Et pour M. Barrès pas d'éducation fructueuse, de politique saine — c'est-à-dire de formation de l'individu et de la collectivité — sans ce nationalisme. C'est toute la thèse du *Roman de l'Énergie nationale*.

Une telle façon de sentir et de penser entretient la vie intérieure la plus intéressante et la plus fraîche. Si nous la regardons dans ses produits intellectuels, nous dirons qu'elle mène le moi à prendre figure de nation, la nation à recevoir l'apparence d'une personne.

Un Homme Libre, avec ses deux chapitres sur la Lorraine et sur Venise éclaire curieusement la première tendance. *En Lorraine* et *Mon Triomphe de Venise* font des deux pays le symbole, la figure extériorisée d'une âme. « A suivre comme ils ont bâti leur pays, je retrouverai l'ordre suivant lequel furent posées mes premières assises. C'est une bonne méthode pour descendre dans quelques parties obscures de ma conscience [1]. » Lisez surtout le morceau intitulé : « Description de ce type qui réunit, en les résumant, les caractères du développement de mon Être et de l'Être de Venise [2]. » M. Barrès conçoit ici ses expériences propres comme des figures de l'histoire éternelle d'une nation. Cette idée en se dépouillant peu à peu de son caractère paradoxal et précieux rejoint les grandes assises de la psychologie historique.

1. *Un Homme Libre*, p. 103.
2. *Id.*, p. 180.

De la Lorraine de l'*Homme Libre* M. Barrès passe à la Vallée de la Moselle de l'*Appel au Soldat*, et de là à la Sainte Odile d'*Au Service de l'Allemagne*. Du paysage allégorique la manière s'élargit au paysage d'histoire.

Inversement M. Barrès pensera en grand artiste la nation sous la figure d'une personne. Dans la Lorraine de l'*Homme Libre* on discerne l'influence du grand écrivain qui modela plus qu'aucun autre M. Barrès, Michelet, et du *Tableau de la France*. Probablement aussi l'influence de Taine, du morceau brillant sur la Champagne dans *La Fontaine et ses Fables* lu à seize ans dans une bibliothèque de quartier. De même, dans le nationalisme de M. Barrès, on discerne vivement le cœur de Michelet sous la raison de Taine, l'œuvre des deux lectures entrecroisées. Michelet appelle quelque part l'Angleterre un empire, l'Allemagne une race, la France une personne. Ainsi, pour M. Barrès, dans la psychologie et le sentiment de la France-personne se mêleront, se coloreront l'un l'autre égotisme et nationalisme. L'habitude de fixer son regard sur la complexité des analyses intérieures dispose l'esprit à saisir les complications délicates que sont, dans l'espace et dans le temps, des nations. Dans l'espace : « Ce procédé de concevoir nos expériences propres comme des accidents de l'histoire éternelle de notre nation, un peu pédant aux yeux des Parisiens, est, je crois, très approprié à des esprits formés sur la frontière franco-allemande » [1]. L'acuité, l'inquiétude du sens national sera aussi vif chez un Français de Lorraine qui vit sous l'œil des Germains que l'acuité, l'inquiétude du sens intérieur l'étaient chez un adolescent élevé sous l'œil des Barbares et sans cesse froissé par eux. Dans le temps, M. Barrès plus que personne a éprouvé quelles séries contradictoires d'hommes sont réunies sous notre unité apparente, quelle opposition entre nos heures, nos années, nos visages successifs. S'étonnera-t-il de voir les mêmes différences dans le passé d'une nation, refusera-t-il d'accepter ces différences moins qu'il n'accepte les siennes ? « Chacun refait l'histoire de France... Nous trouverons un profit plus certain à nous confondre avec toutes les heures de l'histoire de France, à vivre avec tous ses morts, à ne nous mettre en dehors d'aucune de ses expériences... Sans doute toutes ces oscillations ne sont pas à la mesure de la raison individuelle. Il semble qu'il vaudrait mieux ne pas se développer dans de telles incertitudes et contradic-

1. *Au service de l'Allemagne*, p. 62.

tions. Mais quoi ! nous voudrions dans la nature un éternel printemps, et pourtant l'expérience accumulée des générations a fini par nous faire entendre que les neiges de l'hiver et les pluies de l'automne étaient précisément nécessaires pour le printemps... Ainsi notre patriotisme est fait de tous éléments que les dialecticiens s'efforcent de maintenir séparés et en opposition [1]. » La nation est une synthèse comme le moi. La psychologie contemporaine a réagi, dans l'étude de la vie intérieure, contre les séparations et les oppositions des dialecticiens. Que l'étude de la vie nationale suive la même voie !

Ainsi ce n'est point en se retranchant, c'est en poussant ses expériences dans tous les sens que M. Barrès a enrichi sans cesse, humanisé indéfiniment son idée d'abord frémissante et rétractée du moi. Evidemment il dépose et perd en route beaucoup de ses possibles. *Qualis artifex pereo.* Toute évolution est à ce prix. Le fruit mûrit au dessus d'une neige de pétales tombés Mais le rythme général est celui d'une détente, d'une compréhension plus large, d'un établissement de l'été dans le paysage intérieur. Ce serait poser injustement les séparations et les oppositions des dialecticiens que de distinguer trop expressément ses diverses époques. S'il fallait les réunir ici sous un même point de vue, je dirais que l'effort de M. Barrès, depuis *Sous l'œil des Barbares* jusqu'à la *Colline Inspirée*, depuis le *Culte du Moi* jusqu'à la *Grande Pitié des Églises*, tend plus ou moins consciemment, orienté par une idée constante de l'énergie, à constituer une sorte d'énergétique générale, capable de fournir des méthodes tant à l'activité égotiste qu'à l'activité collective, capable surtout de cette *translatio* dont parle Bacon, d'appliquer avec la plus perspicace mobilité les méthodes de l'une au domaine de l'autre. « Les ordres religieux ont créé une hygiène de l'âme qui se propose d'aimer parfaitement Dieu ; une hygiène analogue nous avancera dans l'adoration du Moi [2]. » Cette utilisation de Loyola, cette transposition des choses de l'Église aux choses de l'âme, remplissent tout l'*Homme Libre*. Il est possible que les dernières années de M. Barrès soient religieuses, qu'il convertisse en sa vie propre les suggestions de la *Colline Inspirée* et de la *Grande Pitié*. Il aura alors fermé le cercle. Il nous fera dire : « M. Barrès a créé une hygiène de l'âme qui l'a avancé dans l'adoration du Moi ; une hygiène analogue lui propose d'aimer parfaitement Dieu. » Et les deux

1. *Scènes et Doctrines*, p. 82.
2. *Un Homme Libre*, p. 75.

phrases portent sur d'assez larges assises humaines, puisque l'une est en somme le point de départ et l'autre le point d'arrivée du plan de Pascal, dans l'*Apologie de la religion chrétienne*. Le même transfert naturel de méthode et d'expérience a toujours tenu chez lui convertibles l'une dans l'autre les deux tables égotiste et nationaliste. « Je sens, dit Sturel à Saint-Phlin, diminuer, disparaître la nationalité française, c'est-à-dire la substance qui me soutient, et sans laquelle je m'évanouirais. Il faut reprendre, protéger, augmenter cette énergie héritée de nos pères [1]. » Les *Déracinés* se développent de la cuve de marbre, aux Invalides, et de Napoléon professeur d'énergie. Cette énergie, valeur suprême pour M. Barrès, implique cette énergétique, — cette identité des diverses énergies implique la généralité de cette énergétique. Quelles que soient la mobilité, la diversité de ses visages, il nous laisse imprimée avec une vigueur extraordinaire cette idée : l'unité de force, d'une force qui est l'âme humaine. Ainsi M. Paul Bourget, dans l'article prophétique du 15 août 1890 qui lança M. Barrès dans le grand public saluait en lui « un courageux, un fervent dévot de l'âme humaine ». Et « c'est là ce qui eut rendu ce jeune homme si cher à Michelet ». Un jour « il prononcera la phrase admirable de notre maître Michelet : Je ne peux me passer de Dieu. Tous les dons si rares de sa noble nature seront alors éclairés et harmonisés ». Comme Michelet, M. Barrès, en attendant peut-être d'entendre par Dieu tout s nplement Dieu, a trouvé dans le sentiment de la terre française le substitut de ce Dieu dont il ne peut se passer, et dont il avait d'abord donné le nom à l'objet du culte du Moi.

II

LA TERRE ET LES MORTS

Si M. Barrès (cela lui arrive souvent) prononce des phrases de son maître Michelet, c'est d'un fonds, d'une pensée à la Chateaubriand. Une sensibilité, une intelligence qui ne peuvent se passer de Dieu

1. L'*Appel au Soldat*, p. 282.

imaginent, si elles sont riches, Dieu d'après elles-mêmes, installent sous son nom leur figure agrandie ou idéalisée. Sur l'emplacement de toutes les beautés, de toutes les majestés ruinées, la littérature des génies, dont Chateaubriand a donné les magnifiques formules, établit des doubles, des réalités décoratives où subsistent sur un corps de cendre le jeu de leurs lignes épurées. Les esprits de la solitude et de la contemplation s'installent sur une montagne, devant la lande et la mer. Sur l'emplacement d'une ville ruinée se compose son idée historique parfaite et pure qui monte comme la pleine lune, émanée sur l'Orient, d'un transparent crépuscule. L'âme, comme une eau, comble idéalement le vide que la mort a creusé, établit sur lui une atmosphère élyséenne, une vie fluide d'outre-tombe.

Toute cette littérature des génies, et spécialement sous la forme que lui a donnée M. Barrès, tient dans une fine observation de madame Gallant de Saint-Phlin à son fils : « C'est curieux, mon père et mes frères, qui parlaient très bien le patois, n'en tiraient ni vanité ni plaisir. Toi, Henri, tu ne le sais pas, et il te rend heureux et fier [1]. » On étendrait loin cette observation : c'est le militarisme des guerriers civils, c'est l'enthousiasme catholique des incroyants, et je songe un peu à la passion des bergeries à la cour finissante de Versailles. On admire ce qu'on aperçoit du dehors, ce qu'on est dispensé de vivre du dedans. Ainsi nous avons vu M. Barrès se féliciter d'un mode d'existence intelligemment voyageuse qui permet d'écrémer ce qu'une terre comporte d'intéressant et d'émouvant sans participer aux mesquineries et à l'intolérance des petites villes.

« Ce n'est pas la Lorraine, dit Henri Franck, qui a créé Maurice Barrès ; c'est lui qui a créé la Lorraine. Elle n'est rien, au sens où il l'entend, que le beau nom qu'il a donné à son âme : c'est son âme qui est pleine de mirabelles tombées ; c'est elle que traversent les routes romanesques entre les peupliers décoratifs » [2]. Et M. Barrès se faisait dire par la Lorraine : « C'est peut-être en ton âme que moi, Lorraine, je me serai connue le plus complètement » [3]. La *Terre et les Morts*, tels qu'ils se sont imposés à M. Barrès, ce sont les voix de sa solitude. Dans la *Colline Inspirée*, il a matérialisé ces voix autour de Léopold Baillard. Mais les voix, sur la terre lorraine, ont de plus anciens titres

1. L'*Appel au Soldat*, p. 268.
2. Henri Franck, La *Danse devant l'Arche*, p. 202.
3. *Un homme libre*, p. 134.

de noblesse. « La pure victime dit qu'elle entendait ses voix surtout à l'heure des complies (qui sont le dernier office du jour) et aussi le matin, quand les cloches sont en branle. Alors maître Pierre Maurice, un des misérables habiles hommes qui l'épiaient, l'observaient, la poussaient dans les pièges, dit que diverses personnes, lorsqu'elles entendent sonner les cloches, croient entendre et comprendre des paroles. Quel méchant homme ! Je me demande s'il fut jamais rien chuchoté de pire que cette phrase grisâtre...[1] » Je ne pense pas que M. Barrès (qui a écrit *Huit Jours chez M. Renan)* voie en le pauvre et charmant Henri Franck (qui a écrit *Maurice Barrès en Auvergne)* un aussi misérable habile homme, et qu'il pense que la critique, dans l'exercice de son métier, vise à sécher un sentiment profond et frais. S'il a créé la Lorraine, c'est en se connaissant comme créé par elle, et qui fera la part de l'un et de l'autre dans ce modelage réciproque ? Comme Chateaubriand, il a tiré de la littérature des Génies un principe de vie, un moyen et une raison d'établir en lui le bienfait de l'ordre : « Combien j'envie, dit-il d'Aigues-Mortes et de Bérénice, à cette enfant et à cette vieille plaine cette continuité dans leur développement, moi qui ne sais pas même accorder mes émotions d'hier et d'aujourd'hui![2] » Une volonté méthodique, celle d'*Un Homme Libre*, ne se contentera pas d'envier platoniquement cette continuité. Elle s'efforcera de se l'appliquer, de s'en attribuer le bénéfice, et de disposer les émotions selon la ligne continue que lui fournissent des imaginations de paysage, selon la figure qui cristallise autour d'une présence humaine. Aigues-Mortes et Bérénice, ce sont les noms que M. Barrès donne à une continuité factice, littéraire, oratoire, superposée au hasard des émotions passagères. Illusion bien naturelle de sentir et de saisir autrui, au contraire de nous, comme un être fixé, identique à lui-même. Nous épousons ici le tournant psychologique qui va du culte du moi au sentiment nationaliste. M. Barrès, amené dès *Un Homme Libre* à chercher en dehors de lui la continuité dans le développement, crée, en artiste, avec la Lorraine et Venise, des figures de groupes humains qui demeurent dans sa vie les Idées de la continuité, comme les figures de Michel-Ange, pensées du dehors et quelque peu prises dans la rhétorique, extériorisent pour lui des Idées d'humanité héroïque. « Nulle, dit-il de Bérénice, ne fut dans de meilleures conditions

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 177.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 50.

que cette petite fille, toute ramassée dans l'amour d'un mort, pour avoir une grande unité de vie intérieure ! Je désirai y participer [1]. » Tel est le sens de la décision de Philippe : « Je veux me modeler sur des groupes humains. » Ces groupes prennent la suite des *Intercesseurs*. Une méthode très logique, très vivante, se dégage naturellement de tout cela.

Une organisation riche et souple, une âme en disponibilité, ondoyante et molle, enthousiaste et changeante, se définit, se durcit, acquiert charpente ou coquille : elle va d'elle-même aux éléments calcaires qu'elle transformera pour se créer un squelette intérieur ou une protection extérieure : « Tout l'univers, pour nous, je le vois maintenant, était désossé, en quelque sorte, sans charpente, privé de ce qui fait sa stabilité dans ses changements [2]. » M. Barrès parle ici de Guaita et de lui, à dix-huit ans, soucieux seulement d'exception, de sensations singulières, de baudelairisme. « Frivole, ou plutôt perverti par les professeurs et leurs *humanités*, j'ignorais le grand rythme que l'on donne à son cœur si l'on remet à ses morts de le régler. » Il fallait d'ailleurs l'ignorer pour le découvrir, et le découvrir pour le connaître vraiment, d'une connaissance intérieure. M. Barrès n'est pas allé là tout droit. Il a, comme c'est l'ordinaire, tâtonné. Il estimait en 1892 que la sensibilité actuelle, dont l'*Ennemi des Lois* est un témoignage, eût été « incompréhensible pour nos pères et grands-pères. Eh bien ! notre malaise vient exactement de ce que, si différents, nous vivons dans un ordre social imposé par ces morts, nullement choisi par nous-mêmes. Les morts ! ils nous empoisonnent... Les préjugés qu'on impose à nos enfants dans nos écoles contredisent leurs façons de sentir. De là leurs malaises et mes conclusions. » M. Barrès pensait à cette époque que l'Université empoisonnait les jeunes Français avec la discipline des morts, et cinq ans plus tard il écrivait les *Déracinés* pour l'accuser de les soustraire dangereusement à l'influence des morts. L'essentiel, c'est qu'ayant souffert de ses maîtres il leur envoie des reproches avec un accent énergique. Qu'importe que leur sujet varie pourvu que leur véhémence demeure ! Mais *Un Homme Libre* et le *Jardin* sont là pour nous montrer M. Barrès hanté précisément depuis longtemps par cette discipline des morts. Il a écrit l'*Ennemi des Lois* pour s'en libérer. Il n'y a pas réussi. Il s'y est trouvé au con-

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 67.
2. *Amori et Dolori sacrum*, p. 131.

traire engagé plus profondément par la tentative de s'en affranchir, et il a écrit le *Roman de l'Énergie Nationale*. Rien ici que de naturel aux démarches les plus ordinaires de la vie.

En ces années 1892-1898 parait s'être formée sa conception vivante de la Terre et des Morts : c'est l'époque du Panama et de l'affaire Dreyfus, celle où M. Barrès, après avoir oscillé entre un socialisme sentimental et une discipline nationaliste, est amené à opter pour celle-ci. Que les idées de M. Barrès aient ainsi pris le temps d'accroître et d'enfoncer leurs racines, qu'il ait eu besoin de se chercher et de s'éprouver à l'aise dans une certaine durée, c'est pour ces idées une excellente garantie de profondeur et de spontanéité. Il participe par là à une discipline de caractère gœthien : car nul ne s'est soumis plus placidement et fortement que Gœthe à ces lois bienfaisantes de la durée. A cette conception, à ces images de la Terre et des Morts on peut reconnaître facilement trois origines ou trois figures : l'une de volonté combative, une autre de rêverie sentimentale, une troisième d'intelligence.

N'oublions pas que cette idée a pris corps alors que M. Barrès était engagé dans le plein des luttes politiques. Le boulangisme a été la réaction d'une partie de l'opinion publique contre un gouvernement qui paraissait faire prédominer le souci intérieur de la politique des partis sur le soin extérieur des intérêts nationaux. Le Panama révéla l'influence de la finance étrangère sur les coulisses de ce gouvernement. L'affaire Dreyfus, comblant les aspirations de la théâtrocratie française, fit de la question nationale le nœud de la tragédie la plus passionnée. La place que dans ces trois circonstances la fortune politique attribua à M. Barrès, le tourbillon de disputes civiles où il fut soulevé le conduisirent naturellement à placer sa vie intérieure dans le cadre de son action publique. Il était naturel que la politique nationaliste fût présentée par lui comme l'expression morale d'une âme française, autochtone, racinée, ardemment attachée tant au bien qu'elle possédait qu'à ceux que son gouvernement lui refusait. « Dreyfus, c'est un champ de bataille où un Français né de sa terre et de ses morts doit accepter le défi des naturalisés et des étrangers [1]. » Pendant le procès de Rennes M. Barrès consacre l'un de ses dimanches à aller se recharger de sentiments français au château natal de Chateaubriand. Cette méditation

1. *Scènes et Doctrines*, p. 158.

de Combourg est fort belle, avec des phrases sorties du moule même de Chateaubriand : « Dans cette âme dégoûtée jusqu'au nihilisme, l'honneur est installé solitaire comme le manoir seigneurial sur la lande bretonne »[1]. Et M. Barrès est amené « à confronter, avec cette grande figure de Chateaubriand, Dreyfus transformé en thème philosophique par le poids de sa honte », et qui, en tant que Juif, *doit* être étranger au sentiment français de l'honneur. Quand à Zola son cas est clair : il est dreyfusard comme fils d'Italien. « Parce que son père et la série de ses ancêtres sont des Vénitiens, E. Zola pense tout naturellement en Vénitien déraciné. » M. Barrès rappelle même que Taine avait dit de lui : C'est le Bassan. Et le nom de Taine vient ici fort à propos. Ce sont bien ses théories sur la race qui fournissent du charbon à la chauffe de nos guerres civiles ! Comme dans l'aventure d'Adrien Sixte, Dieu porte sa pierre au diable.

Mais plus souvent et surtout plus longtemps, la Terre et les Morts prennent figure de rêverie sentimentale, douce, molle, indéfinie. M. Barrès a mis en lumière avec une grande variété de synonymes « cette rêverie sur l'histoire, cette vue nette de l'écoulement des siècles et de leur dépendance qui deviennent toute mon âme sitôt que je pénètre en Lorraine »[2]. Lui qui a appelé Rousseau un autre lui-même pourrait reprendre leur titre aux *Rêveries du promeneur solitaire*, ces rêveries que les *Amitiés Françaises* fondent harmonieusement dans un *Émile* traditionaliste. Mieux qu'à Rousseau encore on songeait à Lamartine, qui a fait vibrer si complaisamment ses vers et sa prose selon les influences de son Mâconnais, qui a introduit vraiment chez nous, en toute sa plénitude, cette poésie de la terre natale et des racines, l'a répandue avec abondance, l'a mise en valeur, en contraste avec la vie des voyages : le tout servant de toile de fond à une harmonieuse et pathétique existence d'homme. Voici des lignes qu'on transposerait exactement sur les collines de Saint-Point : « Il y a dans mon rêve une douce terrasse, pareille aux promenades qui dominent le gave et la prairie de Pau : c'est un espace de méditation qu'aux meilleurs moments chaque semaine je parcours : rien ne m'y heurte, tout m'y rassérène, et dans cette langueur des monts qui le soir se vaporisent vers l'azur liquide des cieux, je trouve pour me cicatriser l'apaisante certitude

1. *Scènes et Doctrines*, p. 149.
2. *Au Service de l'Allemagne*, p. 16.

du repos acquis à nos morts [1]. » On songe à la *Vigne et la Maison* dont surnagent d'ailleurs ici des vers entiers :

Des monts vaporisés l'azur tiède et liquide
S'y fond avec l'azur des cieux.

En même temps M. Barrès est un fils spirituel de Michelet et de Taine. Il semble que le premier ait été, de ses influences intellectuelles, la forme féminine, et le second la forme mâle. Le sentiment de la Terre et des Morts tend à devenir chez lui une doctrine, une vue de l'intelligence, et la nécessité de se trouver une philosophie politique l'a dirigé encore dans ce sens. Dans le morceau de l'*Homme Libre* sur la Lorraine, le parti d'imagination et d'allégorie est franc. La Lorraine sert de décor à un individu, aux nuances d'une âme. La *Vallée de la Moselle* est certainement moins originale, moins nerveusement primesautière : mais elle offre plus de solidité, et, en somme, un modelé plus savant. De l'*Homme Libre* à l'*Appel au Soldat* la rivière a approfondi son cours, s'est enfoncée en des terrains plus anciens, nous montre à nu une variété de coupes géologiques plus riche : « Il faut comprendre le système général de ces contreforts qui soulèvent, creusent et enserrent le pays. Une race est née entre leurs bras, avec la machoire forte et la tête carrée, célèbre par son entêtement. Comme des divinités assoupies, toujours pareilles à elles-mêmes, les Vosges sont assises dans l'éminente splendeur du midi et au romanesque couchant du soleil et dans le tombeau étoilé de la nuit. Belle assemblée de montagnes, forte et paisible, et si salutaire qu'à nos nerfs mêmes elle donne une discipline ! De ces colosses immobiles naît la frivolité, la pente, la fuite. La Moselle est la délégation de leurs énergies intimes [2]. » Je parlais de coupes. Si l'on sait lire une carte géologique littéraire on reconnaîtra dans chacune de ces lignes où est le Chateaubriand, où est le Michelet, où est le Taine, où est le Barrès. On comprend que les deux cyclistes, Sturel et Saint-Phlin jouissent (le mot revient à chaque page) de sentir l'histoire leur expliquer le paysage, s'émerveillent de découvrir eux-mêmes ce qu'on ne leur a pas enseigné au lycée. Et ces promenades sont bien des leçons. La *Vallée de la Moselle* me fait penser au vieux et bon *Tour de France par deux enfants*. La pédagogie que Saint-Phlin veut appliquer à l'éducation de son fils

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 213.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 288.

Ferri, et sur laquelle M. Barrès fait chanter la musique des *Amitiés Françaises*, consiste, en somme, à resserrer, comme sur des visages, sur les coins de terre privilégiés de notre naissance, une promenade analogue au tour de France des deux petits Alsaciens. Le livre scolaire fut écrit par une femme distinguée, la mère de Guyau et la femme d'Alfred Fouillée. J'accumule ici, rapidement et à dessein, des noms, qui nous font penser à ce qu'aurait pu être chez nous un nationalisme systématique où des philosophes, des historiens, des artistes et des pédagogues eussent été conduits naturellement à collaborer.

L'Allemagne, avec son organisation du sentiment national et du travail intellectuel, a connu ce qui nous a manqué. Peut-être y fallait-il en effet certaines qualités germaniques, un sérieux un peu lourd, dont M. Barrès n'est pas exempt. Sturel et Saint-Phlin « se préoccupent d'organiser dans leur connaissance, pour en tirer un profit immédiat, tous les éléments de ce paysage » [1]. On songe à M. Asmus qui en arrivant en Lorraine se réjouit d'y perfectionner son français. Mais rien de plus solide comme base que ce pédantisme d'organisation, cette âpreté à utiliser. Quand nos deux Lorrains reviennent de leur voyage, le bon Rœmerspacher, qui est lui-même un livresque, morigène : « Il faudrait veiller à s'interdire les idées de professeur... Saint-Phlin fait l'archéologue. » Comme si ce n'était pas par « des idées de professeur » qu'un Etat moderne respire l'air des siècles, pense par principes, se donne une conscience claire ! « Je reviens de cette leçon de choses plus boulangiste que jamais, dit Sturel, parce que Boulanger, en 1889, a rendu les deux Lorraines, l'annexée et la française, plus confiantes en la France, plus énergiques à vivre [2]. » Mais si le boulangisme est resté une agitation populaire de demi-soldes, s'il n'a pu prendre à peu près aucun contact avec les forces de l'intelligence française, est-ce la faute du boulangisme ou celle de l'intelligence ?

Le sentiment de la terre et des morts est resté chez M. Barrès une magnifique capacité de musique. Il a pris naturellement la suite de tout un ample mouvement de fleuve qui traverse le XIXe siècle ; il nous donne quelques-uns des plaisirs dont jouissent Sturel et Saint-Phlin en descendant la Moselle. Il serait exagéré de dire que M. Barrès en a tiré une doctrine : ce qui s'en dégage c'est une préparation sen-

1. L'*Appel au Soldat*, p. 385.
2. *Id.*, p. 402.

timentale à une doctrine. « J'ai trouvé, a dit M. Barrès, une discipline dans les cimetières où nos prédécesseurs divaguaient. » Quand il reproche aux romantiques de divaguer, à Rousseau d'extravaguer, j'entends bien que M. Barrès le dit dans la louable intention d'exorciser en lui, en les dénonçant chez les autres, les puissances de vague et de vagabondage qu'il porte avec une mauvaise conscience. Et quand il parle de la discipline qu'il a trouvée, j'entends surtout qu'il parle de la discipline individuelle dont tous les traits étaient dans *Un Homme Libre*. Nous avons vu le beau voyage de Sturel aboutir à une agitation boulangiste qui, ayant eu le tort de ne pas réussir, nous fait penser qu'elle ne pouvait réussir. L'essentiel est que M. Barrès ait tiré de la terre et des morts une belle musique, qu'il ait mis au jour une idée de la terre et une idée de la mort.

III

LA TERRE DE LORRAINE

« Ah ! que la mort de M. Renan sera intéressante ! » s'exclamait, avec la férocité de la jeunesse, M. Barrès dans le petit livret bleu de ses débuts. Je ne sais ce que sera celle de M. Barrès. Mais le fait est qu'il a voulu en goûter lui-même, comme Charles-Quint à Saint-Juste, tout l'intérêt pendant le temps qu'il avait à vivre. Il s'est aménagé dans l'idée de la Lorraine, dans un bastion de l'Est pareil à un mastaba égyptien, la belle tombe aux lignes harmonieuses où il goûte le plaisir de la retraite et le fruit de la pleine pensée en accord, comme avec sa branche, à toute la ligne flexible d'une race. La Lorraine c'est le lieu de M. Barrès, et le 2 novembre c'est le jour de M. Barrès. Chateaubriand et Lamartine avaient donné, sous des visages différents, la formule idéale de ce genre de vie, de ce morceau de terre française en lequel se confond comme son âme le génie d'un homme.

Les *Déracinés* se terminent sur le compliment de Bouteiller à l'avocat Suret-Lefort, qu'il félicite de s'être affranchi dans sa prononciation de toute particularité lorraine. M. Barrès, lui, est demeuré Lor-

rain, beaucoup par volonté (Saint-Phlin pleure d'attendrissement devant le patois lorrain, qu'il ne sait pas, comme faisait devant un manuscrit d'Homère Pétrarque qui n'entendait pas le grec) et beaucoup aussi par nature. M. Barrès a la chance d'être resté un peu provincial. L'éducation en province (Stendhal l'avait remarqué) donne le sérieux, que Paris enlève. « Nous n'étions pas, dit M. Barrès de Guaita et de lui, de ces petits esthètes, comme on en voit à Paris, qui collectionnent chez les poètes des beautés de colifichet, et qui en rimaillant se préparent à être des vaudevillistes ou des mondains [1]. » M. Barrès, heureusement, parle de sa province en provincial. Il écrit de la campagne de Metz : « Ce grand pays, large et simple, à plusieurs plans, délicieux de souplesse, avec des fonds très noyés, c'est, en plus humide, l'atmosphère de Florence. Toutefois l'Arno toscan n'a pas la noblesse fière, la chasteté de notre rivière, quand les saules, etc... » [2] Si l'Arno avait de la noblesse fière et de la chasteté, ce serait une petite Moselle. M. Barrès n'aurait-il pu apprendre de Claude Gelée qu'il existe, même entre les paysages, des hiérarchies nécessaires ? Paul Louis Courier nous avertit avec discrétion : « Mes bons amis, je suis Tourangeau », mais ne veut pas qu'on méconnaisse la distance qui sépare Tivoli de Pontoise et Gonesse d'Albano. A la bonne heure ! Ces réserves faites, on ne peut que sourire amicalement à d'aimables provincialismes. M. Barrès a transporté dans son imagination littéraire la sensation de la bonne et confortable prospérité provinciale, lui a donné une sorte de figure héraldique et symbolique analogue à celle de la tour d'ivoire chez les romantiques. « Le premier soin de celui qui veut vivre, c'est de s'entourer de hautes murailles ; mais dans son jardin fermé il introduit ceux que guident des façons de sentir et des intérêts analogues aux siens » [3]. On retrouve, une fois de plus, le sens qui relie cet égotisme intelligent à l'intelligence nationaliste, lorsqu'on voit ces lignes de l'*Homme Libre* se transformer naturellement dans celles-ci de l'*Appel au Soldat*, où Saint-Phlin parlant à Sturel retrouve quelques inflexions du hobereau Simon, sensible au plaisir d'écraser une motte de terre à lui : « Ayant fait usage de bien des libertés, on constate que la meilleure et la seule, c'est précisément cette aisance dont jouit celui qui resserre volontairement ses liens natu-

1. *Amori et Dolori sacrum*, p. 133.
2. *Colette Baudoche*, p. 150.
3. *Un Homme Libre*, p. 109.

rels avec quelque région, avec un groupe humain et avec les emplois de son état, c'est-à-dire quand, bannissant les inquiétudes de notre imagination nomade, nous acceptons les conditions de notre développement. Indépendance et discipline, voilà quelle formule je me propose depuis Maillane [1]. » Ce traditionalisme provincial (et, comme disait M. Barrès, cette fleur de pomme de terre) se confond aujourd'hui avec toute une bonne floraison académique, mais prend tout son intérêt quand on le voit issu en ligne directe de l'orchidée rare, jadis cultivée à Jersey, à Saint-Germain, à Venise. Et, pour peu qu'on y regarde, on reconnaît encore dans la fleur de terre, incorporés à une figure commune, la délicatesse et le paradoxe égotiste de la fleur de serre.

La méthode qui a servi à M. Barrès pour grouper en trois moments, en trois livres, les trois étapes du culte du Moi servirait aussi bien de cadre pour étager et définir sa conception de la Lorraine, la formation progressive de la Lorraine en lui. *Sous l'œil des Barbares* : le moi dans l'hostilité de son milieu prend conscience de lui-même. *Un Homme Libre :* le moi se donne l'être, se constitue, se connaît par une discipline. Le *Jardin de Bérénice* : arrivé à la plénitude de son style, à la floraison parfaite, le moi s'épanouit comme un parterre nuancé, délicieux d'émotions fines, pointe extrême d'une Europe intérieure, chef-d'œuvre de l'art. *Qualis artifex pereo !* Pour la refaire et la revivre, il faut que l'œuvre d'art soit brisée. M. Barrès admire le maître de la mécanique spirituelle, Ignace de Loyola, d'avoir fait du point final de son mécanisme un point initial : « Et maintenant le fidèle n'a plus qu'à recommencer. » M. Barrès a recommencé. Comme l'Egyptien, il a construit son tombeau sur le plan de sa maison. Le *Qualis dives vivo* suit trois étapes pareilles à celles du *Qualis artifex pereo*. En attendant que des *Amitiés Françaises* forment Philippe à l'image de la Lorraine, la Lorraine se constitue à l'image de M. Maurice Barrès.

Dans un « billet du matin » écrit en 1889, reproduit en tête de l'*Appel au Soldat*, Jules Lemaître demande si les lecteurs qui élurent député de Nancy, cette année, M. Barrès, ne prenaient point *Sous l'œil des Barbares* pour un opuscule patriotique. C'est douteux, mais enfin le nationalisme lorrain de M. Barrès subit les conditions et prend la figure d'une province frontière, d'un morceau de France placé sous l'œil de l'ennemi et commandé tout entier dans son histoire, sa poli-

1. L'*Appel au Soldat*, p. 370.

tique, son intérêt, son âme, par cette situation. M. Barrès fait observer avec raison que le sentiment de la patrie produira des réactions plus vives chez un homme de la frontière que chez un homme du val de Loire. Même à ses moments les plus détendus, à ses heures d'intelligence et de jouissance morale, il reste sous cet œil ouvert et sous ce voisinage hostile. Ainsi « M. Asmus et Colette n'ont pas oublié ni cessé de ressentir les événements de la guerre ; seulement ils les pensent par une claire journée de soleil, au cours d'une partie de plaisir »[1]. M. Barrès aussi a connu les idées de la guerre pensée par de belles journées, au cours d'une partie de devoir qui se confond avec son plaisir. Boulangiste, anti-dreyfusien, auteur des *Bastions de l'Est*, directeur spirituel puis président de la Ligue des Patriotes, il s'est toujours porté, avec une spontanéité réfléchie, au parti qui lui paraissait la pointe extrême, la frontière du patriotisme. A vingt ans, dans le premier numéro des *Taches d'Encre*, en protestant contre la littérature braillarde d'un certain Victor Tissot, il écrivait : « Nous-mêmes qui revoyons la sombre année au vague brouillard de notre jeunesse, nous sentons dans le défilé d'un régiment tenir l'honneur de la Patrie ; toutes les fanfares militaires nous entraînent à la terre conquise ; le frisson des drapeaux nous semble un lointain signal aux exilés ; nos poings se ferment ; et nous n'avons que faire d'agents provocateurs. » C'est de Frœschwiller, où il passait ses vacances, qu'il se rend à Rennes, au second procès Dreyfus. Il se souvient qu'à l'âge de huit ans il visita le champ de bataille jonché de cuirassiers. « Le souvenir de ces héros infortunés lui ordonne de combattre sur tous les terrains pour la cause française et notamment contre le parti Dreyfus »[2]. « Notamment » est remarquable. M. Barrès voit alors la guerre étrangère surtout sous les espèces de la guerre civile, qui donne en effet, en littérature, plus de rendement. Le recueil d'articles sur la grande guerre, qui commence par l'*Union Sacrée*, sera, au point de vue du service, une œuvre respectable, éminemment utile : littérairement elle prendra une place inférieure aux tableaux de guerre civile, panamiste ou dreyfusienne, où M. Barrès est arrivé à des chefs-d'œuvre. Mais, dans la *Vallée de la Moselle*, il trace exactement la tâche qu'il se propose et qui forme le domaine propre de son pouvoir spirituel : « Il faut affermir la mentalité française sur toute la

1. *Colette Baudoche*, p. 196.
2. *Scènes et Doctrines*, p. 401.

surface de notre territoire, car jusque chez nous les étrangers tendent à appliquer la méthode destructive sous laquelle se transforment les territoires annexés [1]. » Pour un Lorrain, devenir Allemand représentait alors un péril prochain, et qu'il se figurait sans nul effort d'imagination, mais simplement par un regard jeté de l'autre côté du poteau-frontière, d'un poteau-frontière qui ne demandait qu'à s'avancer vers l'Ouest ; la lutte contre le germanisme est incorporée à son être, à son héritage direct et à son devoir immédiat.

Réagir contre les « barbares », combattre le germanisme, prendre conscience de la terre lorraine comme d'une série de bastions, telle est la première démarche d'un méthodique nationalisme lorrain, d'une construction de la Lorraine analogue à la construction du Moi. L'idée du Moi implique une idée des Barbares. L'idée de la Lorraine implique une idée de l'Allemagne. M. Barrès — bien qu'il ait écrit des pages respectueuses sur Gœthe, qu'il ait essayé de se soumettre à son influence et qu'il présente certaines parties en effet assez gœthiennes — se préoccupe, tant devant les Barbares que devant les Allemands, de démasquer et de déclasser l'ennemi plus que de le comprendre. Il procède en bon Lorrain, à la manière militaire. Dans les deux *Bastions de l'Est*, *Colette Baudoche* et *Au Service de l'Allemagne*, le procédé apparaît avec évidence. Ce qu'il y a d'inférieur en Allemagne est mis en contraste avec ce qu'il y a de supérieur en France, et la comparaison est donnée comme celle de l'Allemagne et de la France *toto genere*. « Tout me crie que la raison deutsche, en travaillant à détruire ici l'œuvre welche, diminue la civilisation. Et par exemple les édifices militaires français du XVIIIe siècle tels qu'on les voit à Marsal, avec leurs façades blanches, avec leurs proportions élégantes et naturelles, qu'on les compare aux abominables et coûteuses casernes qui, non loin de là, dominent Dieuze : il apparaît jusqu'à l'évidence que chez l'Allemand la culture des sens demeure encore barbare [2]. » M. Barrès est peu difficile en fait d'évidence. Tout le monde sait qu'une caserne française d'aujourd'hui ressemble à une caserne allemande d'aujourd'hui, et non à une caserne française d'autrefois : jugerons-nous la Lorraine et la culture des sens chez les compatriotes de M. Barrès d'après le style des casernes de Toul ? M. Asmus, que M. Barrès a peint avec une certaine sympathie, n'est pas seule-

1. L'*Appel au Soldat*, p. 352.
2. *Au Service de l'Allemagne*, p. 39.

ment un Prussien, mais un professeur. Il appartient à une corporation que mésestime M. Barrès. Il a de la lourdeur et de l'honnêteté, comme Charles Martin « le genre de distinction que peut avoir un professeur » enté sur le genre d'éducation que peut avoir un Allemand. M. Asmus venu de Kœnigsberg et Bouteiller venu de Paris font d'ailleurs aux jeunes Lorrains des deux côtés de la frontière un tort analogue : ils déracinent, dissocient, décérèbrent. Et M. Ehrmann à la caserne de Strasbourg, ce n'est pas seulement un Alsacien parmi des Allemands, c'est un homme bien élevé parmi des rustres. Mais enfin M. Barrès ne pouvait guère peindre les Barbares que du point de vue du moi, et les Allemands que du point de vue français.

Les *Bastions de l'Est* sont des ouvrages de guerre. Ils préparent les volumes de l'*Ame Française et la guerre*. L'œuvre du romancier est le massif solide d'où roulent avec une abondance inlassée la pierraille menue et la mitraille du journaliste. L'analyse cèdera la place à l'éloquence chaude et passionnée, et le nationalisme prendra avec la guerre sa corde d'airain, sa forme salubre d'éternelle violence : « La puissance germanique sera brisée, morcelée, ramenée à la raison, et les Allemands eux-mêmes, redevenus Saxons, Bavarois, Badois, protestants, catholiques et le reste, baiseront nos genoux en nous remerciant de les avoir guéris de leur coûteux délire collectif d'orgueil. Encore un effort ! Les données de cette grande lutte sont presque mathématiques et le résultat abstrait est certain : seulement les éventualités concrètes restent multiples et terriblement cruelles »[1]. Renan avait bien raison de voir dans les prophètes juifs les types du journalisme. Des terres foulées par l'ennemi dégagent les mêmes puissances de colère, les mêmes appels à la justice ; le prophétisme juif a gardé comme un sel une race immortellement vivante. Une âme nationale pas plus qu'une âme de poète ne peuvent vivre sans certaines fureurs sacrées.

Sous l'œil des Barbares M. Barrès prend conscience d'une culture lorraine qui reproduit dans ses grandes lignes, avec des traits ethniques, celle d'*Un Homme Libre*. Culture d'un pays frontière qui reçoit, filtre, discute à la française des sentiments germaniques, leur associe des sentiments français. « Je m'ennuierais vite d'un esprit soustrait aux influences du Rhin, et pourtant ce serait trop d'habiter directement sur ce fleuve. L'excellent, à mon goût, c'est de communiquer

1. L'*Union Sacrée*.

avec lui par les méandres délicats de la Moselle [1]. » Image géographique à la Michelet, où il ne faudrait pas chercher une idée trop claire, mais qui mélange de façon spirituelle quelque chose de français et quelque chose de germain. Nous avons la sensation de cette Moselle, de ces méandres délicats, lorsque nous apercevons la pente allemande de la méthode inspirée de l'*Homme Libre* et transposée dans la *Vallée de la Moselle* : sentir le plus possible en analysant le plus possible.

C'est la méthode qu'exploite puissamment un Gœthe, ingénuement et gauchement un Asmus. Chez M. Asmus M. Barrès nous montre un certain pédantisme, un besoin naïf d'avoir des explications, de faire des réflexions commençant par : « Ce qui m'a frappé c'est... », de traduire en abstraction ce qui a été vécu spontanément sous ses yeux. Quelque chose de cela, aménuisé dans un style français, ne le retrouverait-on pas chez M. Barrès ? Mais peut-être que pour un Parisien, chez un jeune juif souple deux fois Parisien, citoyen-né d'une ville cosmopolite, cela s'appellerait tout simplement du provincialisme. Voyez les pages où M. Barrès commente Nancy pour M. Asmus, à la manière de M. Asmus. Les trois places de Nancy sont présentées un peu à la manière du chameau en soi de l'apologue. La place Stanislas, « véritable place royale, étale largement aux regards un principe bien assis de gouvernement, réglé, contenu par les hommes d'étude, policé par le sentiment féminin, obéi par l'énergie ouvrière. Toute voisine, la Carrière, où nous conduit un arc de triomphe, avec les graves maisons qui bordent son rectangle, nous laisse l'idée d'une classe solide, fortement installée pour la défense sociale [2]. » Et je passe la troisième. Cette lourdeur, aérée ici de clarté française, s'associe fort bien à un principe de sérieux et de profondeur tel qu'il réside au foyer de la philosophie et de la musique allemande : « C'est peu d'avoir consciencieusement tourné autour d'une belle chose ; l'essentiel c'est de sentir sa qualité morale et de participer du principe d'où elle est née » [3].

Là est ce qui donne à la *Vallée de la Moselle* quelque chose d'un peu factice : une sensualité presque scolastique qui provoque, localise, exploite ses émotions, jouit avec méthode de tous les points de vue et de tous les incidents de la route. C'est Jersey, Haroué, Saint-Ger-

1. *Colette Baudoche*, p. 88.
2. *Id.*, p. 136.
3. *Id.*, p. 140.

main, — à l'état de couvents nomades. « Un tel paysage est une bonne leçon d'art, car rien n'y figure dont on ne discerne la nécessité, et la beauté sûre qui s'en dégage est faite du rapport d'utilité où vivent depuis une longue suite d'années tous ces objets que l'œil simultanément embrasse [1]. » Ce *leit-motiv*, l'équivalent du « ce qui m'a frappé » et qui lui répond comme les forts de Toul aux forts de Metz, revient une centaine de fois. A Igel Sturel et Saint-Phlin se rappellent que Gœthe a visité cette ruine romaine. Ils sont frappés de ceci que Gœthe, à chaque forme de l'activité, « savait trouver une place dans sa vision de l'Univers qu'il travaillait sans cesse à élargir... Dans ces dispositions, où les mettait le contact de Gœthe, à tout prendre avec sérieux pour en tirer de l'agrément intellectuel, Sturel et Saint-Phlin jouissaient que le pays fût riche en civilisations superposées » [2].

Il est dès lors naturel et intéressant que M. Barrès lorsqu'il va en Grèce, emporte avec lui cette méthode d'exploitation, de profit intellectuel et moral, qui contraste avec le goût hellénique de la vérité impersonnelle et générale, et répugne par là aux directions données à l'élite humaine tant par un Platon que par un Thucydide. Ce sont là les parties vraiment gœthiennes de M. Barrès. Le chapitre intitulé symboliquement : « Je quitte Mycènes » est consacré à l'Iphigénie de Gœthe, qu'il installe à Mycènes, naturellement, de même que Taine, au grand scandale de M. Barrès lui-même, l'installait à Saimte-Odile. L'Iphigénie, dont la rédaction définitive est un fruit du voyage de Gœthe en Italie, range les valeurs du *Voyage de Sparte* à la suite des valeurs gœthiennes du *Voyage d'Italie*. Ce que Gœthe « cherche en Italie, et ce qu'il obtient fût-ce des œuvres pseudo-antiques, c'est un secours pour mettre en œuvre l'énergie intime que madame de Stein et les leçons de la vie lui avaient communiquée... Le pédantisme et l'aplomb d'un Gœthe pourraient déconcerter. Gardons-nous de méconnaître sa magistrature. Il nous ouvre mieux qu'aucun maître la voie du grand art, en nous montrant que pour produire une plus belle beauté, le secret c'est de perfectionner notre âme. Gœthe travaille sans cesse à se développer en s'élevant. L'artiste est grand selon qu'il possède une imagination de héros. De là l'effort si raisonnable de Gœthe pour épurer, ennoblir continuellement sa sensibilité. Il nous est utile par l'exemple de sa vie mieux encore que par son œuvre.

1. L'*Appel au Soldat*, p. 353.
2. *Id.*, p. 355.

La société de Gœthe nous apprend à tirer parti sans vergogne des moindres éléments, à ne pas nous intimider, ni enfiévrer, ni désespérer »[1]. Cette dernière phrase servirait aisément de devise à toute l'activité de l'Allemagne depuis celle de ses universités jusqu'à celle de ses commerçants. Le roi-sergent appelait cela faire *ein Plus*. Et d'autre part rien de plus gœthien, en ce sens, que la méthode d'*Un Homme Libre*.

« Tirer parti » telle est la devise que ce Lorrain clairvoyant et volontaire propose du même fonds tant à la méthode égotiste du *Culte du Moi* qu'à la méthode nationaliste de la *Terre et les Morts* et des *Amitiés Françaises*. Dans la lettre, si intelligente, qu'écrit Rœmerspacher à Sturel pendant son séjour en Allemagne, il observe : « Je me figure que dans ce milieu allemand, on aurait pu tirer parti de Racadot et de Mouchefrin ; on n'aurait pas mis dans leur tête qu'ils devaient se mépriser s'ils n'étaient pas les rois de Paris[2]. » M. Barrès qui fait voyager Sturel en Italie ne l'eût pas envoyé dans une université allemande. Mais le robuste estomac de Rœmerspacher peut avaler tout germanisme, comme Gargantua mange les cinq pélerins en salade, et s'en nourrir. « Au contact de cette grande Allemagne, j'ai senti ma propre patrie et entrevu notre vérité[3]. » Et le dernier mot de sa lettre est : revanche...

Notons d'ailleurs que ce tournant, par lequel le culte du moi individuel se transforme si naturellement en culte du moi national, l'égotisme en nationalisme, a son équivalent dans une phase importante de la culture allemande. C'est le philosophe du moi, c'est Fichte, qui devient après Iéna le chef spirituel du nationalisme allemand, et les *Discours à la Nation allemande* nous le montrent concevant bien le moi germanique selon les images méthodiques et musicales qui lui ont servi à éprouver la réalité unique du moi individuel.

La méthode d'analyse et d'hédonisme d'*Un Homme Libre* se transporte en entier dans une doctrine nationaliste : « Sentir le plus possible en analysant le plus possible » c'est le premier principe auquel arrivent Philippe et Simon dans leurs réflexions de Jersey. Pareillement le sentiment national fondé sur la conscience de la terre et des morts doit se doubler pour M. Barrès, d'une doctrine. Le malheur est que, chez l'individu comme dans la nation, il est difficile et rare que les

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 178.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 35.
3. *Id.*, p. 43.

deux ordres, sentiment profond et analyse ou doctrine croissent en raison directe l'un de l'autre. M. Barrès a pu connaître dans le boulangisme un état de conscience politique où le sentiment était très fort, la doctrine médiocre ou nulle : la préoccupation de fournir cette doctrine fut même un des soucis principaux de M. Barrès entre 1890 et 1900. Inversement nous trouvons aujourd'hui dans notre atmosphère intellectuelle une doctrine politique monarchiste très forte, celle de M. Maurras, accompagnée, dans l'assentiment de ses partisans (là aussi il y a un trou par en haut), d'un sentiment monarchique assez faible.

Le nationalisme lorrain de M. Barrès est avant tout un sentiment nationaliste. Un Lorrain, homme des marches, peut être Français avec des nuances délicates, plus de conscience, de fraîcheur, de goût qu'un homme des provinces centrales. La qualité de Français est chez lui quelque chose de précaire et de menacé. La Lorraine divisée tragiquement en deux dominations ennemies, vaut pour donner le sens national comme une inscription bilingue pour éclairer la signification d'une langue. Telle est la leçon de la *Vallée de la Moselle*, moitié française moitié allemande, et c'est ce qui lui fournit dans l'œuvre de M. Barrès une place centrale. Ces Lorrains annexés, « voilà des exilés ! voilà des diminués ! A chaque pas sur ce territoire spolié, Sturel et Saint-Phlin constatent le déracinement de la plante humaine. Un beau travail des siècles a été anéanti [1]. » A côté de ce déracinement sous la cognée allemande, s'accomplit sourdement un déracinement sous l'esprit de Paris. Là, conquête imposée et violente, ici conquête acceptée, même sollicitée, mais celle-ci, pour M. Barrès, vient au secours de l'autre. De la Lorraine se volatilise et se perd, au lycée de Nancy sous l'enseignement de Paul Bouteiller, au lycée de Metz sous les leçons de Frédéric Asmus et de son collègue le Pangermaniste. « Que vaudraient-ils ces admirables patriotes du pays annexé si leur amour pour la France était raciné dans ce terrain universitaire, bon seulement pour qu'il y pousse des fleurs de cosmopolitisme ? Ils resteront autant qu'ils tiendront fort dans le sol et dans l'inconscient [2]. »

Cet inconscient qui formait au *Jardin de Bérénice* son terreau, M. Barrès l'a éprouvé comme le fondement et la nourriture d'une sensibilité lorraine et nationale, comme le moyen non plus d'un jardin

1. L'*Appel au Soldat*, p. 345.
2. *Id.*, p. 350.

égotiste, mais d'un Parc National aménagé sur le modèle de ce jardin. « J'ai essayé ces temps-ci, disait Philippe à Simon, au dîner qui les réunit avec Bérénice, le contact avec les groupes humains, avec les âmes nationales, et ce que j'en ai tiré, tu le verras, dépasse singulièrement toutes prévisions [1]. » Ce contact, d'ailleurs, Philippe et Simon l'avaient essayé ensemble, dans l'*Homme Libre*, à Saint-Germain. Mais c'est le *Jardin de Bérénice* qui lui donne sa figure délicate et vivante. M. Barrès a pensé un jour à une Bérénice de Tolède, mais il a pensé des années à une Bérénice de Lorraine, il a pensé la Lorraine comme une Bérénice, Bérénice délicate et froissée. Ce n'est point Colette, c'est Metz entière qu'il s'est plu à concevoir comme une épreuve nouvelle de l'enfant fine, nerveuse, humiliée d'autrefois. « Quelque chose d'écrasé, mais qui éveille la tendresse... C'est ici une caserne dans un sépulcre, mais c'est aussi un parfum, une manière de vieille province » [2]. C'est Bérénice devenue madame Charles Martin, une chose exquise et mélancolique aux mains indignes de l'Adversaire. « Metz est l'endroit où l'on mesure le mieux la dépression de notre force. Ici l'on est fatigué pour une gloire, une patrie et une civilisation qui toutes trois gisent par terre. Seul un cercle de femmes les protège encore » [3]. On se souvient du Musée du Roi René, de ce passé saisi dans l'acte qui le fait couler et résider désormais dans une présence féminine. Metz, c'est la voix française qui dit, comme dans la *Mort de Venise* : « Je fus humiliée. »

Sur son pays froissé, comme sur un Jardin de Bérénice agrandi, extérieur, une âme se penche et cherche une volupté triste : « Le sort, en me faisant naître sur la pointe demeurée française de ce noble plateau, m'a prédisposé à comprendre, non seulement avec mon intelligence, mais d'une manière sensible, avec une sorte de volupté triste, le travail séculaire qui pétrit et repétrit sans cesse ma patrie [4]. » Cette volupté triste devant quelque chose qui se défait, elle se portait entière, avec une bonne conscience, lorsqu'il s'agissait de l'amour et d'une beauté humaine périssable : « Une merveille qui est en train de disparaître ! Voilà le trait qui complique de fièvre toute volupté ! Etre périssable c'est la qualité exquise. Voir dans nos bras notre maî-

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 76.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 332.
3. *Colette Baudoche*, p. 15.
4. *Au Service de l'Allemagne*, p. 11.

tresse chaque jour se détruire, cela parfait d'une incomparable mélancolie le plaisir qu'elle nous procure. Il n'est point d'intensité suffisante où ne se mêle pas l'idée de la mort [1]. » Mais la Cité, qui est une chose vivante, et qui veut la vie, n'admet pas la riche mélancolie sur « la merveille en train de disparaître ». C'est même une des raisons pour lesquelles le sentiment patriotique, en matière de rendement poétique, de suggestion musicale, tourne court, alors que l'amour, la religion, la mort, l'humanité développent librement les sources de poésie. M. Barrès sait bien qu'il ne lui serait pas permis de compliquer d'une volupté à la Chateaubriand la blessure et le froissement de la Lorraine. Nous l'acceptons du sentiment de l'amour, qui a pour privilège la divine liberté, nous ne l'acceptons pas du sentiment de la patrie, qui, hors de ses lois strictes, se défait et perd sa raison.

Mais si nous démêlons ici, dans le terreau du *Jardin*, quelques racines du nationalisme de M. Barrès, l'arbre s'est levé, est allé loin dans la lumière. L'âme rétractile de *Sous l'œil des Barbares*, l'âme méthodique d'*Un Homme Libre*, l'âme voluptueuse et mélancolique du *Jardin* ont collaboré pour conduire M. Barrès à ce principe : tout considérer, tout penser du point de vue de la Lorraine. Il en est allé chercher le conseil en Grèce : « Je me suis aperçu qu'entre les romans que la vie me propose, la Lorraine est le plus raisonnable, celui où peuvent le mieux jouer mes sentiments de vénération [2]. » Il s'est concentré sur ce visage lorrain, il a repensé dans la langue propre d'une civilisation frontière et d'une province menacée toutes les idées dont avait vécu sa jeunesse. Il a poussé à la clarté, dans les *Amitiés Françaises*, la conscience d'un capital lorrain, dans les *Bastions de l'Est* la conscience d'une mobilisation et d'une défense lorraine. Il a dépassé le domaine sentimental de la volupté triste. « Il convenait, dit-il du jeune Philippe, de mettre une goutte d'amertume, quelques éléments réalistes dans son patriotisme, afin que ce ne fût pas le fade breuvage dont les sots se gargarisent et que les demi-clairvoyants rejettent, mais un âpre sentiment de la nécessité [3]. » Depuis, la nécessité a marché, s'est appesantie. Elle a sous ses chaînes de fer donné à tout patriotisme cette figure d'effort et d'âpreté. La France entière est devenue une Lorraine. « Alsace-Lorraine, fille de la douleur, sois bénie ! Depuis

1. *Du Sang*, p. 137.
2. Le *Voyage de Sparte*, p. 282.
3. Les *Amitiés Françaises*, p. 127.

quarante-trois ans, par ta fidélité, tu maintenais sous nos poitrines souvent irritées une amitié commune. Les meilleurs recevaient de toi leur vertu. Tu fus notre lien, notre communion, le foyer du patriotisme, un exemple brûlant. Aujourd'hui le feu sacré a gagné la France entière. Tu nous a sauvés de nous-mêmes. A nous de te délivrer, Rédemptrice [1]. » La délivrance est achevée, dans la joie je le sais, mais est-ce afin que le breuvage soit moins fade que subsistent tant de gouttes d'amertume et que Salammbô, le Zaïmph repris, demeure encore mélancolique devant son rêve accompli ? Peut-être l'esprit triomphant du vainqueur rendra-t-il moins, rend-il déjà moins, en harmonies barrésiennes, que naguère l'esprit froissé du vaincu. Que je cesse d'être froissé, disait M. Barrès jeune, et je ne produirais plus rien d'intéressant. Aujourd'hui que dans les éternelles luttes rhénanes c'est au tour du Rhin allemand d'être froissé, sera-ce aussi son tour de produire quelque chose d'intéressant ?

IV

L'ARBRE

Au couple de la Terre et des Morts, on pourrait joindre, dans le blason idéal de M. Barrès, cette image qui symbolise continuellement chez lui une vie réglée par eux : l'arbre. Elle revient aux occasions diverses comme le totem de ses cultes successifs. Son éthique se résumerait volontiers en ceci : Sois un arbre conscient, total, harmonieux ; vis en leur temps et à leur place ta vie de racines, ta vie de tronc, ta vie de branches ensoleillées. Dans les *Déracinés* Taine apparaît comme le maître des meilleurs entre les sept jeunes Lorrains, mais le maître de Taine lui-même, c'est ce platane de l'esplanade des Invalides qu'il visite dans sa promenade quotidienne. « Cet arbre est l'image expressive d'une belle existence... Il n'était pas besoin qu'un maître du dehors intervînt... Lui-même il est sa loi et il l'épanouit... Quelle

1. L'*Union Sacrée*, p. 79.

bonne leçon de rhétorique, et non seulement de l'art du lettré, mais quel guide pour penser ! Lui, le bel objet, ne nous fait pas voir une symétrie à la française, mais la logique d'une âme vivante et ses engendrements... Sans se renier, sans s'abandonner, il a tiré des conditions fournies par la réalité le meilleur parti, le plus utile [1]. » Le platane de M. Taine occupe, avec une très juste entente de la perspective, le centre des *Déracinés*, Idée d'une vie soumise à la terre, à l'opération profonde des racines obscures, à la fixation sans hâte de la lumière dans les masses de sa chevelure et dans le poids de son tronc lisse. Et tout cela, comme le motif arménien d'Astiné Aravian, se trouvait esquissé dans un morceau de *Du Sang* écrit en 1893, un an avant que M. Barrès commençât les *Déracinés* : *Amitié pour les Arbres* : « De la petite table où j'écris, par un coin de rideau levé, je vois, dans le jardin de mon voisin, un grand arbre, grave et patient sous la neige. Sous ce ciel bas et gris il paraît immense ; encadré par ma fenêtre, il m'emplit tout l'univers... Côte à côte nous nous transformons selon notre instinct. L'admirable force que la sienne, si sûre, si paisible ! Quel modèle pour un travailleur [2]. » Les *Déracinés* sont en effet l'œuvre la plus travaillée, la plus dense, — et peut-être la plus forte — de M. Barrès. Il nous plaît d'imaginer qu'elle fut conçue et composée dans la présence d'un bel arbre, et qu'un peu de cette présence descendit, s'incorpora dans l'œuvre.

Le meilleur et le plus solide des idées de M. Barrès a trouvé dans cette métaphore végétale une illustration, un appui. L'auteur des *Déracinés* est aussi redevable à la métaphore de l'arbre que Spencer l'était à celle de l'organisme social, Tarde à celle du cerveau social. Que la métaphore soit d'ailleurs aussi fossile que celle de l'organisme et du cerveau, M. André Gide l'a montré en quelques remarques justes que Rémy de Gourmont cita et commenta avec joie. Quoi qu'il en soit, et bien que sa santé lui vienne de ses déracinements, comme à M. Barrès lui-même, cet arbre idéal porte dans ses branches les fruits que la vie méthodiquement suivie, pensée, réglée, a produits en M. Barrès. L'arbre exprime chez lui une sorte de philosophie de la terre qui comporte quatre caractères : spontanéité, continuité, assimilation, discipline.

« Un arbre, sans rien soupçonner des belles théories de l'Ecole

1. Les *Déracinés*, p. 200.
2. *Du Sang*, p. 295.

forestière, sait mieux qu'aucun garde général quand il doit se développer, dans quel sens, selon quelle forme. C'est le secret de la vie, que trouve spontanément la foule [1]. » Tout le principal de l'œuvre de M. Barrès, le *Culte du Moi*, l'*Ennemi des Lois*, le *Roman de l'Énergie nationale*, les *Amitiés Francaises*, différents dans leurs conclusions, s'accordent à dénoncer les méthodes ou les sociétés qui soumettent les enfants ou les hommes à une discipline qu'ils n'ont pas choisie, au moins inconsciemment, c'est-à-dire qui est contredite par leur terre, leurs traditions, leurs vénérations. La Lorraine annexée est la figure sensible, en quelque sorte planétaire, de cet abus de la force, de cette violence faite à la spontanéité végétale. Elle requiert, excite chez M. Barrès les mêmes puissances de défense que celles qui arment le moi de Philippe contre Charles Martin, les méfiances de Sturel et de Saint-Phlin contre Bouteiller.

Contrarier chez un arbre ou chez un homme ses puissances spontanées, c'est briser sa continuité. « J'ai besoin qu'on garde à mon arbre la culture qui lui permit de me porter si haut, moi pauvre petite feuille [2]. » Un homme, une nation, sont essentiellement cela : une continuité. L'arbre qui se nourrit de façon continuelle alors que l'animal s'emplit par intervalles présente le symbole de cette continuité, telle que M. Barrès la revendique pour lui-même contre ceux qui, le voyant mal, comme un arbre en différentes saisons, lui reprochent d'avoir changé capricieusement. « L'école ne m'aida point. Je dois tout à cette logique supérieure d'un arbre cherchant la lumière et cédant avec une sincérité parfaite à la nécessité intérieure [3]. »

Spontanéité, continuité, sont données dans les productions de la nature. Mais pour les retrouver, pour les créer en nous-même alors que l'état social tend à les dévoyer ou à les briser, il faut une discipline. Un arbre, sans racines, n'est pas. Et, tout en conservant ce qu'il y a de juste dans la remarque de M. André Gide, notons que pour M. Barrès le racinement est très compatible avec la transplantation. Il loue M. Bourget de s'être raciné à Costebelle. Et ses ancêtres, Auvergnats transplantés, n'en sont pas moins Lorrains racinés. Par une discipline réglée sur notre terre, sur nos spontanéités reconnues, nous nous retrouvons ou nous nous donnons des racines : « Je fus écœuré de cette

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 91.
2. *Scènes et Doctrines*, p. 124.
3. *Un Homme Libre*, p. 233.

surcharge d'émotions sans unité dont je défaille, et je songeai avec amertume qu'il est sur la terre mille paradis étroits, analogues à celui-ci, où, pour être heureux, il suffirait d'être, comme mon amie, une belle végétation et de me chercher des racines [1]. » Ces lignes du *Jardin* prennent le rythme du *Qualis artifex pereo* ! Se chercher des racines, se faire une âme hamadryade, c'est se ramener à un paradis étroit, c'est obtenir, par une discipline, sur la plus petite surface, la plus grande profondeur. Mais la discipline ne s'exerce bellement que si elle doit saisir avec vigueur quelque chose qui lui résiste. Dans l'arbre, la profondeur des racines et la vastitude du feuillage se développent ensemble et par le même acte. Dans l'homme, qui est même, chez M. Barrès, un candidat toujours imparfait à la dignité d'arbre, il semble que l'un doive être sacrifié à l'autre, et la vie intérieure prend son intérêt, son pittoresque ou son tragique, de la lutte entre ces deux directions, vers la profondeur, vers la lumière : « La curiosité ! c'est la source du monde, elle le crée continuellement ; par elle naissent la science et l'amour » [2]. Suit l'apologue du jeune Touchatout, qui, ayant goûté du levain, s'envole par la fenêtre paternelle. N'est-ce point lui que M. Barrès retrouvera, cheval ailé, sur l'Acrocorinthe ? Mais ce cheval ailé, le héros grec veut le retenir, le discipliner. Dès le *Culte du Moi*, M. Barrès réagissait avec une méfiance nerveuse contre le dilettantisme, l'éparpillement, la critique. Il avait souci de construire, de préparer des fondations avec méthode, de se chercher et non de se fuir, de n'accepter le divertissement qu'avec mauvaise conscience. « Pour un véritable homme, la discipline, c'est toujours de se priver et de maintenir fortement sa pensée sur son objet. Rien de pire que des divertissements et des excitations de hasard, quand il faut veiller que toutes nos nourritures fortifient un dessein déjà formé » [3] Précisément ce vagabondage de l'imagination était peut-être le péril de M. Barrès, en puissance, en présence dans son intelligence, dans sa mobilité. dans le rapide et l'instable de ses associations. Il lui fallait pour frein le convertissement par l'examen intérieur. « J'ai horreur des apports du hasard, écrit-il dans le *Voyage de Sparte*, je voudrais me développer en profondeur plutôt qu'en étendue [4]. » « La curiosité

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 65.
2. *Id.*, p. 8.
3. *Amori et Dolori sacrum*, p. 63.
4. Le *Voyage de Sparte*, p. 12.

qui m'oriente vers Athènes m'est venue de mon dehors plutôt que de mon cœur profond [1]. » Il faut en effet, à Athènes, s'abandonner à certaines puissances de curiosité libre et désintéressée. « Qu'il arrive vite, le temps où des beautés derrière nous seront seules pleines, touchantes, sérieuses [2] ! » Mais d'autre part « jusqu'à mon extrême fatigue mon intelligence voudra chercher et conquérir des terres nouvelles, pour que mes activités profondes s'étendent, s'enrichissent, s'expriment par des formes de vie plus saisissantes. » Les deux rythmes de l'arbre, celui qui l'enfonce dans la terre, celui qui l'étend dans la lumière, reproduisent, allégorisent le dualisme, les directions de vie double que nous remarquions chez M. Barrès. Mais l'arbre ne se nourrit pas, ne prospère pas, sans cette diversité à ses racines, cette chimie complexe et savante du terreau que l'acte même de la vie est de surmonter, de prendre pour moyen d'une unité vigoureuse et tendue. Cette unité M. Barrès la cherche, plus qu'il ne la trouve, la voit plus qu'il ne la vit. Merveilleuse condition pour idéaliser l'arbre, pour en faire cette œuvre d'art, ce totem de la vie harmonieuse. Image littéraire, un peu, jardin du voisin plus que propre jardin. « De la petite table où j'écris..., je vois, dans le jardin de mon voisin, un grand arbre, grave et patient sous la neige... »

V

LA FIGURE DE LA MORT

« J'ai trouvé une discipline dans les cimetières où mes prédécesseurs divaguaient. » M. Barrès veut, en ces derniers mots, parler de la hantise romantique de la mort, celle qui prend un caractère hallucinatoire dans la poésie de Théophile Gautier et de Victor Hugo. La discipline lorraine et nationale est surajoutée comme une vue classique de l'intelligence et une décision de la volonté à une sensibilité diffuse, à une « divagation » (au sens mallarméen) sur la mort, qui garde sur M. Bar-

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 39.
2. *Id.*, p. 97.

rès toutes les vieilles puissances de l'incantation romantique. J'ai toujours aimé ce dialogue de Royer-Collard et d'un vieux haut fonctionnaire à visage lisse et fleuri qui l'entretenait au cours d'une soirée : « Moi, monsieur, je voudrais mourir subitement, sans le savoir. Et ma femme aussi. N'est-ce pas, Aglaé ? — Monsieur, cela est animal. — Comment ! monsieur, il vous plaît donc de penser à la mort ? — Tous les jours, monsieur. » M. Barrès a fixé sur la mort un œil intelligent et angoissé. Il a pu trouver dans la méditation sur les morts un principe de vie intérieure, mais, dans une vie plus intérieure encore, là où gouttent les sources profondes, cet artifice tombe : « Mes tristesses m'empoisonnent lorsqu'elles ont perdu leur lyrisme [1]. » Tristesses qui se tournent en une volupté lointaine, poisons qui composent les électuaires souverains : « Si l'on veut bien s'assurer de ses sensations, toutes nues, on reconnaîtra que la forme sensible de la vie, c'est la douleur. Pour moi, je connais les heures du jour et les saisons par l'angoisse, la beauté par un délire qui dure autant qu'elle m'enchante, l'histoire par mon désabusement et mes forces par mon usure [2]. » Une vie nerveuse trop rapide, qui accumule jusqu'à le distendre trop de désirs dans un instant, se tourne en douloureuse érosion : le remède est dans un ralentissement du mouvement vital, dans l'abandon aux espaces, dans la docilité fluente à laisser agir sur soi « les grands paysages modelés par l'histoire ». Mais en même temps que la forme sensible de la vie, la douleur en est la forme consciente. Nos sens retiennent ce que leur filet arrête de captif et de souffrant, non ce qui circule de vivant, de souple et d'aisé par leurs mailles. L'extrême sensation se confond avec l'extrême conscience. La douleur en nous brûlant éclaire nos profondeurs. Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé, tu ne me trouverais pas si tu ne m'avais perdu, telles sont les deux voix alternées du même chœur. La mort est donnée comme leur pointe nécessaire à toutes les formes aiguës de la vie.

Et, dans la sensation toute nue, la mort est déjà présente ; c'est à elle que M. Barrès s'arrête volontiers avec une âcreté voluptueuse. « Dans l'amour et dans la volupté, Sturel appréciait la tristesse charnelle qui suit » [3]. Et ce double de lui-même il le peint se détournant de son caprice pour s'enivrer de désillusion.

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 144.
2. Les *Amitiés Françaises*, p. 237.
3. L'*Appel au Soldat*, p. 488.

Désillusion de la chair et du sang à laquelle se joint une désillusion de l'âme, liée au labeur même et à la production de l'artiste. Celui qui, comme M. Barrès, se représente beaucoup, et avec une grande vérité, dans son œuvre, celui-là arrive à donner, à écouler, à mettre dans la circulation commune le meilleur de lui-même, à se retrouver appauvri auprès d'un foyer éteint. M. Barrès trouve dans le livre de M. Christomanos sur l'impératrice Elisabeth « cette magnifique image, lourde et sombre et qui fait miroir à nos plus secrètes pensées : « J'ai vu une fois à Talz une paysanne en train de distribuer la soupe aux valets. Elle n'arriva pas à remplir sa propre assiette » [1]. Et de cette loi inévitable un artiste pourra s'étonner comme d'une grand injustice : injustice de se vider en se donnant à autrui, de ne pas sentir un afflux correspondant à ce qu'il rend, de s'épuiser comme une nappe d'eau en train de se dessécher.

Engendrées d'un cimetière, les mêmes pensées peuvent aller du côté de la « discipline » ou du côté de la « divagation », du côté de la terre ou du côté de la mort. Sur une cime balayée d'air vivant, sur un toit du monde comme l'Aigoual, la goutte d'eau peut sous la plus insensible influence, et presque indifféremment, glisser sur un versant ou l'autre, vers une mer ou l'autre. Ainsi ce vertige des cimetières, cette vision de l'individu qui se défait, sont, au hasard, délicieux ou tristes, nourriciers ou stériles : « De la campagne, en toute saison, s'elève le chant des morts. Un vent léger le porte et le disperse, comme une senteur, et c'est l'appel qui nous oriente. Au cliquetis des épées, le jeune Achille, jusqu'alors distrait, comprit, accepta son destin et les compagnons qui l'attendaient sur leurs barques. La fatalité se compose dans les tombes. Le cri et le vol des oiseaux, la multiplicité des brins d'herbe, la ramure des arbres, les teintes du ciel et le silence des espaces nous rendent intelligible la loi de l'incessante décomposition [2]. »

Du Sang, de la Volupté et de la Mort faisait de la mort, sentie et colorée à l'espagnole, une figure, une condition de la vie intense et sensuelle, de la vie arrêtée et refluant sur un instant de plénitude et de passion. Mais en même temps qu'elle prenait pour M. Barrès son visage des cimetières et du 2 novembre lorrains, et qu'elle dégageait une discipline, la mort est devenue ce qu'elle est normalement pour la

1. *Amori et Dolori sacrum*, p. 187.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 527.

nature, une pente descendante et douce. « Cette période où, avec des sens épointés, une énergie moins aventureuse, nous commençons à accepter notre existence telle qu'elle, ses charges, ses responsabilités, c'est la préparation à la mort »[1]. Et c'est aussi une préparation à l'intelligence, à une arrière-vie qui pour un homme passionné d'énergie équilibre en poids serrés dans l'autre plateau de la balance le premier lot de sa vie ardente et multiple. « Souvent les approches de la mort et de l'usure affinent des hommes qui semblaient incapables de recueillement. A bout d'excitation, ils s'arrêtent ; leur désir décidément mort leur permet enfin d'écouter. Ils entendent le bâillement universel, l'aveu d'impuissance, l'à quoi bon qui fait le dernier mot de toutes les activités. Cette connaissance ne décolore pas l'univers : il est plus richement diapré sous les yeux avertis d'un Faust que sous le regard impatient d'un jeune brutal »[2]. On ne voit pas trop ce qu'il y a de si richement diapré dans un : à quoi bon ? Mais enfin M. Barrès se montre délicatement sensible à cette belle idée de la vieillesse qui se promène une lampe à la main sur le cimetière des émotions passées. « Le père d'Origène se levait la nuit pour se pencher sur la petite poitrine de son fils, en adorant la grâce cachée, le germe divin des belles moissons. C'est un geste charmant de respect, de confiance dans la vie et d'espérance. Mais, pour mon goût, je préfère peut-être à tous les jeunes arbres de la forêt un chêne séculaire. La vieillesse même d'un chien m'intéresse. Il me semble que toutes les promenades qu'il a faites, tous les bons morceaux qu'il a happés, toutes les compagnes qu'il a aimées lui tiennent compagnie, et que la pauvre bête, sur son tapis, auprès du feu, est riche des plus hautes émotions de sa race. Qu'est-ce donc s'il s'agit d'un prophète, d'un de ces hommes mystérieux qui ont reçu l'esprit de Dieu ? »[3]

La mort est le cas limite et privilégié de ce « froissement », de cette humiliation, que la sensibilité, ou la sensualité de M. Barrès met au principe de toute vie intelligente et complexe. Peu de ses femmes où l'amour ne soit quelque chose de souffrant (Bérénice), de pleurant (Marina), de froissé (Thérèse de Nelles) d'assassiné (Astiné Aravian) et cette misère féminine entretient chez l'homme un reflet d'intelligence à la fois complaisante et triste. Il faut, dirait-on, chez lui, que

1. Les *Déracinés*, p. 427.
2. *Amori et Dolori sacrum*, p. 11.
3. L'*Abdication du Poète*, p. 18.

l'amour finisse par la mort de l'autre. Cela est dans la chair et dans le sang. On songe à la mante religieuse, à ces insectes qui se dévorent après l'amour. Dans l'expérience d'amour qui termine *Un Homme Libre*, Philippe se demande : « Pourquoi n'est-elle pas morte ? La nuit, durant mes détestables lucidités, elle ne m'apparaîtrait plus comme un bonheur possible et que je ne sais acquérir. Elle serait un cadavre doux et triste, une chose de paix [1]. » Ses tristesses l'empoisonnent quand elles ont perdu de leur lyrisme ; c'est pourquoi à ces tristesses et particulièrement à celle de la mort il attachera pour les soulever de terre et les faire flotter dans le ciel idéologique, des ailes. Ce qui est mort, c'est ce qui est devenu définitif, ce qui tient docile sous les yeux de l'intelligence et dans les yeux de la rêverie. Ce sont les grands paysages modelés par l'histoire, tout ce qui accepte les déterminations de la pensée contemplative ce qui nourrit de passé humain et fait pleine comme un fruit mûr la terre sur laquelle se promène une pensée délicate. C'est l'ordre des émotions gratuites qui portent sur l'impossible et l'irréalisable, qui font de notre désir et de notre déception un principe de tranquillité, et de toutes nos morts intérieures, quotidiennes, ces cadavres doux et tristes, ces choses de paix : « Dans la douceur d'une église, on écoute couler le temps. Je convoque ici tous mes rêves, je les épure des médiocrités que nécessiterait leur réussite, et cependant que je mesure le néant de mes possessions, je me brûle des feux où je sais ne pouvoir jamais atteindre. Longues psalmodies intérieures, sentiment égoïste de l'existence, stérile remâchement, où nous revenons comme à notre refuge, après avoir participé aux émotions du vulgaire [2]. »

Ni le soleil ni la mort, disait La Rochefoucauld, ne se peuvent regarder fixement. Est-ce bien sûr ? Le soleil, lorsqu'il se couche, se contemple sans peine : la vapeur d'or et les lits de flamme douces qui l'entourent, comme un sable filtre une eau trouble, en décantent pour les yeux la lumière et ne le manifestent que par une bienfaisante beauté. La mort, elle aussi, se regarde fixement quand nous lui associons tout le décor dont la nature et l'intelligence savent envelopper la décomposition. C'est pour garder sans blessure les yeux sur elle, des yeux d'homme et de poète, que M. Barrès, selon la méthode de la composition de lieu, comme le soleil du soir à ses paysages de belles nuées l'incorpore à des lieux privilégiés, tire d'elle un principe

1. *Un Homme Libre*, p. 209.
2. Les *Amitiés Françaises*, p. 216.

de paix en la méditant, après les cimetières de Lorraine, à Versailles ou à Venise.

« Sous cette grande cathédrale effeuillée de Versailles et des Trianon, j'écoute, je vois ; je supporte tout un torrent d'indéfinissables beautés qui passe durant des heures sur moi. C'est dans le jardin du grand Trianon, plus bas que la terrasse, à la droite et au-dessus du grand escalier qui descend au canal qu'est une pelouse bien faite pour accueillir un cadavre et devant votre imagination l'épurer de ses parts répugnantes. Ici, enfin, j'accepte la mort. » C'est un jour d'automne de 1893, celui de l'enterrement de Gounod : « En quel endroit mieux qu'ici pourrait s'achever la destinée d'un musicien qui n'a plus qu'à restituer ses dons aux éléments ? »[1] C'est le lieu, c'est l'heure des musiciens, des Rousseau, des Chateaubriand. Le palais, les jardins construits par Louis XIV pour constituer la figure de l'État, le cerveau méthodique et réglé de la raison politique, deviennent, cet automne, l'orchestre profond des musiques de la mort. C'est à Versailles que le *Roman de l'Énergie nationale* se ferme brusquement, le jour d'extrême automne où Bouteiller et Sturel se rencontrent dans le parc, où la fissure française, les lézardes sur la séculaire maison, apparaissent tragiquement entre le disciple déraciné et le maître dévoyé : « Versailles, harmonieux symbole, contient toute la théorie de la discipline française ; un plan raisonnable et les siècles contraignent les pierres, les marbres, les bronzes, les bois et le ciel à n'y faire qu'une immense vie commune... Dans cette puissante discipline, quand les feuilles gelées à terre, les branches noires, les marbres rongés sous un ciel où courent les nuages, utilisent en beauté les apprêts de leur mort, et, précaires, vibrent ensemble comme un seul grand cœur, quel spectacle pitoyable deux Français tourmentés, qui n'ont plus une patrie où leur sang puisse refluer et se recharger d'amour ! »[2]

Mais Versailles, même le Versailles d'automne, grand sceau d'or qui pend par les soies historiques à la charte de l'unité et de la force françaises, défend, de ce bras qu'étend dans sa cour le Louis XIV de bronze, qu'on s'abandonne aux puissances du doux désespoir et à l'incantation des images funéraires. Les nuées multicolores qui drapent sur les horizons de l'âme le soleil mortuaire, à M. Barrès c'est Venise qui les donne.

1. *Du Sang*, p. 294.
2. *Leurs Figures*, p. 294.

Venise indécise, molle, diaprée, comme une méduse, comme la nuée de Polonius, et qui se prête docile à toutes les rêveries, beauté liquide, féminine, plastique, de laquelle se connaît le maître un esprit nomade et souple. Dans *Un Homme Libre* M. Barrès vient aux lagunes pour se « conformer » à Venise. Mais ensuite « aux attraits que cette noble cité offre aux passants, je substituais machinalement une beauté plus sûre de me plaire, une beauté selon moi-même [1]. » Dans sa construction religieuse autour du *Culte du Moi*, la Venise de ses jeunes années c'est l'*Église triomphante*, une photosphère idéale de lui-même, qui soit le Moi extériorisé et sur l'exemple de laquelle se réglera le Moi intérieur : « Au lieu de replier ma sensibilité et de lamenter ce qui me déplaît en moi, j'ordonnerai avec les meilleures beautés de Venise un rêve de vie heureuse pour le contempler et m'y conformer. » Tandis que la Lorraine lui offrait une image de lui-même par ce qu'elle gardait de timide et d'incomplet, Venise disposait une gerbe de feu pour développer ses désirs.

Déjà dans cette *Église triomphante* l'irréel et l'idéal se confondaient avec la mort, les figures du désir sans objet avec les nuances du rêve comme avec cette conscience de l'impossible qui nous montre pour seule fin logique une tombe. « Rêve fait de tous les soupçons de beauté qui me troublent parfois jusqu'à me faire aimer la mort, parce qu'elle hâte le futur [2]. »

Douze ans plus tard, dans la *Mort de Venise*, la ville des mers, sur laquelle les nuées d'été disposèrent un soir l'Église triomphante, ne dégage plus que les puissances nues et mûres, âprement conscientes, de la mort. L'Église triomphante est redevenue l'Église souffrante. C'est le moment où M. Barrès monte dans la gondole noire, atteint le fond de sa plus morne et plus lourde dépression, passe par cette chambre funéraire où le milieu de la vie paraît successivement enfermer pour un temps toute sensibilité romantique. Quand Sturel voyage en Italie « il avait à se plaindre d'une femme. Aussi éprouva-t-il la beauté des objets et de la nature avec plus de sensibilité » [3]. M. Barrès pense avoir à se plaindre de désillusions politiques (le dreyfusisme triomphe), d'échecs électoraux (M. Barrès qui a cessé d'être prophète à Nancy ne l'est point devenu à Neuilly)

1. *Un Homme Libre*, p. 171.
2. *Id.*, p. 164.
3. L'*Appel au Soldat*, p. 17.

et peut-être d'autres chagrins. Les sentiments qu'il apporte à Venise ne sont point très différents en nature de ceux que nourrit dans le parc de Versailles Bouteiller évincé par Suret-Lefort. Mais tandis que Bouteiller à Versailles « marche comme un loup maigre dans les bois de décembre » et ne cherche qu'à brûler dans l'air et la verdure l'âcreté de ses humeurs, un prince des lettres romantiques va prendre à Venise la suite de ses pairs, y marcher drapé comme Chateaubriand dans le crépuscule des villes mortes : « Ici, disait-il dans l'*Homme Libre*, se réfugièrent des rois dans l'abandon et des princes dans le marasme. Venise est douce à toutes les impériosités abattues . » [1] Il ne l'a point oublié, et douze ans plus tard il lui apporte son marasme pour qu'elle en fasse de la beauté. Alors, encore, c'est la ville de ceux « qui s'acceptent comme diminués, touchés dans leur force, leur orgueil, leur confiance » [2]. « Images constantes de notre échec qu'une ville dégradée nous met constamment sous les yeux [3]. » C'est « la musique monotone de chambre close qui berce un vaincu quand, sur la lagune, il se gorge de solitude. » La *Mort de Venise* est une « solitude » qui dans *Amori et Dolori Sacrum* s'équilibre par cette autre solitude : le *2 novembre en Lorraine*. Ainsi la Lorraine et Venise formaient, dès l'*Homme Libre*, les deux strophes alternées de son chant, là-bas de son chant de vie, ici de son chant de mort. Un long morceau, sur *Une Impératrice de la Solitude*, les réunit. Elisabeth d'Autriche prend ici la place de Marie Bashkirtseff : une Notre-Dame du Sleeping agrandie et parée de perles. Impératrices de la Solitude, c'est le nom que reçoivent à Venise, cristallisées de sels roses, les impériosités abattues : « En Italie, pour un jeune homme isolé et romantique, c'est Venise qui chante le grand air. A demi dressée hors de l'eau, la sirène attire la double cohorte de ceux qu'a touchés la maladie du siècle : les déprimés et les malades par excès de volonté » [4].

La présence d'une Venise sur la terre nous atteste, par des puissances de beauté, que la mort est liée à la vie au point de lui donner le meilleur de son sel et de sa saveur. Le Barrès de l'*Homme Libre* a épousé, comme du Bucentaure d'où tombait l'anneau d'or, sur la lagune de Venise l'Église triomphante. Mais, dans la *Mort de Venise*, une émo-

1. L'*Appel au Soldat*, p. 181.
2. *Amori et Dolori sacrum*, p. 111.
3. *Id.*, p. 113.
4. L'*Appel au Soldat*, p. 22.

tion plus délicate est d'épouser en elle cette Église souffrante, d'en faire un reposoir aux luttes médiocres de l'Église militante : « Au terme d'un livre fameux, Condorcet, qui vient de tracer le tableau des progrès de l'esprit humain, déclare : Cette contemplation est pour moi un tranquille asile où le souvenir de mes persécuteurs ne peut pas me poursuivre. Cette phrase qui me touche vivement ne me vint jamais à l'esprit quand j'essayais de m'imaginer la Venise glorieuse, mais plusieurs fois elle exprima délicieusement ma pensée intime, tandis que j'errais aux solitudes de la Venise vaincue. Le génie commercial de Venise, son gouvernement despotique et républicain, la grâce orientale de son gothique, ses inventions décoratives, voilà les solides pilotis de sa gloire ! Nulle de ces merveilles pourtant ne suffirait à fournir cette qualité de volupté mélancolique qui est proprement vénitienne. La puissance de cette ville sur les rêveurs, c'est que, dans ses canaux livides, des murailles byzantines, sarrasines, lombardes, gothiques, romanes, voire rococo, toutes trempées de mousse, atteignent, sous l'action du soleil, de la pluie et de l'orage, le tournant équivoque où, plus abondantes de grâce artistique, elles commencent leur décomposition »[1]. Ce tranquille asile que Condorcet, fils du XVIIIe siècle, cherchait dans la contemplation des progrès de l'esprit humain, un romantique du XIXe siècle, un héritier de Chateaubriand le cherche dans la contemplation de la mort et de l'humanité qui se détruit. La beauté sensuelle qu'évoquent et font lourdes ces phrases de musique, c'est la beauté de ce qui va cesser d'exister. Un Condorcet peut oublier vraiment ses persécuteurs, en pressant contre son cœur, comme une postérité, l'avenir, en se pressentant ce qu'il deviendra, le père spirituel d'Auguste Comte. Mais n'est-ce point le souvenir de vos persécuteurs qui dans cette beauté de la mort vous hallucine, le souvenir de vos ennemis, et l'image de la force, ennemie de vous, qui est en vous ? Achèverez-vous de mourir là-bas des coups qu'ils vous ont donnés ?

Peut-être non... Comme au fil serpentin du Grand Canal, après ce tournant équivoque un autre tournant équivoque. « Le centre secret des plaisirs, tous mêlés de romanesque, que nous trouvons sur les lagunes, c'est que tant de beautés qui s'en vont à la mort nous excitent à jouir de la vie »[2]. Souci de la vie intérieure qui cristallise autour de

1. *Amori et Dolori sacrum*, p. 21.
2. *Id.*, p. 36.

cette pensée de la mort ; jouir de la vie extérieure qui s'en détache voluptueusement, comme une barque quitte la terre, par le contraste ; jouir enfin comme d'un ordre et d'un chœur, du groupe de ces beautés qui s'en vont à la mort dans un tourbillon de musique.

C'est ainsi que M. Barrès réunit, comme leur noyau intelligible, au centre de ces beautés, le Conseil des Dix romantiques qui, après les rois exilés de Candide, ont promu Venise à son éminente dignité de mélancolie poétique. Chateaubriand, Gœthe, Byron, Musset, George Sand, Léopold Robert, Taine, Wagner. Les dix sont ici neuf, parce que la place du dixième est réservée, — M. Barrès sait et le lecteur voit à qui. Il semble d'abord que ce dixième manque : en réalité, M. Barrès n'a demandé aux neuf que des traits pour que chacun d'eux reçoive le visage du dernier, soit incorporé, comme les intercesseurs de l'*Homme Libre*, à son Église intérieure. M. Barrès figure les Dix de Venise en se plaçant entre deux glaces, en énumérant les visages qu'il s'aperçoit ; les Dix sont tous où il est, il peut taire sans fausse modestie le nom du dixième.

C'est Chateaubriand et Gœthe qui à Venise « cherchaient des formes pour incarner avec plus de noblesse une idée d'exil ».

Byron. C'est le méchant, l'amateur de souffrance, le néronien que tout romantique porte en lui. Ainsi, dans les sept Lorrains des *Déracinés*, où M. Barrès a extériorisé et poussé à leurs conséquences ses propres possibilités, il y a celui qui est amené à tuer, à lutter pour la vie selon l'instinct primitif, Racadot. Byron « a fait souffrir, torturé tout le monde autour de lui : il a aussi exprimé les plus nobles idées. C'était très naturel qu'il y fût sensible. Dans chacune de nos tourmentes françaises, n'avons-nous pas vu des personnages qui étaient, en même temps que des bandits, les êtres les plus accessibles aux grandes causes généreuses et capables de se faire tuer pour elles ? »

Musset, l'impaludé-type de Venise, et George Sand. George Sand qui dans les Dix s'oppose à Byron comme Saint-Phlin, parmi les Sept, est placé au pôle opposé à Racadot. « J'admire dans la romancière apaisée du Berry une racinée qui, des déracinements mêmes dont elle pâtit, sut faire sortir une démonstration très forte que l'acceptation d'une discipline est moins dure, au demeurant, que l'entière liberté. » Un des plaisirs que Venise ménage à M. Barrès, c'est que dans ce monde de pierres et de couleurs lui apparaît plus fine, plus attendrie et plus végétale l'image de la Lorraine. Il faut cette vie des lagunes, de reflets et d'eau pour projeter plus intense l'idée de racines terrestres.

Léopold Robert, suicidé par un amour désespéré pour une princesse d'Italie qui porte le nom de Bonaparte. « Ce printemps de 1835 est magnifique de sentimentalité romantique. C'est le suicide de Léopold Robert qui brûle avant de mourir les lettres de sa princesse ; c'est la rupture de Vigny avec madame Dorval ; c'est le conflit de Musset avec madame Sand. Et l'on remarque qu'à deux de ces fièvres le paludisme de Venise collabore activement. » On imagine bien l'auteur d'*Un Amateur d'Ames* retrouvant dans le paludisme de Venise la suite de ses fièvres et plaçant une image de sa tragédie intérieure dans le sillage de ces princesses romantiques.

Théophile Gautier, sur le nom de qui chante, élémentaire et nu, un peu ingénu et gros, le motif du voyage. Cette musique, qui fut la sienne, M. Barrès en une jolie page à la façon des programmes de concert essaye de la résumer : « Un homme s'imagine qu'il serait mieux où il n'est pas. » Et de ses désillusions, de ses impossibilités, « cette nostalgie, cette grande fatigue que cause une perpétuelle et vaine tension de l'âme... Il se convainc que toute la terre est gâtée, et sans cesser de poursuivre les parties excellentes qu'elle conserve, il éprouve un dégoût fait de saturation et d'exigence, parce qu'il voudrait participer à la civilisation totale dont il croit que ces parties sont des survivances fragmentaires. » Cet appétit de totalité qui veut compléter la Lorraine originelle par la Venise marine, le Callot que dans la gravure de Lemud une bohémienne mène à l'Italie, et cette union des contradictoires qu'est le maximum d'analyse avec le maximum de sensation, tout ce barrésisme est ici fort bien transposé sur la personne de Gautier. deulement, là où Gautier, gros bonhomme pittoresque qui flotte à la Sérive, est agi par les circonstances, M. Barrès les utilise, les exploite, les domine par une méthode.

Taine, qui vint rêver sur un banc de marbre du quai des Esclavons. N'est-il point, lui aussi, une possibilité qu'imaginerait de lui M. Barrès, une valeur analogue à celle de Rœmerspacher à côté de Sturel ? M. Barrès, qui convoque, sur la lagune, à l'occasion de ses mécomptes, tout le conseil romantique des dégoûtés de la vie, se souvient que ce dégoût toucha et saisit fortement aussi le raisonnable M. Taine. Contre ce dégoût Taine s'abrite dans une tâche, un travail systématique, se réfugie dans les palais d'idées qui paraissent à M. Barrès si froids, si inconfortables à habiter. « Sa peur de la vie ne lui permit jamais les expériences préalables. » M. Barrès qui jugeait dans l'*Homme Libre* que rien ne fut jamais pensé d'estimable hors d'un fauteuil, épouse sur

le banc dur et froid des Esclavons l'attitude de M. Taine : « Nul homme réfléchi ne peut espérer. Acceptation de l'échec, connaissance que toute vie, nécessairement, implique un échec, voilà qui enrichit le sens de cette Venise considérée comme le refuge des vaincus. »

Wagner enfin qui, malheureux d'un amour impossible, vient composer à Venise le deuxième acte de *Tristan*. Là c'est Venise qui se défait, s'annule dans la musique, dépose Wagner au rivage sonore, et n'est plus ensuite que « la barque qu'il repousse après avoir touché la rive... Dès lors, Venise, tu nous deviens inutile... Effondre-toi sous la lagune. Que les grandes ondes de l'océan musical s'épandent, que les vagues sonores noient et anéantissent tous les accidents. » Le Conseil des Dix est suspendu entre ces deux musiciens, Chateaubriand et Wagner. Et la *Mort de Venise* est certainement une des belles musiques de la prose française. Ces pages, comme l'eau sur le canal derrière une gondole en fête, sont trempées, saturées de musique. Du pressé, de l'essentiel : c'est écrit dans la volupté de dépasser tout l'oratoire, de sauter les images et les idées intermédiaires, de n'être plus que les étoiles d'artifice en pluie dans une « ville qui fait sa splendeur, comme une fusée au bout de sa course, des forces qu'elle laisse retomber ». On a besoin d'un effort pour retrouver sous cet écroulement de roses le sentiment ingrat et la sèche péripétie qu'elles recouvrent : un échec électoral. Dans les dernières pages de *Leurs Figures* Sturel et Bouteiller promènent au long du grand Canal de Versailles des sentiments parallèles : « Je souffre dit Sturel du mépris de Saint-Phlin, de Rœmerspacher, de Suret-Lefort, de Mme de Nelles, qui me tiennent pour un révolté. — Je souffre dit Bouteiller de l'affront que m'a fait mon parti ; si je pense au succès de Suret-Lefort qu'applaudit à cette heure la Chambre, je ressens les tortures d'un amant qui sent qu'à cette minute sa maîtresse caresse son rival [1]. » Au fil du Grand Canal de Venise M. Barrès redit les mêmes plaintes, mais nourries des rythmes de Chateaubriand et des musiques de Wagner : « Ville vaincue, convenable aux vaincus. Comme un amant abandonné au lit de sa maîtresse, glisse toujours vers le centre où leurs corps réunis d'un poids trop lourd ont pesé, le véritable voluptueux dans Venise revient toujours à quelques psaumes monotones... Tel un sultan dépossédé, dans les villes bleuâtres de l'Asie, des femmes que la nuit embellit, des roses que la nuit parfume, du jet d'eau que le sérail

1. *Leurs Figures*, p. 293.

endormi fait plus secret, ne reçoit que des confidences sur l'insolence de ses ennemis triomphants »[1].

A Venise Musset vit son double, l'étranger vêtu de noir qui lui ressemblait comme un frère. Là il semble que les puissances intérieures s'extériorisent, que l'âme se dédouble comme les palais dans l'eau. Là M. Barrès voit et nomme ses images, neuf étrangers vêtus de pourpre. La vie de l'âme, la vie des yeux se fondent, s'unissent échangent leurs reflets, hors du monde solide, dans la féerie de feu et d'eau : « Qui pourrait être pleinement malheureux s'il trouve dans la souffrance une suite indéfinie de régions où s'enfoncer et s'enrichir ? Tel le chalut, au soir d'un dragage remonte à bord d'un navire le butin phosphorescent des grandes profondeurs »[2]. Aussi, plus loin que la musique, dans ces régions extrêmes où la vie nue s'épure en des schèmes, ce sont des images de la danse, de la danse entre des étoffes lumineuses, qu'appelle pour désigner la pointe dernière de douleur et de volupté, M. Barrès. Quatre bayadères de Bénarès animent les sentiments qu'il dérive dans la lagune. « L'une murmure : Tout désirer. L'autre réplique : Tout mépriser. Une troisième renverse la tête, et belle comme un pur sanglot, me dit : Je fus offensée. Mais la dernière signifie : Vieillir. Ces quatre idées aux mille facettes, ces danseuses dont nous mourons, en se mêlant, allument tous leurs feux, et ceux-ci, comment me lasser de les accueillir, de m'y brûler, de les réfléchir ? »

Le froissement, l'humiliation, l'échec, — le feu du désir, l'âcreté du mépris, la blessure de l'offense, l'usure de la vieillesse, animent sur une sensibilité, comme un crépuscule vénitien, toutes les nuances du lyrisme : « O mort, disait grandement et froidement Bossuet, nous te rendons grâce des lumières que tu répands sur notre ignorance. » La mort à Venise ne diffuse pas cette lumière égale de dialectique et de tradition qui tombe de la grande chaire louisquatorzienne, elle participe de toutes les couleurs merveilleuses et fondues par lesquelles la poésie romantique vient retrouver, par un tour savant, Tiepolo, Véronèse et Giorgione, et les mosaïques byzantines, et les verreries de Murano, et réalise cet état de connaissance qui tire de la défaite par la mort une victoire sur la mort.

1. *Amori et Dolori sacrum*, p. 108.
2. *Id.*, p. 117.

LIVRE III

LES FIGURES DE ROMAN

I

LES VIES POSSIBLES

Si fortement qu'il soit tourné vers lui-même, M. Barrès n'en a pas moins écrit des romans peuplés de personnages vivants. La plupart de ces personnages nous apportent des lumières sur lui, et ils ne sont pas lui. Ou plutôt ils sont lui virtuellement. Le romancier ou l'auteur dramatique qui anime les individus de son œuvre les fait avec ses possibilités à lui, ses « moi » latéraux, comme la femme fut créée d'une côte de l'homme. Il oscillera dès lors entre deux extrémités. Ou bien il créera avec son sang et son cœur des personnages qui seront lui-même, sauf qu'il parlera à la troisième personne : tel l'Adolphe de Benjamin Constant. Ou bien il les créera, avec son imagination, de vapeurs et de fantaisies situées au lointain de lui-même, comme ses utopies : c'est le cas de tous les auteurs dramatiques et des grands romanciers constructeurs de vie, comme Balzac, Flaubert, George Eliot ou Dostoiewsky. Entre les deux, telles figures qui représentent l'auteur reconnaissable, mais idéalisé, comme le Saint-Preux de la *Nouvelle Héloïse* ou le Dominique de Fromentin, ou Lelia ; telles autres qui sont faites avec des parties abstraites et recomposées de lui, comme Julien Sorel et Fabrice Del Dongo. Sur cette ligne glissante et graduée on peut situer facilement M. Barrès.

D'autant plus facilement qu'il amène en lui cet état littéraire à la pleine conscience. La vie multiple, la vie double, sont données dans sa nature : tantôt il les goûte voluptueusement, tantôt il accomplit un effort méthodique, énergique, à moitié réussi, pour s'ordonner et s'unifier. Mais précisément la vigueur de cet effort est en raison directe de la diversité et de la divergence de ces directions. Pour un homme doué d'imagination, voilà un excellent état d'âme où créer avec ces directions des personnages intéressants.

L'idéal serait évidemment de vivre également toutes ces vies, et, puisqu'elles peuvent se résumer en deux versants opposés, de sentir le plus possible en analysant le plus possible ! « Le paradis c'est d'être

clairvoyant et fiévreux [1] ». Mais il est aussi difficile de réunir les deux natures que les deux sexes. L'imagination aidera un Racine ou un Flaubert à se faire, pour épouser flexiblement la nature féminine et pour l'incarner dans un personnage vivant, une âme féminine. L'art fournit ainsi un substitut de cette bi-sexualité qui devrait, nous le sentons obscurément, appartenir à l'être complet. Il en est de même des deux natures, celle de sensation et celle d'analyse. M. Barrès compare l'image de Bérénice à « ces œufs de Pâques, dit-il, dont les couleurs m'émouvaient si fort que je ne voulais pas les manger [2] ». Voilà bien le choix malgré tout nécessaire entre sentir et analyser. L'analyste est celui qui ne mange pas ses œufs de Pâques, le sensitif est celui qui les mange, mais alors, pour celui-ci, ils deviennent des œufs ordinaires et n'ont plus rien de pascal. Heureusement l'imagination est là. L'analyste évoque et goûte le plaisir qu'il aurait à manger ce bel œuf qu'il garde, et le sensitif, après le repas, reste mélancolique devant son rêve accompli. L'une des deux natures demeure toujours pour l'autre un idéal, un demain, une possibilité de sortie. Quand M. Barrès — et en général quand un artiste — vit l'une, il crée un personnage qui vive l'autre. Après avoir proclamé, à Jersey, qu'il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible, il ajoute : « Je remarque que pour analyser avec conscience et avec joie mes sensations, il me faut à l'ordinaire un compagnon. » Le compagnon c'est le support de l'analyse. Le même ne pourrait porter à la fois et dans leur plénitude les deux fruits.

Il est des âmes qui réalisent dans cet exercice de l'imagination, dans ce romanesque souverain, une vie parfaitement heureuse. Tel n'est point le cas de M. Barrès. La culture de la seule imagination lui figure une fumée de rôti qui laisse sec le pain mangé dans son odeur. « C'est un grand dépit d'être enfermé dans un corps et dans un siècle, quand on se sent les loisirs et le goût de vivre tant de vies [3] ». Accumuler ainsi, comme des essences, plusieurs vies, plusieurs idées de vie, voilà au fond l'existence de l'homme de lettres. Si ces essences coexistent, elles ne sont que dans l'imagination, et restent vaines. Si l'une est réalisée et d'autres sacrifiées, ces autres crient misère. Telle, dit-il, « cette trop forte vie parisienne qui créait en moi la volonté,

1. *Un Homme Libre*, p. 41.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 17.
3. *Un Homme Libre*, p. 70.

mais laissait en détresse des parts de ma jeunesse [1]. » Une manière de cultiver à la fois ces parts fut pour lui de mener ensemble ou successivement plusieurs existences, d'assoler en matière d'égoculture : vie politique, vie littéraire, et d'autres. Quel que soit le succès de cette méthode au point de vue de l'intensité et de l'intérêt d'une existence humaine, elle entretient, comme la gymnastique et la lutte quotidiennes, une grande souplesse, la souplesse même qui se transpose naturellement dans l'art de M. Barrès, lui permet de composer des personnages substituts de lui-même, et de mettre en culture sous d'autres noms ces parts de sa jeunesse et de ses autres âges, qui autrement se fussent stérilisées.

Ces parties, demeurées en lui à l'état d'exigence irréalisable d'être, à l'état de malaise, à l'état de poids, leur sortie au jour sous d'autres visages qui les vivront idéalement fait pour l'artiste une manière de libération : « J'écrivais pour mettre de l'ordre en moi-même et pour me délivrer, car on ne pense, ce qui s'appelle penser, que la plume à la main [2]. » Une fois mis dehors sous cette forme, ils cessent de vous tourmenter. « J'envoyais chacun de mes rêves brouter de la réalité dans le champ illimité du monde, en sorte qu'ils devinssent des bêtes vivantes, non plus d'insaisissables chimères, mais des êtres qui désirent et qui souffrent [3]. » C'est l'exercice naturel d'une âme d'artiste : des rêves qui prennent de la chair et du sang, comme les ombres autour du sacrifice d'Ulysse.

Des êtres qui désirent et qui souffrent, mais qui épargnent peut-être du désir et de la souffrance à celui qui les crée. Pour atteindre à ces jeux supérieurs de l'art, il faut avoir le sentiment du jeu. « Je me suis morcelé en un grand nombre d'âmes. Aucune n'est une âme de défiance ; elles se donnent à tous les sentiments qui les traversent. Les unes vont à l'église, les autres au mauvais lieu [4]. » Avant de vouer définitivement aux unes sa vie politique, M. Barrès veut sauver au moins en imagination les autres. Avant d'écrire le *Roman de l'Énergie nationale* et de se représenter en Sturel, il lui plaît d'écrire l'*Ennemi des Lois* et de décorer André Maltère de parties de sa sensibilité qu'il serait dommage de laisser perdre. Dans chaque *Qualis artifex pereo,*

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 31.
2. *Un Homme Libre*, préf. de 1904, p. 6.
3. Le *Culte du Moi*, p. 54.
4. *Un Homme Libre*, p. 219.

l'accent pèse sur *artifex*. Il s'agit de le faire vivre avant de le tuer, et, une fois mort, de vivre encore de son souvenir et de sa belle image.

La création artistique porte, comme son lointain et son air respirable, ce jeu libre et souverain qui permet à l'artiste de surnager, de se mouvoir sur son œuvre : « Nul endroit, dit de Ravenne M. Barrès, plus désigné pour s'abandonner à l'âcre plaisir de se désintéresser de tout et de se sentir sans attache réelle avec aucune des passions auxquelles nous nous consacrons [1]. » Ainsi ce qu'il y a de supérieur, de libre en M. Barrès, le moi futur toujours suspendu aux pointes du moi présent, rompt par quelque côté les attaches avec les personnages vivants, charnels et passionnés qui l'incarnèrent un instant. Mais nous ne nous éprouvons que comme le support et la suite de passions diverses auxquelles s'ajoute la passion de les dépasser et de nous mépriser. De même, la suite des personnages créés par la belle imagination de M. Barrès nous fournira, image d'un peuple intérieur, une coupe intéressante sur lui, complètera et rectifiera celle que l'analyse critique peut de son côté prendre directement. Cette vie possible tient aux mêmes attaches que la vie réelle et se dispose sur le même plan. Et, malgré sa richesse pittoresque, elle doit figurer pour une ardente personne humaine une vie d'ombre. Tous ces fragments possibles nous donneront l'image d'une magnifique harmonie brisée, nous conduiront vers un Moi idéal dont la plénitude de nuée suspendue exclut l'existence réelle. « Toute vraie richesse, disait Charles Demange, est dans le cœur de l'homme ; il ne doit aimer dans les êtres que des allégories. » Une sensibilité élevée dans les tapisseries du roi René est portée à ne présenter les figures qu'elle met au jour, même Ehrmann ou Baillard, que comme des allégories d'elle-même ; tout au moins sera-ce pour nous une hypothèse commode de les voir sous ce jour. Car Demange, après avoir écrit cette phrase, évoque le mythe des Danaïdes : victimes du particulier, de l'analyse, dont chacune ne connut que son mari, le tua — dut puiser dans son urne à elle de l'eau qu'elle ne buvait pas, qu'elle écoulait au néant, dans un tonneau percé : « Qu'elle eût été belle, la large expansion de cinquante hyménées en un seul, plus haut, toujours plus haut, dans l'azur égyptien, près du désert que rien de visible n'emplit ; au lieu de cette chute mesquine et perpendiculaire d'une passion fragmentée, maladroitement conduite. »

1. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, p. 219.

II

SIMON

Il n'a été question jusqu'ici que de Philippe, qui est le double de M. Barrès. Philippe, dans les trois idéologies, sort de lui-même en se créant ces deux variantes, Simon et Bérénice, « les deux plus belles raquettes pour exciter son imagination. » Chaque individu, homme ou femme, dans ses disponibilités profondes, a de quoi se traduire sur le mode majeur ou sur le mode mineur, en génie mâle ou en génie féminin. Il semble que M. Barrès ait construit Simon en abstrayant, groupant et coordonnant ce qu'à l'époque du Culte du Moi il trouvait en lui de plus masculin et de plus sec, tandis qu'il faisait de Bérénice l'expression docile de son ordre sentimental et féminin.

C'est, Simon, un Philippe aussi intelligent, mais plus volontaire et plus net, plus sceptique en pensée et plus décidé en acte. « Une sensibilité peu poussée mais très complète, qui me ravit, bien qu'elle manque d'âpreté [1]. » M. Barrès a fait modeler Rœmerspacher par l'Allemagne, Sturel par l'Italie, de grandes parties de lui-même par Venise et l'Espagne : Simon est un type anglais, et il indique une voie qu'avec plus de renseignements sur l'Angleterre et de rapports avec les Anglais, M. Barrès aurait pu suivre. Bonne figure britannique de l'égoïste sain, bien installé dans son être, sa fortune, son milieu. « Les soins dont j'entoure la culture de ma bohême morale, c'est à sa tenue, à son confort, à son dandysme intérieur qu'il les prodigue. Vous ne sauriez croire quel orgueil il met à trancher dans les questions de vénerie [2]. » Pour nourriture intellectuelle « des notions abondantes et froides de Spencer à débrouiller pendant six mois. » Un jeune Anglais bien né représentait pour Taine le meilleur type humain d'aujourd'hui, et Simon a de quoi acquérir la considération de M. Paul Bourget. Mais il incarne une capacité d'égoïsme que la sentimentalité un peu frêle de Philippe tolère difficilement chez les autres. « Cet odieux

1. *Un Homme Libre*, p. 28.
2. *Id.*, p. 87.

sentiment de la dignité ! cette morgue anglaise ! cette respectabilité qui n'abandonne pas son Spencer lui-même ![1] » Ajoutons que M. Barrès vit alors dans le culte de Michelet, et qu'il figure en Simon le moqueur qu'il porte en lui pour rire de ses expériences. Etudiant de la rue Saint-Guillaume, Simon « est un historien d'une réserve extrême. Il collectionne et cite les petits faits, sans consentir à recevoir d'eux cette abondante émotion qui pour moi est toute l'histoire [2]. » Un type équilibré et court « intéressé par la vie (amour des forêts et du confort) et la précision scientifique (philosophie anglaise) [3]. »

Simon, c'est la partie calleuse et sèche de la sensibilité de M. Barrès. *Un Homme Libre* la définit, l'éclaire, la liquide. Simon, quand il reparaît dans le *Jardin de Bérénice*, comprend « encore ce qu'est la vie intérieure, mais il ne croit plus qu'aux satisfactions des choses... C'est là que j'avais été sur le point d'en arriver [4]. » Dans la lettre qui termine *Un Homme Libre* et qui fait pendant à celle de Sénèque à la fin du *Jardin*, nous assistons au *Qualis artifex pereo* de Simon, qui précède d'un livre celui de Philippe : « Vous êtes entré dans une carrière régulière ; vous utiliserez notre dédain, qui nous conduisit à Jersey, pour en faire de la morgue de haut personnage ; notre clairvoyance, qui fit nos longues méditations, deviendra chez vous un scepticisme de bon ton ; notre misanthropie, qui nous sépara, une distinction et une froideur justement estimées de ce monde sans déclamation où vous êtes appelé à réussir. Nul doute que vous n'arriviez à proscrire pour des raisons supérieures ce que le vulgaire proscrit, et à approuver ce qu'il sert [5]. » Il paraît ici que cette carrière régulière est tout simplement la Carrière, pour laquelle l'ancien élève de la rue Saint-Guillaume est bien indiqué. Mais, dans le *Jardin*, Simon affirme décidément sa vraie destinée ! « Moi, dit-il, je me fais hobereau après avoir médité sur les autres vies et parce que c'est encore de celle-ci que s'accommode le mieux mon dégoût d'effort et ma pénurie d'argent [6]. » Philippe, lui aussi, va faire une fin : le *Jardin* se termine sur la demande de concession d'un hippodrome suburbain, parce que s'en accommodent

1. *Un Homme Libre*, p. 145.
2. *Id.*, p. 128.
3. *Id.*, p. 42.
4. *Le Jardin de Bérénice*, p. 78.
5. *Un Homme Libre*, p. 224.
6. *Le Jardin de Bérénice*, p. 74.

son goût de réussite et son besoin d'argent. Mais le hobereau constituera une valeur durable dans la littérature barrésienne, et Galland de Saint-Phlin tournera au bien, à la satisfaction de sa grand'mère et à l'édification de Sturel un état où M. Barrès arrête en Simon ce que, par manque de foi en lui-même, il a pu craindre de devenir : de l'individualisme à bout de souffle, et de l'égotisme en liquidation.

III

BÉRÉNICE

Le *Jardin de Bérénice* est le livre le plus complexe et le plus délicat de M. Barrès. La création de Bérénice émerveilla en son temps les plus raffinés. Moréas y retrouvait la manière de conter de nos fabliaux, ce en quoi il se trompe ; mais la subtilité, la complexité et la vie des allégories y rappellent le *Roman de la Rose*. Nous sommes bien dans le musée du roi René. Si la rose allégorisait l'amour, Bérénice allégorise le Moi au moment où, comme une chaîne de montagnes sous le couchant, il va prendre avant de s'éteindre toute sa gamme de nuances et de pierreries, — le Moi dans tout son beau jardin d'émotions, sa réceptivité féminine. « Telle que j'ai imaginé cette fille, elle est l'expression complète des conditions où s'épanouirait mon bonheur ; elle est le moi que je voudrais devenir. Or pour une âme de qualité, il n'est qu'un dialogue, c'est celui que tiennent nos deux moi, le moi momentané que nous sommes et le moi idéal où nous nous efforçons [1]. »

Ce moi idéal où s'efforce M. Barrès avant de se résigner au *Qualis artifex pereo*, il le compose avec des plans d'images sympathiques, des symboles différents et qui s'éclairent les uns les autres, s'associent et se muent comme les teintes d'une même couleur.

Image de ce qu'est Philippe, mais image aussi de ce qu'il n'est pas : c'est-à-dire image de ce qu'il est en rêve et en pensée, de toute une délicatesse sentimentale à laquelle il renonce par l'impossibilité de la

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 118.

concilier avec une vie complète et solide. Il s'en délivre par le *Jardin*, comme il s'est délivré par le Simon de l'*Homme Libre* de la nature inverse. Bérénice, Moi idéal, c'est une imagination caressée : « Eûtes-vous jamais un sentiment plus ardent des arbres verts et des eaux fraîches que dans la paperasse des bureaux ? Jamais plus le goût d'une passion vive qu'au soir d'une journée de confus ébats ? Cette petite fille contentait le besoin de sincérité et de désintéressement qui grandissait en moi, tandis que je me soumettais aux conditions de ma réussite [1]. » Phrase dure à la Retz, grain de sable qu'on mord avec un beau fruit et qui crie sous la dent.

Mais que Bérénice, l'enfant qui « fait d'une défaillance une beauté » nous initie à cette méthode ! En elle trois motifs s'enlacent et se confondent : c'est une petite fille complaisante et mélancolique, c'est le musée du roi René, c'est l'inconscient qui s'agite dans la foule qu'émeut alors une campagne électorale. Trois puissances qui présentent ce caractère commun de ne pas être pour elles-mêmes, mais de figurer une matière délicate, séduisante et docile entre des mains désabusées. Le « protecteur » de la petite Bérénice est à la fois Dieu le Père, le roi René et un vieux monsieur. Mais Dieu le Père et le roi René ne sont là que pour figurer le « Moi idéal » du vieux monsieur et le proposer au-dessus du vieux monsieur aux respects de Bérénice : « Bérénice considérait qu'il est de puissants seigneurs à qui l'on ne peut rien refuser, mais elle ne perdit jamais le sentiment de ce qu'elle valait elle-même [2]. » Tout dans la nature de Bérénice et des symboles au centre desquels elle est placée se prête passivement à l'*artifex*, à l'arbre qui assure ses racines, cherche sa nourriture, explore et palpe son terreau.

Une petite fille, le musée du roi René, la foule... Philippe à tous trois demande avec des alternatives de passion et de lassitude, de sécheresse et d'ironie, ce qu'ils peuvent offrir : la sensualité, l'intelligence, la popularité. Ce sont les figures de ces danseuses de Bénarès qui paraissent dans la *Mort de Venise*. A chacune il a donné des traits, des reflets qui la confondent avec les deux autres. Et Bérénice se tient au centre de ces reflets, comme leur simple interférence, leur rapport, et qui sans eux ne serait rien, « parmi ces beautés finissantes qu'elle vivifiait de sa jeune énergie et qui lui faisaient une âme chimérique [3]. »

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 64.
2. *Id.*, p. 28.
3. *Id.*, p. 24.

De l'un à l'autre reflet, de l'un à l'autre plan, un glissement continuel, à l'imitation parfaite d'un feu vivant, entretient comme un mouvement de feuillage dans un arbre, comme une respiration dans une poitrine, l'aisance ingénue et l'alchimie ingénieuse d'un symbolisme fluide. Nul part nous ne satisferons mieux le goût paradoxal des abstractions animées.

Cette campagne électorale dans laquelle Bérénice est prise, elle ne provoque pas chez Philippe le sentiment de l'action, mais celui de l'inquiétude, de la mélancolie, de l'extrême vie intérieure. Toujours le sentiment des arbres verts et des eaux fraîches dans la paperasse des bureaux. Mais enfin Bérénice est destinée précisément à faire participer cette campagne à cette inquiétude, à cette mélancolie, à cette vie intérieure. Ce qui plaît à Philippe dans le paysage d'Aigues-Mortes et dans Bérénice, ce n'est point seulement leur atmosphère fiévreuse, ce sont les attaches par lesquelles cette terre et cette fille prolongent et préparent une continuité historique. Elle est la fleur d'où mûriront les fruits d'une philosophie et d'une politique nationalistes.

On voit en elle le fin crochet par lequel la vie présente se lie à cette continuité, et fait de la continuité. Vers 1892, on parlait beaucoup de la Vie, on rêvait à la Vie comme les enfants à la lune. Nul symbole n'a épousé plus fidèlement que Bérénice le dessin, la coulure de la Vie. Bérénice, dit Philippe à Simon, « ne te parlera que de M. Transe ; elle croit regretter le passé ; simplement dans un effort douloureux elle enfante quelque chose qui sera mieux qu'elle. Par cette tension que lui donnent son chagrin et son regret sans réalité, elle atteint un objet qu'elle n'a pas visé[1]. » C'est cette tension qui se résoud en petites secousses, qui fait de Bérénice Petite-Secousse : ce déclenchement imprévisible qui à tout moment transforme en du nouveau un pathétique sentiment du passé. « Reconnais en moi la petite secousse par où chaque parcelle du monde témoigne l'effort secret de l'inconscient ; où je ne suis pas c'est la mort, j'accompagne partout la vie[2]. » La vie qui s'oppose à la logique, aux cadres, aux spécialités, à tout ce qui tient sous le signe de l'ingénieux opportuniste Charles Martin. « La société entière se transformera bien plus par malaise et sous la poussée des circonstances que par la logique et à la suite de ses apô-

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 83.
2. *Id.*, p. 115.

tres [1]. » Cultiver, analyser ce malaise, épouser consciencieusement cette poussée des circonstances, sentir vivants et poétiques en lui le travail de l'inconscient et l'âme des foules, c'est le genre d'exercice et d'excitation que Philippe demande tant à sa campagne électorale qu'à ses méditations sur Bérénice. De cette même campagne électorale faite à Nancy avec M. Barrès, M. Paul Adam a tiré cette Bérénice extérieure, bousculée et diffuse, mais pleine d'intérêt qui s'appelait le *Mystère des foules*. On y retrouvait même certains motifs du *Jardin*, par exemple l'âne, figure du peuple : *e il popolo, utile, paziente et bastonato*.

Le *Jardin* était destiné à témoigner « qu'un goût profond pour les opprimés est le développement logique du dégoût des Barbares et du Culte du Moi », comme dit la préface. « Mon inclination ne sera jamais sincère qu'envers ceux de qui la beauté fut humiliée : souvenirs décriés, enfants froissés, sentiments offensés [2]. » Bérénice assume ces humiliations avec toutes les nuances de l'histoire, de la douceur, de la mélancolie. « Elle était née sans aucun goût pour refaire la société, ni même la contester ; puis les tableaux du roi René lui avaient enseigné que l'Univers est un vaste rébus. C'est ainsi qu'elle avait accepté dès sa dixième année tant de familiarités qui convenaient peu à son âge [3]. » Passive et résignée, elle ne découragera rien de la timide et secrète tendresse. Et le *Jardin* fleurit comme le poème de la tendresse inemployée. Inemployée par l'être social de Philippe ; ce qu'il appelle les conditions de sa réussite ne lui permettent pas cette tendresse, sinon à la dérobée et avec une mauvaise conscience. On peut recéler beaucoup d'êtres moraux, beaucoup de possibilités de vies refoulées, mais une seule vie s'adapte entièrement à notre manière d'être, à notre corps. Si la tendresse n'est pas physique, si la voix et les yeux ne l'accompagnent pas, elle restera à l'arrière-plan dans la vie intérieure. Elle se portera là où elle n'a pas à faire effort et à vivre, sur les êtres soumis, dociles et sans défense. Les petites filles, disait l'ami (qui devint gaga) de M. Barrès « seules font voir intacte la part de soumission que la nature a mise dans la femme et que gâtent les premiers succès mondains [4]. » Bérénice à Aigues-Mortes demeure cette petite

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 11.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 31.
3. *Id.*, p. 41.
4. *Id.*, p. 17.

fille, emploie sa soumission à s'étendre sur la table psychologique. C'est cela que Philippe aime en elle, c'est pour cela que Philippe s'aime en elle. Quand Bérénice l'a quitté, il recueille un chien égaré, agissant toujours « avec douceur envers un être qui avait de beaux yeux et de la tristesse [1]. » Seulement il ne faut pas que cet être ait une âme à lui, que sa part de soumission soit entamée, qu'il soit gâté par le succès, il faut qu'il soit maintenu humilié : « Je pleurais dans la solitude, dit à Philippe l'ombre de Bérénice, mais peut-être allais-je me consoler : tu me poussas dans les bras de Charles Martin pour que j'y pleure encore [2]. » Charles Martin fait de Bérénice sa femme légitime, et prétend qu'elle soit heureuse : il va changer l'étang aux belles fièvres en marais de carpes. Bouteiller a appris aux élèves du lycée de Nancy que Bérénice est « une fin en soi ». Voilà les Adversaires. Il faut que Bérénice soit toute « à l'instinct et à la race » qui en même temps qu'ils la maintiennent intéressante et pleurante fournissent l'essentiel de ses idées à un programme politique.

Tout poète, tout écrivain délicat et complet éprouve une fois au moins le besoin de formuler une somme de la nature féminine, telle qu'il la conçoit idéalement, telle qu'en fermant sa paupière au dernier jour il en emportera l'image : la Graziella de Lamartine, l'Eva d'Alfred de Vigny, la Salammbô de Flaubert, l'Hérodiade de la poésie symboliste. Bérénice demeure dans l'œuvre de M. Barrès ce confluent de tout ce qu'il éprouve de féminin dans son moi idéal, de tout ce qui dans l'ensemble contradictoire de la nature féminine lui paraît particulièrement mériter la tendresse, suggérer des musiques, de l'émotion, de la beauté. Les œuvres conçues sous un tel signe demeurent ordinairement, comme les enfants de l'amour, les plus favorisées, celles que le sentiment public se plaît à marier au génie de l'auteur. Certes Bérénice est descendue moins profondément dans les couches populaires et dans le public des livres à bon marché qu'*Aphrodite*. Mais, pour l'opinion littéraire, elle demeure liée plus qu'aucune de ses autres créations au nom de M. Barrès. Elle est chère entre toutes aux barrésiens d'autrefois, elle permet l'ironie aux adversaires dont M. Barrès s'est formé au cours de sa vie politique une riche collection. Les uns l'aiment en Bérénice, les autres aiment Bérénice contre lui. Se promène-t-il aujourd'hui volontiers dans un jardin où l'âne et les canards

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 104.
2. *Id.*, p. 119.

sont devenus vieux, où les massifs sont outragés par les pierres que de mauvais voisins y ont jetées, où les visiteurs du dimanche ont laissé des os et des journaux graisseux ? Le voit-il pareil à cette villa dont Delrio voulut que l'on fît un hôtel, « afin que ce lieu étant profané par n'importe qui, par tout le monde, les souvenirs en fussent restitués à l'universel et possédés par personne ? » Peut-être bien.

Mais par là Bérénice serait rendue à sa vérité. Le *Jardin de Bérénice*, le *Qualis artifex pereo*, n'était qu'un passage, et Bérénice qu'un moyen : « A interroger son Moi dans son accord avec des groupes, Philippe en prit le vrai sens. Il l'aperçut comme l'effort de l'instinct pour se réaliser. Il comprit ainsi qu'il souffrait de s'agiter, sans tradition dans le passé et tout consacré à une œuvre viagère [1]. » Bérénice aide ainsi M. Barrès à sortir du viager ; elle est la petite secousse qui le tire vers ses destinées, l'élan qui en suscitant devant lui l'image d'une foule encore passive, le consacre ou du moins l'achemine à une œuvre durable. Mais la petite fille formée entre les tapisseries du roi René figurait déjà de l'authentique nature française. Elle atteste en M. Barrès l'ami de Michelet, de cet homme qui, par la sympathie d'une âme entre toutes féminine, dégagea les puissances féminines, souples, tendres, enthousiastes de notre histoire. Nous reconnaissons son visage, nous voyons en elle le peuple français, en sa finesse souffrante, en son âme artiste tel exactement qu'il s'élève de l'*Histoire de France* et de l'*Histoire de la Révolution*. Nous pensons à l'art délicat du XIVe siècle, à la sculpture amenuisée, souriante et libre de Reims. Nous nous sentons sur ces confins de la tendresse, de la sécheresse et de l'ironie qui permettent les jeux les plus sincères, les plus dépouillés, les plus vifs de notre âme autochtone.

1. Le *Culte du Moi*, p. 32.

IV

ANDRÉ MALTÈRE

Le *Qualis artifex pereo* du *Jardin* était un faux départ puisque l'*Ennemi des Lois* suivit *Bérénice*. Avant de liquider l'*artifex* M. Barrès a voulu le pousser à son paradoxe logique. Il a exprimé dans André Maltère l'élégante et sèche hypothèse d'un Barrès indifférent aux conditions de sa réussite, soucieux seulement de se développer dans la plus lucide conscience, réduit en somme à une sorte d'espace à deux dimensions.

C'est le jeu de sa passion la plus tendre et en même temps du moqueur qui surveille en riant ses expériences les plus ardentes, — moqueur au rire duquel il doit d'avoir été ramené vers un centre plus profond. Il semble que dans l'*Ennemi des Lois* M. Barrès qui va devenir avec le *Roman de l'Énergie nationale* un ami intelligent des lois, et qui dans le *Voyage de Sparte* ne lira *Antigone* qu'avec un voile sur le visage, se débarrasse, en la mettant à nu pour la railler, d'une part surabondante, gênante, inutilisable, de sa sensibilité. Il abat, pour sculpter sa statue, un gros morceau de marbre : mais comme il serait dommage de le laisser perdre, il commence par sculpter dans un esprit libre de fantaisie ce déchet, il y fait ses écoles, et revient, mieux informé, à sa statue principale.

L'*artifex*, avant de mourir, veut avoir comme l'Abbesse de Jouarre son heure de plénitude et de totalité. En André Maltère M. Barrès tente l'expérience, poussée comme dans un laboratoire, d'une vie double parfaite, — d'une vie double qui d'un certain point de vue se ramène à une vie unique. Elle est faite en effet d'une sensibilité réduite à la pure sensualité, et d'une intelligence conduite à la liberté la plus entière. Or la sensualité et l'intelligence, à leur état parfait et nu, participent d'une même nature de volupté : ils sont comme les deux attributs d'une substance unique. Ils participent de l'être sans chaînes et sans lendemain. Un Saint-Evremond, un Sainte-Beuve, un Gourmont nous en font sentir aisément les points communs. La flamme unique et lucide où se mêlent les deux puissances devait tenter M. Barrès.

Le Lazare du *Jardin* était obligé de choisir entre les voies du fanatisme en Gaule et du dilettantisme avec Néron. M. Barrès voyant en ce choix une pénible nécessité de carrière, André Maltère lui fournit une occasion de le différer, et l'image d'un monde où il pourrait être indéfiniment différé. Ce professeur de l'École des Hautes Études mène, sur ce terrain de l'anarchie et du socialisme où il rencontre les sympathies de Claire Pichon-Picard, une vie de fanatisme logique, et il conduit à de pareilles extrémités avec la princesse Marina une vie de dilettantisme sensuel. Ce fanatisme et ce dilettantisme sont transposés dans l'ordre idéologique familier à M. Barrès. André Maltère fait de l' « optimisme humanitaire » avec Claire Pichon-Picard, et du « vice sentimental » avec Marina. N'oublions pas en effet que si le Lazare du *Jardin* dut vraisemblablement débarquer en Gaule avec une pacotille d'instruments d'optique, André se laisse traiter par Marina, tout sec, de « marchand de participes ». M. Barrès l'a peut-être voulu professeur afin de le liquider rapidement et sans regret.

Dans l'ordre de l'intelligence, c'est un indépendant. « Je révise les principes de l'éthique avec autant de liberté que tel autre ceux de l'économie politique : c'est le droit de chacun de collaborer ainsi à la réfection des mœurs [1]. » M. Barrès écrira plus tard qu'en morale tout ce qui n'est pas aussi ancien que l'humanité est une erreur. Mais André Maltère termine sa plaidoirie devant le tribunal par ces mots : « Je me crois d'une race qui ne vaut que pour comprendre et désorganiser » [2]. Avant de déclarer « décidément insoutenable » le nihilisme intellectuel, il était bon que M. Barrès essayât de le soutenir jusqu'au bout. Il semble passer chez les jeunes juifs si intelligents de la *Revue Blanche* comme Sainte-Beuve à travers le Saint-Simonisme.

Un voyage en Allemagne avec Claire Pichon-Picard sert d'illustration à ces jeux intellectuels. Mais c'est — naturellement — à Venise qu'André pousse à l'extrême avec Marina ceux de la sensualité, « ses insomnies, ses cauchemars, ses nerfs brisés que seule calmait la chaleur de ce corps jeune de femme, tandis qu'elle veillait des nuits entières pour le servir et l'adorer ! » [3] C'est une Venise pleine de voluptés, de fièvres, de fruits, de vin et de fleurs. « Ivre de beauté forte et de

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 11.
2. *Id.*, p. 15.
3. *Id.*, p. 90.

l'éclat de tous ces garçons et de toutes ces filles nés pour les caresses, il s'enfonçait hors de soi-même dans une noblesse où il eût voulu confondre et évanouir tous les sexes de toutes les races qui pullullent et tourbillonnent de désir sur la face de la terre »[1]. Mais, comme dans Bérénice, la pente la plus naturelle et la forme la plus ordinaire de la sensualité chez ce professeur et cette étrangère, c'est un écoulement de larmes. Quand les larmes de Bérénice allaient sécher, Philippe l'a poussée entre les bras de Charles Martin afin qu'elle y pleurât encore. Et quand Bérénice meurt, Philippe recueille un chien perdu. Il est naturel que dans l'*Ennemi des Lois* Bérénice, l'instinct, la petite chose attristée et dévouée à la mort, qu'il faut consoler et aimer, se retrouve dans Velu I et Velu II. Le jardin de Bérénice devient ce verger entouré de hautes futaies où André, Claire et Marina « processionnaient au soleil levant parmi des enfants et des bêtes, sous la direction de Velu II, leur moniteur ». C'est le laboratoire de la sensibilité nouvelle. Ce parc s'oppose à ce muséum, temple exécrable de la science et des lois, fondé par Pichon-Picard et où le Velu frôle la vivisection, comme le *Jardin* où Philippe cultive ses tristesses, ses fièvres, et celles de Bérénice contraste avec les canaux aménagés et les viviers à carpes rêvés par Charles Martin à la place des étangs du Bas-Rhône. Le Nordau de *Dégénérescence* dénonçait comme un signe évidemment morbide ce qu'il appelait la zoophilie de M. Barrès. N'exagérons pas. Mais enfin c'est au temps du *Jardin* et de l'*Ennemi* que M. Barrès apparut comme l'authentique prince de la jeunesse : et l'enfant Bérénice amorce une sensibilité de vieux monsieur, comme le Velu complaît à une sensibilité de vieille fille. Ces petites filles et ces chiens ne disaient rien de bon au lourd Nordau. Il ne comprenait point ce que M. Barrès appelle « le secret merveilleux : le sérieux qui couvre et qui permet toutes les fantaisies ».

Il ne me souvient plus si c'est de *Fortunio* ou de *Mademoiselle de Maupin* que Théophile Gautier disait que c'était le dernier livre où il se fût exprimé extrêmement et franchement : depuis, écrivait-il à peu près, j'ai dû déférer au *cant* et me mettre au pas des idées reçues. Il serait bien exagéré et bien injuste de transporter cet aveu à M. Barrès, dont le racinement, le développement en profondeur, le considérable et sérieux et loyal effort d'esprit, qu'attestent les *Déracinés*, méritent d'être regardés à un autre point de vue. Mais enfin André Maltère

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 87.

peut être dit dans une certaine mesure, son *Fortunio* : « Je m'accuse, déclare-t-il dans sa défense au tribunal, de désirer le libre essor de toutes mes facultés, et de donner son sens complet au mot exister. Homme, et homme libre, puissé-je accomplir ma destinée, respecter et favoriser mon impulsion intérieure, sans prendre conseil de rien du dehors. Nulle dépendance, une vie aisée, l'entière harmonie avec les éléments, avec les autres hommes et avec notre propre rêve, voilà quel besoin m'agite, et le satisfaire, c'est toute ma conviction [1]. » Le livre se termine par une note qui montre M. Barrès, pour avoir donné à Maltère l'épithète de goethien, rabroué par M. Bourget, lequel « tient pour du désordre l'action d'hommes qui ne possèdent une vue nette ni de ce qu'ils détruisent ni de ce qu'ils édifient. » (M. Maurras nous a fait sentir depuis que ce point de vue de M. Bourget était fort raisonnable). M. Barrès, désireux de maintenir le goethisme de Maltère, remarque pour le rapprocher du maître de Weimar que celui-ci « acceptait la vie et même, ce qui est le trait essentiel, sympathisait partout où il distinguait une force qui s'épanouira. » Bien que la façon dont M. Barrès explique le mot de Gœthe : « J'aime mieux commettre une injustice que supporter un désordre » soit vraiment insoutenable, ces dernières lignes éclaircissent la direction où l'*Ennemi des Lois* et la figure d'André Maltère engageaient en 1893 M. Barrès. Il ramenait toute valeur vraie à la vie directe et nue, à un développement indépendant émané tout entier de l'intérieur. La vie intérieure posée avec ce parti de franchise et de pureté implique les possibilités les plus diverses, et cette logique de la vie, cette logique des arbres qui « pour s'élever étagent leurs ramures » peut fort bien faire commencer à M. Barrès les *Déracinés* sur le bureau où sèchent les épreuves de l'*Ennemi des Lois*.

1. L'*Ennemi des Lois*.

V

LES RACINES BARRÉSIENNES DES DÉRACINÉS

L'*Ennemi des Lois* et les *Déracinés* posent en effet sur des plans différents le même problème, le seul après tout qu'ait jamais traité M. Barrès : celui de la formation d'un être. Le *Culte du Moi* le traitait du point de vue d'un individu. Les *Bastions de l'Est* le traitent du point de vue de la collectivité lorraine. Individu et collectivité sont d'ailleurs, ici, des opprimés qui se libèrent, à qui l'on propose une méthode pour se libérer. Le *Roman de l'Énergie Nationale*, et particulièrement les *Déracinés*, qui en forment le massif solide, analysent un de ces états d'oppression, l'état de sept individus, victimes d'une mauvaise méthode d'éducation, la méthode contraire à celle qui aboutit au verger idéal de l'*Ennemi des Lois*, contraire à celle qui, mise au point autour d'un petit garçon de chair et d'os, s'éclaircira avec les *Amitiés Françaises*.

« Nos collégiens, disait l'*Ennemi des Lois*, surchargés d'acquisitions intellectuelles qui demeurent en eux des notions, non des façons de sentir, alourdis d'opinions qui ne sont pas dans le sens de leur propre fonds, réapprendraient du chien la belle aisance, le don d'écouter l'instinct de leur moi. Faire des actes spontanés, suivre sans lutte son âme perfectionnée par tant de siècles d'éducation morale, user enfin de ces beaux trésors amassés, ah ! c'est la méthode de la vie bienheureuse [1]. »

Les *Amitiés Françaises* ne manquent point de donner au jeune Philippe ce moniteur, un professeur velu. C'est Simon le chien, appelé à tenir auprès du petit garçon une place analogue à celle de l'autre Simon près du Philippe de l'*Homme Libre*. Simon le chien donne au petit Philippe des leçons non seulement d'aisance et d'instinct, mais de nationalisme. C'est un chien français, peut-être lorrain, qui hérisse son jeune maître contre l'étrangère allemande, la *Fraulein*. Ainsi Philippe a appris du chien à écouter l'instinct de son moi individuel autant qu'ethnique. On peut placer les *Amitiés Françaises* dans le

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 206.

sillage de Rousseau. Quand Voltaire écrivait au Génevois qu'après l'avoir lu il se sentait des envies de marcher à quatre pattes, il pressentait avec justesse certaine direction de cette pédagogie.

Les *Déracinés* développent l'histoire de sept Lorrains auxquels a manqué une telle éducation, et qui sont victimes de l'éducation inverse. Au lieu de Velu II ou de Simon pour moniteur, ils ont eu pour maître le professeur Bouteiller... Ces maximes : Fais des actes spontanés, suis sans lutte ton âme perfectionnée par tant de siècles d'éducation morale, use de ces beaux trésors amassés, furent remplacées pour eux par la maxime Kantienne : Agis toujours de façon que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle. A l'heureuse spontanéité d'une éducation ingénue, *in hymnis et canticis*, entre des animaux et des fleurs, fut substituée chez ces sept internes lorrains une éducation entre des murs froids, qui fixa leur raison sur des abstractions, leur énergie sur des buts chimériques. Un chapitre du livre montre M. Taine dans sa vieillesse se mettant à l'école d'un platane voisin des Invalides. Ce platane, plus encore que le chien velu, figure le moniteur d'une formation idéale. Mais nos Lorrains manquent de la première condition qui (selon une arboriculture mal informée) les rendrait de beaux arbres : ils sont des déracinés.

Les *Déracinés* forment probablement le sommet de l'œuvre de M. Barrès, le grand plateau plein d'espace et de lumière où l'on se promène longuement et d'où les vues sont larges. Nulle part plus qu'en ce panorama, placé entre les deux versants de sa montée juvénile et de sa descente vers les belles plaines, il n'a jeté d'expérience, de talent, d'humanité. Il semble qu'il y réalise un de ses rêves de Venise. Le livre est débordant d'intelligence comme un plafond de Tiepolo est débordant de lumière. Même dans la contexture de l'œuvre on retrouverait un peu la technique d'un bel art vénitien. La beauté étant la lumière, cela se meut entre des valeurs savantes de lumière et d'ombres, depuis cette lumière d'Orient allumée sur Sturel par Astiné Aravian jusqu'au trou d'ombre infect où pourrit entre des préparations anatomiques le sacrifié Mouchefrin. Un portrait étudié de M. Taine, beau comme ceux de Lamartine et de Balzac, y représenterait même l'art des grands figurateurs vénitiens de l'homme. En écrivant les *Déracinés* dans la force, l'intelligence, la maturité et la joie, M. Barrès s'est senti à nouveau en l'atmosphère où l'*Homme Libre* mettait son Église triomphante.

Le *Roman de l'Énergie Nationale* aurait pu demander son titre à une parole (et au grand acte) de Napoléon : « La carrière ouverte aux talents ». Les sept bacheliers lorrains qui arrivent à Paris comme M. Barrès y arriva vers 1887, pour y gagner culture, jouissance, considération, gloire, suivent l'appel d'air impérial qui continue à s'exercer sur la France comme un vent puissant sur une plaine nue où rien ne l'arrête. En ces sept Lorrains, c'est encore lui-même que M. Barrès a peint, ce sont encore des parties ou des possibilités de lui, comme l'étaient Simon, Bérénice, André Maltère, qu'il a fait vivre en chair et en sang, et non plus sur les champs héraldiques de l'idéologie, mais dans l'intrigue et la bataille parisiennes. C'est lui-même, mais commandé par tout un ordre politique et littéraire à trois temps qui s'appellent : Napoléon, Julien Sorel, Bouteiller. Napoléon, professeur d'énergie, — Julien Sorel, l'élève de ce professeur — Bouteiller, l'idéologue qui adapte à la pensée de 1885, à la France de la République opportuniste, les cadres napoléoniens.

A peu près à l'époque des *Déracinés* Ernest la Jeunesse écrivit un livre dont le titre seul m'est resté dans la tête : l'*Imitation de Notre Maître Napoléon*. Les *Déracinés*, groupés autour du chapitre *Au Tombeau de l'Empereur* pouvaient recevoir ce titre. Dans un lot de bacheliers lorrains, M. Barrès en a choisi sept qui, à différents titres, ne sont pas de ceux qui se résignent et se classent, mais de ceux qui veulent commander, arriver, être des capitaines. « Sept Lorrains notables, c'est-à-dire chez qui les impressions peuvent prendre une forme individuelle et les idées développer toutes leurs conséquences, » au contraire d'un reste qui « marqué par le régime du lycée, se confondra avec la vaste vie qui sait faire des galets avec les quartz les plus durs [1]. » Ce sont des morceaux de Napoléon, de la monnaie qui porte derrière l'exergue : République française, la face impériale. « Au tombeau de Napoléon professeur d'énergie, jurons d'être des hommes » dit Sturel [2], et le premier qui jure c'est Mouchefrin « le petit Mouchefrin qui s'était glissé au premier rang ». Napoléon professeur d'énergie « telle est sa physionomie définitive et sa formule décisive [3]. » Un homme nu, une force souveraine devant une magnifique carrière, voilà l'image que le jeune Bonaparte, médité fiévreusement, propose

1. Les *Déracinés*, p. 35.
2. *Id.*, p. 232.
3. *Id.*, p. 22.

à des imaginations. Un individu est la seule réalité qui subsiste dans la France dissociée et décérébrée. La littérature nous montrait en Rousseau et Chateaubriand ces mêmes types d'individus solitaires et souverains, qui préoccupèrent le romantisme de M. Barrès, et qui, conjurés avec la figure de Napoléon, mettaient à l'horizon du *Culte du Moi* une montagne puissante, une forme fière de personnalité.

Dans le *Tombeau de l'Empereur* M. Barrès épouse la passion napoléonniene des sept Lorrains, mais si ce chapitre est une apothéose de l'homme, le livre entier est un réquisitoire contre l'œuvre. Les *Déracinés* illustreraient ces mots du *Voyage de Sparte* : « Ce n'est point dans les livres, c'est tout autour de moi que j'ai appris combien étaient rares les circonstances où le héros est utile à l'État. Pour l'ordinaire, ce genre de personnage est un péril public [1]. » Un Napoléon n'est utile qu'à l'individu, à l'énergie individuelle qui veut un exemple et un type. Il est néfaste à l'énergie nationale qui exige l'acceptation et la subordination. « Des hommes qui n'ont pas de devoirs d'état, qui sont enfiévrés par l'esprit d'imitation en face d'un héros, et qui prétendent intervenir avec leurs volontés individuelles dans les actions de la collectivité, c'est pour celle-ci tout à fait terrible [2]. » La carrière ouverte aux talents, cela se traduit par des forces lâchées à grand risque pour tous; le culte de l'individu, cela se traduit par une réalité sociale bornée de partout et sous toutes ses formes à l'individu. L'individu Napoléon a fait, a laissé, a excité des individus. M. Barrès a appris dans Taine le grand massacre accompli par la Révolution et par son soldat couronné, massacre des réalités et des institutions interposées entre l'individu et l'État. Lorrain il a pu reconnaître là l'une des causes qui affaiblissent la résistance lorraine à la germanisation : « Le code napoléonien poursuit la division à l'infini des propriétés, déracine moralement et matériellement nos fils, nous limite à une œuvre viagère et supprime les familles-chefs, ou, si vous voulez, les influences indigènes [3]. » Si nous nous représentons aujourd'hui Napoléon professeur d'énergie comme le type de l'individu obligé de se recommencer avec une grande dépense de forces, à chaque génération, nous le devons un peu aux *Déracinés*. Et si le tombeau de Napoléon aux Invalides excite peut-être moins la pensée vivante de la jeunesse que le

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 111.
2. Les *Déracinés*, p. 242.
3. *Au Service de l'Allemagne*, p. 18.

Louis XIV de bronze dans la cour du château de Versailles, c'est que M. Barrès a collaboré plus ou moins volontairement à infléchir dans la direction de M. Maurras la courbe de cette pensée.

Napoléon professeur d'énergie, c'est une idée stendhalienne, c'est l'histoire de Julien Sorel, le jeune homme brûlant au XIXe siècle de « ce feu sacré avec lequel on se fait un nom [1]. » Julien se ronge dans le regret du temps où « un homme comme moi était tué ou général à 36 ans [2]. » Et Sturel, un Julien Sorel avec des rentes (« Ma vie, dit Julien, n'est qu'une suite d'hypocrisies parce que je n'ai pas mille francs de rente pour acheter du pain. ») ne césarisera qu'en un Boulanger, à l'âge duquel, comme Floquet le fit savoir, Napoléon était mort. Nos « sept Lorrains tous petits-fils de soldats de la Grande-Armée [3] » sont, à la suite de Julien, une énergie française qui essaie de se recomposer (Saint-Phlin) ou se défait en sensibilité (Sturel) ou se connaît en intelligence (Rœmerspacher). Le *Rouge et le Noir* et les *Déracinés* suivent ce qui est depuis cent ans le grand thème français : la conscience d'une génération d'épigones : « Pour chaque génération de France, comme il fit avec sa garde, vers la fin du jour, dans le suprême effort de Waterloo, il forme lui-même les premières lignes des combattants, et, quand tout le régiment passe, il leur adresse une courte allocution, en leur montrant de l'épée les positions à enlever [4]. »

L'univers de Julien Sorel a été créé par les *Confessions* et le *Mémorial*. Napoléon a pu dire qu'il eût mieux valu pour l'humanité que Rousseau et lui n'eussent pas existé. Mais enfin ces deux existences, ces deux influences, ont donné au siècle sa pente et sa logique, telles que les épousent fidèlement après Julien les *Déracinés*. M. Barrès mieux que le sec, lucide et classique Stendhal a réalisé la synthèse de ces deux courants faits d'une source de sentiments et d'une source d'énergie. Bouteiller arrive au lycée de Nancy en 1885. Rappelons-nous la prophétie de Stendhal : Je ne serai compris que vers 1885.

Là est d'ailleurs l'écueil qui brise Julien : il est entraîné vers deux vies entre lesquelles il ne sait pas chosir, ou desquelles il ne veut sacrifier aucune : la vie sentimentale et instinctive, la vie d'ambition,

1. Le *Rouge et le Noir*, (éd. Lévy), p. 73.
2. *Id.*, p. 74.
3. Les *Déracinés*, p. 217.
4. *Id.*, p. 219.

Rousseau et Napoléon. Comme Stendhal lui-même, il a été en proie à deux passions contradictoires, qui n'ont pour point de contact que le courage et le goût du risque, « la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune [1]. » Il s'expose à la mort, et la trouve, non pour faire fortune, mais pour se venger. Les deux passions se rencontrent en ce qu'elles rendent nécessaires de tuer. L'échafaud de Julien, l'obligation de l'assassinat, se retrouvent dans le Racadot des *Déracinés*. Chez Julien et chez Racadot le sang paysan, la dureté héritée d'un père rude et avare aboutissent à l'acte de sang. C'est la « plante homme » encore forte et gorgée de terre rustique, que la déviation, le déracinement, une contradiction intérieure poussent inévitablement vers une rupture avec la loi sociale. Un pur ambitieux ne doit pas être plus passionné que l'hypocrite. L'apprentissage d'ambition et d'hypocrisie fait par Julien au séminaire finit par se démentir sous l'afflux d'un sang passionné et grossier. D'ailleurs, comme l'observe Mathilde de la Môle, « la haute naissance ôte la force de caractère sans laquelle on ne se fait point condamner à mort [2]. »

Les sept Lorrains sont conduits par leur époque vers un ordre d'ambition différent de celui de Julien. Ces déracinés, « depuis le lycée, qu'ils en prennent conscience ou non, ils attendent d'écrire dans les journaux [3]. » La pente où ils coulent, c'est le papier imprimé du jour. Julien Sorel voulait d'abord être soldat, mais, comme Napoléon est mort, il est amené, en considérant la Société de 1825, à cette conclusion : « Voilà ce juge de paix, si honnête homme, jusqu'ici, si vieux, qui se déshonore par crainte de déplaire à un jeune vicaire de trente ans. Il faut être prêtre [4]. » L'homme arrivé est en effet depuis la Restauration celui que sert la magistrature. La magistrature sous la Restauration avait peur du prêtre ; sous la troisième République elle a peur du parlementaire en province et du journaliste à Paris. Pour obtenir le pouvoir occulte et réel, Julien et les Déracinés, celui-là par raison, ceux-ci par impulsion naturelle, entrent du même fonds l'un au séminaire de Besançon et les autres à la *Vraie République*.

Dans un pays divisé contre lui-même, le séminariste et les journa-

1. Le *Rouge et le Noir*, p. 22.
2. *Id.*, II, p. 39.
3. Les *Déracinés*, p. 154.
4. Le *Rouge et le Noir*, I, p. 32.

listes sont conduits à s'adapter à cette division, à y ajouter, — à conspirer : « Une conspiration, se dit Julien, anéantit tous les titres donnés par les caprices sociaux. Là un homme prend d'emblée le rang que lui assigne sa manière d'envisager la mort. L'esprit lui-même perd de son empire [1]. » Seulement, la conspiration de Julien, en un temps où subsiste encore certain ordre politique, s'égare comme celle des sergents de la Rochelle ou celle de Strasbourg en une fantaisie de roman, — tandis que les Déracinés sont pris par une conspiration intéressante à laquelle s'emploie toute une partie du pays, et qui n'en conserve pas moins son piquant et son mystère : le boulangisme. Julien Sorel et François Sturel ont même tout ce qu'il faut pour se mêler à une conspiration qui ne réussit pas. Ce sont des romanesques plus que des sensuels, des ambitieux plus que des hommes d'action, destinés à tout faire à côté, à échouer, à ne garder que la volupté stérile et le remâchement de leur effort.

Mais entre Julien Sorel et les Déracinés, il faut noter deux grandes différences. D'abord les Déracinés sont un Julien à sept figures dont chacune exprime une partie du type. Ensuite Julien est un produit direct de la méditation solitaire, entre Rousseau et Napoléon, obligé de se créer en concentration, en volonté, par une méthode personnelle qu'il invente, par une hypocrisie savante qu'il exerce chez les Rênal et au séminaire, tandis que nos sept Lorrains ont un maître, un auteur, un Napoléon de chair et d'os dont l'enseignement et l'exemple les dirigent, Bouteiller.

VI

BOUTEILLER

Le personnage de Bouteiller ne contient évidemment rien par quoi M. Barrès ait voulu s'exprimer ou se transposer lui-même ; au contraire il est comme la somme de ses antipathies, de ses impossibilités. Il fait un pendant assez exact au Charles Martin de Bérénice,

1. Le *Rouge et le Noir*, II, p. 47.

il représente, pour M. Barrès, l'Adversaire. Mais tandis que Charles Martin, esquissé d'un trait léger, prend place dans une sorte de tapisserie comme un personnage allégorique, Bouteiller est poussé, mis en saillie et en valeur avec une diligence d'analyse extrêmement minutieuse : il représente, dans cet ordre de création romanesque, l'effort le plus sérieux et le plus suivi de M. Barrès. En outre il a pour noyau un être réel, Auguste Burdeau qui fut le professeur de M. Barrès à Nancy, son collègue et son ennemi politique à la Chambre. Enfin, il offre à M. Barrès un moyen de mettre en lumière et en action un des problèmes capitaux de son existence et l'un des tournants tragiques de la vie nationale française.

Cependant, quand nous regardons de près la construction savante de Bouteiller, nous retrouvons encore en lui le schème idéologique des personnages qui allégorisent le culte du Moi. M. Barrès a eu beau se mettre à l'école de Stendhal, de Balzac et de Taine, ce trait original subsiste. Bouteiller demeure quelque peu un être de raison, et cela ne lui disconvient pas : cette raideur scolastique et démonstrative paraît taillée assez à sa mesure, lui aller comme la redingote universitaire. M. Barrès l'appelle « le délégué parfait d'une espèce psychologique et d'un parti social [1]. » Perfection d'une preuve plus que d'un être. Et c'est à la fois son procédé d'auteur et la figure de son personnage que M. Barrès exprime en ces mots : « Il est un produit pédagogique, un fils de la raison, étranger à nos habitudes traditionnelles, locales ou de famille, tout abstrait et vraiment suspendu dans le vide [2]. » Le système une fois compris et accepté, la démonstration dont le type de Bouteiller est le moyen apparaît sérieuse et puissante.

Notons d'abord au principe de Bouteiller les rancunes gardées par M. Barrès contre une éducation dont il souffrit. Ses années d'internat au lycée de Nancy furent des années de sécheresse et de froissement, tourmentées par la froide présence de maîtres qui ne le comprirent ni ne le connurent. En toute franchise, on doit reconnaître que si, avec le génie d'écrivain et la puissance de réflexion qui lui permettaient d'écrire avant vingt-cinq ans, en l'*Homme Libre*, un des plus aigus écorchés de psychologie qui soient dans notre langue, M. Barrès ne put faire au lycée qu'un élève ordinaire et révolté, la faute en est beaucoup à ceux qui ne surent rien ouvrir ni voir d'une

1. Les *Déracinés*, p. 20.
2. *Id.*, p. 19.

nature d'adolescent privilégié. Les rancunes gardées par lui contre l'éducation universitaire s'expliquent et se légitiment. Et son professeur de philosophie étant devenu l'un des principaux du régime politique qu'à l'âge d'homme M. Barrès haït et combattit, il est naturel que le personnage de Bouteiller soit devenu pour M. Barrès l'Adversaire complet et typique.

Le mot de Renan sur le Code civil, fait pour un Français qui naîtrait enfant trouvé et mourrait célibataire, va loin. Il semble que M. Barrès ait voulu réaliser en Bouteiller ce Français en tant qu'il est régi et en tant qu'il légifère. Fils d'ouvrier qui ne s'est jamais connu de parents, boursier qui passait même ses vacances au lycée, célibataire, Bouteiller à Nancy réalise l'épure de l'éducation officielle, et au Palais-Bourbon l'épure du Code.

M. Barrès, qui impute à l'Université une part de la puissance spirituelle et des dégâts moraux que l'opinion libérale sous Louis-Philippe attribuait aux Jésuites, a traité un peu Bouteiller comme Eugène Sue traite son Rodin. Bouteiller est le type d'homme — et il mène le type de vie — où les grands ordres religieux recrutent leurs fanatiques. L'Église lui eût fait peut-être une plus grande habitude de se contraindre. Mais devant cet ambitieux décharné et ce sectaire M. Barrès retrouve un peu les sentiments d'un vivant comme Saint-Simon en face du P. Tellier.

Bouteiller incarne en lui un « sentiment de classe » et il semble que M. Barrès le poursuive d'une haine de classe. Ce boursier républicain est pour lui le patron des ambitieux pauvres. « A vingt ans, il avait eu l'orgueil, bien moderne, de son humble naissance : il méprisait les fils de famille [1]. » C'est au nom des fils de famille (au sens le meilleur du mot, si mal à propos dégradé dans le langage courant) que M. Barrès écrit les *Déracinés*. Bouteiller représente à l'état nu, avec la sécheresse expressive d'un grand d'Espagne ou d'un hobereau du Brandebourg, cette aristocratie de l'intelligence que postule une démocratie. Boursier, arrivé par son unique valeur personnelle aidée des secours impersonnels de l'État, il a acquis « une pensée dure, esclave de sa logique intérieure, et qui ne s'embarrasse pas à remettre en question les vérités qu'elle a décrétées [2]. » L'orgueil de

1. L'*Appel au Soldat*, p. 172.
2. *Id.*, p. 77.

son humble naissance est une aristocratie retournée, mais individuelle, viagère, critique, abstraite.

L'abstraction, tel est son domaine, tel est son ordre, c'est d'un monde d'abstractions qu'il a été fait en France missionnaire et prophète. Dînant pour la première fois à la table du baron de Reinach, il y promulgue ces oracles : « La France, c'est l'ensemble des notions que tous les penseurs républicains ont élaborées et qui composent la tradition de notre parti. On est Français autant qu'on les possède dans l'âme... Sans philosophie d'État, pas d'unité nationale réelle [1]. » Dans cette tablée des maîtres cosmopolites, en partie allemands, du régime, ce professeur pauvre apporte une valeur, ce qu'un évêque gaulois apportait aux compagnons de Clovis : un pouvoir spirituel, le pouvoir spirituel descendu d'un ciel abstrait. C'est ce pouvoir spirituel que Bouteiller a exercé avec un succès inégal sur la classe de philosophie du lycée de Nancy et ensuite à la Chambre des Députés.

Les premières pages des *Déracinés*, le tableau de la classe de philosophie à Nancy, sont un chef-d'œuvre d'intelligence volontaire et nerveuse, un document de premier ordre. M. Barrès dit que les jeunes gens, depuis 1870, font de médiocre rhétorique et de l'excellente philosophie. Cela dépend de ce que l'on entend par philosophie. Un adolescent de dix-sept ans n'est point apte à saisir les grands problèmes de la pensée, mais il est propre à subir une excitation de l'esprit vers l'enthousiasme ou la critique. La psychologie de l'élève de philosophie se trouve déjà bien reconnaissable dans le Phidippide des *Nuées*. Et l'acte d'accusation de M. Barrès contre Bouteiller rappelle assez exactement les trois chefs d'accusation contre lesquels succomba Socrate en 399. Corrompre la jeunesse, inspirer aux jeunes gens le mépris de leurs pères, introduire de nouveaux dieux. « Déraciner ces enfants, les détacher du sol et du groupe social où tout les relie pour les placer hors de leurs préjugés, dans la raison abstraite, comment cela le gênerait-il, lui qui n'a pas de sol, ni de société, ni pense-t-il, de préjugés ? [2] » Quant aux nouveaux dieux introduits par son enseignement, M. Barrès les voit dans ces divinités germaniques dont le chien Simon, Kobold velu, bon génie du foyer, garde heureusement contre la *Fraulein* étrangère le jeune Philippe. C'est Kant, de qui Bouteiller et les professeurs de philosophie se sont faits les prophètes.

1. Les *Déracinés*, p. 268.
2. *Id.*, p. 18.

M. Barrès a dénoncé avec une verve intelligente, mais hâtive, la prétendue conquête morale de l'Université par le kantisme ; il s'est glorifié, en 1904, d'avoir « marqué pourquoi le kantisme, qui est la religion officielle de l'Université, déracine les esprits [1] », et cette marque est visible sur beaucoup des absurdes lieux communs littéraires d'aujourd'hu sur Kant.

M. Barrès répugne aux idées de Kant sur le devoir et sur l'impératif catégorique comme le jeune Philippe, dans les *Amitiés Françaises*, répugne aux idées de sa *Fraulein* sur l'âme des chiens. Mais ces répugnances, ces suggestions des « climats » s'accompagnent ordinairement, chez un animal raisonnable, de théories qui les justifient. Ainsi Philippe : « Ces Allemands sont stupides de dire que les chiens n'ont pas d'âme. Le caniche, avec quoi qu'il aurait eu sa fidélité ? » Pareillement, distinguons chez M. Barrès une sensibilité qui répugne à la morale de Kant et une intelligence qui s'efforce clopin-clopant de donner les raisons de cette répugnance.

L'état de sensibilité s'aperçoit facilement. Il tient déjà dans une épigramme de Gœthe ou de Schiller sur le formalisme kantien, qui dit à peu près : « J'aurais du plaisir à faire le bien. Je ne le ferai pas, de peur d'agir par motif de plaisir. » Cette obéissance à la loi pour la loi, cette défiance de tous les motifs sensibles, voilà ce que ne saurait admettre M. Barrès : « Ma tâche et mon plaisir, ce sont deux mots que je confondrai toujours [2]. » Et la carrière politique de Bouteiller est destinée à nous montrer qu'un kantien lui-même est conduit à confondre sinon sa tâche et son plaisir, au moins son devoir et son intérêt, que l'égoïsme inconscient est pire que l'égoïsme conscient. Il semble même que l'idée de loi morale soit étrangère à M. Barrès, que la morale individuelle tienne pour lui dans le sentiment de l'honneur, la morale sociale dans le sentiment des racines, de la tradition nationale. « Il est d'une haute moralité d'obéir à la loi. Le cas de Socrate illustre cette conception indiscutée. Mais je ne puis accepter que la loi à laquelle mon esprit s'identifie. Plus j'ai d'honneur en moi, plus je me révolte si la loi n'est pas la loi de la race [3]. » Rien n'empêcherait de fondre à peu près ces lignes dans la doctrine kantienne de la volonté autonome. Mais M. Barrès les pense et les écrit évidemment pour

1. *Un Homme Libre*, préface de 1904.
2. L'*Ennemi des Lois*, p. VIII.
3. *Scènes et Doctrines*, p. 64.

maintenir dans l'acte et dans la loi, comme leur fraîcheur et leur vie, un consentement joyeux, une invention poétique, un plaisir.

Bouteiller étant l'Adversaire, la morale de Kant, qu'il est censé incarner, est une morale adversaire de M. Barrès ; en luttant contre une conception étrangère qu'il croit voir agir sur la France et déraciner des Français, M. Barrès épouse l'attitude et la fonction d'un bon bastion de l'Est. La morale de Kant est comme l'épure de polytechnicien par laquelle le Charles Martin du lycée de Nancy conduit ses travaux sur le pays lorrain.

La formule qui gouverne cette épure est, selon M. Barrès, la règle : Agis toujours de façon que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle. Je ne sais comment Burdeau l'expliqua à ses élèves, mais certainement M. Barrès la comprend mal et l'accuse de la rage pour la noyer. Selon lui « elle équivaut à dire que l'on peut connaître la règle applicable à tous les hommes [1] ». C'est pourtant une vérité évidente que, si l'on donne de l'homme une définition quelconque, les règles qui ressortiront de cette définition seront applicables à tous les hommes. Montesquieu qui écrivit l'*Esprit des Lois* bien avant que Kant eût pensé sa morale, fonde sur ce principe toute la notion de loi humaine, toute la notion humaine de loi. Et l'on ne peut contester à Kant que la loi qui exige que l'on soit reconnaissant d'un bienfait vaut non seulement pour un Français, mais pour tout homme, et non seulement pour tout homme, mais pour tout être raisonnable.

Ce genre de vérité n'est pourtant point encore, exactement, celui que Kant veut incorporer à la maxime que M. Barrès comprend mal. Cette maxime est simplement fondée sur le principe de contradiction. Elle exprime en l'appliquant à la pratique la catégorie de l'universalité. L'universalité relevant de la raison pure, et se trouvant en même temps pourvue d'une valeur pratique, le grand principe de la morale kantienne, qui est la valeur de la raison pure pratique, se trouve par là établi. Cette doctrine délicate et puissante n'a rien de commun avec la caricature un peu épaisse qu'en donne M. Barrès, et la manière naïve dont il l'incarne en Bouteiller.

Dès son arrivée au lycée de Nancy, l'austère Bouteiller rédige des fiches sur les fonctionnaires qu'il faut déplacer ou révoquer. Même le concierge du lycée est dénoncé par lui comme bonapartiste et chassé. Et des sept Lorrains, il en est deux qui finissent comme mouchards :

1. Les *Déracinés*, p. 23.

Renaudin, placé dans la batterie de cuisine par Bouteiller lui-même, et Mouchefrin. Pour M. Barrès, qui puise sa morale dans le sentiment de l'honneur à la française, la délation est d'ailleurs la marque dont il ne manque pas de stigmatiser une humanité inférieure : dans *Au Service de l'Allemagne*, il la fait pratiquer et glorifier par des Allemands. La délation de Bouteiller a le caractère occulte qui la rend le plus méprisable : « Ses menées étaient secrètes : il ne s'en expliquait pas au préfet, et pas davantage à la loge [1]. » Il relève directement de Gambetta, patron de la République opportuniste, comme Rodin ne relevait que du général des Jésuites à Rome.

Or, de même que dans le *Juif Errant* c'est la doctrine catholique entière qui est visée derrière Rodin, c'est Kant qui, pour M. Barrès, est responsable de la bonne conscience avec laquelle le professeur Bouteiller se fait mouchard : « Ce rôle de dénonciateur n'inquiétait pas sa conscience : elle se fiait tout entière à une règle morale acquise dans des méditations de cabinet et qu'elle ne remettait jamais en discussion. Quand M. Bouteiller était encore élève, un de ses condisciples déroba une montre, fut convaincu, puis sur ses pleurs et ses supplications, pardonné par le volé ; mais lui, solennellement, porta plainte au proviseur, exigea l'expulsion du coupable ». Cette conduite reposait dit M. Barrès, « sur le principe kantien qu'il formulait ainsi : je dois toujours agir de telle sorte que je puisse vouloir que mon action serve de règle universelle. Dans les cas particuliers que nous citons, il avait jugé qu'il n'appartient pas à un brouillon qui se pique de générosité, de maintenir quelque chose de pourri dans une collectivité [2]. »

Bouteiller professeur et Bouteiller élève dénoncent donc par application de la première maxime kantienne. Notons d'abord que les deux cas sont très différents. Dans le premier, la dénonciation est secrète, hypocrite, faite par quelqu'un qui refuse d'en prendre la responsabilité. L'acte de Bouteiller tombe alors sous la critique exposée dans la deuxième section des *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*. La maxime de ne pas prendre la responsabilité de ses actes ne saurait être érigée en loi universelle de la nature sans se contredire. Une nature où personne ne se voudrait responsable exclurait l'idée d'agent moral sur laquelle sont fondés tous rapports entre des êtres raisonnables. Dans le second cas, la maxime de l'action de Bouteiller ne peut pas

1. Les *Déracinés*, p. 22.
2. *Id.*, p. 22.

davantage servir de règle universelle, ou plutôt un être raisonnable ne saurait vouloir qu'elle en serve. Ce serait en effet vouloir qu'aucune faute ne soit pardonnée. Or, comme l'explique Kant pour un cas analogue : « Bien qu'il soit parfaitement possible qu'une loi universelle de la nature conforme à cette maxime subsiste, il est cependant impossible de *vouloir* qu'un tel principe vaille universellement comme loi de la nature. Car une volonté qui prendrait ce parti se contredirait elle-même : il peut en effet survenir malgré tout bien des cas où cet homme ait besoin de l'amour et de la sympathie des autres, et où il se serait privé lui-même de tout espoir d'obtenir l'assistance qu'il désire par cette loi de la nature issue de sa volonté propre [1]. » C'est d'ailleurs exactement le cas qui se réalise pour Bouteiller. Celui qui a refusé d'admettre le pardon d'autrui est lui-même obligé d'aller prier Sturel, à la fin de *Leurs Figures*, de ne pas publier sa honte de panamiste. La lecture de Kant lui aurait donné en ces matières des idées saines et justes.

Le jour de mai où Bouteiller va quitter ses élèves pour un lycée de Paris, et où il leur joue la plus étrange scène de comédie, il regrette de n'être pas arrivé à son cours dans « une grande pensée, la plus ample et la plus décisive : comment Kant aboutit au scepticisme absolu et puis comment il rétablit le principe de certitude disant : une réalité existe, c'est la Loi morale [2]. » Si son inspecteur général eût été là, ce fonctionnaire eût peut-être écrit sur le petit carnet noir pareil à celui où les sergents de ville verbalisent contre les marchandes des quatre-saisons : « Belles qualités extérieures de professeur, mais parle de ce qu'il connaît mal. Paraît en être resté sur Kant à l'*Allemagne* de Henri Heine. » La *Critique de la Raison pure* n'est nullement le livre du scepticisme absolu, mais une physiologie de la sensibilité, de l'entendement et de la raison. Le criticisme de Kant n'est pas plus un scepticisme que le positivisme de Comte. La Critique, qui se propose d'établir comment les mathématiques pures et la physique pure sont possibles, de donner une base philosophique à la science newtonienne, n'a jamais ruiné le principe de certitude. La loi morale n'établit nullement un principe formel de certitude, mais elle confère un caractère de certitude à certaines idées déterminées de la raison, ce qui n'est pas du tout la même chose.

1. *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*, trad. Delbos, p. 142.
2. Les *Déracinés*, p. 24.

De sorte que, lorsque M. Barrès dénonce « les professeurs de l'Université ivres d'un kantisme malsain [1] » et lorsqu'on voit quelle chose étrange et quelle imagination littéraire il entend par kantisme, il prête à sourire. Mais M. Barrès ne paraît pas moins se tromper sur la place de Kant dans l'enseignement universitaire que sur la nature de sa doctrine.

« Il y a en France, dit-il, une morale d'État ; on peut dire que le kantisme est cette doctrine officielle. M. André Cresson, professeur distingué du lycée d'Alençon, écrit : « La morale de Kant, plus ou moins modifiée, est la base de presque tous les cours de philosophie morale professés, en France particulièrement. On la retrouve dans la plupart des manuels destinés à l'éducation des enfants. Par là elle prend comme un caractère officiel [2]. » Je ne crois pas que M. Cresson ait raison. Toute grande et puissante doctrine morale a laissé des traces dans ce résidu qu'est la morale des manuels, où l'on trouve, comme les couches géologiques d'un terrain plissé, du platonisme, du stoïcisme, du spinozisme, où l'on trouvera demain du bergsonisme. Ce que le kantisme paraît avoir déposé dans l'enseignement de la morale en France, c'est l'idée de la dignité humaine, de la personne fin en soi et non moyen. Il a fourni une formule heureuse à une morale de culture individuelle dans laquelle les philosophes qui la rédigent aujourd'hui comprennent beaucoup d'hellénisme et de christianisme, et qui, en somme, a toujours été la forme générale de la morale d'Occident. Elle s'accorde jusqu'à un certain point avec la religion qui voit dans l'individu et dans le salut de l'âme individuelle sa fin la plus haute. A cette doctrine de la culture personnelle où convergent de Socrate à Kant les morales des grands philosophes, une partie de l'Université a précisément opposé, sous des influences anglaises comme celle de Spencer et allemandes comme celle du socialisme marxiste, une morale de l'homme rouage social, l'impératif spencérien : « Sois un agent conscient dans l'évolution de l'univers », une morale sociologique comme celle de Durkheim dans la *Division du travail social*. D'une façon générale, je crois que fort peu de professeurs de philosophie se sont ralliés à la morale intégrale de Kant, dont la réfutation est au contraire un des lieux communs de leurs cours.

Quand M. Barrès dénonce « un verbalisme qui écarte l'enfant de

1. *Scènes et Doctrines*, p. 34.
2. *Id.*, p. 56.

toute réalité, un kantisme qui le déracine de la terre et des morts »[1], il m'a tout l'air de vouloir rehausser, en lui figurant un considérable ennemi germanique, la doctrine même de la terre et des morts. Mais aucune maxime n'est plus propre que celle-ci : « Aime ta terre et tes morts », à être érigée en loi universelle, tout aussi bien que : tes père et mère honoreras. Ce n'est pas la faute de Kant si M. Barrès, donnant à sa maxime un sens absurde, y voit « une méconnaissance totale des droits de l'individu, de tout ce que la vie comporte de varié, de peu analogue, de spontané dans mille directions diverses[2] ».

Ce qui est intéressant ici, c'est l'état général de sensibilité dans lequel M. Barrès juge les philosophes et la philosophie. Il ne paraît pas à seize ans y avoir pris ce genre de fièvre, si décisive chez un Demange ou un Henri Franck : il semble que son esprit rapide ait manqué du genre d'application un peu pesante nécessaire pour suivre les raisonnements qui sont la matière de la philosophie. Il n'est point entré dans le jardin de Damas, mais il en a, le long du mur, respiré les parfums. « Dans l'âge où il serait bon d'adopter les raisons d'agir les plus simples et les plus nettes, il (Bouteiller) leur proposait toutes les antinomies, toutes les insurmontables difficultés reconnues par une longue suite d'esprits infiniment subtils, qui, voulant atteindre une certitude, ne trouvèrent partout que le cercle de leurs épaisses ténèbres. Les lointains parfums orientaux de la mort, filtrés par le réseau des penseurs allemands, ne vont-ils pas troubler ces novices ?[3] » Mais Orient et Allemagne sont ici secondaires : la philosophie est grecque. Et les Grecs lui ont donné les caractères qui en font, non point un cercle d'épaisses ténèbres, mais, pour les yeux de l'intelligence, un monde de certitudes approximatives, un ordre de vérités non immobiles mais vivantes, un jeu d'ombres et de lumière, un clair-obscur.

M. Barrès nous a dit que sa philosophie à lui tenait dans la lettre que Saint-Phlin écrit à Sturel à la fin de *Leurs Figures*, et qui amorce les *Amitiés Françaises* : « Nos vignes, nos forêts, nos rivières, dit Saint-Phlin, nos champs chargés de tombes qui nous inclinent à la vénération, quel beau cadre d'une année de philosophie, si la philosophie c'est, comme je le veux, de s'enfoncer pour les saisir dans nos vérités

1. *Scènes et Doctrines*, p. 57.
2. Les *Déracinés*, p. 23.
3. *Id.*, p. 15.

propres »[1]. Eh bien, la formule de Gallant de Saint-Phlin, bien comprise, pourrait parfaitement servir à désigner la nature de certitude où le *consensus* des grands philosophes nous oriente et dont un « novice » bien doué et bien dirigé n'est pas indigne de prendre sa part. De Socrate à Kant, de Kant à Bergson, qu'est-ce que l'évolution de la philosophie sinon une manière de nous enfoncer de plus en plus, pour les saisir, dans nos vérités propres ? *La Critique de la raison pure* n'est autre chose que cela. Evidemment, cette chaîne des philosophes manque de « vignes, de forêts, de rivières ». Elle est réduite jusqu'ici au platane du *Phèdre*, à l'Ilissus où Socrate et Phèdre baignent leurs pieds nus en s'entretenant de l'Amour. Toute la végétation nouvelle que l'on ajoutera aux boqueteaux d'Athènes et aux jardins d'Académus sera la bienvenue. Le platane de M. Taine y prendra place. Le genre humain finira bien par planter son bois sacré autour du temple de la Sagesse. Mais enfin il ne faut demander à la philosophie que ce dont sa définition, prise dans les grands penseurs de tous les temps, la rend capable. Si elle nous enfonce, pour les saisir, dans nos vérités propres, entendons que ce sont des vérités humaines, qu'elles s'appliquent à l'homme en tant qu'homme et non à l'homme qui s'appelle Callias. Les *Amitiés Françaises* sont un livre délicieux, et tout père, tout éducateur, fera son profit de ce rayon de miel. Mais ce nationalisme sentimental, ce catéchisme de petit garçon n'est qu'une préparation à un humanisme plus large, qu'une expérience incorporée à trois siècles de vie française désigne comme le couronnement, l'étape dernière et solide d'une belle éducation. Au fond, il semble que M. Barrès, le Barrès du *Roman de l'Énergie nationale*, des *Amitiés Françaises*, du *Voyage de Sparte* en veuille, sans l'avouer, à toute la culture gréco-latine. Démosthène, « type vague, esclave des professeurs », rejoint un peu pour lui le Kant de Bouteiller. A la place d'une discipline qui a fait ses preuves, quelle sensibilité et quelle musique susciterait le nouvel *Émile* de M. Barrès ?

M. Barrès fait à Bouteiller les deux reproches — en somme contradictoires — que l'on adresse souvent (et que les professeurs de philosophie ont même coutume d'adresser) à la morale de Kant : un excès de caporalisme et un excès d'individualisme.

Schopenhauer appelle l'impératif catégorique un vieux reste de Décalogue, et l'empereur Guillaume, attribuant à ce même impératif

1. *Leurs Figures*, p. 297.

les victoires de Hindenburg, n'hésitait pas, lui non plus, à en faire une figure de son vieux dieu militaire allemand. Evidemment il y a chez le philosophe de Kœnigsberg bien des éléments prussiens. Pourtant, s'il est une idée contre laquelle toute la morale kantienne soit à l'état de défiance et de refus, c'est celle de consigne reçue du dehors, celle de l'hétéronomie de la volonté. Le caporalisme formel de Kant n'est pas un caporalisme matériel. Rien de plus opposé à la pensée centrale de la morale kantienne (raison pure pratique, volonté autonome, maxime : Agis toujours de façon à traiter l'homme comme une fin et non comme un moyen) que la morale du caporalisme social telle que la formule Bouteiller, « sergent instructeur qui communique à des recrues la théorie réglée en haut lieu [1]. » « M. Bouteiller sait qu'un individu n'a pas de droits contre la société et il connaît ce qui convient le mieux à la société [2] ».

Tout Bouteiller, tout Charles Martin, est précisément construit contre cette idée de développement intérieur et spontané qui s'accorderait en somme assez bien avec l'idée kantienne de l'autonomie de la volonté. Dans le *Jardin*, l'Adversaire montrait d'ailleurs « le genre de distinction que peut avoir un professeur». « Au lieu de chercher à connaître le peuple, sa traditior, ses besoins profonds, cet ingénieur, qui le méprise et ne cherche pas à le pénétrer, veut lui imposer ce qu'il considère comme raisonnable [3] ». Bouteiller agit avec les Lorrains du lycée de Nancy, comme Martin avec le marais électoral qui entoure le jardin de Bérénice. Il devient naturellement, comme Martin, l'adversaire politique, le député centralisateur, fanatique, opportuniste d'affaires, ennemi de l'enthousiasme et des forces spontanées : les arbres de la cour du lycée de Nancy et les plantes délicates du jardin de Rosemonde sont déracinés par le même souffle.

Bouteiller aboutit ainsi non à la morale kantienne, mais à une morale du travail spécialisé et divisé, assez analogue à celle que proposa Durkheim dans sa thèse laborieuse et sévère. Sorte de Robinson intellectuel et pauvre, au contraire d'un « fils de famille », d'un héritier, d'un Barrès, d'un Sturel, il a tout reçu au grand jour : pas de fonds, pas d'hérédité, pas de lointains, mais un rouage sec, brillant, exact et fanatique dans le mécanisme social. « Ses mœurs, ses attaches,

1. Les *Déracinés*, p. 211.
2. *Id.*, p. 19.
3. Le *Jardin de Bérénice*, p. 53.

il les a discutées, préférées et décidées. Et comme il a administré sa vie, il ne lui répugne pas d'admettre que toutes les vies doivent relever d'une sage administration, qui leur impose un emploi, un but [1] ». Sa fonction de « déraciné supérieur sans famille et sans patrie [2] » est de déraciner les autres, de sécher, de flétrir la vie spontanée, de peupler l'herbier d'État : « L'âme un peu basse de cet homme, qui leur faisait l'illusion d'un philosophe et qui n'était qu'un administrateur, se trahissait en ceci qu'il les avertissait sur leur emploi et non sur leur être. Il voyait partout des instruments à utiliser, jamais des individus à développer [3] ».

Mais, d'autre part, Bouteiller nous est donné comme un professeur d'individualisme. Bouteiller, « loin d'atténuer ou de nationaliser leur moi, l'a exalté [4] ». La classe de Bouteiller les dispose au conseil que leur donnera le tombeau de Napoléon. « Accepter, voilà ce que n'enseigne pas l'Université. On y raille la bonne et saine philosophie qu'entrevit Saint-Phlin au lycée, un jour que classé à la queue il disait : Il faut bien qu'il y ait un dernier [5] ». (Est-ce bien sûr ? Au lycée, un garçon comme Saint-Phlin est généralement sympathique à ses professeurs et à ses camarades ; et les professeurs de philosophie ont continué de placer très haut la doctrine spinoziste et stoïcienne de l'acceptation). On voit bien comment et pourquoi les sept Lorrains deviennent des individus désencadrés et déracinés : c'est que, sauf Suret-Lefort, successeur de Bouteiller, aucun n'a suivi ses conseils, pris la carrière qu'il leur indiquait, ni même une carrière quelconque. — Mais Bouteiller avait le tort de ne pas les connaître dans leur hérédité et leurs disponibilités lorraines : « Pour qu'il prévît sa moisson, il eût fallu qu'il connût son terrain : c'est une étude qu'il dédaigne [6]. » — Il connaît au moins leur nature individuelle, leur caractère. Il a reconnu que Sturel pouvait relever le niveau de la magistrature, contribuer à reprendre une tradition de l'ancienne France qui voulait des juges riches, indépendants, lettrés : soyez sûrs que la place refusée par Sturel a été saisie par une créature à tout faire, et que le passage

1. Les *Déracinés*, p. 19.
2. *Id.*, p. 302.
3. *Id.*, p. 27.
4. *Id.*, p. 300.
5. *Id.*, p. 144.
6. *Id.*, p. 18.

d'un discours de Jules Ferry cité en tête de *Leurs Figures* en a reçu une confirmation de plus. Et les autres horoscopes de Bouteiller avaient la même justesse.

De sorte que l'artifice de la thèse de M. Barrès serait celui-ci : Le professeur Bouteiller exerce une action mauvaise sur ses élèves, il les jette au déracinement et à l'individualisme, précisément dans la mesure où il cesse d'être un professeur, dans la mesure où il se défroque, dans la mesure où il se sent un homme politique. Il les entraîne dans son sillage d'arriviste. Il est lui-même un déraciné de l'Université. Son action professionnelle, son action de professeur — les justes conseils, et qui méritent d'être pesés, laissés à ses élèves, — sont démentis par son rayonnement de politicien, par son exemple de candidat, par son mépris pour l'ordre universitaire lui-même. Dès lors, comment M. Barrès peut-il solidariser en un bloc les reproches dont il charge Bouteiller et ceux dont il écrase l'Université ? Comment l'accident d'une destinée individuelle — ou de sept destinées individuelles — causé par le passage de Bouteiller à Nancy, peut-il être élevé à cette valeur française d'exemple et de type ?

Bouteiller dans l'Université est un politicien, essaye sur ses élèves l'argumentation qu'il développera dans les Assemblées, mais à la Chambre il demeure un professeur. « Bouteiller, pour avoir fait le pion depuis dix ans, se refusait à descendre des intérêts généraux aux vues particulières ; même au café, il aimait que les mots s'accordassent avec la religion kantienne ; enfin, il entendait faire le maître et non le confident [1] ». M. Barrès a pu remarquer à la Chambre que les gens les plus autoritaires sont les médecins qui ont l'habitude de trancher auprès des malades et les professeurs qui tranchent devant les enfants. « Un avocat est rompu à écouter les plus insipides arguties tandis qu'un professeur veut toujours régenter [2]. » Bouteiller est inapte à comprendre l'homme comme animal ; il manque de l'esprit de finesse. On le respecte pour « sa gravité et sa solitude, cette sorte de magistrature démocratique qu'il exerçait au Parlement [3] » mais aussi « on le déteste, on le trouve pion [4] ».

Bouteiller est-il un hypocrite ? Il ne semble pas. Evidemment,

1. L'*Appel au Soldat*, p. 76.
2. *Id.*, p. 184.
3. *Id.*, p. 9.
4. *Leurs Figures*, p. 184.

au lycée de Nancy, devant ses élèves, il joue un rôle. Mais, comme il manque d'imagination et qu'il se prend toujours au sérieux, il s'incorpore vite à ce rôle. « Il n'eût gardé de valeur qu'à renier intérieurement ce qu'il disait : or, profondément, il croyait à la bassesse du boulangisme [1] » (dont, même à travers le récit tendancieux qu'écrit M. Barrès, la hauteur n'éclate pas encore à tous les esprits). C'est une âme de prêtre ambitieux. « Depuis longtemps incapable d'amitiés, il se défend toutes préoccupations particulières. Il croit ne considérer que la chose publique, et la confondant avec ses intérêts il atteint au plus implacable égoïsme [2] ». Son *alter ego* du *Jardin*, Charles Martin, est construit de même. « C'était avec toute la fureur d'un sectaire et même avec la réflexion d'un homme méthodique qu'il composait ses préférences. Par un mécanisme très fréquent, ses convictions d'ailleurs s'accordaient toujours avec ses intérêts. Il eût été incapable de trouver les torts à celui qu'il aimait [3] ». Il semble que Bouteiller ou Martin, ce soit, à l'antipode de M. Barrès, et vraiment pour lui l'Adversaire, l'homme qui est incapable de vie double, qui ne possède point « le secret merveilleux », qui n'a qu'une seule âme, comme Pierre Schlemihl n'avait qu'un corps sans ombre.

D'autre part, « Bouteiller qui ne parlait que de tout sacrifier à la justice et qui aurait volontiers préféré, avec nos intellectuels kantiens, la destruction de la société au maintien d'une injustice, deviendra un chéquard [4] ». Et M. Barrès cite à l'appui une épigramme de Gœthe : « Que l'on crucifie chaque enthousiaste à sa trentième année ! S'il connaît le monde une fois, de dupe il deviendra fripon ». C'est Bouteiller vu du dehors. Le *Roman de l'Énergie nationale* ne nous montre nullement en lui cette désillusion de l'enthousiaste. Au contraire cet homme froid qui a vécu dans les abstractions devient panamiste par enthousiasme, pour user sur un objet poétique à sa portée des facultés d'enthousiasme inemployé, à l'âge précisément où les hommes qui n'ont pas eu de jeunesse sombrent dans des passions qui les affolent (le panamisme, ou le lessepsisme, parait bien le « démon de midi » de Bouteiller). Le professeur de philosophie est devenu un financier, le meilleur financier de la Chambre. L'ombre a bu le sang noir qui

1. L'*Appel au Soldat*, p. 187.
2. *Id.*, p. 184.
3. Le *Jardin de Bérénice*, p. 92.
4. *Scènes et Doctrines*, p. 57.

lui permet d'être : « Le philosophe surnourri de livres, lassé de la timidité de son monde universitaire, avait exactement ce qu'il faut d'avidité et de naïveté intellectuelles pour se gorger des projets positifs qui flottaient dans le monde de ceux qui s'intitulaient eux-mêmes les lessepsistes »[1]. « Le plan lessepsiste, par son ampleur et par les efforts qu'il nécessitait, avait séduit le poète qui meurt difficilement chez un enfant des livres »[2].

D'autre part, Bouteiller est pauvre. Il n'a pas de grands besoins d'argent. Il est célibataire. M. Barrès nous le montre une fois à table : il y déjeune de deux œufs à la coque. Et au bout d'un an de Parlement ses 9.000 francs ne lui suffisent pas, il a des dettes. Alors, les dirigeants du Panama lui font donner douze mille francs d'appointements comme directeur de la *Vraie République* : les bas de laine de la petite épargne française succèdent pour nourrir ce quotidien au bas de laine vidé de la mère Racadot. Le professeur pauvre qui croit que sa place est dans la politique, qui identifie avec la France le parti qu'il sert, ne saurait être arrêté par faute d'argent. « Notre société serait à la fois à flétrir et à plaindre si elle était privée du concours d'un tel serviteur faute de cinquante mille francs »[3]. C'est une psychologie de boursier comme celle de M. Barrès est une psychologie de fils de famille. Pour préparer ses examens, Bouteiller a eu des bourses d'études, de licence, d'agrégation. On lui doit une bourse pour préparer le ministère ou la présidence de la République, et la Compagnie de Panama lui fournit une bourse de ministre comme M. Kahn fournit aux jeunes agrégés des bourses de voyage. Ce boursier n'a d'ailleurs jamais été un paresseux. « Bouteiller, avec ses habitudes de travailleur, répugnait à admettre que l'argent ne fût pas représentatif d'un travail réel. Aussi était-il disposé à préférer, entre tous les expédients, la combinaison que lui ménagea le baron Jacques de Reinach. Il prit en main l'organisation de l'enthousiasme pour la compagnie de Panama »[4].

Tout ce qu'il y a de Burdeau sous Bouteiller et de M. Barrès sous Sturel étant admis, c'est pour Sturel une riche instruction de voir tous les objets de ses haines politiques personnifiés par son professeur

1. L'*Appel au Soldat*, p. 78.
2. *Id.*, p. 188.
3. Les *Déracinés*, p. 483.
4. *Id.*, p. 484.

de philosophie et la vie entière continuer pour lui cette classe de philosophie. La Compagnie de Panama a payé l'élection de Bouteiller. Mais M. Barrès, observant que sans argent on ne peut développer son imagination, nous montrait le héros du *Jardin de Bérénice*, soucieux de maintenir cet arrosage sur son imaginative, qui faisait intervenir les femmes pour obtenir du chef de l'État la concession d'un hippodrome suburbain. Et pour Emmanuel Arène, qui pillota autant et plus que Bouteiller, M. Barrès n'a dans *Leurs Figures* qu'indulgence souriante. Seulement, ni le concurrent de Charles Martin, ni le jouisseur corse du boulevard n'avaient enseigné la philosophie, n'avaient fait partie du pouvoir spirituel de l'État. « Serait-il si naïf, dit Bouteiller en parlant de Ricard et du Panama, de confondre les principes de la morale avec les lois de la politique ? [1] » M. Barrès évidemment n'a pas cette naïveté. Mais Bouteiller peut et doit être jugé par son ancien élève selon la loi morale qu'il a un moment, dans la chaire de Nancy, personnifiée. Quand il vient s'humilier devant Sturel celui-ci répond : « C'est vous-même qui présent en moi malgré moi, vous donnez la réplique et vous réfutez victorieusement quand aujourd'hui vous prétendez me faire admettre la nécessité des trafics et des pilleries [2]. » Aventure éternelle de l'homme qui, investi d'un pouvoir spirituel, se fait de ce pouvoir un marche-pied pour s'élever au temporel, et doit déclasser le spirituel, scandalisant ainsi ceux qui ne se nourrissent pas seulement de pain, mais de la parole de Dieu. Dès lors, cet homme se débat dans l'antagonisme de ces deux pouvoirs, de ces deux êtres. Il n'est pas un hypocrite, il croit violemment et fanatiquement, et pourtant il paraît aux autres le type de l'hypocrisie. Il porte l'hypocrisie, au rebours des hypocrites, comme son masque apparent. Déraciné de deux pouvoirs, il incarne un type de vie manquée. Il transporte au temporel l'habitude et la nécessité spirituelles de procéder par maximes et d'appliquer ces maximes. Il transporte au spirituel, pour les légitimer devant lui-même, pour les justifier par des principes, des défaillances temporelles. Et celui qui nous fut donné comme le disciple et le propagateur de Kant arrive à réaliser en tout son être la figure que Kant a particulièrement détestée et contre laquelle il a dressé comme une forteresse laborieuse non seulement sa morale, mais toute sa critique : la figure d'un homme-mensonge.

1. *Leurs Figures*, p. 19.
2. *Id.*, p. 259.

VII

L'ÉQUIPE LORRAINE

Avant de suivre chacun des sept Lorrains dans sa destinée individuelle, il faut les comprendre comme un bloc, comme un être unique dont les possibilités ne peuvent être développées ensemble et doivent être lancées sur des lignes divergentes. Cet individu unique ressemble dans ses grandes lignes à M. Barrès. Evidemment les sept Lorrains le représentent de façon bien inégale. Il est évident qu'il s'est figuré principalement dans Sturel, qui est Maurice Barrès dans la mesure où Bouteiller est Burdeau, où le Philippe du *Jardin* était le même Barrès. Mais les autres n'en expriment pas moins des sortes de Barrès manqués, de Barrès possibles, dont il trouvait, en creusant sa sensibilité, les amorces disponibles, les racines, des courants ou des marais de vie ralentie, spécialisée, empêchée, dans lesquels avec moins de souplesse vivante et un héritage moins comblé il eût pu demeurer engagé. Tout homme en se développant abandonne sur sa route des possibles de lui-même que l'artiste seul sait reprendre, exploiter, incarner idéalement. A côté de Sturel, Rœmerspacher représente le Lorrain solide, équilibré, développé dans le sens d'une intelligence lumineuse et saine, tel que M. Barrès aurait pu penser le devenir par exemple en 1888, avec moins de besoins en quinquinas, bromure, et toute la pharmacie d'*Un Homme Libre*. Les *Taches d'encre*, par exemple, nous le montrent hésitant un moment entre l'étude et ce qu'il appelle lui-même l'intrigue. Suret-Lefort, lui, exprime précisément dans cet ordre d'intrigue appliqué à la politique les possibilités de M. Barrès : le jeune député de vingt-six ans, qui achevait toutes ses phrases, qui avait le sens de la géographie électorale et de la zoologie parlementaire, certes pouvait suivre l'une des voies que présageait en souriant Jules Lemaître en 1889, nager dans le sein des commissions vers les maroquins, « employer couramment le mot d'agissements, cauchemar de Bergerat » et celui de compromissions.

Gallant de Saint-Phlin, qui se retrouve si vite des racines, c'est la figure de lui-même qu'a rêvée tout déraciné parisien, la vie obscure, confortable et saine qu'il aurait menée s'il était demeuré dans son milieu, un *Fortunatus nimium*, comme celui dont M. Lavisse, dans ses *Souvenirs de jeunesse*, imagine lui aussi avec complaisance la destinée paisible. Si Suret-Lefort utilise les expériences d'homme politique de M. Barrès, Renaudin met au jour ses expériences de journaliste. Pauvre et placeur de copie, que fût-il devenu ? Racadot indique la possibilité de guillotine qui est à peu près dans l'existence de tous. Depuis la Révolution (c'est peut-être l'enseignement du *Rouge et noir*), chaque homme, dans sa tentative d'arriver et de césariser, peut se considérer comme un guillotiné possible (Mathilde de la Môle dirait sans doute un guillotiné manqué) et il nous appartient de discerner avec clairvoyance pour la surveiller celle de nos passions dont la force nous conduirait à l'échafaud. Sturel, c'est-à-dire M. Barrès, paraît d'ailleurs reconnaître en Racadot sa propre possibilité de guillotiné : « Pauvre Racadot ! prononça Sturel avec un accent plus grave que sa voix n'en avait d'ordinaire, car dans cette minute, il se sentait commandé, lui aussi, par la série de ses ancêtres, et qu'aurait-il valu, fils d'une série de malheureux esclaves agricoles ? [1] » Enfin Mouchefrin figurerait ce visage que nous imaginons à notre destinée quand nous la supposons dénuée, en nos ancêtres et en nos contemporains, de tout appui, de toute compagnie, de tous cadres, livrée passivement à ces courants, obscurs, fangeux, qui portent les épaves sur les voies des grandes villes cosmopolites. On pense devant les deux assassins, Racadot et Mouchefrin, à ce qu'écrit Mallarmé d'un enfant, futur guillotiné : « Tu paieras pour moi, tu paieras pour les autres. » « Dans l'essai de notre petite bande pour se hausser, dit Sturel, il était certain qu'il y aurait du déchet. Racadot et Mouchefrin sont notre rançon, le prix de notre perfectionnement. »

Ce sens de la vie possible, ou des vies possibles, certains y trouvent une source de bonheur, un moyen de se mieux connaître, la gerbe de leurs directions convergentes. Il en est de plus belles que la réelle, il en est de plus déchues. M. Barrès est touché par ce genre de romanesque au point qu'il en fait, semble-t-il, le centre ordinaire de son imagination : « Je sais du moins ce que nous dit ce coucher de soleil sur Tolède. Il assemble toutes les formes, toutes les couleurs, tous

1. L'*Appel au Soldat*, p. 318.

les rêves pour nous parler d'une vraie vie, à laquelle nous sommes prédestinés, et qu'il nous reste à conquérir [1]. » Aucun personnage des *Déracinés* n'exprime cette « vraie vie » de M. Barrès. Saint-Phlin et Rœmerspacher qui représentent les destinées réussies, sont resserrés dans un horizon précis. L'assemblage de toutes les formes, couleurs, rêves dans les désirs et les fièvres de Sturel aboutit à une grande stérilité, et ce Bonaparte en disponibilité ne conquiert en somme pas grand'chose. Cet assemblage aérien dans un crépuscule, ce beau destin suspendu dans la lumière répondent dans l'espace et l'idéal à ce que figurent par en bas les destinées pesantes, les ténèbres et les cauchemars qui nous menacent d'une vie fantôme et que nous évitons par une chance inespérée. C'est l'ombre inférieure, le trou de choses empoisonnées où sont tombés Racadot, Mouchefrin, Fanfournot. La conférence de Racadot dans les *Déracinés* exprime grossièrement la géographie de ce monde que développent dans le cerveau de Sturel deux gorgées d'absinthe bues avec Fanfournot. Sturel y reconnaît les Mères de Gœthe, quelque chose d'originel, « de vastes nappes souterraines d'où il voyait l'envers et les racines de notre société ». Il s'y voit participant de l'animalité, né « pour mordre, saisir, déchirer », comme le platane de M. Taine, pour Racadot, ne s'était élevé qu'en tuant plusieurs de ses congénères : « Après une demi-heure de cette stérile clairvoyance, Sturel se ressaisit ; il quitta délibérément ce vaste monde, inhabitable, sans couleurs, où il venait de comprendre les nécessités de toutes choses : il redevint un individu conditionné par ses aïeux, par son milieu, par ses intérêts [2] ».

M. Barrès n'a probablement écrit les *Déracinés* qu'après avoir médité Balzac, essayé de transposer intelligemment quelques-uns de ses procédés techniques. Mais il n'avait pas besoin de Balzac pour arriver à la même conclusion réaliste et dure : que la carrière ouverte aux talents est fermée à la pauvreté. Les *Déracinés* sont dédiés à M. Paul Bourget, qui a écrit *L'Étape* à peu près dans la même voie balzacienne et qui, en vingt ouvrages, a pris son parti de cette puissance nécessaire de l'argent. M. Barrès s'attache fortement à caractériser la nature et l'effort de ses sept Lorrains : « Destinée, devoir, culture, voilà bien les trois termes ou Sturel, Saint-Phlin, Rœmerspacher, se devaient résumer. — Suret-Lefort, lui, pensait à paraître ; Racadot et Mouche-

1. *Greco ou le Secret de Tolède*, p. 78.
2. *Leurs Figures*, p. 179.

frin à jouir ; Renaudin à manger »[1]. Ailleurs, M. Barrès les classe en actifs et passifs. Sturel, Saint-Phlin, Mouchefrin « flottent au fil de l'eau sans réagir ». Racadot, Rœmerspacher, Suret-Lefort sont des réalistes, avec « de la volonté, et, dans les détails, une méthode ». En réalité, il y a le côté blanc et le côté noir. D'une part, ceux que leurs pères ont procréés avec un capital, de l'argent où ils pourront puiser leur substance et leur surface sociales, et qui vivent une vie moitié réussie, moitié manquée : Sturel, Rœmerspacher, Saint-Phlin, Suret-Lefort ; d'autre part, ceux qui n'ont pas d'argent, et qui sans être foncièrement plus mauvais que les autres, roulent à l'échafaud ou au ruisseau. Les quatre fils de famille aisée peuvent se donner le luxe de vivre honnêtement, au sens de la comtesse de Pimbesche :

Je n'en vivrai, monsieur, que trop honnêtement.

« Sturel et Saint-Phlir, avec les différences de caste, sont jusqu'à cette heure des Mouchefrin, en ce sens qu'ils flottent au fil de l'eau, sans réagir. Il faut l'avouer, Racadot leur est supérieur ; réaliste, il ressemble plutôt à Rœmerspacher... Heureusement, Sturel, avec ses tantes, sa vieille maison de Neufchâteau, Saint-Phlin, fils de la terre de Saint-Phlin, s'appuient sur des familles raisonnables, qui ont constitué un capital... Peut-être, un peu vaincus, deviendront-ils, sur le tard, des éléments sociaux très passables. Mais un garçon sans le sou n'est pas dans la vie comme dans un beau cirque, à tournoyer et à faire jeu de son activité. Il doit l'employer à se nourrir, Racadot et Mouchefrin en sont incapables. Ils ne savent pas un métier déterminé, et ils n'ont pas le bon sens de renoncer aux rêves de domination que suggère à ses meilleurs élèves l'Université[2]. »

On reconnaît là l'ordre de thèses familier à M. Paul Bourget, et né en partie de réflexions sur Taine. Les sept Lorrains sont des individus à qui l'éducation universitaire a donné le goût de la domination sans les encadrer dans une société, dans un ordre qui en les dominant eux-mêmes les eût aidés à dominer. « L'homme soutenu, soit par les bureaux, soit par une des deux églises de la révélation et de la science, soit par la terre, soit par l'argent de banque et d'industrie, soit par les associations ouvrières, c'est une puissance[3]. » Or, nos Lorrains sont à peu

1. Les *Déracinés*, p. 234.
2. *Id.*, p. 146.
3. *Id.*, p. 238.

près (sauf en quelque mesure Saint-Phlin lié à sa terre) sans attache avec aucun de ces groupes. Et « de cette situation les bureaux sont responsables... L'administration les a préparés seulement pour elle et pour qu'ils deviennent des fonctionnaires. Ils s'y sont refusés ». Ces individus isolés (ou réduits au groupe puéril d'eux sept) symbolisent « la France dissociée et décérébrée ».

Tout cela vit et vaut beaucoup comme psychologie de M. Barrès, comme tableau singulièrement animé et intelligent du milieu où il eut à lutter, à se former un moi social autant qu'un moi individuel. Mais il semble que la thèse déborde de beaucoup les vérités de fait que prouve la carrière de nos sept Lorrains. M. Barrès attribue le principe de leurs mécomptes à la culture universitaire et à l'influence de Bouteiller. Les *Déracinés* rappellent par certains côtés *Le Disciple*. Ils traitent de la responsabilité d'un maître dans la déchéance de ses élèves, et, plus particulièrement, plus romanesquement, dans une cause célèbre. Mais l'Université et Bouteiller sont-ils réellement les causes premières de ces trois causes secondes qui déracinent, désencadrent et dégradent l'équipe lorraine : le passage de la province à Paris, — le refus d'adopter une carrière régulière, — la vie du journalisme politique ?

Evidemment l'appel d'air constant de Paris entretient la France en un certain état de fièvre. Les « deux femmes de François Sturel », Astiné et Thérèse, sont, l'une détraquée, l'autre déviée par la vie cosmopolite d'hôtels et de saisons. La vie parisienne exerce la même influence sur les hommes des *Déracinés* et les deux sexes se rejoignent dans deux maladies sociales du même ordre. Nos Lorrains sont entraînés fatalement à Paris, et il est certain que la déchéance des capitales locales, le mépris de la culture lorraine par des Lorrains, diminue le capital moral de la France. M. Barrès (qui débuta en 1886 par une plaquette sur le *Quartier Latin*) fait de ce quartier et de la jeunesse qui y vit, dans les *Déracinés*, un tableau désenchanté et triste. Mais est-ce la culture universitaire qui tire les jeunes provinciaux de leur ville pour les jeter dans Paris ? Le Père Sertillanges conte qu'on lui demanda un jour, très sérieusement, quelle était l'opinion catholique touchant le bimétallisme. Il répondit qu'il n'y avait pas du tout d'opinion catholique à ce sujet. Je ne crois pas qu'il y ait une opinion ni même une action universitaire concernant ce que M. Barrès appelle le déracinement. L'Université ne recrute pas pour Paris, mais elle est l'Université de France, et la France est un pays très centralisé, bâti sur le type

physique du bassin de Paris : les cours d'eau y convergent vers le centre d'une concavité, et les ingénieurs sociaux depuis Richelieu ont renforcé par leur canalisation ces traits de la nature. Notre système d'éducation qui ne saurait guère arrêter ou enrayer ce mouvement (c'est l'affaire de l'institution et l'institution en cette matière serait l'effet d'une bonne politique : politique d'abord, dit avec raison M. Maurras), ne fait non plus pas grand'chose pour le précipiter. Depuis *Les Deux Nigauds* (car Innocent et Simplicie, avec les deux Polonais comme « valeur » d'Astiné Aravian, sont le prototype enfantin des *Déracinés*) des bibliothèques de petit quartier jusqu'aux Universités provinciales, il existe même tout un réseau tissé tant bien que mal pour retenir l'enfant chez lui.

Mais M. Barrès reproche à l'Université, et surtout à Bouteiller, son délégué, d'avoir péché par omission plus que par action. Bouteiller n'a pas su engager ses élèves dans leurs « séries », dans les « pas de leurs morts », dans une tâche locale. Son départ, son sillage, les appellent à Paris. Ils veulent être des individus, « comme lui », non des fonctionnaires, des rouages. Ce genre d'influence se comprend mal. Bouteiller qui voit dans ses élèves de futurs serviteurs de l'État, ou qui, plus simplement, sait que l'enseignement secondaire a pour but de recruter le personnel des carrières libérales, les oriente, dans sa dernière classe, vers celles de ces carrières qui leur conviennent : Rœmerspacher vers l'École Normale, Sturel vers la magistrature, Saint-Phlin vers Saint-Cyr, sauf consentement de sa bonne grand'mère, Racadot vers l'agrégation de grammaire, Suret-Lefort vers le barreau ; vis-à-vis de Renaudin et de Mouchefrin, il s'abstient, il se contente de leur serrer la main parce qu'ils sont boursiers comme il l'était lui-même. « Entre les études universitaires et les emplois rémunérateurs, il y a une fosse qu'un pauvre est à peu près impuissant à franchir [1]. » (M. Barrès est mal informé : les neuf dixièmes des professeurs sont des boursiers de lycée devenus boursiers de licence et d'agrégation. Il est vrai qu'ils n'exercent pas un emploi puissamment rémunérateur). Mais comment se fait-il que de ces jeunes gens un seul — Suret-Lefort — suivra la voie que lui trace Bouteiller, et y réussira d'ailleurs brillamment ? C'est que Suret-Lefort qui, au lycée, « copie les attitudes de Bouteiller », représente dans le groupe le Bouteiller de demain, celui qui, à la Chambre, noiera son maître dès qu'il le jugera utile à sa carrière poli-

1. Les *Déracinés*, p. 30.

tique. Il est le seul qui entre dans le barreau et la politique comme dans une carrière régulière. Les autres ne sont pas seulement déracinés de la terre, mais déracinés d'une place, d'un emploi, d'une fonction sociale qu'ils renoncent, malgré Bouteiller, à remplir. La raison qu'en donne M. Barrès a été trouvée tout simplement par l'auteur du culte du moi devant son miroir. « Tous les jeunes Français, déclare-t-il, dans les lycées, sont dressés pour faire des hommes de lettres parisiens. C'est l'affirmation de leur virilité totale, leur premier acte après tant de singeries qui les y préparaient » [1]. Observez que le futur homme « de lettres parisien » est toujours traité (M. Barrès en fut peut-être la preuve) soupçonneusement par les professeurs. Mais retenons simplement ceci : M. Barrès avait indubitablement l'étoffe d'un homme de lettres parisien. Il a transposé cette tendance chez les sept Lorrains qui incarnent ses possibilités. Et puisque ses sept Lorrains paraissent représenter toute la jeunesse française des lycées, il a vu toute cette jeunesse formée pour donner des hommes de lettres. Ce spectre du Brocken, qui paraît s'étendre sur tout un pays, n'est que l'ombre de l'homme qui le voit.

Reproche qui paraît se cumuler chez M. Barrès avec un reproche contraire. D'une part, l'Université ne prépare que des hommes de lettres parisiens, réussis une fois, manqués dix mille fois : elle exagère donc dans le sens de la culture générale, ou, si l'on emploie le terme péjoratif, de la facilité avocassière. D'autre part, elle forme des professionnels, les spécialistes de carrières libérales : Bouteiller ne conçoit pas autrement l'horoscope qu'il tire de ses élèves, leur indique les services qu'ils auront à rendre, non la manière dont ils développeront leur être intérieur. La supériorité est même considérée au lycée comme une collection de spécialités : « On disait couramment au lycée de Nancy qu'un homme qui serait fort comme le maître de gymnastique, polyglotte comme les maîtres d'allemand et d'anglais, latiniste comme un agrégé, dominerait le monde [2]. » Il semble que M. Barrès voie dans ces deux tendances divergentes un contraste de l'instruction et de l'éducation, d'une instruction qui tend à faire des hommes de culture générale, d'une éducation qui inspire le culte de la connaissance positive et de la capacité technique. Les *Déracinés* sont évidemment l'œuvre d'un homme étonnamment froissé par l'une et l'autre de ces

1. Les *Déracinés*, p. 294.
2. *Id.*, p. 57.

tendances auxquelles, adolescent, il n'était pas adapté et résistait. Il a estimé d'un prix médiocre un ordre ou deux ordres, dans lesquels il ne brillait pas. Ce verbalisme de l'éducation oratoire, que la classe de philosophie renforce plutôt qu'elle ne le discipline, répugnait à son réalisme précis, ardent et sec. D'autre part une distinction de bourgeois raffiné, d'homme libre aspirant à l'*otium*, le dressa de bonne heure contre la médiocrité, l'horizon restreint du professionnel, lui fit constituer sa culture contre le spécialiste. Il lui répugne d'être un rouage dans un mécanisme quelconque. Il se veut comme un tout, d'abord le tout du moi, puis le tout d'une société elle-même, dans sa conscience claire et son essence pure, de la Lorraine en son fruit mûr. Ces lignes de *Sous l'œil des Barbares* nous expliquent les *Déracinés* : « L'imperfection des plus distingués, la niaiserie de quelques notoires, le tapage d'un grand nombre lui donnaient l'horreur de tous les spécialistes et la conviction que, s'il faut parfois se résigner à paraître fonctionnaire, commerçant, soldat, artiste ou savant, il convient de n'oublier jamais que ce sont là de tristes infirmités, et que seules deux choses importent : 1e se développer soi-même pour soi-même ; 2e être bien élevé. Principes auxquels il prêtait une exclusive importance [1]. » *Un Homme Libre* est l'application méthodique de ces deux principes. Dans le *Jardin de Bérénice*, Charles Martin, l'Adversaire, réalise le type contraire : « un cerveau d'enfant dominé par des mots de spécialiste [2]. » Définition heureuse : on est un artiste vrai, comme M. Barrès lui-même, quand on a au contraire un cerveau de « généraliste » servi par des mots d'enfants, c'est-à-dire par des mots neufs, un langage inventé. L'Adversaire s'impose à Bérénice et à Aigues-Mortes comme Bouteiller aux élèves du lycée de Nancy : « La singularité de Charles Martin, c'est que dans sa suffisance de fonctionnaire et d'ingénieur, il imagine qu'il doit plier cette région sur la formule d'un beau pays, telle que l'établissent les concours qu'il a brillamment subis [3]. » M. Barrès, dans son ardeur généreuse contre les spécialistes, va jusqu'à toucher ce qui sera plus tard l'arche sainte. Le culte du Moi exclut pour lui, à cette époque, celui de l'officier. André Maltère est poursuivi et condamné (en 1892) pour un article où il juge insupportable qu'un officier, dont la fonction est de représenter une autorité, un pouvoir

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 126.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 57.
3. *Id.* p, 54.

de chef, soit désigné pour ses succès dans des examens de géographie et de mathématiques. Evidemment nos officiers de 1870, qui n'avaient jamais vu de carte d'état-major avant d'en trouver dans la poche de l'officier prussien qu'ils avaient abattu d'un coup de sabre, ne tombaient pas sous ce reproche. Mais enfin il est certain que l'armée aussi a ses Bouteiller. Toute l'œuvre antérieure de M. Barrès, le franc, complexe et progressif exposé de sa nature, de ses amitiés et de ses antipathies, conduisaient donc fort logiquement aux *Déracinés*.

L'André Maltère de l'*Ennemi des Lois* est une de ces « intelligences aussi pleinement affranchies des préventions de la misère que des préjugés de l'école de droit ou de l'école polytechnique [1]. » Préventions de la misère et préjugés d'école sont les deux périls qui, pour M. Barrès, guettent les bacheliers selon qu'ils sont pauvres ou riches. Mais enfin il n'y a pas de société sans certaines préventions de la misère qui donnent une conscience à ses classes, à ses ordres, ni surtout sans des préjugés professionnels qui sont généralement nécessaires au bon exercice des professions. Les professions qui excluent le spécialisme sont celles-là même où sont entraînés les déracinés : celle de l'avocat et celle de l'homme de lettres, entre lesquelles flotte le genre mixte du journalisme. La prépondérance de ces trois états n'est-elle pas dans un pays plus dangereuse que celle du spécialiste, du technicien ?

Bien que sur sept destinées il y en ait au moins trois réussies (celles de Rœmerspacher, de Saint-Phlin, de Suret-Lefort), les *Déracinés* sont le roman d'un échec, d'un malaise. La France dissociée et décérébrée, telle que la lecture de Taine et l'expérience de la vie l'ont révélée à M. Barrès, appartient à son église militante et même à son église souffrante. L'église triomphante par rapport à laquelle elle est conçue, s'exprimerait assez bien dans ces lignes : « Pour chaque individu, la vérité c'est son innéité jouant avec aisance dans une discipline collective [2]. » Au souterrain enchevêtré et comprimé des *Déracinés*, s'oppose la flèche, aérienne et baignée dans le bleu, des *Amitiés Françaises*, leur contre-partie ou, mieux, leur conclusion. Evidemment, on ne saurait reprocher à M. Barrès de n'avoir pas écrit quoi que ce soit d'autre que le livre délicieux des *Amitiés*, ni élu pour grouper autour de lui ces amitiés de la nature et de l'histoire un autre héros que le jeune Philippe. On me permettra cependant de regretter, d'un

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 7.
2. *Scènes et Doctrines*, p. 190.

point de vue tout égoïste, que Philippe n'ait pas subi le travail romanesque d'idéalisation, de construction, qui m'eût permis de lui donner place dans cette galerie des possibilités de M. Barrès, et de le placer dans sa lumière littéraire à côté des sept Lorrains. Celui qui recommencera cette étude dans un demi-siècle, quand l'heure du « froid bibliothécaire » sera venue et quand M. Barrès aura pris place parmi les sujets de thèse, pourra s'essayer à combler cette lacune.

VIII

STUREL

Si chacun des sept Lorrains comporte quelques éléments que plus ou moins, de plus ou de moins loin, M. Barrès a détachés de lui-même pour en animer les problèmes de l'énergie nationale, il en est un en qui il paraît avoir versé la plus grande partie de sa nature, de sa vie, de ses rêves. C'est Sturel. A mesure que l'on va des *Déracinés* à *Leurs Figures* par l'*Appel au Soldat*, Sturel perd d'ailleurs sa personnalité propre pour devenir simplement le pseudonyme et le porte-parole de l'auteur. Evidemment il ne faudrait pas limiter M. Barrès à Sturel, mais il n'y a presque rien dans Sturel qui ne fasse partie de la sensibilité de M. Barrès.

D'un mot, il représente chez les sept Lorrains les valeurs féminines, comme Rœmerspacher figure les valeurs mâles. Fils d'un chasseur brutal qu'il n'a pas connu, élevé par sa mère, il est « vraiment l'enfant des femmes. Il doit tout à sa chère grand'mère... à ses tantes [1] ». Comme sa mère a été froissée par son violent chasseur, les délicatesses de Sturel ont été blessées, refoulées en lui par l'internat. « C'est une grande peine pour un petit enfant qui a l'âme simple de n'embrasser personne avant de se coucher. Quand cette habitude est perdue par une rude nécessité, quelque chose se dessèche dans le cœur et il demeure pour toute la vie méfiant et peu communicatif. » Il vivra donc d'une

1. Les *Déracinés*, p. 318.

vie ardente qui aura pris le pli d'être opprimée, exaspérée en vie intérieure. Ses passions en recevront plus de feu sombre, de mélancolie, de romantisme. Il lui faudra, pour se sentir vivre, des occasions de froissement, de fièvre, de désillusion. « Parmi les causes qui ont le plus aidé à sa formation, l'une des plus importantes est l'action continue des femmes. Sturel n'a que faire de ces amples loisirs dans lesquels une nature virile saurait se développer : il lui faut des soucis et une tâche qui pèse sur sa vie comme pèserait un maître [1]. » Il lui faut comme à tous les voluptueux inquiets cette nouveauté et cette intensité du moment présent, qu'il estime terne et perdu pour la vie vraie s'il n'est armé d'une pointe aiguë et s'il n'est lourd aux sens comme un fruit à la main.

« C'est un jouisseur délicat que M. Sturel », dit avec un ricanement envieux le nain Mouchefrin. C'est exact. Dans l'*Appel au Soldat*, le mot « jouir » à propos de Sturel revient plus de cent fois. Qu'il s'agisse d'amour, de politique, d'intelligence, c'est par un âpre plaisir qu'il prend contact avec la vie. Toutes les fois qu'il comprend quelque chose, qu'un jour lui est ouvert sur une idée générale, il « jouit », il « s'enivre » et cela est « magnifique ». On songe aux deux mots que les femmes passionnées appliquent à tout : « J'adore » et « j'ai horreur » et qui figurent une raison dernière à laquelle on serait mal venu d'opposer un argument. Sturel est l'homme qui comprend avec ses nerfs, qui jouit d'une vérité au lieu de la peser et de la penser.

« Un nerveux à la recherche de son bonheur [2]. » « C'est, au net, un débauché [3]. » Une vie ainsi vouée aux plaisirs, appelle, exige presque ceux d'un cœur mélancolique, les sombres et les lourds. « Sa volupté la plus fine, dans le secret de son cœur, semble être de gâcher un bonheur ; il y trouve une façon d'âpreté qui irrite en lui des parties profondes de la sensibilité et le fait d'autant mieux vivre. C'est ainsi que son âme, fréquemment livrée au tumulte des passions d'amour-propre, désire maintenant la solitude et, parmi son double désastre amoureux et boulangiste, jouit de se sentir méprisante et détachée [4]. »

Elle en jouit parce qu'à côté du plaisir de la jouissance directe Sturel garde une porte nerveuse sur le plaisir de l'analyse. Il est trop

1. Les *Déracinés*, p. 290.
2. *Leurs Figures*, p. 208.
3. L'*Appel au Soldat*, p. 483.
4. *Id.*, p. 484.

voluptueux pour se donner animalement et sans réserve à la jouissance. Comme pour le jeune Lacrisse, le bonheur est pour lui ce Parnasse à double cime : avoir une femme du monde et entrer dans une conspiration. Et les ardeurs repliées de Julien Sorel émeuvent tout de même plus que l'*Allons, saute marquis !* d'attaché de cabinet où s'ébroue l'aimable François : « Peut-on être plus heureux que je ne suis ? J'aime une femme que tout le monde désirerait et qui veut bien me croire aimable. Je suis engagé dans une grande aventure historique. En même temps, je garde la possession de moi-même et je mêle à ces excitations une clairvoyance de blasé [1]. » Quand il perd sa maîtresse et que sa conspiration échoue il retombe sur la mélancolie. (Le féminin, c'est d'ailleurs le sensitif et le discontinu, les « alternatives de plaisir passionné et de mélancolie. ») Alors la clairvoyance de blasé passe au premier plan. Sturel a de quoi la nourrir, car il « aimait la solitude et la perfection : timide, avide et dégoûté, il faisait des objections à tous les bonheurs et ne jouissait pleinement que de la mélancolie. Au reste, il sentait avec une intensité prodigieuse, mais, désireux de mille choses, il était incapable de se plier aux conditions qu'elles imposent [2]. » Enfant, adolescent, ses valeurs étaient faites de ses froissements. Que je cesse d'être froissé, disait M. Barrès, et je cesserai d'être intéressant. Sturel, enfant de volupté voué à l'échec et au mécontentement, tire de là de quoi nous intéresser à lui, de quoi s'intéresser à lui-même.

Reconnaissons en ses nerfs féminins la postérité de Rousseau, la harpe prête pour les musiques romantiques. Le jour de l'enterrement de Gambetta, il fait sa première lecture de *La Nouvelle Héloïse*. « L'univers peut bien enterrer Gambetta : pour ce jeune homme, ce 6 janvier, Jean-Jacques Rousseau vient de naître. » Une nature féminine comme celle de Sturel met en valeur ces éléments de sensualité, d'humiliation et de révolte par lesquels, depuis Rousseau, prend ordinairement conscience d'elle-même une sensibilité littéraire.

François Sturel trouve sa Madame de Warens en la personne d'Astiné Aravian, une Orientale placée là pour concentrer sur le jeune homme tous les esprits, tous les parfums, tous les poisons de l'Orient, et fondre leur romantisme sentimental et pittoresque avec le romantisme intellectuel déposé par la culture universitaire. Astiné est une Arménienne qui ne se distingue guère des belles Pérotes de Constan-

1. L'*Appel au Soldat*, p. 164.
2. Les *Déracinés*, p. 316.

tinople et que M. Barrès enveloppe de turqueries un peu faciles. Elle introduit le petit Sturel, sortant du lycée, dans le monde des sens, « délicieuse révélation de joli corps, frais sous sa chemise légère, comme un fruit choisi, venu de très loin, avec mille précautions, dans des papiers de soie [1]. » L'imagination de Sturel s'excite fort là-dessus : « J'ai une femme de Ninive et c'est en outre une fille d'Ionie. » Il est naturel qu'une telle femme procure à un jeune homme de vingt ans de grandes satisfactions, et il est curieux que cette Orientale soit engagée comme Bérénice dans le jardin idéologique, continue auprès de Sturel la classe de Bouteiller, comme Petite-Secousse prolongeait sur Philippe la poésie du Musée du roi René. C'est en effet l'enseignement universitaire qui, selon M. Barrès, a livré Sturel désarmé à cet énervement voluptueux, à ce venin d'Asie, à un nihilisme asiatique prolongé en le nihilisme des philosophes allemands. « Il ferait face à l'assaut s'il était dès l'enfance demeuré dans son domaine national, parmi ses vraies propriétés psychiques. Mais l'enseignement universitaire l'a conduit sur le plan de la raison universelle. » Il me semble pourtant qu'à cette raison universelle l'enseignment universitaire donne le visage classique, gréco-romain. Il déclasse l'orientalisme, et M. Barrès le lui reproche, ailleurs, assez aigrement, prend en pitié « formule consacrée dans les Sorbonnes de célébrer le triomphe des libres Hellènes sur les hordes de Darius et de Xerxès ». Alors comment l'Université, après Bouteiller, est-elle responsable de ceci : « une ville d'Orient, parmi des vergers, assise au crépuscule auprès d'un cimetière, telle devait être désormais la patrie de ses rêves, la cité de ses trésors ? [2] » M. Barrès eût voulu sans doute qu'un vrai maître donnât à Sturel adolescent l'enseignement de la terre et des morts dont la promenade de la *Vallée de la Moselle* avec Saint-Phlin lui fournira un équivalent tardif. Mais pourquoi les imaginations orientales de Sturel se fussent-elles moins plu à contredire cet enseignement lorrain qu'elles ne se plaisent à contredire l'enseignement philhellène et les formules consacrées dans les Sorbonnes ? Et pour un jeune homme de vingt ans, des théories vaudraient-elles mieux que d'autres devant le fruit choisi enveloppé dans des lingeries de papier soyeux ? « A dix-neuf ans, pour l'ordinaire, un jeune homme favorisé pense : Quand ma maîtresse entre dans sa loge, à l'Opéra, aux Fran-

1. Les *Déracinés*, p. 95.
2. *Id.*, p. 117.

çais, les hommes l'admirent et envient celui qu'elle doit aimer. Mais François Sturel se disait : « J'ai une femme de Ninive et c'est en outre une fille d'Ionie. Les détails exaltants que Bouteiller avait donnés aux lycéens de Nancy sur les philosophes ioniens profitaient aux plaisirs que Mme Astiné reçut de son petit ami. » Anaximandre et Héraclite, c'est pourtant de la Grèce, ce n'est pas de la sensualité orientale, de la confiture de roses et des kiosques de perles. « Un enfant de Neufchâteau, dit M. Barrès, le fils d'une province militaire et disciplinée, saurait sans périr prétendre à s'assimiler tout l'hellénisme. Mais le rêve de l'Orient, la cendre des siècles asiatiques, n'est pas pour lui respirable [1]. » Souvenons-nous que Burdeau, qui est le prototype de Bouteiller, a, par ses traductions, fait lire Schopenhauer aux jeunes Français. M. Barrès pouvait embrancher Astiné sur le philosophe de Francfort et faire du tout un curieux composé de cendre orientale tourbillonnant autour d'un honnête bastion de l'Est. Mais, précisément, M. Barrès ne nomme pas Schopenhauer qui fut, sur les têtes ardentes de la génération de Sturel, la grande influence philosophique.

L'orientalisme de Sturel ne subsiste pas très longtemps. Les récits d'Astiné paraissent dénoter l'influence et un peu la manière du jeune Arménien Tigrane qui, dit M. Barrès, « durant quelque temps guida mon imagination dans le monde asiatique [2] » et qui lui « donne une idée de ces poètes persans qui menaient une vie errante et de qui l'œuvre est une riche collection d'anecdotes ornées [3] ». Et, dans les *Amitiés Françaises*, M. Barrès dira : « Voyons clair, et, si c'est notre lâche dessein de nous abandonner, livrons-nous à ce flot stérile, à cet appétit du néant. Mais si nous préférons l'allégresse créatrice, la belle œuvre d'art française, rejetons le poison de l'Asie [4]. » Astiné Aravian est un état, l'état romanesque, de sa sensibilité. Son *Voyage d'Orient* nous montrera ce qu'il en gardait en 1914 et après 1914. Il en gardait pas mal dans le *Voyage de Sparte*, qui est dédié à Mme de Noailles et qui aurait pu l'être par Sturel à Astiné Aravian. Astiné, c'est une Gasmule et M. Barrès, ou bien Sturel, la retrouve au château franc de Karytena, comme Pierre Loti cherche dans *Fantôme d'Orient*

1. Les *Déracinés*, p. 117.
2. Le *Voyage de Sparte*, p. 118.
3. *Id.*, p. 146.
4. Les *Amitiés Françaises*, p. 264.

ce qui reste d'Aziyadé : cette Gasmule « qui, dans l'ombre de Karytena, mystérieuse et délicate corolle, prit en échange d'un parfum toute la force d'un barbare », nous la reconnaissons : « Elle est tantôt une enfant, alanguie, les pieds joints, tantôt une prophétesse aux cheveux épars... Je ne regrette pas le troupeau délicat des Gasmules, dont je cherche, sous Karytena, le cimetière. Chaque génération porte avec elle de quoi souffrir : nous avons nos vivantes [1]. »

Astiné satisfait chez Sturel l'imagination et les sens, et Bouteiller en le déracinant, est censé, assez étrangement, l'avoir conduit vers elle. Il est vrai qu'Astiné, assassinée en même temps que meurt Victor Hugo, est incorporée au romantisme. Elle entrera sans doute chez les ombres par la même porte que le poète. « Sturel, par Victor Hugo, arrivait au même résultat que par Astiné... Hugo venait confirmer Astiné [2]. » Cette synthèse de l'orientalisme, du romantisme et des mauvais maîtres démocratiques porte la marque de son époque : on en retrouve la figure chez M. Maurras, qui nous montre la prophétesse Marthe apportant de Syrie toute cette cargaison à Martigues. De là une littérature de bastions. La Martigues de M. Maurras est une digue contre l'Orient, alors que sa vieille voisine et rivale, Marseille, ouvre chez nous une porte à l'Orient. Ce Provençal est ami des idées nettes, nous savons ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas. M. Barrès, lui, a hésité, hésite encore, entre la digue et la porte. Il ne sait pas si avec son beau grès des Vosges il fera l'une ou l'autre. Son édifice ressemble à l'une et à l'autre, comme la grande muraille de Chine qui est à la fois un mur et une route.

Astiné et Victor Hugo, dans ce jour exaltant de mai 1885 où l'Arménienne, laissée dans le fossé tragique par Sturel, est égorgée à Billancourt, et où le poète s'en va parmi les roses et les hommes sous l'Arc de Triomphe, collaborent pour conduire Sturel à une acceptation orientale de la fatalité, mais d'une fatalité splendide qui comble ses puissances de vivre et de sentir. Il épouse comme le courant du fleuve d'Héraclite cette descente de la destinée qui porte pêle-mêle l'épave où se cramponne et se décompose un Mouchefrin, la barque de fleurs ou la gondole vénitienne dans laquelle un Sturel appareille pour la vie. Seulement, le vieil Hellène Héraclite était le philosophe de la loi. Sturel est emporté par le flot passionné et sensuel. Il abandonne Mou-

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 266.
2. Les *Déracinés*, p. 450.

chefrin à sa bonne chance d'assassin ignoré, comme il l'avait abandonné à sa mauvaise chance d'assassin possible, comme il avait abandonné Madame Aravian à cette destinée de victime égorgée qui convenait pour empourprer tragiquement l'horizon des sept Lorrains : « Hélène ! mais du moins, cette fois, pour que soit complète son atmosphère de volupté, il ne manque pas au tableau l'appareil du carnage [1]. » Et quand Sturel sort du bouge où Mouchefrin cuve, parmi la charogne de préparations anatomiques, le sang de son crime, les propos de Sturel ressemblent à peu près à ceux d'un sultan oriental qui sort de la chambre où les muets viennent d'étrangler ses frères : « D'après l'intérêt de ces trois années à peine écoulées, comme il est probable que la vie me sera par la suite dramatique et imprévue !... Car j'ai augmenté en si peu de temps mes surfaces de sensibilité [2]. »

Si François Sturel, à la minute tragique, est passé en détournant la tête à côté d'Astiné, c'est que la voiture, sous les jeunes feuillages de mai, l'emportait dans le bois avec une autre figure de sa destinée, aux côtés de Thérèse Alison.

Sturel est un joli Lorrain, gâté par l'enseignement et le cloître universitaires, jeté par eux au romantisme et à l'Orientale, et de qui la vie toujours demeurera touchée par ces poisons. De même Thérèse Alison, qui serait sa femme charmante, est dévoyée par le cosmopolitisme, la vie des villes d'eaux, le flirt avec de Nelles, le nomadisme qui dessèche pour en faire des poupées tant de jeunes filles. M. Barrès, qui a goûté si fort Marie Bashkirtseff et qui a élevé dans l'église du Moi, non loin de la chapelle de Velu II, confesseur et martyr, un oratoire rococo à Notre-Dame du Sleeping, n'en recommande point le culte aux jeunes filles françaises. Sturel et Thérèse sont recouverts d'un factice qui flétrit et dissimule leur fine bourgeoisie lorraine : « L'un et l'autre se cachent leur véritable et touchante naïveté d'adolescence ; ils sont secrètement gênés de tout l'esprit qu'ils prêtent à leurs cœurs [3]. » Ils sont inclinés l'un vers l'autre et faits l'un pour l'autre. Mais trop de vie artificielle étant interposée entre eux, ils cherchent à s'étonner l'un l'autre et ils passent à côté du bonheur. Ou plutôt ils connaissent le genre de bonheur qu'appelaient ce factice et cette littérature. Il convient, pour que Sturel possède Thérèse,

1. Les *Déracinés*, p. 405.
2. *Id.*, p. 459.
3. *Id.*, p. 172.

qu'elle soit devenue la femme de M. de Nelles. Quand M. Barrès dédia les *Déracinés* à M. Paul Bourget, l'adultère était la forme normale de la vie amoureuse dans la littérature parisienne, et deux déracinés comme Sturel et Thérèse ne pouvaient manquer d'y être conduits.

Pas plus Thérèse qu'Astiné n'apportent dans la vie de Sturel de l'amour pur et nu. Astiné lui révélait la figure sensuelle de ce que son imagination avait caressé dans les poètes et les philosophes. Hugo et Bouteiller l'avaient conduit vers cette Orientale. Mais, dans l'*Appel au Soldat*, l'enfant des *Orientales* veut de la poudre et des balles. Thérèse de Nelles est incorporée à sa vie politique comme Astiné l'était à sa vie intellectuelle. Cette vie politique, — l'agitation et la conspiration boulangistes — implique, à la française, un parterre de femmes du monde. Le soir où Thérèse devient la maîtresse de Sturel est le soir où du jour Boulanger a été blessé en duel par Floquet. « Sachant, comme toute la France, la grave blessure de Boulanger, elle imaginait qu'un jour Sturel pourrait se battre, courir des risques à cause de sa politique [1]. » Et, en effet, Sturel s'est battu : il a été, pour cri séditieux, bousculé par la police, et il porte quelque trace d'un passage à tabac, — tabac très doux pour cigarette russe. Mais Boulanger ayant eu la gorge percée, un boulangiste est autorisé à bénéficier de sa blessure : « Dans ce désastre de l'armée boulangiste dont le chef gisait, ce jeune homme romanesque trouvait les émotions d'un magnifique sauve-qui-peut à se jeter au lit d'une femme. » Boulanger, qui avait quelque chose du caractère innocent, chevalin et loyal de la Léontine, pouvait dire comme celle-ci à la fin des *Déracinés* : « Notre malheur aura toujours servi de quelque chose à ces messieurs. »

Sturel paraît un type un peu flottant entre le Julien de *Rouge et Noir* et le jeune Lacrisse de *L'Histoire Contemporaine*, et Thérèse flotte pareillement entre Mathilde de la Môle et Mme de Bonmont. Mathilde remarque Julien le jour où elle imagine qu'il pourra, comme celui des La Môle qui conspira sous Charles IX, trouver l'échafaud sur le chemin de son ambition. Ayant observé qu'une condamnation à mort est peut-être la seule chose qui ne s'achète pas, elle aime en Julien le candidat à l'échafaud. Et Julien paiera en effet la lettre de change romanesque tirée sur lui. Mais la vie de Sturel est bâtie au con-

1. L'*Appel au Soldat*, p. 173.

traire sur l'échafaud de Racadot, son ambition c'est la mort des autres, et ses images de bataille font sourire comme celles de Lacrisse. Depuis Julien, l'ambition, dissoute en l'intrigue politique, est devenue une chose médiocre. M. Barrès lui-même, en cette Karytena où il écrivit de si jolies choses sur les Gasmules, nous aide à mettre au point les incidents de la petite guerre autour des chevaux militaires qui portaient à Longchamp le général Boulanger et à Reuilly le général Roget. « Geoffroy de Villehardouin, Guillaume de Champlitte, Hugues de Saint-Quentin, Robert de Blois, Jean comte de Brienne, le seigneur de Caritène et tous les autres, je les ai connus, quand je faisais de la politique française aventureuse avec les beaux chevaliers qui s'appellent Boulanger, Morès, Déroulède ; et je connus pareillement le jeune Rambaud... Il suivit à la croisade le marquis et en reçut de riches fiefs, outre-mer. C'est un ancêtre aimable de nos journalistes auxquels on donne une préfecture ou bien une recette générale si leur parti a triomphé [1]. » M. Barrès ajoute, lui dont les sept Lorrains sont tous petits-fils de soldats de la Grande-Armée, que « nous devons rêver où nos pères ont vécu » et s'écrie : « Pouvait-il se dépenser tant d'énergie française, sans que l'amour courût en profiter ? » M. Barrès appartient à une génération dont les fils ont vécu où leurs pères ont rêvé. Il serait beau qu'il écrivît sur sept autres Lorrains le roman de l'Énergie nationale de 1914. Comme celles du moyen âge, la Geste peut indéfiniment se poursuivre.

L'amour et l'ambition qui sont les deux passions humaines se transmuent incessamment l'une dans l'autre. Dans l'*Appel au Soldat*, les images d'amour servent sans cesse de métaphore aux images d'ambition. Sturel en Italie donne assez bien la formule de leur frontière ou de leur terrain commun : « Que me servira-t-il de me sculpter beau et parfait, si dans l'Univers rien ni personne ne m'attendent pour que je me prouve tel ! — Arrivé à ce point, il se serait mis volontiers à parcourir les terres et les mers pour rencontrer l'occasion qui fait les héros. Le monde moderne, que ne sillonnent plus les chevaliers errants, connaît celui qui veut agir. Avec toute la noblesse qu'on voudra, Sturel se créait une âme d'aventurier [2]. » Sturel veut agir. Et il veut être ému. Et il veut encore savoir qu'il est ému. Ce sont des imaginations d'aventure qui flottent à la surface de lui-même comme les figures

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 257.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 26.

des peintres italiens sur lesquelles il s'excite. Rien ne descend en lui pour faire quelque chose de dur, de lancé, d'inflexible. Il marche à la dissolution et à l'échec.

Dès lors, au contraire des deux « ordonnés » du groupe, Saint-Phlin et Rœmerspacher, ce nerveux, et cet aventurier tend à devenir un révolté. Il a « l'esprit partisan », c'est-à-dire qu'il est commandé par ses haines et par ses nerfs. « Comme tous les purs, qui n'ont rien à ménager, chez qui l'idée ne trouve pas de cloison et envahit tous les compartiments de l'être, ce noble jeune homme, pour la cause, aurait froidement brisé tout et soi-même [1]. » Tout d'abord, et soi-même ensuite. Dans ses luttes contre l'opportunisme et les panamistes il se fait peu à peu une âme d'anarchiste. Fanfournot figure à peu près un Sturel pauvre, décharné, populacier, un Sturel tel que l'eût formé le ruisseau : « Dans ce jeune anarchiste, quelque chose de pur, d'orgueilleux, de tendu, présentait des affinités avec l'âme de Sturel [2]. » L'anarchie, avec laquelle l'*Ennemi des Lois* mit un moment M. Barrès en coquetterie, est le plus bas degré du barrésisme, au sens où Descartes disait que la liberté d'indifférence est le plus bas degré de la liberté. Mais rien ne demeure chez Sturel de la pitié à la russe, humide et débordante, qui s'étendait, dans l'*Ennemi des Lois*, jusqu'à l'extrême animalité. L'Arménienne assassinée lui fait un fond plus dur que la princesse russe ne le faisait à Maltère. Il se regarde un instant, deux gorgées d'absinthe et le souvenir de *Faust* aidant, en Fanfournot comme en un miroir qui lui rend une image de lui-même, mais il la voit d'un œil froid, sans la vivre : « Quant aux misères de Fanfournot, il leur opposait une brutale insensibilité d'homme que ses passions accaparent. Volontiers il eût dit à ce malheureux le mot magnifique du maréchal Ney dépassant un vieux brave qui, tombé, le suppliait sur le champ de bataille : « Eh ! mon ami ! vous êtes une victime de la guerre [3]. » Aussi, quand Sturel devient à son tour une victime de la guerre il n'intéresse pas beaucoup. Fanfournot lance sa bombe au moment où Sturel, sur les prières de Mme de Nelles, se résigne à ne pas lancer la sienne. Et pourtant les deux bombes ont le même résultat. Sturel est politiquement détruit comme Fanfournot l'est matériellement. La même scène s'est jouée sur deux registres.

1. L'*Appel au Soldat*, p. 235.
2. *Leurs Figures*, p. 172.
3. *Id.*, p. 173.

Sturel est politiquement détruit. Mais une sensibilité à la Chateaubriand garde de quoi exploiter ses ruines et s'y plaire. Les derniers mots de Rœmerspacher à Sturel liquident admirablement la situation : « Tu es un anarchiste... Tu devrais écrire. Cette passion, cette excitabilité, c'est le ton qui plaît le plus à notre époque : un grand nombre de personnes sentent ainsi la vie [1]. » Malheureusement, Sturel est un homme de lettres manqué. Il figure à l'horizon de M. Barrès le domaine de la vie ardente, des belles fièvres stériles, ce que M. Barrès eût été sans certaines qualités à la Rœmerspacher, de volonté et de discipline, sans une nature de « bon petit soldat lorrain ». Le *Roman de l'Énergie nationale* se termine comme de la vie qui se poursuit : par l'échec des uns et la réussite des autres, mais échec et réussite qui paraissent donnés dans la nature de chacun. « Suret-Lefort, avocat du terrianisme lorrain, Mme de Nelles fiancée à Rœmerspacher : ces faits du jour consacrent le double échec de Sturel et le disposent à la rêverie, à la solitude [2]. » Dans une circonstance pareille, M. Barrès écrivit *La Mort de Venise*. Sturel qui vient d'atteindre par une fin d'automne le jour de sa trentième année va le passer dans le parc de Versailles, où il rencontre Bouteiller.

Sturel est des sept Lorrains, le seul qui rompe durement et douloureusement avec Bouteiller. Il est aussi celui que sa nature rendait le plus digne de s'attacher à un véritable maître, de l'aimer avec orgueil et de le défendre avec passion. Avec son âme de « partisan », il était fait pour vénérer un roi de l'intelligence. Et l'une des plus nobles parties de M. Barrès lui-même est évidemment son beau culte des grands exemplaires humains. Le malheur des temps a voulu que Sturel n'ait pu se dévouer qu'à Boulanger. La société désorganisée où Sturel et Bouteiller ont vécu les a rejetés logiquement vers deux voies différentes, leur a interdit d'être un vrai maître et un vrai disciple. « Sturel sentit qu'il ne poursuivait pas Bouteiller d'une haine toute simple, mais d'une sorte d'amour trompé ». Surtout il le poursuit d'une haine qui souffre de se voir engagée dans une « basse péripétie », qui voudrait se déployer sur un théâtre digne des grandes idées qu'elle sert, des grands courants français qui la portent ou la battent.

Sturel et Bouteiller sont, au XIXe siècle, les deux représentants irréductibles de deux espèces opposées : le fils de famille et le fils de

1. *Leurs Figures*, p. 269.
2. *Id.*, p. 287.

ses idées, — le maître de sa maison et le « contremaître des ateliers intellectuels », — l'héritier d'un patrimoine réel et le possesseur d'un domaine d'abstractions.

En outre et dans le même ordre, ce sont deux formes contraires de sensibilité. Tout pour Sturel doit se ramener à des valeurs de jouissance, à des émotions voluptueuses. A tout propos un Sturel jouit. Mais un Bouteiller légifère et raisonne. Bouteiller est l'homme sans plaisir. A la place vide du plaisir, il a installé ce qu'il appelle son devoir, sincèrement, et qui n'est souvent qu'une forme de son intérêt ou de sa haine. Cette opposition de l'homme de plaisir et du fanatique abstrait tient une grande place dans l'histoire et dans la vie. C'est elle qui fait haïr d'une telle haine recuite un Danton ou un Herault de Séchelles par un Robespierre. A un étage très inférieur elle expliquera la haine de Trubert pour Birotteau. Mais si l'homme de plaisir est un héritier riche, si le fanatique abstrait est un fils de pauvre, l'antagonisme des deux espèces psychologiques sera porté à son carré par la haine de classes, car les deux tempéraments, par l'effet d'une illusion naturelle, apparaîtront au bout des deux branches comme les fruits logiques des deux états sociaux. « L'un et l'autre se méprisaient de naissance [1]. »

Enfin, tout le *Roman de l'Énergie nationale* allait à la double confrontation (celle de la rue des Mathurins et celle de Versailles) entre l'élève qui a cru le spirituel du maître et le maître qui sur les ruines d'un spirituel qu'il a trahi s'est élevé au temporel : « C'est peut-être votre enseignement, dit candidement Sturel à Bouteiller, qui m'a empêché de me plier aux conditions qui eussent permis mon succès [2]. » Mais il est élégant de voir que Sturel ne demeure pas en reste avec Bouteiller, et que, trahissant à son tour le spirituel, « sur le soupir d'une femme, voilà que ce vengeur de la morale publique n'obéissait plus qu'à son bon plaisir » [3].

Or Bouteiller et Sturel pareillement frappés, pareillement vaincus, viennent au long du grand canal de Versailles méditer sur leur échec et faire l'inventaire de ce qu'il laisse d'intact en eux, de possible dans leur destinée. Tous deux, environnés du paysage sacré où la France se construisit et se connut comme un ordre, s'efforcent de se placer

1. *Leurs Figures*, p. 264.
2. *Id.*, p, 259.
3. *Id.*, p. 264.

dans la vie humaine qui les encadre, qui peut leur permettre encore d'être.

Les conclusions de Sturel, après ces onze années d'expérience, sont celles-là même de M. Barrès. En elles le nationalisme terrien prend conscience de son identité avec les mouvements de la vie intérieure : « C'est à ma nécessité intérieure que je me livrerai. Si je maintiens ma tradition, si j'empêche ma chaîne de se dénouer, si je suis le fils de mes morts et le père de leurs petits-fils, je puis ne pas réaliser les plans de ma race, mais je les maintiens en puissance. Ma tâche est nette : c'est de me faire de plus en plus Lorrain, d'être la Lorraine pour qu'elle traverse intacte cette période où la France dissociée et décérébrée semble faire de la paralysie générale . » Sturel donne un sens à sa vie s'il comprend qu'il doit être, pour la Lorraine, en sensibilité et en jouissance, ce qu'un Saint-Phlin est en utilité, un Rœmerspacher en équilibre. A eux trois ils retrouveront, en les élevant à une généralité française, quelques-unes de ces particularités lorraines dont Bouteiller, à la dernière page des *Déracinés*, félicitait Suret-Lefort d'avoir entièrement purgé son accent.

Bouteiller : « Nous sommes les héritiers de cette noblesse qu'il y a un siècle nous avons dépossédée. Les privilèges appartiennent légitimement à mon parti qui assume le gouvernement de la France. C'est avec cette élite seule que je dois compter ; c'est par rapport à elle, et selon qu'ils la servent ou desservent, que je dois juger mes actes. »

L'un aboutit à une tradition dans la durée, l'autre à un parti, à une coupe dans le simultané. L'idée de Bouteiller est celle d'une aristocratie viagère dont il est, d'une société où chacun commencerait par « porter l'oiseau », comme il a fait, pour s'élever ensuite, oiseau lui-même, dans *le Plein Ciel* de Victor Hugo. Cette aristocratie, professeur il la concevait comme intellectuelle, député il la conçoit comme politique. Homme qui n'a pas vécu la vie des sens, homme de l'École, il aboutit dans cette méditation de Versailles à une idée du viager. L'ardent et voluptueux Sturel, qui prend conscience, à Versailles mieux qu'ailleurs, de sa qualité, de sa valeur, de sa noblesse d'héritier, aboutit à une idée de l'acquis, du conservé, du transmissible. Le *Roman de l'Énergie nationale* (bien que ce dernier chapitre sente la fatigue, la hâte d'aller vers une tâche nouvelle) se clôt en somme noblement, sur des thèmes qui rappellent le début des *Déracinés* et la première classe de Bouteiller aux jeunes philosophes de Nancy.

Bouteiller, missionnaire de l'État, était venu à Nancy pour faire de ces jeunes gens des hommes. Avec beaucoup de déchet, avec un peu de succès, ils ont tenu, le maître et les élèves, un rôle dans un moment de la vie française, ils ont été cette vie elle-même. Ils en ont poussé les puissances sur ce théâtre où de grandes idées vêtues de blanc purifient tout avec le rameau lustral de l'intelligence, conservent la noblesse de quiconque les a servies de toute son âme, permettent de voir, malgré tout, un Bouteiller et un Sturel, « déracinés, désencadrés, mais non dégradés ».

IX

RŒMERSPACHER

M. Barrès, qui a versé dans Sturel, sans la décanter, toute sa sensibilité, semble avoir figuré en Rœmerspacher certains points un peu froids ou morts de sa pensée, sa bonne conscience intellectuelle, sa raison. Nous portons tous ainsi en nous une sorte d'aîné de nous-mêmes, de délégué au *Video meliora*. L'homme de santé physique et morale, de labeur, de suite et d'équilibre, s'oppose au nerveux et discontinu Sturel. Avec Saint-Phlin et Suret-Lefort il représente dans les sept le noyau solide de ceux qui réussissent, se construisent une vie, une maison, avec un coup d'œil sûr et un bras solide. Ce gros garçon roux, fort et franc, demeure toujours de sang-froid, se possède comme un beau domaine moral, d'un seul tenant, étendu sous ses regards et bien administré. De même que Sturel, « enfant des femmes », n'a presque pas connu son père, Rœmerspacher se souvient à peine de sa mère, n'a connu dans sa famille que des hommes, des Lorrains solides, terriens et soldats.

Ce Lorrain de nom et de carrure germanique a certaines qualités de l'Allemagne. Il est étranger aux délicatesses nerveuses d'un Sturel, mais son cerveau organise tout, lui fournit abondamment ce liant, ce ciment qui manquent à Sturel comme à M. Barrès, et qu'excluent certaines pointes fines d'émotion. « Gros travailleur, fort mangeur,

grand parleur », il est maintenu en état par une bonne machine. « Il est capable d'accomplir une besogne énorme et très bien faite, grâce à sa force de coordination et à la faculté de mettre de la clarté dans les idées qu'il envisage »[1]. Une bonne fourchette intellectuelle qui représenterait la quantité là où Sturel mettrait raffinement, qualité. « C'est peut-être, dit-il lui-même, que je n'ai pas beaucoup de goût littéraire, et que trop de clarté me répugne, mais je trouve mon bien-être et ma volupté dans l'effort de tenir à la fois sous ma pensée une quantité de plus en plus considérable de faits[2]. »

Rœmerspacher dont le plaisir consiste à lier des faits et des idées, n'est pas un homme d'action. Il a vite fait, en historien, de classer les boulangistes et le boulangisme, d'en sourire, d'en déblayer la route. Son intelligence n'en est pas moins tournée vers de la volonté et du réalisme, de même que celle de Sturel est tournée vers de la sensibilité et de belles fantaisies. Comme le dit Saint-Phlin, « c'est un homme, parce qu'il reste profondément Lorrain et qu'au lieu de se laisser dominer par les éléments parisiens, il les maîtrise, les emploie à sa guise »[3]. Etudiant, après son service militaire, il débarque à Paris avec une bonne figure joyeuse et un gros cahier de papier blanc où il va tout noter pour tout classer. Il s'installera dans la vie, comme dans Paris, avec patience et optimisme. « Tandis que Sturel se plaignait de toutes les circonstances, aurait voulu qu'elles se pliassent sur sa volonté, Rœmerspacher prétendait que le sort nous guide »[4]. Il a été chercher en Allemagne l'habitude intellectuelle de tout considérer du point de vue de l'évolution, — ce qui est une vue reposante bien faite pour entretenir la santé morale, au contraire de Sturel, « mal habitué à la notion de développement, dont les conséquences parfois peuvent faire peur »[5]. Il s'est installé d'une façon franche et carrée dans sa destinée pour la vivre entièrement, sans vaines subtilités et sans crainte. Comme tous les gens robustes, il passe dans la vie sans jalousie et sans haine. L'étude de la réalité, de l'évolution, l'ont complètement débarrassé de tout ce que M. Barrès dans l'enseignement de Bouteiller met au compte du kantisme. Au contact d'un

1. Les *Déracinés*, p. 311.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 38.
3. *Leurs Figures*, p. 224.
4. L'*Appel au Soldat*, p. 489.
5. *Id.*, p. 359.

homme de pensée vivante comme Taine il a oublié leur professeur de Nancy, dont Sturel, tout en le haïssant, restera si mal dépris. « Ce travailleur, de vie austère, pensait, en effet, qu'il n'y a pas une règle pour l'homme, mais des règles selon les hommes, et il se plaisait à voir les divers fruits mangés par ceux à qui ils conviennent »[1].

Ce qu'on trouve peut-être de plus fin, de mieux senti, de mieux réussi dans le *Roman de l'Énergie nationale*, c'est, en Rœmerspacher et en Thérèse de Nelles, la reconstitution progressive d'un beau couple lorrain solide et normal. Sturel, l'enfant des femmes, avait gâché et dévoyé Thérèse, appuyé et prolongé en elle cette vie factice dont elle avait pris dans les voyages de sa jeunesse les premiers plis. Rien ne fait plus souffrir une femme, rien n'est moins fait pour la femme, qu'un homme à nerfs féminins. La génération du bonheur se corrompt alors, comme s'abâtardit dans les mariages consanguins la génération de la race. Avant que Mme de Nelles tombât dans les bras de Sturel froissé par la police, M. Barrès avait peint en elle, avec une justesse de tons parfaits, le passage de la jeune fille à la femme. Le passage de Mme de Nelles, maîtresse de Sturel, à Thérèse, femme de Rœmerspacher, est conduit dans la même note complaisante d'heureuse délicatesse. C'est notre plaisir, dans l'*Appel au Soldat*, que d'apercevoir entre les grands plateaux crayeux de politique monotone, ces fonds dans lesquels s'écoule l'exquise *Vallée de la Moselle*, et surtout cette source bleue que forme le joli chapitre intitulé, avec quelque ironie triste, *la Journée décisive* (le 22 septembre, date du scrutin où s'effondra le boulangisme), cette belle journée d'été que passent à la campagne Rœmerspacher et Thérèse, où la figure de leur bonheur leur apparaît, et où Rœmerspacher oublie de voter.

Thérèse auprès de l'ardent Sturel s'éprouvait sans cesse foulée, froissée, blessée. « Sturel, se dit Thérèse, jouit de ses ennuis, de sa fièvre. Moi, comme Rœmerspacher, j'ai horreur du chagrin, des inquiétudes, de tout ce qui arrête mon libre développement. » Elle se forme le sentiment d'une vie étoffée, acceptée, habituelle, où tout ne soit pas constamment remis en question par une âpre inquiétude comme celle où se complait Sturel. Il lui faut effacer « une Mme de Nelles nerveuse, une romanesque en l'air, créée par l'influence de Sturel. D'elle-même, c'était une Lorraine pleine de bon sens. Pour la ramener à son véritable

1. L'*Appel au Soldat*, p. 240.

fonds et aux vérités d'une vie féminine normale, Rœmerspacher est puissant. La solidité, l'équilibre de ce jeune homme de la Seille rappellent à Thérèse, par-dessus les années précédentes où Sturel, son mari et le ton à la mode la dévoyèrent, les temps heureux que, petite fille confiante, elle passa auprès de sa grand'mère en Lorraine »[1]. Rœmerspacher joue auprès d'elle pour l'aider à se retrouver Lorraine le rôle de Saint-Phlin auprès de Sturel. Elle élague d'elle comme acquis, superficiel et dangereux ce qui déplairait à Rœmerspacher dans la femme de son foyer et la mère de ses enfants. « Avec une force d'oubli admirable, elle triait dans son passé ses jours sains et normaux pour les faire complices de leur amitié. Elle répandait pour Rœmerspacher ses qualités de loyale Française du Nord, avec un geste aussi aisé et franc qu'elle dénouait le beau torrent de ses cheveux, au soir, dans sa chambre solitaire »[2]. A mesure qu'elle-même prend plus de simplicité, ouvre sur la vie des yeux plus pleins, plus profonds, plus calmes, Rœmerspacher, bien qu'inélégant, s'ouvre à une vie sentimentale qui lui manquait. L'enrichissement qu'il tient de Thérèse n'est pas très différent de celui que M. Asmus doit à Colette et à la Lorraine, et il est exprimé de la même manière doctorale et germanique. L'aimable chapitre de *la Journée décisive* se termine ainsi : « Même il tenait pour une étape importante dans son développement, d'avoir aperçu qu'on ne peut pas exclure tout un ordre de besoins moraux »[3]. Bouteiller a laissé dans le Panama son honneur, Sturel des lambeaux d'une vie gâchée, et Saint-Phlin une partie de la fortune de sa grand'mère ; mais Rœmerspacher avait bien raison de ne pas plus s'exciter sur les chéquards que sur l'homme au cheval noir, puisque le Panama amène le divorce de Mme de Nelles, qui devient Mme Rœmerspacher. Suret-Lefort et lui auront été les deux bénéficiaires. Il se félicite alors « d'avoir trouvé les conditions d'une vie complète et normale »[4]. Et il en tire cette conclusion dont il est bien étonnant que, licencié d'histoire, docteur en médecine, élève de Taine, il ne se soit pas plus tôt aperçu, que « nous sommes profondément des êtres affectifs... Je dégradais mon intelligence en laissant s'atrophier en moi les qualités délicates de la vie affective. » C'est de l'Asmus,

1. L'*Appel au Soldat*, p. 489.
2. *Leurs Figures*, p. 261.
3. L'*Appel au Soldat*, p. 435.
4. *Leurs Figures*, p. 268.

et cela déteint sur Sturel lorsque celui-ci, voyant sa maîtresse devenir la femme de son ami, pense : « A l'émotivité Rœmerspacher fera sa part, tandis que par elle je me laissais envahir et détruire. » Ces germanismes, tantôt M. Barrès les étale, tantôt il les élève à une belle figure gœthienne, tantôt il s'en moque. Ils ne déplaisent pas sur ces figures lorraines.

Ce que Rœmerspacher appelle la vie affective, révélée par Thérèse, c'est sans doute un ensemble d'habitudes heureuses qui lui laisseront la tête calme. Mais enfin cela vient à point pour nous montrer que sur les sept Lorrains il n'y aura pas eu un intellectuel pur. Rœmerspacher, qui représente en leur groupe les valeurs de lucidité, de raison, d'équilibre, applique en somme ces valeurs à l'économie de sa vie plutôt qu'à l'objet de ses études, sur lesquelles M. Barrès ne nous renseigne que de quelques mots en passant. Celui des sept qui aura le mieux réussi sa vie l'aura construite avec de la terre lorraine pour soutien invisible, de l'intelligence pour plaisir et pour but, du bonheur pour fruit. Il aura été un exemplaire complet, solide, un peu gros, d'humanité.Dans le *Roman de l'Énergie nationale*, il tient le rôle du raisonneur, et nul doute que pour M. Barrès ce ne soit lui qui pense le plus juste. Il refuse de faire de l'action politique avec son intelligence, et la vie comble, comme cela arrive souvent, une intelligence qui était disposée à se satisfaire d'elle-même et de peu. Il met en jeu, probablement, celles des possibilités lorraines que M. Barrès eût vu se développer en lui-même, s'il eût été maître de son destin, avec le plus de complaisance, celles qui aident le mieux à construire une belle vie, solide et spacieuse comme une maison.

X

SAINT-PHLIN

Saint-Phlin, c'est une des terres, ou plutôt c'est la terre de M. Barrès. M. Barrès a incorporé Gallant de Saint-Phlin à un morceau de Lorraine, et c'est la Lorraine que goûte en lui le voluptueux Sturel. M. Barrès nous a dit que tout le meilleur de sa philosophie tenait

dans la lettre qu'écrit Saint-Phlin à Sturel à la fin de *Leurs Figures* et qui est développée dans les *Amitiés Françaises*. Ce bon Saint-Phlin qui, au lycée, était volontiers dernier et qui s'en consolait en disant qu'il faut bien un dernier, fait, comme Velu II, dans un domaine de vie heureuse et spontanée fonction de moniteur. Il ne garde en somme de liaison suivie qu'avec Sturel, à l'imagination duquel son nationalisme lorrain fournit à la fois un contrepoids et une nourriture. Les autres se moquent ordinairement de lui, depuis l'affreux Mouchefrin qui l'insulte jusqu'à Rœmerspacher, « rude travailleur qui parle d'un hobereau spiritualiste » et qui dit : « Je n'ai jamais imaginé d'effort plus consciencieux pour rester en arrière de la transformation française [1]. » S'il fait quelques études à Paris, il ne se déracine pas du tout, il reste authentiquement l'homme de la terre de Saint-Phlin. M. Barrès reproche à Bouteiller d'avoir voulu l'envoyer à Saint-Cyr au lieu de le laisser à Saint-Phlin. Mais Bouteiller en a donné, devant ses camarades, cette belle définition : « C'est un bon Français, que le pays trouverait au jour du danger. »

En ce temps-là d'ailleurs le danger est heureusement loin, car Saint-Phlin, fils aîné de veuve, ne portera pas plus l'as de carreau que le casoar. Bon Français, donc, mais ainsi que le dit M. Barrès des membres de la Patrie Française, bon à quoi ? Bon à demeurer chez lui, à être Lorrain, et, comme Mac-Mahon en donnait à un homme d'une race plus humble le conseil, à continuer.

Il est, des sept Lorrains, le délégué à la continuité. M. Barrès se flatte d'avoir trouvé une discipline dans les cimetières où ses prédécesseurs divaguaient. Ayant pas mal suivi sur ce terrain ses prédécesseurs, il a chargé Sturel, fils de Rousseau, de ses divagations, et Saint-Phlin de sa discipline. « Si je voyageais seul, dit Sturel, je visiterais tous les cimetières sur ma route. » Et Saint-Phlin lui répond : « Tu trouves ta poésie à te considérer comme un prolongement et jamais comme un point de départ. Dès le début de notre voyage, j'ai vu ton imagination se fixer chez les morts. L'idée que le sol où tu naquis prendrait une figure inconnue de tes ancêtres te choque gravement. Pour moi... je suis un optimiste décidé... Je n'ai jamais senti dans les cimetières cette odeur du néant où tu t'abîmes. J'y vois l'arbre de la vie et ses racines y soulèvent le sol. [2] » M. Barrès ne nous

1. L'*Appel au Soldat*, p. 400.
2. *Id.*, p. 361.

à point montré Saint-Phlin à Varennes dans une fonction d'autorité sociale, ou du moins d'utilité sociale. Il lui confère plutôt un pouvoir spirituel, lui fait prêcher doctrinalement la Terre et les Morts.

C'est par l'intermédiaire de Saint-Phlin que M. Barrès a incorporé au *Roman de l'Énergie nationale* une valeur qui devait nécessairement s'y trouver, Mistral, l'homme qui « des cimetières dégage la vie ». A une époque où les Bouteiller régnaient, où l'élite française était faite de déracinés, le héros provençal a mis superbement dans l'autre plateau de la balance son génie et son exemple. *Victa Catoni.* « Son œuvre, dit Saint-Phlin qui lui a rendu visite, est une magnifique action. Il est le souvenir d'une petite patrie.[1] » Il est le patron de quiconque veut sauver en lui ou bien autour de lui quelque reste d'une petite patrie. Mistral se tient à l'horizon intellectuel de Saint-Phlin comme une grande présence bienfaisante. « Mistral, dit-il, ne m'a rien exprimé qui fût tout à fait nouveau pour moi ; mais à voir dans sa maison cette paix et cette dignité, j'apercevais plus justement le parti que je pourrai tirer de ma terre de famille.[2] »

Les leçons de continuité tirées de Mistral, Saint-Phlin les mettra à profit dans la famille qu'il fonde. Les *Amitiés Françaises* sont, dans l'œuvre de M. Barrès, le livre de Saint-Phlin. « J'ai tracé, dit-il, pour mon premier fils Ferri de Saint-Phlin, plusieurs plans d'études littéraires, philosophiques et artistiques en Lorraine... Mon petit garçon s'en assurera au cours de belles promenades. » Il discernera « la pensée maîtresse de cette région : une suite de redoutes doublant la ligne du Rhin[3] » et se créera « une discipline lorraine ». Ce qu'il y aura eu de manqué dans la grande expérience instituée sur les jeunes Lorrains par l'enseignement de Bouteiller sera ainsi pour la génération suivante un avertissement et une indication.

Saint-Phlin reconstruira ainsi autour de lui un peu de Lorraine, peut-être artificielle. Dans *La Vallée de la Moselle*, Sturel et Saint-Phlin ne peuvent assez s'admirer d'être Lorrains, s'émerveiller de découvrir la Lorraine, au contraire des Parisiens qui s'étonnaient tant qu'on fût Persan et non Parisien. Ce traditionalisme décoratif à la figure d'un été de la Saint-Martin. On comprend que Rœmerspacher trouve tout cela peu solide, sans vie, et passe.

1. L'*Appel au Soldat*, p. 364.
2. *Id.*, p. 372.
3. *Leurs Figures*, p. 228.

Avec beaucoup d'esprit et un sens très juste des valeurs, M. Barrès a fait naître Saint-Phlin à Varennes. « L'infériorité, l'avilissement pour tout dire où Drouet, le 22 juin 1791, a réduit le roi et dont la vieille Mme Gallant de Saint-Phlin garde la tradition locale, empêcheront que le jeune homme, pourtant traditionaliste, devienne jamais monarchiste »[1]. Ainsi son antipathie pour la monarchie comme son goût pour la tradition (et pour le patois lorrain) sont déterminés par ce que M. Barrès appelle des façons de sentir. Saint-Phlin est rendu heureux et fier par le patois qu'il ne sait pas. Il est rendu méfiant à l'égard de la monarchie qu'il n'aperçoit que dans la berline de Varennes : peut-être, là aussi, ne sait-il pas. Ce terrien délicat et naïf, sans arrière-pensée, un peu virgilien et lamartinien, paraît dans le cadre de sa terre et de ses grands arbres une jolie nature, un peu passive et molle. Elevé par sa grand'mère, il est comme Sturel l'enfant des femmes. Il rassemble heureusement dans une figure intéressante ce qu'il y a dans le traditionalisme de M. Barrès de confortable, de reposant et d'un peu court.

XI

SURET-LEFORT

On trouve dans *Le Roman de l'Énergie nationale* une *Somme* copieuse et un peu lourde où M. Barrès a déversé tout le produit de son expérience politique depuis le boulangisme jusqu'au commencement de l'Affaire Dreyfus. Expérience politique à trois compartiments : expérience électorale, expérience parlementaire, expérience de journaliste, et d'une façon générale expérience de l'intrigue. Les trois livres du Culte du Moi témoignent d'un goût de l'intrigue où M. Barrès aurait pu se perdre. Benjamin Constant est un des « intercesseurs » de l'*Homme Libre*. « Si cet appétit d'intrigue parisienne et de domination qui parfois nous inquiète au contact du fiévreux Balzac arrivait à nous

1. Les *Déracinés*, p. 50.

dominer, notre sensibilité et notre vie reproduiraient peut-être les courbes et les compromis que nous voyons dans la biographie de Benjamain Constant [1]. » Suret-Lefort, si nettement dessiné, incarne parmi les sept Lorrains cette ambition patiente, lucide et sèche, « la joie d'être mêlé à une intrigue, de la comprendre, de la déjouer chez ses adversaires, de la tourner à son profit. Voilà comment on peut être un politique sans avoir l'esprit de gouvernement et avoir plus de goût pour l'intrigue que pour le pouvoir [2]. » Ce genre d'intrigue s'exerce et s'épanouit dans des milieux fermés que l'on connaîtra à fond, où l'on circulera subtilement. Ces milieux fermés c'est, pour Suret-Lefort étudiant, la conférence Molé, et, pour Suret-Lefort député, le Parlement. M. Barrès réalise en ce Lorrain l'épure, la forme élégante du parlementaire. Sa formation se fait en trois temps : « Bouteiller, au lycée de Nancy, lui avait enseigné les attitudes nobles et l'autorité du ton ; la vie de Paris, qu'il réduisait, tant était forte sa passion, à la Conférence Molé, venait d'en faire un être étranger à la notion du vrai ; le vrai Palais-Bourbon le compléta en lui donnant de la lâcheté. De ce jour, le Parlement s'augmentait d'un digne parlementaire et la France d'un roi » [3].

Suret-Lefort est le seul disciple authentique de Bouteiller, le seul qui suive exactement et réalise son horoscope. Fils d'un homme de loi conservateur que des magistrats opportunistes ont brisé, il arrivera par la loi, il fera rendre à la loi, à l'atelier des lois qui est le Palais-Bourbon toute la satisfaction, toute la revanche qu'il exige. Son intelligence est un joli instrument de précision qu'il emploie non pour éclairer les questions, mais pour les compliquer et parvenir dans ce nuage lumineux aux fins de son ambition. Au lycée, s'il parle, il achève toutes ses phrases. Il a tous les moyens de parvenir : « Élancé, un peu raide, et pourtant agréable par un joli air de bête de proie, il semble frêle, mais, à bien l'examiner, il a des bras énormes » [4]. Dans la physionomie, « quelque chose de félin, d'hypocrite et de fermé » [5].

M. Sembat définit la République la prédominance des luttes intérieures sur les luttes extérieures. Suret-Lefort, petit-fils d'un soldat

1. *Un Homme Libre*, p. 84.
2. Les *Déracinés*, p. 128.
3. *Leurs Figures*, p. 12.
4. Les *Déracinés*, p. 46.
5. *Id.*, p. 86.

de la Grande-Armée, c'est le Saint-Cyrien de ces luttes intérieures ; il va à ces luttes avec le souci de carrière et d'annuaire, le rétrécissement volontaire, la froide lucidité d'un officier professionnel. « Suret-Lefort est autrement combatif et vaillant que la plupart de ces militaires. D'ailleurs, pour un jeune homme qui veut agir, que propose aujourd'hui l'armée ? Son volontariat terminé, il courra aux vrais champs de bataille »[1].

L'opposition des deux générations politiques, celle de Bouteiller et celle de Suret-Lefort, est très intelligemment marquée par M. Barrès. Bouteiller enveloppe d'un ordre spirituel rigide ses ambitions. Suret-Lefort ne les drape que de formules politiques et d'intérêts parlementaires. Le premier pense politiquement par principes, le second par combinaisons. « On voit bien ce qu'un Bouteiller ne ferait point, et, par exemple, qu'il ne trahira jamais son parti ; rien ne serait plus indifférent à Suret-Lefort. Il est déraciné de toute foi ; il subit simplement l'atmosphère, les fortes nécessités du milieu »[2]. Et M. Barrès l'explique finement en disant que fils d'un homme d'affaires, il ne possède pas un esprit religieux, à l'encontre de Bouteiller, fils d'ouvrier. Mais il y a autre chose. Quand Suret-Lefort entre au Parlement, les anciens partis commencent à se dissoudre, et le moment vient où l'on arrivera moins par la fidélité à son parti que par le coup d'œil qui perçoit le moment — l'heure des Saxons — où on le lâchera fructueusement. La logique veut que le Parlement, microcosme de la France, produise le parlementaire déraciné de son parti, et les déracinements de Suret-Lefort l'ont préparé à cette dernière évolution. Mais un Bouteiller, professeur nomade, a porté avec lui, comme le Juif, ses dieux abstraits et il leur reste croyant. En outre l'un et l'autre viennent de formations professionnelles différentes. L'un est un professeur qui enseigna des principes, l'autre un avocat, un fidèle de la Conférence Molé, qui n'aborde les principes que pour les utiliser.

Aussi est-il naturel que Bouteiller soit exécuté par Suret-Lefort. Le chapitre : « Suret-Lefort mange Bouteiller », forme une péripétie élégante et logique des *Déracinés*. Suret-Lefort succède à Bouteiller comme patron local en Lorraine. Ayant épousé exactement les plis du vêtement parlementaire, les nécessités du métier, il sait s'appliquer aussi exactement à son rôle de courrier, de défenseur, d'avocat des

1. Les *Déracinés*, p. 47.
2. *Leurs Figures*, p. 12.

intérêts auprès des bureaux. C'est lui qui, après le boulangisme, maintient le lien de la petite équipe lorraine, — des cinq qui restent — les appuie dans les ministères pour leurs affaires personnelles, s'entremet pour les protégés et même pour les idées du traditionaliste Saint-Phlin. C'est lui qui a défendu Racadot, sauvé Mouchefrin, tout en s'élevant sur leurs épaules au moment où ils s'enfonçaient. Dans le clan lorrain, il conserve par le seul poids de son égoïsme intelligent de l'ordre politique, de l'ordre social, de l'ordre local. Il faut à tout groupe français, pour subsister, non seulement la présence d'une loi, mais d'une action de légiste. Les légistes qui ont collaboré avec la monarchie française, avec la terre de France, aujourd'hui sur la nation décapitée et sur la forêt déracinée sont seuls. De même qu'un Gallant de Saint-Phlin peut être regardé comme préposé à la continuité d'une tradition vivante, un Suret-Lefort maintient, dans un ordre sec, abstrait et nécessaire, du même fonds qu'un Molé, un Talleyrand et un Fouché, la continuité de l'État, l'armature à la fois logique et animale de l'association humaine, et ces puissances de ruse, poison qu'utilise en aliment ou en remède le corps d'une nation.

XII

RENAUDIN

Le journalisme étant l'une des professions de M. Barrès, il était naturel que des sept Lorrains l'un au moins la représentât. Le portrait de Renaudin ne flatte guère plus cette corporation que les portraits de *Charles Demailly*. Néanmoins nous le reconnaissons et M. Barrès a pu le trouver souvent autour de lui dans un bureau de rédaction. Dans le groupe des sept, Renaudin participe à la damnation des pauvres. Un bachelier qui, à Paris, doit gagner sa vie de bonne heure, est-il nécessairement conduit à devenir une canaille ? Le journalisme n'a-t-il pas, comme les autres professions, son honneur et sa grande majorité de travailleurs honorables ? Renaudin, installé à Paris, doit faire vivre par son travail trois personnes, sa

mère, sa sœur et lui. Comme depuis leur enfance les sept Lorrains attendent d'écrire dans les journaux, comme l'éducation littéraire de l'Université ne les a dressés réellement qu'à ce métier, dès leur débarquement au Quartier Latin, Renaudin devient naturellement, pour quelque temps, leur guide et leur oracle.

Ces bacheliers, ces élèves de Bouteiller, sont impatients de voir clair. Ces intellectuels prisent la clairvoyance comme la qualité essentielle. C'est elle que cherche dans l'étude, par l'intermédiaire de Taine, Rœmerspacher. A l'âge où Rœmerspacher prend contact avec un représentant de l'humanité supérieure, connaît en chair et en os un de ces hommes qui jusqu'alors vivaient pour lui dans l'espace à deux dimensions des livres, Renaudin trouve en Portalis un initiateur à sa portée et selon son besoin, qui est alors de manger. Renaudin, dans le groupe, figure les parties basses de la clairvoyance parisienne, cette blague impitoyable qui révèle, à une terrasse de café, l'envers de tout. « Sa puissance est de tuer en eux la notion du respect ; sa faiblesse, c'est qu'après avoir discerné les intrigues, — généralement des ventes d'influence qui dégradent député et publiciste — il conclut épanoui d'admiration : Comme il est fort ![1] » Dans *Leurs Figures*, M. Barrès n'est pas exempt de ce genre d'admiration devant la nature d'un Rouvier ou d'un Arène.

Il a cette combativité impitoyable, âpre et brutale, de ceux qui ont dû se mettre en chasse de bonne heure sur le pavé parisien. « Naturellement cruel, il assumait avec plaisir des tâches nécessaires, mais dangereuses ». C'est un de ces journalistes violents dont le nom, à la porte d'un journal, signifie : chien dangereux ! Député boulangiste, il a été employé par M. Barrès pour figurer les pillards pauvres engagés dans l'aventure politique par l'appétit du butin. Il trahit Boulanger quand le boulangisme entre en liquidation. Il a servi à M. Barrès pour mettre en lumière les parties malpropres du mouvement boulangiste. *Leurs Figures* ne l'utilise plus.

M. Barrès l'emploie dans les *Déracinés* et l'*Appel au Soldat* à poursuivre auprès de ses camarades le travail de déracinement engagé par l'éducation universitaire de Bouteiller. Par lui, « ces jeunes gens, feuilles détachées du grand chêne lorrain » sont entraînés un moment dans la direction de Portalis. « De ces êtres tout abstraits, il est le pre-

1. Les *Déracinés*, p. 151.

mier, le seul qui ait trouvé sa corporation »[1]. Mais c'est la corporation de la critique et de la négation. A sa suite, ils sont déracinés non seulement de leur terre, mais d'un emploi régulier, de ces fonctions qu'avait élues pour eux Bouteiller. Pas assez marqués par leur terre pour lui demeurer fidèles, pas assez marqués par l'influence de Bouteiller (sauf Suret-Lefort) pour occuper des places et devenir des rouages sociaux, ils s'en vont naturellement dans le sillage que leur laisse Renaudin. Quand Renaudin s'effondre, un Rœmerspacher, un Saint-Phlin trouvent dans la robustesse de leur nature et dans la solidité de leur terre des bouées qui leur permettent d'atteindre le rivage. Un féminin, un nerveux, comme Sturel, désencadré, demeurera toujours un journaliste en puissance.

XIII

RACADOT

Dans un groupe mêlé de pauvres et de riches, lâchés sur Paris pour triompher, animés par la sensibilité de Rousseau, conduits par la suggestion de Napoléon, construits par la société qu'a peinte Balzac, dans cette monnaie de Julien Sorel, il y a une possibilité d'assassinat. Jules Lemaître a écrit un conte charmant, le *Second Mouvement*, pour montrer que le premier mouvement de l'homme est d'écarter, de supprimer ce qui le gêne. Le meilleur de nous tue continuellement en pensée quelqu'un de ses semblables, et le Touriri du conte est bien obligé de dire comme un ministre de la République : J'assassine moi-même. Heureusement que le « second mouvement » est là pour réparer, mettre au point, verrouiller la cage du gorille féroce. Dans les sept, un sanguin rude et avide, un descendant d'esclave, pris encore dans la servitude rurale, assume la responsabilité du crime.

Racadot descend de ces paysans de Custine qui restèrent serfs jusqu'en 1789 et qui, dominés aujourd'hui par les hauts fourneaux au

1. Les *Déracinés*, p. 154.

lieu des tours d'un château, sont retombés dans le même état sous la dynastie juive des Fould. De sang servile, il est robuste, laborieux, sérieux, violent, un bloc de solidité physique, une brute à la nuque de taureau. « Sur les bords de la Moselle, avec ses petites ressources, haussé de la catégorie des serfs dans la bourgeoisie exploitante, il aurait été un des plus durs prêteurs qui rançonnent ce pays. A Paris, dans un milieu où son tempérament et son outillage n'étaient pas adaptés, il a satisfait avec la plus mauvaise entente du réel ses appétits d'agrandissement.[1] » Possesseur de quarante mille francs qui lui viennent de sa mère et qui furent économisés sou à sou dans des bas de laine avares, il les emploie à acheter un journal à Paris au lieu d'une étude en Lorraine. L'entreprise est folle, et les quarante mille francs sont volatilisés d'avance, mais l'Université n'apprend point à un bachelier le sens pratique : « Ce Racadot, ce Mouchefrin, avec leur méconnaissance toute universitaire des conditions d'une réussite, que n'oseront-ils pas entreprendre ?[2] » Aucun de ses camarades ne voit l'absurdité de la tentative (sauf Renaudin qui le dépouillera sans scrupule) mais tous s'embarquent avec enthousiasme sur le bateau dont ils rêvaient dans leur lit de collégien. Ce que M. Barrès a peint de façon saisissante, c'est la solidarité qui, quoiqu'ils en aient, les unit à Racadot, les agglomère dans ce poudingue lorrain au dur caillou paysan. Comme Renaudin, bête en chasse, a le sens de la tanière, de la famille qu'il fait vivre, Racadot seul des sept peut-être avec Suret-Lefort a conscience de cette solidarité. Dans l'affaire du journal, seul, il « s'est conduit en être social, qui a le sens du groupe... Il a tenu pour utile tout ce qui fortifiait la collectivité[3]. » Seulement il est « associé à des faibles », à des gens qui travaillent et luttent pour eux. Certes il veut parvenir, il le veut avec une avidité de brute. Mais, fils de serfs, il veut parvenir avec un clan qu'il aura servi, à qui il se sera imposé par ses services. Il ne s'amusera pas à l'envier, alors qu'il sait qu'en le poussant, il se poussera avec lui.

Ce qui monte en intelligence et en sensibilité chez Rœmerspacher et Sturel, que l'hérédité et la fortune bourgeoises ont filtrés, s'étale chez Racadot en appétit matériel et en brutalité servile. Que Rœmerspacher prenne sous le platane de M. Taine une belle leçon d'accep-

1. L'*Appel au Soldat*, p. 316.
2. Les *Déracinés*, p. 186.
3. *Id.*, p. 372.

tation, de philosophie, de force et de santé morale ! Racadot s'autorise pour tuer de l'arbre des Invalides, comme Greslou cherchait les raisons de sa cruauté dans la pensée d'Adrien Sixte. Le platane de M. Taine, dit-il, « n'a pu se conserver à l'existence qu'en opprimant deux de ses voisins » et sans doute un troisième « que l'administration des promenades a dû faire enlever ». Que Rœmerspacher devienne un beau platane lorrain, Sturel un fin peuplier mosellan, Saint-Phlin un aimable mirabellier pour les confitures de famille et les desserts de M. Barrès, il sera, lui, Racadot, le platane que l'administration judiciaire et pénitenciaire devra faire enlever. Racadot a « césarisé » et il a échoué. C'est un des millions de Napoléons manqués dont les cadavres tragiques ont engraissé le sol et nourri les fleurs passionnées du siècle, et quand, dans sa conférence de la fin des *Déracinés*, il affirme que « tout être a le droit de césariser », Rœmerspacher fait remarquer qu'il leur rend la conférence de Sturel au tombeau de Napoléon.

Mais plus encore que ses paroles fiévreuses au tombeau de l'Empereur, les ardeurs de Sturel dans le lit d'Astiné Aravian sont mêlées d'indissoluble manière à la destiné de Racadot et à la tragique soirée de Billancourt, aux deux têtes coupées du Bois de Boulogne et de la Roquette. Sturel qui, des sept, est le délégué à la jouissance, doit avoir pour correspondant et pour associé le délégué à l'assassinat. L'assassinat, la suppression d'autrui, sont donnés dans la logique d'une société individualiste. Mais la mort, — et M. Barrès l'a senti souvent de puissante façon, — est donnée dans la logique de l'amour. Racadot paiera sur l'échafaud, comme il a payé à la *Vraie République*.

Il paiera la traite tirée par Sturel. M. Barrès l'a expressément voulu. (Peut-être l'auteur de l'*Ennemi des Lois* a-t-il conçu cette idée après avoir assisté, comme reporter du *Journal*, à l'exécution d'Emile Henry. Et Fanfournot est lié d'un autre côté à la destinée de Sturel, dont la tragédie idéale s'achemine vers un théâtre de verdure entre ces deux tragédies de chair et de sang.) Sturel a sur l'une de ses mains le sang de Racadot, sur l'autre main le sang d'Astiné. C'est lui qui, pour ne pas être humilié par M. de Nelles devant Thérèse Alison, empêche Racadot de toucher l'argent qui l'aurait sauvé. Et, à Billancourt, il a croisé dans la voiture heureuse qui l'emportait avec Thérèse le groupe terrible d'Astiné et de ses deux camarades assassins. Il les a reconnus, et « quand il passait avec son bonheur, il les a laissés dans le

fossé du chemin [1] ». M. Paul Bourget eût écrit là sans doute un pendant à *L'Échéance*, eût montré avec une probité laborieuse et un fonds sérieux de doctrine chrétienne un Sturel que le remords torture, et qui expie. Le Sturel de M. Barrès, « plus tard, comprendra que ces circonstances tragiques étaient de nécessité et les instruments atroces de la parfaite biographie d'Astiné Aravian... Une telle vie, à moins d'être incomplète et même contradictoire, ne supportait que ce dénouement où il y a du vice, de l'horreur et des accents désespérés [2] ». Sturel a accouché à sa logique le caractère d'Astiné. Comme le Renan de Jules Lemaître était gai, Sturel « jouit » sur tout cela et de tout cela. Le bilan de l'affaire, — après des pages de cas de conscience trop littéraires, — tient dans ces mots : « Que la vie me sera par la suite dramatique et imprévue !... Car j'ai augmenté en si peu de temps mes surfaces de sensibilité [3]. » Ne reprochons d'ailleurs rien à Sturel, et tout à ce galeux qu'est l'enseignement de la classe de philosophie... « L'idéaliste qui revise chacun de ses actes, est dans la pénible situation d'un Robinson Crusoé recréant toute la civilisation dans son île »[4]. *Le Roman de l'Énergie nationale* n'est pas le roman de Robinson, mais de Robinsons. Sturel, Rœmerspacher, Saint-Phlin, Suret-Lefort sont, comme Robinson Crusoé, favorisés par le bon vaisseau qui les conduits et qui, bien que naufragé, contient encore des stocks précieux de marchandises qui permettent de vivre et d'attendre. Racadot, Mouchefrin, Renaudin sont amenés dans l'île déserte par des vaisseaux vides. Ils doivent, dès lors, recréer la civilisation avec des moyens et des méthodes bien différentes. Dépourvus de capital humain, ils sont ramenés violemment à la nature animale, et le petit-fils des sept serfs de Custine assume dans sa nature rustique et violente toute cette animalité. Lui faire assassiner une Orientale prédestinée aux tragédies sanglantes, jeter dans le creuset d'un journal après le bas de laine de paysans français les turquoises des princes persans, c'était une belle idée de poète que l'on imagine soutenue par des musiques magnifiques et qui est au moins élucidée par une œuvre hautement intelligente.

1. Les *Déracinés*, p. 394.
2. *Id.*, p. 405.
3. *Id.*, p. 459.
4. *Id.*, p. 427.

XIV

MOUCHEFRIN

Racadot et surtout Mouchefrin sont traités dans les *Déracinés* un peu comme ces mascarons du Pont-Neuf où Victor Hugo dans son fragment épique de *La Révolution*, personnifie le peuple anonyme, souffrant, grimaçant. Fils d'un petit photographe besogneux et aigri, ce gnome laid et malpropre figure dans les sept *Déracinés* l'étudiant raté faute d'argent plutôt que par faute de bonne volonté. C'était au lycée de Nancy un jeune homme « assez doux et intelligent » [1]. M. Barrès lui a fait assumer progressivement toutes les dégradations physiques et morales qui l'acheminent vers la pire boue du ruisseau. Du lycée, il passe non dans les salles de cours (il n'a pas les moyens de payer les inscriptions et Bouteiller ne lui met entre les mains que la monnaie de singe d'une morale abstraite), mais au café, « chenil des jeunes bacheliers». Pour se maintenir sur le flot qui l'étouffe et le rejette, il se cramponnera au crime avec Racadot, puis il tombera dans la police secrète. Les sept Lorrains valent dans la proportion où ils sont incorporés à une durée, qu'ils la trouvent faite autour d'eux ou bien qu'ils la recomposent par des épreuves, des réflexions, un travail. On peut les graduer, de ce point de vue, entre ces deux extrêmes, un Saint-Phlin et un Mouchefrin. Saint-Phlin et Mouchefrin se ressemblent, jusqu'à un certain point, en ceci qu'ils sont deux natures plutôt passives et neutres, peu capables de réagir contre leur milieu, portées à se laisser vivre. En se laissant vivre sur la terre de Saint-Phlin, en acceptant ses suggestions, en suivant les directions de son passé, de sa famille, de sa fortune, Gallant de Saint-Phlin trouve une philosophie spontanée que M. Barrès avoue en somme pour la sienne. Mouchefrin est un Saint-Phlin des tables de marbre et de la sciure de bois. L'étudiant miséreux est mené par les courants du Quartier Latin comme

1. Les *Déracinés*, p. 184.

Saint-Phlin par l'esprit de sa terre lorraine. Le pauvre se déracine jusqu'au bout par le jeu de la même nature qui aide l'autre à refaire ses racines. La vie normale de celui qui se classe progressivement et la vie normale de celui qui se déclasse peu à peu vérifient, comme on peut s'y attendre, les mêmes principes et les mêmes lois de classement social, comme l'homme qui nage et l'homme qui se noie vérifient également le principe d'Archimède.

L'Université, pour M. Barrès, est responsable de la dégradation sociale de Mouchefrin. C'est elle qui en élevant ce boursier l'a préparé pour un prolétariat de bacheliers. L'Université est une personne bien vague. Pourquoi Mouchefrin s'est-il voulu étudiant en médecine ? Tout le monde aurait dit à Mouchefrin que si les études médicales et la carrière médicale sont fermées aux gens sans fortune, la carrière de l'enseignement, par exemple, avec son système de bourses, leur convient. Mais enfin, Mouchefrin, entraîné dans le sillage de Bouteiller, a voulu, sous n'importe quel prétexte, aller à Paris. Il est, dans le café où il devient par l'habitude du lieu le chef du chœur lorrain, le premier qui les invite à crier : « A bas Nancy ! vive Paris ! » C'est ce cri qui se retournera contre lui et peu à peu le dévorera vivant.

Les leçons de Bouteiller ont donné à Mouchefrin une mauvaise conscience : « Mouchefrin, préparé dès l'enfance, eût fait un délicieux et heureux Scapin : il pillerait l'argent des filles sans en souffrir ; au contraire, pour un élève de la morale kantienne, c'est une humiliation intolérable [1]. » Ainsi la morale kantienne fait fonction dans le ciel de Mouchefrin de la croix paternelle au chevet de la jeune fille tentée : « Oh ! la croix de ton père est là qui te regarde ! » Sa conscience, sur le trottoir, se dit fille d'un officier supérieur, — l'officier supérieur qu'est la morale universitaire. Mais enfin on ne saurait guère être préparé honnêtement dès l'enfance, même par le moniteur Velu II, au rôle de Scapin : et le reproche étrange que fait M. Barrès à la morale kantienne, qui trouble la conscience de Scapin, on le ferait aussi bien à la morale chrétienne, qui ne s'en porterait pas plus mal. Je sais bien que M. Barrès préfère, du même fonds, un Emmanuel Arène qui pille l'argent de la Compagnie de Panama sans en souffrir le moins du monde à un Bouteiller qui se croira obligé d'accorder son droit au chèque avec la *Critique de la Raison pratique*. En outre, l'éducation universitaire a fait de Mouchefrin un déclassé, tandis que pas

1. Les *Déracinés*, p. 180.

d'éducation du tout lui eût épargné ce déclassement. Mouchefrin, comme Racadot, est construit avec les procédés de thèse familiers à M. Bourget pour faire remonter à des idées, à des hommes, à un ordre politique adverse la responsabilité de malheurs individuels et de carrières manquées. « En haussant les sept jeunes Lorrains de leur petite patrie à la France, et même à l'humanité, on pensait les rapprocher de la Raison. Voici déjà deux cruelles déceptions : pour Racadot et Mouchefrin, l'effort a complètement échoué... Mouchefrin et Racadot n'avaient pas naturellement de grandes vertus, mais il faut voir aussi qu'ils furent trahis par des chefs insuffisants du pays. Sur sept Lorrains, un double déchet, c'est trop : l'opération a été mal menée [1]. »

Quel pays a donc jamais eu des chefs suffisants à déblayer le chemin de toute une évolution politique et sociale ? M. Barrès arrive à cette conclusion que dans toute société les pauvres sont sacrifiés. C'est évident. On aurait pu imaginer l'auteur de l'*Ennemi des Lois* traitant son sujet des *Déracinés* dans la formule sentimentale et la grande pitié du roman russe qui le tenta un instant. Mais la coupe et l'esprit de la phrase qui termine un chapitre des *Déracinés* (celle que je viens de citer) paraissent transportées des *Origines de la France contemporaine*. La visite de M. Taine à Rœmerspacher semble le noyau solide et dur des *Déracinés*. On voit ici quelles influences ont agi, ces fécondes années 1894-1898, sur M. Barrès, et de quelles réflexions, de quels liens avec de forts esprits est faite son adhésion à une idée sociale de conservation et de dureté. M. Barrès a eu à se poser sans doute une alternative analogue à celle de Sturel devant Mouchefrin, se demander s'il le traiterait dans l'esprit pitoyable du *Jardin* et de l'*Ennemi des Lois* ou avec la dureté espagnole de *Du Sang*. Il a conclu en somme à l'inverse de Sturel, il a jugé avec la conscience sociale.

1. Les *Déracinés*, p. 465.

XV

EHRMANN

Jules Lemaître, dans un Billet du Matin, reproduit en tête de l'*Appel au Soldat*, demandait, quand M. Barrès devint député boulangiste de Nancy, si par hasard les électeurs n'avaient pas pris *Sous l'œil des Barbares* pour un opuscule patriotique. Une logique, je ne dirais pas ironique, mais tout de même détendue et souriante de la destinée, a voulu précisément que M. Barrès fût amené à écrire un *Sous l'Œil des Barbares* patriotique, et que M. Ehrmann, dans *Au Service de l'Allemagne*, fût construit, en somme, sur le modèle de Philippe, qui remplit les trois volumes du *Culte du Moi*. Ehrmann a d'ailleurs existé, et son histoire est celle d'un médecin alsacien qui passa dans l'armée française en 1914. Les analogies de sa situation, et, par certains côtés, de sa nature, avec celles de Philippe n'en sont que plus intéressantes. Philippe chez les Barbares, Ehrmann chez les Allemands sont des expressions, en deux états et deux langues différentes, d'une même idée.

M. Barrès dit de *Sous l'Œil des Barbares* : « Tout le livre c'est la lutte de Philippe pour se maintenir au milieu des Barbares qui veulent le plier à leur image [1]. » *Au Service de l'Allemagne* raconte une lutte pareille, lutte où est intéressée non plus une seule destinée individuelle, mais celle d'une nation. L'un des deux livres est traité en petits mémoires raffinés de la vie intérieure, l'autre est aménagé en roman fort artistement construit. Tous deux mettent pourtant en œuvre les mêmes valeurs générales de vie. *Sous l'Œil des Barbares*, c'est le livre de l'adolescent froissé, concentré, aiguisé par l'internat, tourné, par une série de combats contre lui-même, vers la vie intérieure. *Au Service de l'Allemagne* est le livre du soldat pressé par la même vie de claustration et de discipline forcée, se créant pour vaincre cette discipline

1. Le *Culte du Moi*, p. 24.

forcée une discipline intérieure et consentie. Le jeune Philippe, élève de l'Université, demandait par une solution élégante au saint patron de la maison ennemie, Ignace de Loyola, la méthode qui lui permettrait de se construire contre un milieu hostile. La situation d'Ehrmann, Alsacien, Français de sang, de cœur et de culture, et qui porte pour rester Alsacien l'uniforme de soldat allemand, transpose cette bataille sur le théâtre des « magnifiques luttes rhénanes ». C'est sous l'œil des barbares, et même sous leur habit, qu'il se sent, lui aussi, homme libre. « Je méprisais, à me crever le cœur, ces Allemands, mais je jugeai nécessaire de purifier et de gonfler en moi la source française, pour ne la laisser jaillir qu'aux heures favorables [1]. »

Par là, Ehrmann se rattache à tous les personnages barrésiens, aussi bien aux Déracinés qu'à Maltère et à Philippe, dont le principe constant est celui-ci : se donner une discipline à soi-même et repousser la discipline qui serait imposée du dehors. Le bonheur de M. Barrès a voulu que cette loi de vie personnelle se trouvât coïncider avec le problème tragique vécu par les provinces frontières, par les marches où il est né, — que le : « Être ou n'être pas ! » de sa conscience et de leur conscience fût commandé par les mêmes rythmes. Par là son nationalisme s'embranche exactement sur son égotisme, ou plutôt tous deux sont les branches du même arbre. C'est ainsi qu'il a bâti André Maltère et ses amies sur cette formule : « Ce qui me paraît le signe d'une humanité supérieure : la volonté de ne pas subir, la volonté de n'accepter que ce qui s'accorde avec leur sentiment intérieur [2]. » Dès lors l'*Ennemi des Lois* prend une apparence d'anarchie, puisque l'anarchie en 1893 se définissait un peu comme cette volonté de ne pas subir. Mais, d'autre part, le nationalisme se définit aussi comme la volonté ethnique de ne pas subir une conquête. (Je ne dis pas la volonté de ne pas la faire subir à d'autres !) Quand on a trouvé la société sous l'individu, l'individualisme fournit une source d'énergie sociale, d'énergie nationale.

Les mêmes cloches qui sonnaient en Philippe et en Maltère se révèlent en Ehrmann. Ce qu'entend Ehrmann au fond de son cœur, c'est : « Mieux vaut ne pas vivre que de vivre une vie où soient contrariées les tendances de mon âme [3]. » L'*Homme Libre* était dédié aux collé-

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 97.
2. L'*Ennemi des Lois*, p. VI.
3. *Au Service de l'Allemagne*, p. 115.

giens qui se suicidèrent, faute d'une méthode pour supporter la vie. Ehrmann résistera par une méthode et une conscience à l'idée de la désertion qui serait un suicide alsacien. « Préférer la France et servir l'Allemagne, cela semblait malsain, dissolvant, une vraie ruine intérieure, un profond avilissement. Les plus sages pensaient que cette contradiction engendrerait le machinisme, l'hypocrisie et tous les défauts de l'esclave ; mais Ehrmann se place d'une telle manière qu'une nouvelle vertu alsacienne apparaît sous notre regard. D'une équivoque est sortie une fière discipline, sans charme peut-être ni gloire évidente, mais grave et qui réserve la force du passé avec l'espoir de l'avenir »[1]. Ehrmann à Strasbourg, comme Colette Baudoche à Metz, — et même comme Saint-Phlin à Varennes — se garde comme une réserve intacte dans l'interrègne de sa tradition. Le *Roman de l'Énergie nationale* était une histoire de luttes françaises, entre les intelligences et dans chaque intelligence. Telles, dans *Les Bastions de l'Est*, « les magnifiques luttes rhénanes, luttes entre les intelligences et dans chaque intelligence »[2]. Ce sont les luttes inter-psychiques et intra-psychiques dont Tarde, à la même époque, avec un joli doigté de sociologue, faisait la double trame du tissu social.

La conscience de ces luttes rhénanes, M. Barrès la prend au monastère de Sainte-Odile, patronne de l'Alsace, qui s'élève au-dessus d'*Au Service de l'Allemagne* comme la tour d'Athéna au-dessus de *Sous l'Œil des Barbares*. Toute l'Alsace-Lorraine se range à la suite de l'œuvre qu'accomplit la Sainte. « La romanisation des Germains est la tendance constante de l'Alsace-Lorraine. Telle est la formule où j'aboutis dans mes méditations de Sainte-Odile. Elle a l'avantage de réunir un très grand nombre de faits et de satisfaire mon préjugé de Latin vaincu par la Germanie. J'y trouve un motif d'action et une discipline[3]. » Ainsi la résistance de M. Ehrmann à la germanisation de la caserne s'incorpore à une harmonieuse destinée qui dépasse, légitime, fonde, en raison dans l'histoire du monde cette résistance, en attendant de satisfaire chez M. Barrès le préjugé du Latin vainqueur de la Germanie, et de continuer par sa « politique rhénane » l'œuvre de Sainte-Odile. Pourquoi M. Barrès qui a placé à Mycènes sans regret l'*Iphigénie* de Gœthe, blâme-t-il

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 115.
2. *Id.*, p. 8.
3. *Id.*, p. 60.

si durement Taine de l'avoir, en une belle page, installée à Sainte-Odile ? « On n'imagine point de lieu où disconvienne davantage qu'à Sainte-Odile la tradition normalienne, pseudo-hellénique, anticatholique et germanophile. Les événements de 1870 prouvèrent mieux qu'aucune dialectique l'erreur de M. Taine, ou, pour parler net, son insubordination [1]. » Mais si Sainte-Odile représente la romanisation de l'Alsace, l'*Iphigénie* de Gœthe est simplement placée plus haut dans cette série. Elle figure le genre de cette espèce, l'hellénisation du monde, l'adaptation des mythes grecs. Elle donne un visage à la raison profonde pour laquelle la romanisation de l'Alsace, et de toute terre d'Europe, est un progrès : la vierge de Mycènes, qui abolit en Tauride les sacrifices humains, n'est nulle part mieux à sa place que sur la montagne qui domine ces plaines historiques engraissées de sang. Serait-ce donc de cela que M. Barrès lui sait mauvais gré ?

Des luttes soutenues par tant d'histoire, enrichies de si grandes images, sont propres à former noblement une conscience, un homme. M. Barrès nous a montré dans les *Amitiés Françaises* un enfant modelé doucement par une conspiration bienfaisante des puissances amies qui veillent sur sa terre. Mais les inimitiés rhénanes sont peut-être, pour faire un homme, plus âpres, plus toniques, plus fécondes. Les *Amitiés Françaises* paraissent le livre ou la corbeille du jeune héritier comblé. M. Ehrmann est aussi cela : un héritier, — mais combien plus tragiquement ! « Je suis un héritier, je n'ai ni l'envie ni le droit d'abandonner des richesses déjà créées [2]. »

Précisément parce qu'il est empêché de jouir librement de son héritage, il l'aime doublement : « Nous autres, jeunes bourgeois alsaciens, nous avons grandi dans une atmosphère de conspiration, de peur et de haine, et dans la certitude de notre supériorité de race [3]. » C'est ainsi qu'a grandi dans les froissements du collège et dans l'orgueil intérieur le Philippe du *Culte du Moi*. Comme a fait Philippe pour devenir homme libre, M. Ehrmann doit, pour dégager sa nature française, se construire, se composer méthodiquement, parfois même un peu germaniquement. De là une belle figure humaine, non point certes la plus complexe et la plus fouillée, mais au contraire la plus simple, la plus antiquement nue, la plus digne peut-être de Gœthe,

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 57.
2. *Id.*, p. 64.
3. *Id.*, p. 71.

qu'ait réalisée M. Barrès. Je trouve sur ce jeune Alsacien habillé en soldat allemand quelque chose de l'esthétique dont M. Barrès, dans le *Voyage de Sparte*, va chercher la formule à Lacédémone, « une mémoire bien assise et resplendissante », une image de cette vertu militaire simple, qui anime le Doryphore de Polyctète. M. Ehrmann n'est pas indigne des jeunes guerriers rhénans qui donnent sous la Révolution et l'Empire leur figure propre à l'Alsace et à la Lorraine : « Dans une époque où tant d'hommes ne se connaissent pas de but, celui-là, du moins, sait à quoi faire servir sa virilité, sa jeunesse, ses forces d'amour et de haine »[1]

XVI

LÉOPOLD BAILLARD

Il n'existe, semble-t-il, dans l'œuvre de M. Barrès que deux personnages traités longuement, objectivement, de façon complaisante et volumineuse, et qui, l'un et l'autre, témoignent vraiment d'un génie créateur : c'est Bouteiller et Léopold Baillard. Mais en Bouteiller, figure de l'Adversaire, M. Barrès a logé ses impossibilités et ses haînes naturelles, tandis que Léopold Baillard, si étranger qu'il soit par bien des points à la nature de M. Barrès et si artificiel que puisse à première vue paraître le rapprochement, est fait tout de même avec certaines parties profondes de M. Barrès lui-même.

Notons que Bouteiller et Baillard ont certains points communs, ou du moins témoignent chez M. Barrès d'une même préoccupation. L'un et l'autre sont deux figures du pouvoir spirituel, deux tentatives pour établir un pouvoir spirituel personnel, deux hommes sortis du peuple chez qui l'esprit religieux est vivant, la source spirituelle présente. Ils répondent à des préoccupations qui ont pris chez M. Barrès une place sans cesse grandissante. M. Barrès a été amené à écrire *La Colline Inspirée* précisément par l'aspect religieux qu'ont revêtu

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 116.

peu à peu pour lui les sentiments que lui suggérait la colline de Sion. Des promenades, à chacune des belles saisons lorraines, sur ces longues croupes aérées, ont été pour lui pleines de lumière, de rosée et de lourde substance intérieure. C'est la colline de Sion-Vaudémont qui lève, dans les *Amitiés Françaises*, cette fleur de l'histoire lorraine, héroïsée en celle d'un paladin légendaire et résumée en un mythe parfait, comme une grappe à la portée exacte d'une main de petit enfant. La colline de Sion a levé aussi un mythe rude, puéril, grossier, à la portée d'une intelligence paysanne débridée : celui que Léopold Baillard tint de Vintras et qu'il essaya, avec son génie de bâtisseur rustique, d'implanter sur la hauteur, à la suite et sur la trace des vieux mythes chthoniens. Léopold Baillard, c'est le vieux Lorrain natif, à qui parlent librement, confusément, puissamment, comme elles peuvent parler à M. Barrès dans ses méditations solitaires, toutes les voix confuses, toutes les pensées obscures qui fument de la terre natale. La figure de Baillard pose ou accompagne dès lors pour lui un problème inverse de celui que posait Bouteiller, — inverse, c'est-à-dire l'autre figure du même problème.

Bouteiller était le missionnaire de l'État, le missionnaire d'une doctrine abstraite, universitaire et germanique qu'il venait, d'une chaire dogmatique et froide, imposer à des intelligences lorraines. Des Lorrains seront par lui dévoyés de leurs routes naturelles, déracinés de leur terre natale, dégagés de leurs vénérations propres. Il représente sur eux la discipline uniforme et artificielle qu'ils n'ont pas choisie. Le *Roman de l'Énergie nationale* est consacré à décrire et à dénoncer les périls de cette discipline. M. Barrès n'a point créé dans ce roman un anti-Bouteiller qui tînt à peu près la place qu'occupe dans l'*Étape* de M. Bourget le professeur Ferrand en face du professeur Monneron. Mais Gallant de Saint-Phlin retrouve de lui-même quelques directions de la discipline proprement lorraine, et M. Barrès, dans les *Amitiés Françaises*, prend à son compte, pour en former un petit garçon lorrain, les sentiments et les idées opposés à ceux de Bouteiller.

La Colline Inspirée pousse à son paradoxe cette attitude adverse de l'attitude de Bouteiller. Evidemment, M. Barrès n'a nullement songé à écrire un pendant du *Roman de l'Énergie nationale*. Il a pris sur Sion-Vaudémont une histoire toute faite, celle d'un petit schisme religieux poussé là bizarrement, et dans lequel il a vu une belle occasion d'établir ses droits de propriété sur « sa » colline. Il a pensé d'abord à se faire l'historiographe de cette curieuse affaire Baillard. Mais

cette affaire, il l'a digérée, il l'a subie, il l'a construite à l'air libre, dans ses promenades de Sion où il se trouvait, comme Baillard lui-même, toujours seul avec ses vieilles imaginations. Il l'a pensée en profondeur, en ses propres profondeurs. Comme des eaux nouvelles suivent sur une terre le lit creusé par les eaux anciennes, il a senti l'aventure intérieure de Baillard épouser, à mesure qu'il l'incorporait au spectacle de la même colline familière, la pente dessinée en lui par ses anciennes aventures intérieures. Et c'est ainsi qu'il est arrivé spontanément à voir et à vivre en Baillard le problème inverse du problème de Bouteiller. Léopold Baillard, l'homme de la Vierge de Sion qui succède ici aux anciennes divinités romaines et gauloises, l'homme de *La Colline Inspirée*, ce sont les voix de la terre à l'état autochtone, les voix intérieures écoutées librement, les voix solitaires acceptées docilement, tout un mysticisme indigène auquel sont opposés l'ordre hiérarchique extérieur, la discipline catholique, c'est-à-dire universelle, et que vient combattre sur ce même terrain, envoyé de plus loin encore que l'universitaire parisien Bouteiller, un soldat de Rome, le Père Aubry. Les dangers de ces voix intérieures pures, pense M. Barrès qui les a épousées sous leur forme idéale si complaisamment, ne sont-ils pas aussi redoutables que les dangers de la discipline extérieure, importée ? Oui, sans doute. Car M. Barrès qui a défendu la Lorraine contre le péril de Bouteiller, est reconnaissant à Rome de défendre la Lorraine contre le péril de Baillard.

Ainsi *La Colline Inspirée*, comme les *Déracinés*, se rattache à une littérature de défense, à une littérature de bastions. Mais défense, en somme, de M. Barrès contre les puissances dont il se sent habité. On croira peut-être un peu forcé ce rapprochement entre M. Barrès et Léopold Baillard. Mais c'est lui-même qui nous met sur la voie. On retrouve dans les dernières pages de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, *Le Regard sur la Prairie*, les thèmes de *La Colline Inspirée* vécus bien avant que M. Barrès songeât à Baillard et aux drames de la vie religieuse, par une conscience littéraire.

Le voyage de Baillard auprès de Vintras, le « mythe à sa portée » que le prêtre lorrain rapporte à Notre-Dame de Sion, ils sont figurés assez exactement dans le voyage de M. Barrès à Bayreuth, auprès du prophète Wagner, et dans l'éthique nouvelle qu'il en rapporte.

Parsifal contient au regard d'un néophyte tous les miracles de Vintras à Tilly : « Qu'elle était triste et belle cette pluie dont tout le sol parut parfumé et fané ! » Puis vient la limite du pathétique : « Gun-

dry, remontant au fond de la scène, s'accouda sur la barrière, et, sans parler, contempla la prairie. Immortelle minute, bénéfice qui ne saurait se perdre, point suprême où se dissipe tout notre émoi voluptueux pour que nous soyons exténués de sublime ! » La prairie que contemple Gundry, c'est la prairie qui, dans la *Colline Inspirée*, dialogue avec la chapelle. La prairie « des fleurs sauvages, des simples et qui suivent la nature. » C'est là que Wagner, le Wagner de *Parsifal*, installe, après le *Criton* et l'*Évangile*, l'éthique nouvelle de la vie libre, « rejette tous les vêtements, toutes les formules dont l'homme civilisé est recouvert, alourdi, déformé. Il réclame le bel être humain primitif, en qui la vie était une sève puissante. Ah ! la vie, elle emportait alors chacun vers sa perfection. L'homme ne lui résistait pas ». Socrate qui « a jugé qu'il ne convient pas à un citoyen de se soustraire aux lois de la Cité, même injustes..., promulgue les lois de la Cité. Jésus la loi de Dieu, l'amour. Que fondent Gundry, Tannhauser, Tristan, héros déchirants de Wagner ? Les lois de l'Individu ». M. Barrès a été chercher à Bayreuth le prophète du Culte du Moi comme Baillard a rapporté de Tilly le Culte de l'Esprit-Saint. Et les deux cultes sont de même source, l'Esprit-Saint est le Moi divinisé : « *Révélation, Contrat Social*, ce sont les moyens par où, jusqu'à cette heure, l'humanité se dirigea vers sa perfection ; eh bien ! le prophète de Bayreuth est venu à son heure pour collaborer à la préparation du *Culte du Moi* qui se substituera à ces formes usées et enseignera le renoncement en vue du mieux à ceux qui n'entendent plus les dogmes ni les codes. » Cette prairie de Gundry, nous l'avons revue dans l'*Ennemi des Lois*. C'est sur elle que se développe derrière Velu II la théorie de ceux qui veulent vivre de la vie spontanée : « Une seule loi vaut : celle que nous arrachons de notre cœur sincère. Pour nous diriger dans le sens de notre perfection, nul besoin de nous conformer aux règles de la Cité, de la Religion. Un citoyen ? un fidèle ? Etre un individu, voilà l'enseignement de Wagner. »

M. Barrès au fond n'a jamais abandonné complètement cette idée, celle du spontané, de la foi en les puissances directes, intérieures, centrales de l'individu. Mais il l'a, sans cesse et avec plus de conscience, mise au point. Il en a vu le danger. Il a reconnu en elle le principe de l'éternelle hérésie. Et l'attitude de M. Barrès, dès le commencement, impliquait un certain conformisme extérieur qui n'eut pas de peine à devenir, comme le lui prédisait Simon, un conformisme social éclairé et justifié. De sorte que cette idée et l'idée contraire, confron-

tées, alternées, opposées, se sont incorporées au rythme même de sa pensée et de son être. Il s'est plu à faire dialoguer en lui les forces de liberté, de spontanéité et les forces d'ordre, de précision, de discipline. Thème musical que trouve dès qu'elle s'écoute la nature humaine, mais que M. Barrès a vécu avec des lumières et sous des fusées nouvelles.

Comme le dit M. Barrès dans *Le Voyage de Sparte*, « c'est un problème de mesure ». La poésie — et Léopold Baillard est un rude poète paysan — établit sans cesse un équilibre invraisemblable et miraculeux entre la liberté ailée de l'imagination, le vol de nos puissances spontanées, et la discipline du mètre, la rigidité des lois verbales qui circonscrivent la pensée. Ce que le héros, sur l'Acrocorinthe, dit au cheval ailé, ce sont sous une autre forme les paroles de la Chapelle à la Prairie, et de l'Église à Léopold : « Soit ! tu vas t'élever comme une flèche vers le soleil. Mais quel désert autour de toi ! Brûlante colonne de feu qui s'élance pour se consumer ! Tu te satisferas d'orgueil et d'un haut sentiment solitaire de lui-même. O mon ingrat ami, si tu comptes sur tes ailes, tu dois cette confiance à ma louangeuse amitié, et si tu te crois le foyer, le cœur ailé de l'univers, c'est d'avoir vu mon chaud regard te presser et te circonscrire [1]. » Dialogue de l'Ordre avec l'Imagination, qui fuit en dépassant ; méditation lyrique qui montre que l'option pour l'ordre ne se fait pas sans résistance chez M. Barrès, qu'elle est maintenue par la raison et la volonté.

Le dialogue de la Chapelle et de la Prairie soustrait ces images à la poétique fumée d'or et les amène à des traits plus nus. C'est qu'elles ont été nourries par un drame véritable, qu'elles sont la conclusion d'un roman minutieux, que la discipline d'une terre, d'une nation, et non plus seulement d'un individu, y est intéressée : « Rien ne rend inutile, rien ne supplée l'esprit qui palpite sur les cimes. Mais prenons garde que cet esprit émeut toutes nos puissances et qu'un tel ébranlement, précisément parce qu'il est de tout l'être, exige la discipline la plus sévère. Qu'elle vienne à manquer ou se fausser, aussitôt apparaissent tous les délires [2]. » Le dialogue de la Chapelle et de la Prairie, comme celui du Sphinx et de la Chimère, fait respirer ces abstractions : « Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 160.
2. *La Colline Inspirée*, p. 422.

plus lointains, la liberté, l'inspiration. » Et la Chapelle répond : « Je suis la règle, l'autorité, le lien ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes. » La méthode du *Culte du Moi* consistait à sentir le plus possible en analysant le plus possible. La conclusion de *La Colline Inspirée* mènerait à sentir le plus possible en ordonnant le plus possible. « Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle ? Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ? L'église est née de la prairie et s'en nourrit perpétuellement, — pour nous en sauver. »

De sorte que *La Colline Inspirée* reprend ce couple d'une sensibilité et d'une raison auquel M. Barrès s'est plu à reconnaître bien des visages différents : c'est Philippe et Simon, c'est Bérénice et l'Adversaire, c'est Marina et Claire, c'est Sturel et Rœmerspacher, c'est ici Baillard et le soldat de Rome. Mais dans Léopold Baillard, M. Barrès a donné au mysticisme du prêtre lorrain des fonds solides, rustiques, qui ne permettent pas d'y voir une sensibilité pure et libre. Et les deux éléments ne se rejoignent pas toujours, ne sont point, malgré un art prodigieux, fondus dans la courbe unique de la vie. M. Barrès a très bien marqué dans la famille Baillard, paysans anciennement et fièrement attachés à l'Église, un orgueil fort et clair de solides Lorrains. Il a vu dans Léopold une imagination qui ne sait pas inventer, mais qui sait prendre une suite, être fidèle, qui s'excite, disciplinée, sur ce que l'Eglise, puis Vintras lui fournissent, un bâtisseur trahi. « Sa passion pour les lieux saints est une concupiscence paysanne de posséder la terre [1]. » Ce mélange de mysticisme et de matérialisme, d'âme et de corps, se trouve à la base non de toute vie religieuse, mais de toute fondation religieuse. Il est le génie même de la fondation, et M. Barrès se plaît à y retrouver une marque lorraine, à voir dans la colline de Sion le « symbole d'une nation où s'allie au bon sens le plus terre à terre l'audace de la grande aventure et l'esprit qui fait les sorciers [2]. » Evidemment M. Barrès, en 1912, n'épouse point la cause de l'hérésiarque. Il est devenu un de ces catholiques du dehors, de ces camériers de cape et d'épée qui forment en France la garde d'honneur de l'Église. Mais le Père Aubry sait bien que personne, malgré les égarements de Léopold, n'a aimé Notre-Dame de Sion d'un plus grand amour que lui, et M. Barrès a donné à cette âme

1. *La Colline Inspirée*, p. 39.
2. *Id.*, p. 6.

comme sa pointe la plus délicate et qui la lui fait le plus chère un patriotisme lorrain. « Plus d'Église imposée de l'étranger, mais une Église qui sorte de ce sol miraculeux ! [1] » Le malheur est que la Colline Inspirée apparaît de plus en plus comme une montagne empoisonnée, — empoisonnée de sorcellerie et de délire. Les hauts lieux sont le séjour de l'esprit dangereux. Pour M. Barrès, leur solitude est peuplée de romantisme, Baillard est happé comme le Paphnuce de *Thaïs* par les puissances du désert que ce grand bâtisseur a créé autour de lui : « Léopold a toujours voulu créer, éterniser son âme. Par la pierre d'abord il bâtissait des murs, murs d'églises et de couvents. Le jour où, faute d'argent, il dut cesser d'assembler des pierres, il ne renonça pas à construire : il assembla et tailla des pierres vivantes. Et maintenant que le cénacle de ses fidèles s'est délité sous l'action du temps, de la misère et de la mort, maintenant qu'il est seul, démuni de tout et de tous, il construit encore : il bâtit avec ses rêves. C'est l'homme aux trois recommencements, qui se parachève, s'éprouve, et, de deux formes imparfaites, se dégage pour surgir rare et bizarre et monter dans les cieux [2]. »

M. Barrès en Léopold Baillard convoque avec les esprits de la solitude les grands esprits de la vieillesse. Pèlerin continuel de Sion-Vaudémont, il a fait parler ici sous un langage religieux les esprits de sa propre solitude. Et aux approches de la cinquantaine, il semble préoccupé de définir, de nommer et d'accueillir les esprits de la vieillesse. La dernière partie de la *Colline Inspirée*, la plus belle, la plus pesante à la main, met sur la vieillesse de ce prêtre-sorcier une gravité, un sérieux, une puissance admirables. « Les malheurs et les passions, ces fleuves de Babylone, comme les appelle l'Écriture, ont entraîné les végétations et les terres friables, tout le dessus de Léopold : rien ne reste chez ce vieil homme que le granit, les formations éternelles, les pensées essentielles d'un paysan et d'un prêtre, les souvenirs de la vieille patrie et les aspirations vers la patrie éternelle [3]. »

C'est dans la même période que M. Barrès écrit *Le Greco* et ce beau livre sur Lamartine, qui s'appelle l'*Abdication du Poète*, une étude de grand vieillard blessé, jumelle de celle de Léopold Baillard. Il essaye les premières mesures d'un livre qu'il fera sans doute plus tard

1. *La Colline Inspirée*, p. 137.
2. *Id.*, p. 323.
3. *Id.*, p. 340.

et d'où s'élèvera une symphonie de la vieillesse. Alors, des musiques d'enfance et de jeunesse que furent *Sous l'Œil des Barbares* et *Un Homme Libre* à ces harmonies sévères et dépouillées de forêt hivernale, à ces orgues crépusculaires, on verra sans doute avec plus de netteté et d'ampleur circuler ces thèmes identiques, raisons profondes d'une vie et racines d'une âme, qui se retrouvent chez lui sous des figures diverses, et qui, de Philippe à Léopold Baillard, de *Sous l'Œil des Barbares* à la *Colline Inspirée*, nous le font connaître comme ce *Greco* dont il écrit : « Il vit toute sa vie sur les mêmes idées. Il les reprend, il les remâche, les mûrit dans son âme et les porte de tableaux en tableaux, toujours pareilles et chaque fois chargées de plus de sens [1]. »

1. *Greco ou le Secret de Tolède*, p. 143.

LIVRE IV

LES TECHNIQUES

M. Barrès nous dit éprouver une joyeuse ivresse « à constater la brutalité avec laquelle les lois du monde, les nécessités, courbent et nivellent tous les êtres... J'aime voir l'orgueilleux cochon qui entre à un bout de la machine, en faisant mille difficultés, toujours les mêmes, et qui sort à l'autre bout, en belles saucisses et jambons [1]. » Nous avons eu plaisir à voir l'animal entier, vivant et beau au premier bout de la machine. Le *Jardin de Bérénice*, la *Mort de Venise* ou le *Voyage de Sparte* nous l'ont montré faisant en effet bien des difficultés, les mêmes après tout que celles d'un Rousseau, d'un Chateaubriand, d'un Michelet. Les *Amitiés Françaises* ou la *Colline Inspirée* nous ont permis de l'apercevoir qui entrait dans l'appareil dont le *Roman de l'Énergie nationale* avait reconnu le mécanisme et la construction. Qu'il s'agît du Barrès réel ou des Barrès possibles en lesquels, comme entre deux glaces, il s'imaginait et se multipliait, le passage du moi au dehors, de l'homme pour lui à l'homme pour les autres, passage redouté, retardé, accepté ou goûté, faisait en effet le thème essentiel de ces mouvements qui, chez un grand écrivain, sont intéressants comme une chorégraphie. Nous nous transportons maintenant à l'autre bout de la machine, à ce point de vue public où l'homme est détaillé en choses qui sont lui, mais un lui bientôt étranger à lui-même. Nous entrons dans cette charcuterie où le critique, avec son âme et sa méthode charcutières, se sent si bien à son aise. Quoi de plus beau d'ailleurs, de plus frais, de plus éclatant, de mieux ordonné qu'une charcuterie au comptoir et aux murs de marbre, où rutilent, sourient et pendent tant de fruits diversement parfaits que dissimulait sous la plus humble enveloppe l'ange que chanta Monselet ? Les procédés mécaniques, les attitudes publiques, la vie parmi les hommes, tout ce détail de réalités savantes ou savoureuses devant lesquelles s'attable volontiers le critique amateur de ce que les Allemands appellent *delicatessen*, nous procurent des plaisirs plus matériels, mais aussi étendus, que le plaisir de regarder l'animal vivant.

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 143.

I

L'HOMME DE LETTRES

Pour nous tous, un moment de ce passage de l'être intérieur et vif à l'être charcuté et public, ce sont les plis et les nécessités d'un métier. Par notre profession, nous sommes tournés en choses extérieures, du côté du public, exprimés pour lui, utilisés par lui. Et le métier descend peu à peu dans notre monde intérieur pour le faire participer à la pétrification et à la mort que sont cette carapace, cette attitude publique. Le métier est un ordre de relations avec les barbares, qui, malgré toutes les résistances, malgré les difficultés faites par l'orgueilleux cochon et les subtilités de son égotisme, nous barbarise nécessairement. De là la méfiance et le hérissement de M. Barrès contre le spécialiste, l'Adversaire, le Charles Martin ou le Bouteiller, en qui l'instinct de l'animal flaire et redoute le charcutier. Bouteiller, dans sa dernière classe, lorsqu'il désigne à ses élèves les fonctions publiques qu'ils vont être appelés à remplir, que fait-il, ce « contremaître des ateliers intellectuels » sinon vouer et désigner à l'étal public ces sensibilités vivantes ? Et pourtant M. Barrès, comme les autres compagnons d'Ulysse, doit y passer. Déjà dans l'*Homme Libre* il reconnaissait qu' « un métier, quel qu'il soit, fait à notre personnalité un fondement solide ; c'est toute une réserve de connaissances et d'émotions. J'avais pour métier d'être ambitieux et de voir clair. Je connais parfaitement quelques côtés de l'intrigue parisienne »[1]. Mais quand il écrivait cela il avait déjà un autre métier, celui d'homme de lettres, métier dont l'ambition, la clairvoyance et la connaissance de l'intrigue parisienne sont des parties utiles et même essentielles.

Ce métier M. Barrès l'a pratiqué consciencieusement. En même temps qu'il est, cette année 1920, un de nos deux ou trois plus grands écrivains vivants, un représentant éminent de la pleine tradition littéraire

1. *Un Homme Libre*, p. 66.

française, il occupe parmi les gens de lettres une situation de patron, de *princeps*, qu'il paraît employer pour le plus grand bien et dignité de la culture française. Il aime son métier comme Louis XIV aimait le métier de roi. Il appelle la vie littéraire « l'existence la plus heureuse qui soit à notre époque et qui passe singulièrement, pour prendre deux termes vulgaires de comparaison, l'existence des rois et celle des milliardaires »[1]. Peut-être y a-t-il là quelque excès, qu'en 1920 nous aideraient à mettre au point ces mots furibonds et maniaques de Nietzsche, qui compare les littérateurs aux anciens fous de cour « à moitié raisonnables, facétieux, exagérés, sots, qui ne sont là parfois que pour adoucir le pathétique de la situation par des saillies, par du bavardage, et couvrir de leurs cris le glas trop lourd, trop solennel des grands événements ; autrefois au service des princes et des nobles, maintenant au service des partis... Considérer l'état d'écrivain comme une profession devrait en bonne justice passer pour un genre de démence »[2]. L'homme de lettres, depuis Rousseau, a une tendance à croire que tous les vaisseaux qui entrent au Pirée sont à lui. Relisons l'*Avenir de l'Intelligence*.

Les premiers livres de M. Barrès, bien que Philippe ne nous y entretînt pas de questions professionnelles, étaient un peu la monographie d'un homme de lettres parisien vers 1889. De là, M. Barrès le reconnaissait lui-même, leur caractère un peu ésotérique, les difficultés avec lesquelles ils s'incorporaient au courant des honnêtes gens. « La vie et les sentiments d'un pur lettré, orgueilleux et désarmé, jeté à vingt ans dans la rude concurrence parisienne, comment un honnête homme en aurait-il quelque lueur ? Et comment, pour tout dire, un Anglais, un Norvégien ou un Russe se pourraient-ils reconnaître dans le livre que voici, où j'ai tenté la monographie des cinq ou six années d'apprentissage d'un jeune Français intellectuel ? »[3] Ce livre était *Sous l'œil des Barbares*, où M. Barrès, avec un coup d'œil très sûr, ne voyait qu'une étape dans une carrière d'homme de lettres. Evidemment il ne faut pas prendre au plein sérieux les fantaisies un peu lourdes que, dans son premier livre, il fait débiter à un faux Renan : « Il ne s'agit plus seulement de te réjouir ; en un coin de toi-même, de tes contenances savantes ; il s'agit d'être ou de ne pas

1. *Scènes et Doctrines*, p. 263.
2. *Humain, trop humain*, tr. fr., I, p. 216.
3. Le *Culte du Moi*, p. 11.

être battu quand tu seras vieux... Je dîne tous les soirs en ville avec des dames décolletées, un peu grasses, comme je les préfère, qui m'entreprennent sur la divinité, et avec des messieurs qui rient tout le temps par politesse. Voilà quelle belle chose est la notoriété [1]. » Enfin, il est certain que dès l'âge de vingt ans M. Barrès se préoccupait non seulement de bâtonner quelques-uns de ses maîtres, mais encore de se préparer une vie où il ne fût pas battu lui-même quand il serait vieux, d'assurer sa réussite d'écrivain, de mettre de l'ordre, de la discipline, de la suite dans une existence littéraire. Cette idée d'une vie littéraire complète et harmonieuse, pittoresque et héroïque, elle a été léguée au XIXe siècle par Chateaubriand et les romantiques, qui ont eu à faire par eux-mêmes des carrières littéraires comme on faisait sous l'Empire des carrières militaires. C'est une des raisons pour lesquelles M. Barrès a tenu toujours si ferme à l'idée (plutôt peut-être qu'au sentiment) d'une discipline. Précisément parce qu'elle répugnait à sa nature ardente, indépendante, il l'a vue comme la nécessité, l'armature de ce qu'on peut appeler indifféremment une vie bien ordonnée, ou une carrière bien comprise, ou le genre de ces deux espèces. « Pour un véritable homme, la discipline c'est toujours de se priver et de maintenir fortement sa pensée sur son objet. Rien de pire que des excitations de hasard, quand il faut veiller que toutes nos nourritures fortifient un dessein déjà formé » [2]. Il est allé à ceux qui proposaient une discipline, un Leconte de Lisle, un Taine, un Déroulède. Il a tiré de cette discipline la nourriture qui pût fortifier son dessein, lui créer une vie solide et une.

Une vie solide et une dont une carrière littéraire parisienne, si livrée aux « excitations de hasard », ne donnera jamais qu'une image incomplète. M. Barrès, ne l'oublions pas, ne s'est point, comme Suret-Lefort, défait de toute particularité lorraine, il est resté quelque peu provincial : c'est ainsi que lui-même expliquait à M. Léon Daudet, qui s'étonnait de le voir prendre au sérieux l'Académie Française : « Vous parlez en Parisien. Vue de la province c'est la chose considérable qui vous pose un homme. » Et la province, qui est toujours en retard, finira peut-être par avoir la même considération pour la Goncourt. Mais de Paris M. Barrès a vu aussi la gloire parisienne misérable auprès d'une vie impériale de lettres comme celle qui fut menée

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 119.
2. *Amori et Dolori sacrum*, p. 63.

à Maillanne par un homme fidèle à sa terre. Saint-Phlin, ému du spectacle de Mistral, qui vient de le reconduire, s'en allant seul sur la route pour rentrer chez lui, s'inquiète de cet isolement. « Mais, ajoute-t-il, dans une maison héritée de son père, parmi les témoins de sa constance, au milieu de ce riche village, de cette plaine et des pures montagnes, dont l'abolition ferait de son œuvre une épave insensée, il est moins isolé qu'aujourd'hui la plupart des hommes supérieurs, qu'interprète avec malveillance un entourage sans unité [1]. » L'accent de ces derniers mots est douloureux et vrai, indique avec justesse ce qui reste d'échec dans la carrière la mieux réussie, pose avec noblesse, à l'horizon de M. Barrès, un Mistral comme sa raison et sa paix.

II

LE STYLE

On connaît en M. Barrès un écrivain français de la grande race. Non seulement il nous donne ces hautes joies que nous recevons d'un Chateaubriand, d'un Flaubert, d'un Michelet, d'un Anatole France, mais son style, artiste, étudié, réussi, laisse volontiers apercevoir sa technique, ses procédés, ses préparations. Le style ne sort pas chez lui avec ce caractère natif, cette facilité d'un Fénelon ou d'un Lamartine, d'un Michelet ou d'un Renan. Ses milliers d'articles de journaux (ceux de la guerre réunis en volumes) nous font toucher l'étage inférieur, le *sermo pedestris* qui se transforme, dans un laboratoire d'artiste, en les fruits parfaits du *Jardin de Bérénice*, des *Amitiés Françaises*, du *Voyage de Sparte*, de *Leurs Figures*. A M. Barrès on adresserait volontiers ce qu'il dit à madame de Noailles : « Les réminiscences involontaires qui soutiennent votre génie nous aident à comprendre les mystères de l'inspiration, et l'on voit dans votre âme, comme dans une ruche de verre, se composer les lourds rayons dorés [2]. »

1. L'*Appel au Soldat*, p. 372.
2. Le *Voyage de Sparte*, p. VII.

Le style étant, selon la juste définition, l'ordre et le mouvement que l'on met dans ses pensées, il semble que la prose française admette deux espèces de style : l'un où l'ordre et le mouvement sont continus, s'établissent, s'accumulent, progressent selon une ligne unique, l'autre où ils sont discontinus, procèdent par positions successives, par indications rompues. Le XVIe et le XVIIe siècle ont admis — peut-être avec raison — le primat du premier genre, qui s'inspire des modèles oratoires ancien s. Le second, qui a chez les anciens son type en Sénèque, est traité avec un parti franc par les moralistes, réglé comme un genre avec la Rochefoucauld et la Bruyère. Il acquiert toute sa pleine valeur au XVIIIe siècle, avec Montesquieu, et il apparaît au XIXe siècle, avec Michelet et la prose de Victor Hugo, comme le style propre de la prose romantique.

M. Barrès s'attache au second et parle généralement sans estime du premier. Il est évidemment un homme très intelligent, mais il écrit d'un style de sensitif et non d'un style d'intellectuel. Il parle à propos de Taine de l' « inévitable lourdeur de la véritable intelligence »[1]. Cette lourdeur nécessaire, c'est, derrière la force patiente du bœuf, la suite et la permanence d'un sillon. *Bos suetus aratro*, disait-on du maître du style oratoire français. La pure et authentique intelligence est construite plus ou moins sur le modèle des mathématiques, comme une concaténation. Elle est lourde parce qu'elle est constituée par un capital de principes. Chez M. Barrès il faut comprendre l'intelligence comme un mouvement, une inquiétude, un bond de la sensibilité à la pensée, la présence de la première dans les termes de la seconde. Elle ne se rattache pas à l'esprit de suite, mais à l'esprit de passage. Sauter les idées intermédiaires, procéder par allusions, indications, spéculation sur la vivacité du lecteur, ce sont bien des traits français. Voyez chez M. Barrès l'enchaînement continuellement arrêté par la réflexion sur place ou rompu par des départs sur des voies divergentes. Il indique élégamment ce caractère français quand il fait parler dans *Au Service de l'Allemagne*, madame d'Aoury : « Au cours de ce repas, les ondulations de son esprit, son tact, sa souplesse, en un mot son art, que des Allemands eussent méconnu et traité de frivolité, se faisaient encore plus sensibles par le contraste même qu'elle offrait avec ce jeune Alsacien, qui ne pouvait rien dire que d'amplement expliqué, et qui sem-

1. Les *Déracinés*, p. 176.

blait même expliquer son silence, tant, au début, il marqua fortement qu'il se taisait [1]. »

Ce style continu et clair qui explique tout, M. Barrès l'estime médiocrement. En peinture il préfèrera à un Raphaël un Greco, ennemi du « rondouillard ». En littérature son goût ira à Michelet bien plus qu'à Chateaubriand. Il pourra à vrai dire lui arriver de copier ce dernier. Voici par exemple qui emboîte le pas à la page du *Génie* sur l'extrême-onction : « Quoi ! ce Français, ce bon citoyen, vient de glisser avec plus de douceur sous la terre du sommeil, parce que nous, législateurs, et vous, administrateurs, nous lui garantissons la durée de sa mémoire, et voici que nous entrons dans le cimetière, nous fracturons le cercueil, nous violentons la main raidie pour en arracher la pièce de quarante sous qu'il destinait à sa messe [2]. » Mais l'exception ne fait que confirmer. M. Barrès emploie les figures oratoires dans son éloquence parlementaire qui n'est point du Barrès de première zône. « Grâce à notre éducation littéraire, dit-il, ou plus exactement oratoire, nous préférons aux indications délicates d'une pensée la rotondité d'un beau discours [3]. » Il se défend d'accepter le legs du XVIIe siècle.

Dans l'*Appel au Soldat*, un Allemand ridicule, rencontré par Sturel et Saint-Phlin, et qui se moque lourdement de la France, reconnaît « que nous possédons quelque chose d'unique, le génie oratoire, Fléchier, Bourdaloue, Massillon ; devant ce dernier il ouvrait la bouche, les deux bras, et s'inclinait » [4]. Il semble bien que M. Barrès ait pour Massillon les mêmes sentiments que Flaubert pour *Athalie* lorsqu'il en fait la grande admiration littéraire du pharmacien Homais. C'est bien irrévérencieux. Massillon est dans la prose française le maître du nombre, et Voltaire, qui ne passe point pour avoir sacrifié au rondouillard, avait, comme un écrivain d'aujourd'hui *Salammbô*, toujours le *Petit Carême* sur sa table. Retenons que la continuité, la perpétuité oratoires ne conviennent ni à l'art ni au goût de M. Barrès. S'essayant à une sorte de philosophie de Venise il dit : « Le plaisir d'une longue réflexion méthodique n'est point inférieur aux abandons de la rêverie [5]. » Grande concession sans doute qu'il ne pousserait pas jusqu'à

1. *Au Service de l'Allemagne*, p. 29.
2. *Journal officiel* du 29 octobre 1907.
3. Les *Déracinés*, p. 193.
4. L'*Appel au Soldat*, p. 384.
5. *Amori et Dolori sacrum*, p. 56.

avouer qu'il lui est supérieur. En tout cas ni son style ni son ordre de composition ne sont des instruments pour cette longue réflexion ni pour cette méthode de pensée. Il a lui-même ce qu'il attribue à la Pia : une imagination qui « franchissait rapidement cinq ou six associations d'idées pour atteindre à des impressions extrêmes [1]. » Ce sont des idées vives, fraîches souvent comme des sensations, qui s'appellent de biais les unes les autres, ne montrent qu'une tranche ou un profil, tournoient dans une musique qui ne laisse pas saisir leur ordre. « Ciel, drapeaux, marbres, livres, adolescents, tout ce que peint Tiepolo est éraillé, fripé, dévoré par sa fièvre et par un torrent de lumière, ainsi que sont mes images intérieures que je m'énerve à éclairer durant mes longues solitudes [2]. » Plus qu'à Tiepolo, je songe au XVe siècle, au temps — et au musée — du roi René. Pas de grande ligne, mais une multiplicité de détails, de facettes, comme un champ fleuri sous la rosée. Une beauté qui n'insiste pas, mais fuit vite par un tournant ; chaque phrase comme crispée sur elle-même, sur sa sensation, sur son moi, sur un instant. On pourrait appliquer aux phrases de M. Barrès ce qu'il dit, dans le *Jardin*, de Bérénice, de ses canards et de son âne. « Isolées dans l'immense obscurité que leur est la vie ces petites choses s'efforcent hors de leur défiance héréditaire. Un désir les porte de créer entre eux tous une harmonie plus haute que n'est aucun de leurs individus [3]. » Le désir de cette harmonie s'exprime par les belles musiques des « cantilènes » barrésiennes. « La tristesse de tous ces êtres privés de la beauté qu'ils désirent, et aussi leur courage à la poursuivre, les pare d'un charme qui fait de cette terre étroite la plus féconde chapelle de méditation. » *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, le *Voyage de Sparte* nous montrent parfois un essai réussi pour atteindre cette harmonie, relier et stabiliser ces impressions extrêmes, fondre ces pointes de lyrisme dans une pâte oratoire. L'*Examen de Conscience du Poète* en est un bel exemple. Mais il faut des morceaux courts, et surtout il faut que M. Barrès, qui sait admirablement raconter, soit soutenu par la narration. On trouve dans les récits de la *Colline Inspirée* des cinquantaines de pages qui se tiennent presque comme du Maupassant. Comparez-les à la mollesse liquide des « cantilènes », au début de la *Colline* par exemple :

1. *Du Sang*, p. 41.
2. *Un Homme Libre*, p. 186.
3. Le *Jardin de Bérénice*, p. 78.

Il y a des lieux où souffle l'esprit ! Ici, de l'invertébré, mais flexible, harmonieux, un peuplier balancé par le vent, une « harmonie » lamartinienne en prose. Voyez la différence avec du Chateaubriand, avec un morceau quelconque du *Génie* plein, charnu, oratoire, — ou avec du Jean-Jacques Rousseau, avec une lettre de la *Nouvelle Héloïse*, si fortement tendue sur une dialectique ordonnée.

Par là M. Barrès appartient bien à la génération symboliste, quoiqu'il en dédaigne les poètes. Le symbolisme fut la grande transgression de la musique sur la littérature, et la prose de M. Barrès figure une musique, moins pour l'oreille que pour la pensée, — une musique ou une architecture, c'est-à-dire un art plus intuitif qu'expressif : « Des espaces pleins, puis des élans, des repos, puis des enrichissements et des élans plus audacieux, et des répétitions ornementales plus vastes, voilà les seuls moyens pour nous rendre sensibles certains états de l'âme [1]. » Ce serait un peu la formule d'*Un Homme Libre*, de la *Mort de Venise*, du *Voyage de Sparte*, des *Amitiés Françaises*. M. Barrès en sort pour construire, selon des formules plus courantes, ses romans. Mais le *Roman de l'Énergie nationale* ou les *Bastions de l'Est* gardent dans leur intérieur les esprits reconnaissables de cette musique. « Sans réviser les éruditions d'un auteur, je le dis superficiel dès l'instant que je ne sens point sous ses phrases une émotion en profondeur. Toute véritable sincérité s'accompagne d'un frémissement [2]. » Il faut que des fils relient tout extérieur, même aussi exotérique que celui de *Colette Baudoche*, à ces dessous, à ces profondeurs frémissantes. « Rien ne m'importe qui ne va pas fouiller en moi très profond, réveiller mes morts, éveiller mes futurs [3]. »

Il est naturel qu'une telle sensibilité s'exprime par des images vivantes. M. Barrès est un de nos grands créateurs de belles images. Grâce à cette puissance musicale qui est au centre de son être, il peut par ses vibrations sympathiser avec toutes les vibrations des choses, retrouver dans leurs analogies leur racine musicale commune. Le cœur de son art c'est la puissance de saisir ces analogies, de les nouer d'un geste en une gerbe indissoluble. Voyez ce commentaire d'un mot de Jeanne d'Arc : « Le pauvre oiseau captif qui, dans sa cage, n'entend plus sa volonté de vivre, l'enfant qui s'hébète au

1. *Amori et Dolori Sacrum*, p. 251.
2. *Scènes et Doctrines*, p. 8.
3. *Amori et Dolori Sacrum*, p. 19.

collège par manque de tendresse, l'artiste que stérilisent les salons, sentent confusément ce qu'exprime avec une sereine puissance cette vierge pour qui le monde surnaturel existait. Ils se définissent dans son cri : Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais bien mes voix »[1]. L'attitude habituelle de son imagination c'est de ramener un spectacle des yeux, un groupe d'idées, un morceau confus et vivant du monde à un état simple et pathétique de l'âme : « Mon objet, dit-il dans la *Mort de Venise*, n'est point de peindre directement des pierres, de l'eau, des nuages, mais de rendre intelligibles les dispositions indéfinissables où nous met le paludisme de cette ruine romantique[2]. » Rendre intelligibles des dispositions indéfinissables, c'est assez difficile puisqu'on ne rend proprement intelligible que ce que l'on définit. Mais précisément les images excitent en nous ces mêmes dispositions, engendrent un substitut de l'intelligence, une intelligence par sympathie.

On peut reconnaître en M. Barrès l'un de ces grands artistes chez qui l'image en puissance, la disposition à l'image, plus encore que l'acte et la présence individuelle de l'image, sous-tendent et entretiennent un beau style. Que d'intensité et de profondeur dans une phrase comme celle-ci : « Je vois Ismène de qui les yeux ne quittent pas sa sœur, mais Antigone se plaint de son génie et nous déchire avec sa grosse voix de rossignol »[3]. Probablement M. Barrès ne pensait point au masque à travers lequel le caractère tragique et les vers ïambiques prenaient plus de corps, mais il fait mieux, il recrée avec une image sur la figure de l'héroïne ce masque tragique lui-même et son porte-voix.

L'image, chez lui comme chez tous les imaginatifs vrais, prend une forme tantôt visuelle, tantôt de mouvement. Les premières sont plus superficielles, les secondes plus vécues de l'intérieur, mieux senties, les premières plutôt ingénieuses et spirituelles, les secondes expressives.

Voici des images visuelles, achevées, circonscrites. Les petites filles de Cordoue avec « leurs jeunes corps, crottés et délicieux comme un raisin du bas du cep »[4]. « Eugène Mayer qui fut ardemment boulan-

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 152.
2. *Amori et Dolori Sacrum*, p. 17.
3. Le *Voyage de Sparte*, p. 104.
4. *Du Sang*, p. 124.

giste jusqu'au jour où la Compagnie de Panama, pressée par Floquet, comme un citron sur une huître, lui redonna le ton parlementaire »[1].

Mais les images supérieures créées par M. Barrès sont celles-là qui épousent un mouvement, nous font épouser ce mouvement, nous placent dans son attitude et dans sa suite : le type d'images qui a pour patron Montaigne. Il dit des phrases de Jules Tellier ce qu'on dirait volontiers des siennes : « Ces phrases, faisant miroir à la façon des bois et des métaux polis, nous reflètent l'essentiel de sa physionomie et le dessin de son attitude, comme s'il se courbait encore sur elles pour les travailler »[2].

Voici une image construite de l'intérieur avec tous les frémissements de la vie : Les compliments de M. de Nelles à Thérèse Alison « enchantent la jeune fille, et, comme une caresse qui lustre les plumes d'un bel oiseau, ils lui donnent plus de vie, plus d'éclat, plus d'attrayante irréflexion. Belle voix, lumineux sourire, ignorance de la vie, et confiance en soi-même qui s'épanouissent chez une fille de dix-huit ans comme au printemps s'étale la queue en panache d'un paon »[3]. On suivra des mouvements pareils dans celle-ci, si légère, et vraiment respirée dans un salon : « Les salons où la femme désœuvrée, mal défendue par ses robes légères contre les impressions du dehors, est d'épiderme prête à frissonner du moindre souffle passionné qui passera dans la ville »[4].

Les images de mouvement vivant ne sont nullement ces « métaphores qui se suivent » dont s'enorgueillissait le bon Gautier. La métaphore trop suivie prend une allure mécanique et lourde, laborieuse et qui sent l'huile. « On dénombrait maintenant les suspects de concussion, les Hébrard, les Rouvier, les Roche, les Baïhaut, les Maret, les Proust. Tous ces noms se succédant comme une suite de petites explosions donnaient de l'avance à l'allumage, et, puisqu'il n'y avait personne du gouvernement pour débrayer et faire jouer les volants dans le vide, la terrible machine anti-parlementaire menait chaque jour d'un train plus infernal sa besogne de destruction »[5].

1. L'*Appel au Soldat*, p. 536.
2. *Du Sang*, p. 4.
3. Les *Déracinés*, p. 121.
4. L'*Ennemi des Lois*, p. 17.
5. *Leurs Figures*, p. 22.

On trouvera ingénieuse et vivante l'image des « petites explosions ». Mais l'auteur qui en est content veut l'utiliser en faisant une automobile du char littérairement périmé de l'État. Soucieux de ne point le faire naviguer sur un volcan, il tombe dans le travers inverse, celui de la métaphore appliquée, et nous voyons une imagination de chauffeur tourner péniblement, comme ces volants, dans le vide. Voyez au contraire la belle vie d'une métaphore qui ne se suit pas, d'une image en parties ou en atittudes successives : « Cette infernale chaudière fit la force de Jules Delahaye. Il devait s'évanouir ou se griser de ces vapeurs. Ce désarroi de l'assemblée lui révéla que sa mission passait en grandeur ses plus hautes espérances. Il crut libérer de cette tourbe son pays. Debout à la proue de sa barque il guettait les brisants, cherchait un passage » [1]. Et celle-ci, d'une brisure incomparable : « Barthou aurait-il cassé les reins du Parlement ? Cette assemblée qui sort de la salle des séances, ne semble plus un animal avec une vigoureuse épine dorsale, mais un flot d'eau sale qui se répand » [2].

Ce que M. Barrès a écrit dans cet ordre de plus étonnant, c'est la suite sur l'*Agonie du baron de Reinach*. L'image du « rat empoisonné » se continue, s'interrompt, reprend pendant cent pages sous toutes les formes. « Il s'enfoncait en tâtonnant dans un cul-de-sac où de tous les côtés des parois infranchissables grandissaient et le resserraient » [3]. « Toute la soirée, il galopa dans les ténèbres comme un rat empoisonné derrière la boiserie. Quel sinistre accueil à toutes les issues que sa fièvre cherchait ! Plus âpres peut-être que ses adversaires, ses complices, qui soupçonnaient ou redoutaient ses dénonciations, le guettaient pour l'assommer d'un coup de savate » [4]. « Le baron Jacques de Reinach rappelle ces gros rats qui, ayant gobé la boulette, s'en vont mourir derrière une boiserie d'où leur cadavre irrité empoisonne ses empoisonneurs. Il faut quasi démolir la maison. C'est à quoi soudain s'employèrent avec rage les Français » [5]. On dirait cette partie de *Leurs Figures* inspirée par la course à l'abime de la *Damnation de Faust*, scandée par le Has ! has ! de Méphistophélès. C'est le rat empoisonné de la chanson des étudiants *(Certain rat dans une cuisine)* qui d'affo-

1. *Leurs Figures*, p. 104.
2. *Id.*, p. 83.
3. *Id.*, p. 60.
4. *Id.*, p. 69.
5. *Id.*, p. 113.

lement est sauté dans la musique, et que la musique roule derrière le cheval infernal.

A cette musique extérieure et répandue, s'opposera certaine musique de chambre, la fluidité d'une imagination qui épouse les plus sinueux détours de la pensée et de la rêverie. On retrouve la manière de Montaigne dans ce mouvement : « Les magnificences des grandes époques vénitiennes et la Cà d'Oro restaurée ont moins de pointes pour nous toucher au vif que les mouvements d'une ville quand sa désagrégation libère des beautés et d'imprévues harmonies que contenaient ses premières perfections » [1]. Et cette suite sur les motifs de l'eau vénitienne : « Orages, levez-vous, accourez. Je marche à toutes les lueurs qui s'enflamment sur l'horizon. Hélas ! à chaque fois, la vague de tristesse qui s'enfle nous ébranle : on croit qu'elle va nous jeter bas ; mais elle s'éloigne sitôt que nous sommes couverts de son écume. Venise laisse tomber sous la vase de sa lagune quelques fragments dessinés par Sammichele, Tremigiano, les Lombardi, Sansovino ou Palladio. Les fièvres de Byron, de Musset, de Robert, de Wagner remontent à la surface des canaux. Je remonte, et l'orage m'a seulement dénudé les nerfs » [2].

Evidemment M. Barrès est loin d'être arrivé de bonne heure à ces extrêmes du style savant. Il a fait ses écoles. « Je possède encore les cahiers d'expressions où j'ai dépouillé Flaubert, Montesquieu et Agrippa d'Aubigné pour m'enrichir de mots et de tournures expressives. Après tout, ce travail absurde ne m'a pas été inutile. Ma familiarité avec les poètes non plus. Un des secrets du bon prosateur n'est-il pas de trouver le rythme convenable à l'expression d'une idée ? » [3] Ces cahiers se dégorgent dans *Sous l'œil des Barbares*, dont les deux parties *Avec ses livres* et *A Paris* sont bien caractéristiques. *Avec ses Livres*, bien nommé, grouille d'épithètes littéraires que l'adolescent a rapportées de ses lectures. *A Paris* en est beaucoup plus sobre. On dirait qu'en un mois cela a passé comme une éruption printanière. Les *Taches d'Encre*, un peu antérieures à *Sous l'œil des Barbares* et rédigées avec moins d'effort littéraire, contiennent des devoirs d'écoliers écrits avec goût, sobriété, intelligence. La *Folie de Baudelaire* y présente d'élégants raccourcis, sur Sainte-Beuve, « ce célibataire de la littéra-

1. La *Mort de Venise*, p. 35.
2. *Id.*, p. 112.
3. *Id.*, p. 130.

ture, qui fut de tant de familles », sur Edgar Poë « ce brouillard qui nous pénètre avec la lenteur égale d'une pluie fine et que coupent par saccades des éclairs et des éclairs d'intuition.» Aussi les écoles de M. Barrès ont été vite terminées. La langue et le style d'*Un Homme Libre* font pressentir un grand écrivain ; mais sans un travail patient l'écrivain fût resté trop longtemps pressenti. M. Barrès qui n'écrit pas avec une grande facilité applique à sa forme littéraire la discipline qu'il demande, pour former son moi, à Ignace de Loyola. Mais ici il ne dit pas : Et maintenant le fidèle n'a plus qu'à recommencer. Il a toujours cherché au contraire à se renouveler, à s'annexer de nouvelles provinces du style. Il est de ceux qui (quoiqu'en dise Rémy de Gourmont dans sa *Question Taine*) ont choisi jusqu'à un certain point sinon un style, du moins certaines méthodes d'aménagement de leur faculté verbale. On distinguerait peut-être chez M. Barrès quatre manières qui se succèdent à peu près en général, mais coexistent parfois. D'abord le style psychologique transparent et nerveux d'*Un Homme Libre* et du *Jardin*. Puis le style étoffé, savant, plein de poids et d'ampleur qui commence à *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, et qui atteint ses plus belles formes dans les *Amitiés Françaises* et la *Mort de Venise*. Ensuite le style coupé, haletant, plein de raccourcis nerveux de *Leurs Figures*. Enfin sur un beau plateau d'automne lorrain, ce grand style. mûr, dépouillé, lucide de *Colette Baudoche* et de la *Colline Inspirée* On trouverait des époques de style analogues, quoique de succession inverse, chez M. André Gide. Elles sont naturelles à une époque comme celle du symbolisme, où la fréquentation des ateliers donne aux littérateurs un grand souci de leurs habitudes techniques, où ils tendent ainsi à se faire, comme les peintres, des manières successives.

Sans poursuivre le travail des cahiers d'expression, M. Barrès s'est laissé modeler par plusieurs influences littéraires. Il a demandé à ses lectures un bénéfice, des coupes, des rythmes. Il a, comme tous nos prosateurs originaux, beaucoup imité.

L'action la plus forte qu'il ait subie dans cet ordre paraît avoir été celle de Michelet. « Petites phrases de Michelet, si pénétrantes, brûlantes du culte des groupes humains ! »[1] disait-il dans son premier livre. On pourrait écrire de M. Barrès ce qu'il écrit de Péguy : « Péguy avait lu, relu et mis dans son sang, pour toujours, l'*Histoire de la*

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 182.

Révolution de Michelet. Mais il n'en restait pas là. Son propre génie le menait »[1]. Péguy, c'était l'ouvrier parisien Michelet repensé par un paysan obstiné, verbeux et mystique, celui-là peut-être qu'on voit au commencement de *Jeanne d'Arc* dans l'*Histoire de France* : « Elle est donc morte ? — Qui ? — La pauvre Jeanne d'Arc. » Peut-être le style natif de l'Ile-de-France, avant l'ordre latin, et qui permettrait de réunir en un groupe curieux un Michelet, un Péguy et un Paul Fort. M. Barrès paraît avoir emprunté à Michelet deux de ses types littéraires caractéristiques : sa cantilène et son récit historique.

J'entends par cantilènes (c'est M. Barrès lui-même qui nous donne le mot) ces suites lyriques émouvantes, musicales, pénétrantes et décousues qui commencent dans *Du Sang* et dont M. Barrès joue avec une splendide virtuosité dans la *Mort de Venise*, les *Amitiés Françaises*, le *Voyage de Sparte*. Il les tient beaucoup de Michelet. Il parle avec admiration de la *Bible de l'Humanité* dans *Trois Stations de Psychothérapie* et les sentiments de M. Barrès pour ce livre génial, pendant humain du *Tableau de la France*, témoignent d'un goût sûr et d'un beau discernement. Or une page prise au hasard dans la *Bible* contient en puissance toutes les musiques de M. Barrès.

« L'année 1863 me restera chère et bénie. C'est la première où j'ai pu lire le grand poème sacré de l'Inde, le divin Ramayana.

« Notre péché permanent, la lie, le levain amer qu'apporte et laisse le temps, ce grand fleuve de poésie l'emporte et nous purifie. Quiconque a séché son cœur, qu'il l'abreuve au *Ramayâna*. Quiconque a perdu et pleure, qu'il y puise les doux calmants, les compassions de la nature. Quiconque a trop fait, trop voulu, qu'il boive à cette coupe profonde un long trait de vie, de jeunesse.

« On ne peut toujours travailler. Chaque année il faut respirer, reprendre haleine, se refaire aux grandes sources vives, qui gardent l'éternelle fraîcheur. Où la trouver, si ce n'est au berceau de notre race, aux sommets sacrés d'où descendent ici l'Indus et le Gange, là les torrents de la Perse, les fleuves du Paradis ? Tout est étroit dans l'Occident. La Grèce est petite, j'étouffe. La Judée est sèche, je halète. Laissez-moi un peu regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient. J'ai là mon immense poème. »

M. Barrès fait un peu plus serrés sur le fil, en général, les grains discontinus de ce collier, mais la sensibilité jaillissante de Michelet,

1. L'*Union Sacrée*, p. 203.

le frémissement âpre et exigeant du moi, demeurent visibles dans toute la texture de son style. Voyez-le aborder Venise avec les mêmes yeux et le même parler dont Michelet aborde l'Inde :

« Dans ces plaines on peut suivre, jour par jour, la mobilité des saisons, et je songe au visage de Virgile qui rougissait aisément. Au printemps ces arbres me tendent leurs branches fleuries avec l'innocence infiniment civilisée des Luini, et, quand l'automne les charge de fruits, tout ce Veneto agricole se fait sociable et voluptueux comme un concert du Giorgione. Je ne puis décider dans lequel de ces styles cette nature multiforme m'enchante davantage. Mais, au terme du voyage, on trouve une ville toujours pareille sur une eau prisonnière.

« Etincelante fête figée de Venise et du grand Canal ! Venise a des caprices, mais point de saisons, elle connaît seulement ce que lui en racontent les nuages quand ils montent sur le ciel pour épouser sa lagune [1]. »

Le livre le plus proche de Michelet que M. Barrès ait écrit c'est certainement *Leurs Figures* : les journées parlementaires y prennent assez exactement le rythme des journées populaires dans l'*Histoire de la Révolution*. Mais la sensibilité d'amour de Michelet fait place chez M. Barrès à une sensibilité de combat et de haine. « Ces grandes crises morales chez les hommes d'un certain âge font sortir les maladies qu'ils couvent : celui-ci sent sa vessie, cet autre son foie, ce troisième ses intestins » [2]. On pense à l'insistance rageuse de Michelet sur la fistule de Louis XIV ou l'abcès de François Ier. Et voici les figures habituelles au Michelet de la *Renaissance* et du *XVIIe siècle* : « Chéquard ! c'est le mot qu'invente ce novembre 1892. Si l'Académie Française dédaigne de le recueillir dans son dictionnaire, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le déchiffrera imprimé au fer rouge sur de la chair humaine » [3]. Ceci pourrait appartenir à la *Renaissance* plutôt qu'à *Amori et Dolori Sacrum* : « Mazzorbo, Burano émergèrent pareils à des nymphéas flottants. Mazzorbo eut jadis des couvents de Bénédictines. Nobles viviers pour le plaisir ! Le doge André Contarini, au XVIe siècle, se faisait un mérite d'avoir résisté aux séductions des religieuses » [4].

1. *Amori et Dolori Sacrum*, p. 13.
2. *Leurs Figures*, p. 124.
3. *Id.*, p. 116.
4. *Amori et Dolori Sacrum*, p. 43.

Style le plus proche possible de la sensation, libéré du couvenu et qui n'en a que plus de contenu. Mais de ce style au style de Michelet subsiste surtout la différence du travaillé au spontané. Les petites phrases de Michelet fatiguent d'abord par une abondance de verbes auxiliaires à la Faguet, puis par un pullulement d'alexandrins blancs à la Mæterlinck ou à la Romain Rolland. Au contraire M. Barrès échenille soigneusement les auxiliaires de ses phrases, et s'ingénie à varier consciemment leur coupe. Dans la *Mort de Venise*, qu'il présente lui-même comme son œuvre la plus mûre et la plus savante à l'oreille, la phrase est rarement donnée dans un seul mouvement, poussée et arrondie comme un fruit spontané. Elle porte dans sa texture complexe la trace de touches successives. Elle est bâtie à coup de mots, plutôt que les mots ne soient que les moments de la phrase. On songerait à cette statue de Pepi Ier (au musée du Caire) qui est d'un modelé très sûr, mais qui, faite avant l'invention du coulage, est formée de petites plaques adroitement assemblées au rivet. La comparaison cloche en ce sens qu'aucune invention verbale n'est étrangère à M. Barrès. Transportez-la, si vous voulez, au *Persée* de Cellini, admirablement fondu, mais où l'on sent pourtant une œuvre d'orfèvre.

Ce que M. Barrès a mis d'étoffe, de nombre, d'ampleur, de mouvement uniforme et oratoire dans son style, il le doit un peu à la lecture de Taine. L'influence des *Origines de la France contemporaine* (peut-être la plus puissante machine oratoire de notre langue) s'est superposée pour lui à celle de l'*Histoire de la Révolution*. C'est surtout dans les *Déracinés*, où Taine tient une place éminente, que cette influence verbale est sensible. Ceux qui avaient dirigé l'émigration des sept Lorrains « les tirèrent de leurs maison séculaires, bien conditionnées, et ne s'en occupèrent pas davantage, ayant ainsi travaillé pour en faire de jeunes bêtes sans tanière... Sur sept Lorrains, un double déchet déjà, c'est trop : l'opération a été mal menée »[1]. Ainsi se termine la *Vertu sociale d'un Cadavre* : c'est, techniquement et matériellement, la fin d'un chapitre de Taine. Même chute du chapitre *Déraciné, décapité* : « Tombés à l'eau, ils viennent de se débattre tous en plein courant. C'est à ceux qui ont pu regagner la rive d'examiner s'ils veulent dorénavant y demeurer, ou s'ils tenteront une nouvelle navigation avec leurs expériences personnelles accrues, — ou s'il ne serait

1. Les *Déracinés*, p. 464.

pas raisonnable d'aviser à rendre, par des travaux d'ordre général, le fleuve plus flottable »[1].

Très souvent, quand M. Barrès se soutient et se surveille particulièrement, il dégage la belle phrase française, de nombre sobre, d'élasticité et d'embonpoint, telle que la pratique de Flaubert l'a apprise à des générations de prosateurs : « Les deux bassins de la terrasse, dont les eaux semblaient de bronze vert, frémissaient, enchâssés dans leur étroit gazon. A l'extrémité du perron, un vase sculpté prenait de la perspective une importance énorme, et, vide, égalait presque les belles têtes mouvantes des marronniers sur la pente. Là-bas, le Grand Canal, au delà du char embourbé qui devenait noir, prit une extraordinaire couleur jaune »[2]. M. Barrès a évidemment dépouillé, dans *Salammbô*, le lever du soleil sur Carthage. Mais on ne trouverait rien chez Flaubert de plus parfait que la deuxième phrase, cette coupe magnifique par laquelle la longue de vide, entre ses deux virgules, équilibre vraiment la noblesse spacieuse des marronniers sur le gazon.

Cette étude patiente, ces touches d'imitation que l'on remarque sur le style de M. Barrès nous le montrent obligé toujours de s'appliquer plus ou moins pour ne pas trébucher. Il peut, s'il se relâche, tomber dans les pires fondrières. Ainsi : « Des idéals qu'il se composait, il goûtait la pure beauté tant que l'avaient pas altérée les conditions de leur réalisation »[3]. Et ce n'est pas la faute de l'écrivain si le lecteur s'aperçoit tout de même que « On ne doit pas errer sur l'élément fondamental de cette impératrice » signifie qu'il ne faut pas méconnaître le caractère principal d'Elisabeth d'Autriche.

Mais précisément à cause de ce caractère volontaire, ce style n'est pas prisonnier d'une formule, d'un nombre. Je n'en sais pas de plus varié. Il passe incessamment de la forme rompue à la forme périodique, du ton mineur au ton majeur. De là un tremblement, une brisure continuels qui lui donnent une incomparable propriété de vie. De là aussi ces inégalités, ces secousses qui le font répugner à la lecture à haute voix, au gueuloir de Flaubert. Des pages destinées à être lues, éprouvées au gueuloir, on n'en trouverait guère que dans *Du Sang*, particulièrement l'*Examen de conscience du Poète*, beau morceau parfaitement réussi. Mais en général il est rare qu'une page entière file

1. Les *Déracinés*, p. 479.
2. *Leurs Figures*, p. 295.
3. L'*Ennemi des Lois*, p. 163.

d'une seule et nombreuse venue. Elle tremble, elle palpite de touches juxtaposées, discontinues, parfois un peu au hasard, de sorte qu'on pourrait déranger l'ordre de ses phrases sans la troubler beaucoup. M. Barrès est plus préoccupé de rompre son style par des dissonances que de l'unifier par une consonance. Quand on le lit tout haut il tire sur le mors, il brise la voix, en secoue et en confond les registres.

Il y a dans ce style une exigence de discontinuité et de rupture, grammaticalement indiquée par les appositions et les vocatifs, c'est-à-dire par ces phrases sans article et sans verbe qui commencent volontiers par le mot « Magnifique... » Ce sont là les points d'arrêts, les élans verticaux qui interrompent la continuité des plans horizontaux. A l'origine de cela il y a évidemment une faiblesse, l'incapacité de lier fortement ce qui est senti avec une intensité douloureuse, et des puissances de coordination inférieures aux puissances de réception. Mais toutes ces lacunes, tous ces défauts, M. Barrès sait les tourner en avantages et en procédés d'art.

Quels espaces vivants et clairs sont circonscrits dans ces trois phrases qui se suivent, se transmettent le même mouvement qui se brise et reprend, et qui rappellent les Danseuses de Callimaque ou les Grâces de Jean Goujon : « Il est, plus loin que l'Allemagne, des pays où je serais rempli du bonheur qu'on voit dans les contes. Il y a, plus loin que la satisfaction matérielle, le plaisir de partager de la mélancolie. Au delà d'une amante avec qui l'on jouit de la vie, il y a une sœur avec qui l'on pleure » [1]. Sentez, de l'une à l'autre phrase le passage du détendu au nerveux, de la plante qui s'épanouit d'un trait dans la première à la flamme double qui jaillit dans l'assonance de la dernière. De la première à la troisième c'est un rythme qui se défait, se brise, tourne au grêle, à l'aigu, au pathétique.

Le mouvement préféré de M. Barrès consiste à arrêter la phrase sur ces accords brusques. Voici, quand il le faut, le mouvement inverse, à la Fromentin, de la phrase qui glisse et s'affaisse en mots ternes et amollis : « Il marchait volontiers le long de la Moselle ; il se plaisait à la douceur de l'eau bruissante et des voix traînantes qui parlent français, il écoutait glisser le son des cloches catholiques sur les longues prairies, il voyait au loin les villages se noyer dans la brume, et se laissait amollir par ces vagues beautés » [2].

1. L'*Ennemi des Lois*, p. 140.
2. *Colette Baudoche*, p. 65.

Peu d'écrivains français surpassent M. Barrès en science, en variété de rythmes. On songe devant cette prose aux vers de La Fontaine : « Si je cours dans ces montagnes du Péloponnèse, c'est pour y ressentir des humeurs nouvelles et les traduire en phrases longues, ailées, pareilles à des barques mouvementées sur mon cœur » [1]. Ce qui les fait longues ou brèves, lourdes ou ailées, c'est le rythme. M. Barrès, trop délicat écrivain pour ne pas éviter le rythme banal et mol de l'alexandrin blanc, sait tisser délicatement de valeurs poétiques le rythme de sa prose. Il sait tirer des effets admirables d'une phrase composée de membres équivalents qui se répètent et se répondent.

« Nous avions nos longs silences — comme cette terre a ses landes pelées, — et peut-être n'est-elle jamais plus noble — que dans ces friches semées de sel — et balayées du vent de la mer » [2]. Les membres de huit, neuf et dix syllabes sont d'étendue et de valeurs à peu près égales, et cette égalité d'abord approximative se termine en l'égalité parfaite des deux derniers membres que les deux oreilles peuvent équilibrer comme des poids identiques dans les plateaux d'une balance; Egalité qui donne une incomparable impression de monotonie puissante dans l'air marin du rivage.

« Oublies-tu nos beaux soirs — dans des vallées silencieuses — où la nuit mettait une douceur — qui desserrait ton cœur fumant » [3]. 6 — 8 — 8 — 8. Même isomérie octosyllabique qui dans le paysage met en effet de la douceur, de la plénitude et du bleu.

« La robe du cheval fabuleux — frissonnait de reflets et de moires vivantes. — Sa tête un peu farouche, ses narines froncées — son œil plein d'éclairs, mais oblique — son sabot qui fouillait le sol — ses ailes agitées parfois à grand bruit, — tout son être se défendait — tandis que le héros — faiseur de calme le flattait — et le tenait — solidement — par la crinière — aux belles tresses » [4]. 8 — 12 — 12 — 8 — 8 — 10 — 8 — 6 — 8 — 4 — 4 — 4 — 4. Les deux alexandrins du début posent le cheval ailé avec puissance sur les sommets de l'épopée et de l'ode. Le feu du regard scintillant exige un membre plus court, et brisé. Le mouvement sec du sabot et le grand frémissement des ailes bruissantes s'opposent à la fois par l'inégalité d'un petit et d'un grand

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 208.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 64.
3. Le *Voyage de Sparte*, p. 160.
4. *Id.*, p. 159.

membre (8 et 10) et par les sonorités dans l'un sèches et claquantes, dans l'autre aérées, étoffées de muettes. Après le membre suivant de six syllabes, l'octosyllabe avec son allitération a la douceur de la caresse répétée sur le poil du cheval. Comme plus haut, l'isomérie devient plus rigoureuse à la fin de la phrase : quatre membres de quatre syllabes. Si courts, tous quatre s'opposent aux précédents plus amples et qui comprennent du ciel et de l'espace, — s'opposent à eux par la vertu trois fois répétée du « solidement ». C'est la main robuste et sèche du héros qui retient à la terre, par sa crinière, exigence de précision et de limite, le cheval enivré.

« Grands peupliers lorrains — où le vent des routes fraîchit — vous dites sur la plaine immense — au cultivateur immuable — les allégresses du voyage. — Au milieu des champs centenaires — Vous avez toujours vingt ans. — Partez joyeuses, ô routes romanesques — Mon fils et moi nous demeurons »[1]. 6 — 8 — 8 — 8 — 8 — 8 — 7 — 10 — 8. Presque toute la phrase est faite d'octosyllabes répétés, qui expriment précisément la monotonie indéfinie des peupliers toujours les mêmes. L'avant-dernier membre seul fait dissonance. Avec sa coupe savoureuse et sa belle allitération il développe entre les arbres la grande fuite horizontale de la route. Et le dernier octosyllabe, si nettement coupé par le rythme binaire (2 — 2 — 4), sec, indigent, sans ces syllabes liquides et muettes qui mouillaient toute la phrase comme la verdure même et la tendresse des peupliers, figurent les deux présences résignées, main dans la main, qui demeurent et que n'emportera pas la fuite romanesque.

« C'était une propriété moyenne, très caractéristique de la gracieuse civilisation messine. *(Phrase toute introductive, indication qui ne donne lieu à aucun rythme expressif)*. La grande façade étendait du côté de la route ses trois étages crépis et ses fenêtres cintrées embellies d'un mascaron *(grande phrase toute allongée en façade, crépie elle-même, un peu banale, mais où le dernier membre, détaché, met le mascaron robuste qui lui impose sa note d'art)*. Une grande porte à petits carreaux menait de la salle à manger sur un perron de trois marches et sur une vaste terrasse, que bordait une balustrade en pierre, décorée de paniers fleuris. *(Du premier membre sans rythme sortent en valeur la balustrade allongée et le décor fleuri)*. De là, par une belle rampe, — on descendait — dans un jardin — à la française. *(Le premier membre plus long exprime*

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 120.

la continuité de la rampe comme il exprimait tout à l'heure la continuité de la route, et les suivants, 4 — 4 — 4, *comme les peupliers uniformes, le rythme de la descente sur les marches égales).* Un ruisseau le fermait — que l'on pouvait franchir — comme nous l'avons dit — sur un petit pont blanc — pour rejoindre la route — à travers les prés de la ferme [1]. *(Cela finit sur des vers, comme sur du Paul Fort.* 6 — 6 — 6 — 6 — 6 — 8. *Les cinq premiers membres, secs et courts vêtus, sans une syllabe muette sauf dans le dernier, comme de l'écume jolie ou de gentils pieds nus — le cinquième introduisant les syllabes muettes et molles du pré humide, — et le dernier plus long (toujours le même procédé) qui fait serpenter le chemin).*

Il ne s'agit point là de prose poétique (un genre bâtard) mais de prose qui est profondément, intégralement, nerveusement de la prose. Toute prose expressive, pittoresque, implique ces correspondances de valeurs, ces isométries. Dans la prose chaque phrase se crée la loi de son rythme, tandis que dans les vers chaque phrase se crée une raison personnelle de se soumettre à une loi qui existait déjà. Bien entendu il serait absurde de prêter à l'artiste comme intentions conscientes l'idée des résultats que l'analyse critique constate. On trouverait pourtant, dans telles phrases, un dessein. Voyez par exemple M. Barrès s'amuser à vouloir expressément l'effet dans ces lignes : « Le petit télégraphiste bleu qui méprise la dépêche au fond de sa sacoche, avec son frère, le petit mitron blanc, qui méprise le vol-au-vent, là-haut, sur sa tête » [2]. Mais un goût sévère donnerait toutes les phrases pittoresques pour ces coupes à La Bruyère et à la Montesquieu : « M. Auguste Burdeau se leva. Le bras tendu, livide de son cœur désordonné dont il allait bientôt mourir, il flétrit au milieu d'une immense émotion son accusateur » [3].

J'effleure cette mine au hasard. Mais sur aucun écrivain français d'aujourd'hui on ne ferait à un tel degré ces études fructueuses. Le style d'Anatole France, qui est d'ailleurs aussi beau que celui de M. Barrès, y fournirait moins. C'est qu'Anatole France est du nombre de ces heureux Français à qui les fées ont donné tout faits à la fois leur nature française et le nombre vivant, spontané, inépuisable de leur langue. Sa plénitude oratoire ne laisse pas discerner

1. *Colette Baudoche.*
2. L'*Appel au Soldat*, p. 61.
3. *Leurs Figures*, p. 246.

sous la peau les tendons, les muscles, l'effort. Au contraire on distingue sous le style de M. Barrès les mêmes puissances de volonté, de conscience qu'on aperçoit sous son égotisme et son nationalisme. Pour un homme libre formé sous l'œil des barbares, pour un Lorrain des *Bastions de l'Est*, il faut, avant d'être, se trouver, se créer. Il a dit souvent qu'un Lorrain se sent Français avec plus de conscience et d'obstacles qu'un Tourangeau ou qu'un Bourguignon. Effort d'ailleurs assez léger pour ne lui laisser que le sentiment d'être et d'en jouir avec plus de saveur et de sel. Dans la figure du style, on retrouve le visage de l'homme, et ses lignes de vie dans ses courbes de phrase.

III

LE ROMAN

La plupart des livres de M. Barrès sont des œuvres de fiction, et il s'est créé un bel aspect de romancier. Ici encore la part de la méthode, de la conscience, de l'art est considérable. Nous avons vu qu'en général M. Barrès peuplait ses romans avec des figures, plus ou moins expresses, plus ou moins entières, de lui-même. Mais d'*Un Homme Libre* à la *Colline Inspirée* M. Barrès a progressivement et patiemment acquis son métier d'animateur. Des ombres chinoises telles que Simon et Bérénice, où il se projetait lui-même sur un écran d'intelligence, d'analyse et de fantaisie, il est passé à la création de personnages substantiels et solides, autour desquels, selon l'expression familière à Taine, le lecteur peut tourner. Il a entretenu méthodiquement son fonds d'abord un peu sec de romancier avec le même art qui a fait fructifier son fonds de styliste.

Dès le *Jardin de Bérénice* il apparaît doué de deux belles qualités ; une narration élégante et la faculté de dessiner en quelques coups de crayon une silhouette bien saisie. Dans l'André Maltère de l'*Ennemi des Lois*, il goûte un « romanesque glacé ». Et c'est en effet le péril — ou si l'on veut la nature — que côtoyait son romanesque : une glaçure élégante et lisse. Le *Jardin de Bérénice*, l'*Ennemi des Lois*, un *Amateur*

d'Ames ont la même origine. Ils sont écrits à peu près à la manière dont Charles Demange composait, avec ses notes sur Rome, le *Livre de Désir*. Ils servent à grouper des images de voyage, à arrêter sur des figures et sur ces événements la lumière d'un pays, à garder une trace, un portrait littéraire de cet homme nouveau que crée toujours plus ou moins en nous le dépaysement. Le *Jardin* anime le paysage d'Aigues-Mortes, l'*Ennemi* Venise et les châteaux du roi de Bavière, *Un Amateur* Tolède. L'auteur, en faisant de ses personnages des êtres d'exception, se dispense de les faire vivre autrement que dans un monde de symboles exaspérés et raffinés. Les trois romans peuvent se définir l'inscription d'une idée dans un paysage : Bérénice l'idée de la nature passive, populaire, inconsciente prise en ses valeurs les plus délicates, l'Ennemi des Lois l'idée de l'intelligence et du sentiment purs, dont les jeux s'essayent tant aux châteaux de Louis II, à Venise, qu'en le verger symbolique où Velu II fait le centre d'une vie selon la pureté de la nature fraîche ; *Un Amateur d'Ames* place dans le paysage le plus nu une âme à l'image de cette ardente nudité, une âme exaltée et tendue, qui veut agir sur des âmes nues, des âmes vraies ; de la volonté nue, comme l'*Ennemi* était de la sensibilité nue. Partout, dans les trois œuvres, les notes d'un voyage exalté et solitaire sont plaquées sur des caractères artificiels, où M. Barrès s'exerce à dessiner sur un tableau savant des épures de son moi.

Mais de bonne heure M. Barrès a voulu sortir de cette forme d'art qu'il considérait comme provisoire, comme une suite d'écoles. Il s'est connu la capacité de construire quand il le voudrait des romans véritables, solides et vivants. C'est tout de suite après *Un Amateur d'Ames* qu'il entreprend le *Roman de l'Énergie nationale*. Sur une couverture qui date de 1894 ou de 1895 le livre est même annoncé sous ce titre : « *Leurs Figures*, grand roman populaire sur la vie parlementaire en France ». Avant de se décider pour les trois volumes dont il a formé son roman, M. Barrès avait sans doute hésité, et modifié plusieurs fois son plan. Finalement toute la construction romanesque s'est portée sur la première partie des *Déracinés*, tandis que *Leurs Figures* n'a rien à peu près d'un roman véritable. (M. Barrès a même eu l'idée d'écrire sur le panamisme une pièce de théâtre *Une Journée parlementaire*, d'une simplicité et d'une candeur singulières). Mais dans l'ensemble les origines de l'œuvre ne sont pas douteuses. De sa vie de lycée et de Quartier Latin, de son expérience de journaliste et de directeur de journal, de ses aventures politiques et de sa carrière parlementaire,

M. Barrès avait conservé une pêche abondante de souvenirs, d'impressions, des carnets et même des cartonniers de notes. Il a mis plusieurs années pour les débrouiller, en tirer quelque chose de considérable, de vivant et de vrai. Il s'est inspiré des bons auteurs, en particulier de Stendhal et de Balzac. Il s'est efforcé de loger dans l'analyse du premier l'abondance, le peuplement et le pittoresque du second. Il n'a pas donné — évidemment — une œuvre d'une seule fonte, il y a laissé des ébauches, des reprises, des bavures. Telle qu'elle est elle n'en reste pas moins un des tableaux les plus importants de la littérature contemporaine, et les trois états dans lesquels se présente, le dégrossissement des trois romans — dont le premier seul est achevé — nous éclairent curieusement la technique de M. Barrès.

Nulle part M. Barrès n'a préparé les dessous d'un roman avec plus de conscience et de labeur que dans les *Déracinés*. Il y a tendu un effort unique de composition. On dirait presque que, ce labeur technique qui lui coûtait beaucoup ayant été méconnu de la critique, qui avait son siège fait sur M. Barrès et qui le classait parmi les essayistes, non parmi les romanciers, il s'en est, dans les deux parties suivantes du roman, désintéressé. Dans l'*Appel au Soldat* la construction a été essayée, il en reste des traces visibles, elle a été abandonnée, s'est dissoute en des épisodes et en une chronique du boulangisme. Dans *Leurs Figures* il n'y a plus guère qu'une chronique parlementaire, assez décousue, et le roman s'éteint au hasard plutôt qu'il ne finit et ne se conclut.

Le procédé employé par M. Barrès dans les *Déracinés* est celui des oppositions. Dans ce livre qui se termine sur l'apothéose de Victor Hugo, il semble qu'il ait emprunté aux *Misérables* ou à l'*Homme qui rit* leur charpente d'antithèses. Les vingt chapitres sont faits de dix antithèses.

Première antithèse : les sept Lorrains en Lorraine — les sept Lorrains à Paris. (I et II).

Deuxième : les Deux femmes de François Sturel, Astiné Aravian et Thérèse de Nelles. (III et IV).

Troisième : les Deux rives, — le monde des étudiants, le monde des journaux (V et VI).

Quatrième : Dialogue des deux pauvres (fin de VI). — Dialogue des deux riches (fin de VII).

Cinquième : Visite de Taine à Rœmerspacher. — Visite des Lorrains à Napoléon.

Sixième : Les sept Lorrains se présentent à Napoléon. — Bouteiller, chez le baron de Reinach, présenté aux parlementaires.

Septième : La mystérieuse soirée de Billancourt (Astiné et les deux assassins). — La promenade de printemps et d'amour de Sturel et Thérèse : les deux groupes se croisent.

Huitième : La mort d'Astiné. — La mort de Victor Hugo : les perplexités de Sturel qui ne sait laquelle de ces deux morts doit le plus l'intéresser.

Neuvième : Déraciné, Décapité.

Dixième : Racadot guillotiné à Paris. — Bouteiller élu à Nancy. Bouteiller trouvant auprès du baron de Reinach les cinquante mille francs de sa campagne, tandis que les turquoises de princes persans mènent Racadot à l'échafaud.

Les *Déracinés* comme tous les romans de M. Barrès appartiennent au genre de récit où l'auteur intervient sans cesse, prend la parole, désigne, explique, démonte. C'est un parti-pris qui peut se défendre, et M. Bourget l'a en effet défendu avec ingéniosité dans ses essais théoriques sur le roman. Mais certainement M. Barrès l'a exagéré. Il serait intéressant de voir le moi de l'homme introduit dans le roman, il l'est moins de voir s'agiter sans cesse comme devant un tableau noir la baguette explicative du romancier. Tout ce chapitre : *La mystérieuse soirée de Billancourt*, est bousculé par le commentaire perpétuel. Ce sont des pages et des pages de cantilènes éperdues, abstraites ou imagées, sur l'assassinat, sur le tragique de l'assassinat, — de l'imagination congelée — le « geste » des journalistes, une insistance de mauvais goût sur le typisme, le symbolisme des personnages, comme si moi lecteur je n'étais pas assez grand garçon pour les découvrir tout seul, comme si le doigt qui le touche pour le montrer ne l'effaçait pas ainsi qu'un pastel fragile. « Et sur ces mêmes arbres, sur ce même sable qui crie, la fuite des assassins emportant une belle tête sanglante, des perles et des turquoises »[1].

Le livre est touffu, il porte des paquets de notes, des épisodes peu utiles et mal digérés. Mais tout est relevé, animé, emporté par la vie très réelle, quasi balzacienne, des personnages. Les sept Lorrains, la Léontine, Fanfournot, sont des créations authentiques, des caractères, qui se détachent et qui se meuvent. Et puis M. Barrès sait raconter. Certaines narrations, le débarquement de Rœmerspacher

1. Les *Déracinés*, p. 407.

à Paris, la promenade de Sturel et de Thérèse, l'arrestation de Racadot donnent au goût une satisfaction parfaite. On en trouvera de plus belles encore dans *Leurs Figures, Scènes et Doctrines, Au Service de l'Allemagne.*

L'*Appel au Soldat* et *Leurs Figures,* dans leur cadre élastique et passif, paraissent surtout fournir à M. Barrès des tiroirs où jeter ses souvenirs politiques. Parti pour faire du *Roman de l'Énergie nationale* un vrai roman, il l'a abandonné en chemin et s'est contenté de remplir ses cadres avec de la matière non dégrossie. Sur l'*Appel au Soldat* surnagent un portrait de Boulanger soigné, fidèle (où l'auteur sait choisir et dans l'ombre ce qu'il faut) mais pas très vivant : un Meissonier, — puis le bel épisode de la *Vallée de la Moselle,* qui amorce au *Roman de l'Énergie nationale* les *Bastions de l'Est* ; — enfin la jolie figure de Thérèse de Nelles, un peu banalisée par le romantisme naïf que Sturel promène autour d'elle, mais de qui le retour à sa nature profonde et bonne de petite Lorraine est ménagé par des chemins exquis. Quant à ce qui fait le lien un peu lâche du livre, l'union en Sturel d'une aventure amoureuse et d'une aventure politique à mener de front, cela paraît terne et ne se prend guère au sérieux.

Leurs Figures contient des tableaux de la vie parlementaire qui sont d'un incomparable artiste. Mais le roman proprement dit s'y perd encore plus que dans l'*Appel au Soldat.* Il n'est plus qu'un prétexte et un prétexte oublié. Rien de plus mal venu, de plus invraisemblable, de plus mort que cette *Liquidation chez Sturel* qui est là en effet pour liquider, pour déblayer une aventure qui a cessé d'intéresser l'auteur. La rencontre de Sturel et de Bouteiller à Versailles respire une belle idée morale : entre deux vies manquées l'idée du malentendu, de la brisure qui n'a point permis l'harmonie normale et la chaîne naturelle de maître à disciple. Mais ce finale d'une musique pénétrante — et que pour ma part je ne voudrais pas autre — achève singulièrement l'œuvre où M. Barrès s'imagina un moment devoir réaliser un « grand roman populaire ».

Sans doute, au moment où M. Barrès achevait le *Roman de l'Énergie Nationale,* son idée du roman avait-elle pris déjà une autre forme, et les belles tâches vers lesquelles il se sentait appeler lui faisaient-elles liquider avec une hâte un peu désintéressée cette grande machine qui n'avait pas tenu pour lui et son lecteur toutes ses promesses. Académicien, il prétendait dépouiller en faveur de formes classiques circonscrites et nettes ses larges ambitions de peinture

romantique, et, ici encore, se développer en profondeur plutôt qu'en étendue.

De là la série des *Bastions de l'Est* succédant au *Roman de l'Énergie Nationale*. M. Barrès n'ayant pas réussi le « grand roman populaire » qu'il avait tenté, ses *Girondins* ou ses *Misérables*, s'est rabattu sur le petit roman, également populaire, écrit pour un large public, mais avec les qualités littéraires les plus rares.

Rien de plus juste de ton, de plus délicat, de plus adroit qu'*Au Service de l'Allemagne*. Par l'aisance de la narration, la finesse de touche, l'habileté à indiquer d'un trait la nature ou l'attitude d'un personnage, le net, l'élégant, le dégraissé des épisodes, on peut le comparer aux meilleurs morceaux d'Alphonse Daudet. C'est l'art des *Contes du Lundi*, moins le sentimentalisme et l'ironie saccadée à la Dickens. On a le plaisir d'y voir tous les effets obtenus non par les puissances obscures et végétales du génie, mais par la mobilité d'une intelligence parfaitement aiguë et aisée. La principale difficulté consistait à fondre deux sujets nécessairement superposés et dont l'un était exposé à détruire l'effet de l'autre : l'histoire d'un Alsacien parmi les Allemands, l'histoire d'un jeune bourgeois à la caserne parmi des militaires brutaux. M. Barrès a fait tout son possible pour atténuer cette difficulté, sans la faire complètement disparaître. Elle a nui au succès immédiait du livre.

Le grand triomphe a été pour *Colette Baudoche* qui paraissait à une époque plus favorable, et qui fut portée par le vaisseau d'Agadir. M. Barrès a voulu réaliser là son *Pêcheur d'Islande* et même son *Abbé Constantin*. Le livre est plus grêle et un peu moins réussi qu'*Au Service de l'Allemagne*. On y trouve la même perfection du récit, la jolie netteté flamande des épisodes, une grâce narquoise à la La Fontaine dans la raillerie à l'égard de l'homme d'outre-Rhin. Les personnages des dames Baudoche sont traités avec la perfection d'un van Ostade. Il n'en est pas tout à fait de même d'Asmus, dont nous ne voyons guère que l'extérieur. Ce vaste Kœnigsbergeois ressemble aux espaces laissés en blanc des vieilles cartes africaines : ce blanc ce sont les sauvages, et rien que cela. Si la figure du professeur allemand est traitée superficiellement, cela ne diminue d'ailleurs pas beaucoup le livre, qui s'appelle *Colette Baudoche* et non Frédéric Asmus. Il suffisait qu'Asmus fût indiqué comme une occasion de montrer l'âme d'une jeune fille de Metz et de faire tenir symboliquement dans cette jeune fille toute la Lorraine.

Comme *Au Service de l'Allemagne* c'est un livre d'intelligence et de conscience. Peut-être avec un soupçon d'excès. « Je voudrais mettre ici, dit M. Barrès, un sérieux sans sécheresse, une clairvoyance calme [1]. » Est-il bien utile de nous enlever le plaisir de les y trouver ? Cet art volontaire, à effets choisis, paraît trop soigné et prémédité. M. Barrès ne se résoudra jamais à ne pas figurer lui-même, pour un minimum, dans son œuvre. (La dernière page, si superflue, de *Colette* présente de façon curieuse la même faute de goût que la dernière page de *Pêcheur d'Islande*). Il pourrait dire de *Colette Baudoche* ce que M. André Gide dit de son *Enfant Prodigue*. « Peut-être cependant, si le lecteur exige de moi quelque piété, ne la chercherait-il pas en vain dans ma peinture, où, comme un donateur dans le coin du tableau, je me suis mis à genoux. » Il a montré Bossuet prêchant à Metz, dans Saint-Maximin « contre les protestants avec la manière d'un général refoulant une armée ennemie ». Disons qu'il a écrit *Colette Baudoche* à la manière d'un administrateur français en bleu horizon dans la Lorraine reconquise. On pense un peu à Sturel chez Gallant de Saint-Phlin. C'est une évocation intelligente du dehors plutôt qu'une évocation partie du dedans, et M. Barrès lui-même l'explique avec une légèreté presque musicale : « C'est au lendemain d'une mort, quand un logement a perdu son âme et que ces pauvres choses gisent dans la poussière, que l'on mesure le miracle accompli par ceux qui, d'un tel néant, savent créer plus qu'un décor agréable, un exemple de politesse et de décence [2]. »

Le dernier des romans lorrains de M. Barrès, la *Colline Inspirée*, paraît plus étoffé, plus robuste que les deux *Bastions de l'Est*. On y trouve les qualités d'abondance des *Déracinés* unies aux qualités de finesse d'*Au Service de l'Allemagne*. C'est l'œuvre la plus solide et la plus pleine qu'ait écrite M. Barrès, le meilleur métal qu'il ait trempé. Là aussi, pourtant, on voudrait couper beaucoup dans l'abondance du commentaire perpétuel dont il retarde et alourdit l'ordre et le mouvement de ses pensées, de ses images et de ses types. Un exemple entre cent. Les trois frères Baillard vont solliciter partout pour leurs œuvres, « et Léopold pénètre, jusqu'à la Burg impériale de Vienne. Il y obtient une audience et des subsides. Quelle belle image quand Léopold Baillard apparaît au pied du trône des Habsburg-

1. *Colette Baudoche*, p. 28.
2. *Id.*, p. 38.

Lorraine et qu'il s'adresse comme à son suzerain au petit-fils des comtes de Vaudémont ! Lui, le chef spirituel de la sainte colline, il fait appel au chef temporel. Démarche pleine de cœur et d'une imagination magnifique ! »[1] Oui, c'était une belle image pour l'auteur avant qu'il écrivît ces trois dernières phrases. Ce serait une belle image pour moi si M. Barrès m'entr'ouvrait sobrement les portes de la Hofburg et me montrait sans commentaire Léopold chez François-Joseph. Mais ces trois phrases, et le « Magnifique » dont M. Barrès abuse, une fois écrits, je n'aperçois plus en Baillard — horreur ! — que ce que les journalistes ou les photographes appellent un beau geste.

Pareillement j'admire ce passage : « Qu'ils semblent forts sur la montagne où depuis trente ans ils travaillent, les trois frères Baillard ! Mais derrière le pauvre isolé de Saxon, il y a toute la puissance de son ordre, il y a toutes les réserves de l'Église, dont les files profondes s'étendent à perte de vue jusqu'au Vatican. Je suis Romain : en ces trois mots tiennent sa force, son droit, et l'éternelle poésie d'une sentinelle avancée de Rome. C'est un légionnaire au milieu des Celtes[2]. » Très beau, mais toujours la banderolle qui sort de la bouche des personnages. La *Colline Inspirée* est à peu près contemporaine de la *Grande Pitié des Églises de France*. M. Barrès aborde alors les problèmes religieux avec une sensibilité à la Chateaubriand. Il récrit pour le XXe siècle le *Génie du Christianisme*. Nulle part n'apparaît plus évidemment cette interposition de conscience, de décor et d'artifice, cette tyrannie de l'émotion littéraire qui étouffe l'émotion directe.

Si les personnages de la *Colline* tiennent ainsi par des liens trop visibles à la littérature de l'auteur, ils n'en sont pas moins construits avec un art et une science admirables. Toujours des récits fragmentés, vivants, des petits tableaux achevés comme dans *Au Service de l'Allemagne* et *Colette Baudoche*. M. Barrès n'a rien écrit de plus savoureux, de plus plein, de plus parfait que le septième chapitre, la *Petite Vie Heureuse*, le séjour de Vintras à Sion, rien de plus sobre et de plus spirituel que la mort de Léopold Baillard.

Le caractère des frères Baillard constitue une étude très poussée et très forte. La grosse difficulté (M. Barrès ne l'a pas surmontée entièrement) était dans la jointure du spirituel et du matériel, et, chez Léopold, de l'âme paysanne et de l'âme mystique. M. Barrès a solide-

1. La *Colline Inspirée*, p. 43.
2. *Id.*, p. 172.

ment préparé les fonds paysans de ses personnages. Léopold est un bâtisseur avec l'esprit du paysan « sa passion pour les lieux saints et une concupiscence paysanne de posséder la terre »[1]. C'est un homme de désir avec l'âpreté du terrien. Le matérialisme de Vintras lui a fourni un « mythe à sa portée », à la portée d'un paysan hanté par le sang lourd du paganisme. Mais sur ce matérialisme est greffé un mysticisme spirituel qui ne le rejoint pas tout à fait. De cet homme assombri, aigri par la ruine de son œuvre et la vente de ses biens, M. Barrès a fait un homme d'amour, selon le type des mystiques insurgés au nom de l'Évangile ou du Saint-Esprit contre l'Église. Et précisément il a dû (ayant changé de public depuis le *Jardin de Bérénice*) laisser dans une ombre complète ce qu'il y avait de matériel dans l'amour de Léopold, éconduire du roman Thérèse après sa faute... Un Balzac aurait écrit là, probablement, un chef-d'œuvre, parce que la spiritualité épaisse de *Séraphita* s'emboîtait exactement chez lui sur le réalisme d'*Eugénie Grandet*. M. Barrès a écrit, lui, une belle œuvre intelligente.

Toute son œuvre romanesque se relie à une lignée intellectuelle. Il n'appartient que comme un hôte distingué au groupe des grands créateurs de vie, mais figure généralement dans l'ordre de ceux qui voient dans les valeurs d'intelligence des approximations vraisemblables et possibles de la vie. Un peu grêle et gauche quand il sort de lui, il faut, pour qu'un personnage de premier plan reçoive chez lui de la solidité et de la vie, que ce personnage soit fait avec certaines parties de lui-même. Quant aux personnages de second plan, qui entrent dans un roman plutôt comme des silhouettes physiques pour les peupler que comme des êtres intérieurs et complets pour le soutenir et le constituer, M. Barrès possède toute la souplesse et la sûreté de main nécessaire pour les animer parfaitement. Et il est fort possible qu'après tant de métamorphoses curieuses dans sa technique romanesque il n'ait pas fini de se renouveler et de nous surprendre.

1. La *Colline Inspirée*, p. 39.

IV

LA POLITIQUE

M. Barrès, qui a joué des rôles politiques brillants et qui a donné à la vie politique une part notable de son existence, a-t-il tenu une place éminente et qui comptera dans l'histoire politique de son temps ? Oui et non. Le Simon de l'*Homme Libre*, en politique, n'admettait que Chateaubriand au Congrès de Vérone. Et il est de fait que l'on comprend assez l'attitude de M. Barrès en la rapprochant de celle de Chateaubriand. La politique est chez les romantiques la nourriture naturelle d'une sensibilité exigeante, la ressource d'un homme qui se sent menacé de bâiller sa vie. M. Barrès, à la différence de Chateaubriand, semble avoir fini par se fondre à peu près dans son personnage politique, excellent spécimen de ces caractères qui, au temps de sa jeunesse, lui paraissaient si bien dénués d'intérêt. C'est au moment où elle est entrée dans son repos, sa plénitude et sa gloire (tout ce que ses humeurs sombres ne permettaient pas à Chateaubriand) que la vie politique de M. Barrès cesse de fournir matière aux réflexions que nous enseigna l'*Homme Libre*. Il était évidemment plus piquant de le voir, comme il disait, se plier aux conditions de sa réussite, et faire de curieuses façons avant d'entrer dans la machine d'où sont sortis ces jambons et ces saucisses que par lui nous touchions naguère chaque jour au ravitaillement moral que nous faisait tenir l'*Écho de Paris*.

M. Barrès nous a montré sous des couleurs peu engageantes la manière dont Suret-Lefort se résoud, le premier des sept Lorrains, à convertir sa réalité vivante en ces produits de charcuterie. Cela se passe au barreau, mais vaut pour la politique dont le barreau n'est qu'un échelon : « Il quitta la manière de ces jeunes gens qui jamais n'oubliaient de situer dans l'universel l'objet dont ils traitaient, et qui par là évitaient bien des exagérations : il accepta le préjugé ordinaire qui est de considérer la beauté dont on parle comme la plus belle

beauté, et l'infamie comme la plus infâme infamie. C'est par ces fautes contre le goût — précisons : contre l'ordre général — qu'on entre dans la vie commune, qu'on descend de son isolement pour s'assimiler les lieux communs puissants et sonores, toujours agréables au plus grand nombre »[1]. Mais précisément parce qu'il avait le sentiment très vif de cette déchéance mécanique à laquelle mène la vie politique, M. Barrès s'est efforcé dès l'abord de prendre une attitude qui l'en préservât, comme celui qui s'enveloppe de draps mouillés pour pénétrer dans un incendie.

Il n'a pas varié sur ce point. La politique qu'il a goûtée sous des formes et des étiquettes assez diverses est celle qui respecte, sollicite ou favorise dans toute la mesure du possible la spontanéité individuelle ou nationale de chacun. Il est vrai qu'il exclut la spontanéité nationale des Allemands, dans la mesure où le comporte le *quia nominor Gallus*. Claire et André Maltère en arrivent à tenir pour assurés ces deux principes que leur inspire Fourier, mais qui sont déjà donnés dans toute la discipline de l'*Homme Libre* : « Il n'y a pas à contraindre les penchants de l'homme, mais à leur adapter la forme sociale. — Pour chaque être il existe une forme d'activité où il serait utile à la société, en même temps qu'il y trouverait son bonheur »[2]. M. Barrès défend et se défend de rien promouvoir qui ne sorte directement d'une sensibilité. « Le problème, pour André et Marina, c'est d'organiser une génération vraiment libre où nul moi particulier ne soit asservi, pas même au moi général »[3]. On ne sait trop si l'*Ennemi des Lois* est écrit pour vérifier, pour exaspérer ou pour liquider sous la forme politique l'individualisme du *Culte du Moi*. Toujours est-il qu'il correspond à une phase socialiste de la pensée et de l'action politiques de M. Barrès.

Mais M. Barrès, dira l'historien, fut boulangiste avant d'être — brièvement — socialiste. Oui ; remarquons cependant qu'il appartint à la gauche socialiste du boulangisme, celle de l'*Intransigeant*, et surtout que le *Jardin de Bérénice*, qui se réfère à sa campagne électorale de 1889, est trempé de sensibilité socialiste ; le boulangisme, le nationalisme, n'ont passé dans la littérature de M. Barrès qu'avec le *Roman de l'Énergie Nationale*. Le socialisme est la première doctrine poli-

1. Les *Déracinés*, p. 474.
2. L'*Ennemi des Lois*, p. 67.
3. *Id.*, p. 203.

tique autour de laquelle il ait groupé ses états de sensibilité littéraire. Peut-être tirerions-nous quelque instruction sur les dessous politiques de son socialisme en nous rappelant cette réponse de Renaudin à Suret-Lefort qui demande dans quelle ligue naissante on pourrait réussir : « Il y a le socialisme. Ils manquent d'hommes capables d'étendre leur autorité sur un monde capitaliste et d'éducation bourgeoise. Ils n'ont que des orateurs condamnés pour la vie aux agitations : un rôle à prendre c'est d'être l'interprète du socialisme hors des milieux où il prospère, le docteur des gentils, le délégué sur qui les possédants se rueront d'abord, avec qui ils transigeront ensuite [1]. »

Le socialisme auquel s'attacha M. Barrès et qu'il jugea un instant capable de le porter dans sa carrière politique présentait ces deux caractères d'être plus sentimental qu'économique, et surtout de se rattacher à la tradition socialiste française. C'est ce socialisme, très large et très souple, qu'il défendit dans sa *Cocarde* : « Comme il fut noble à son départ, l'héroïque mouvement humanitaire qui échoua en 1848 ! L'enseignement d'Auguste Comte, les rêves de Fourier, l'organisation phalanstérienne arrachaient au personnalisme des volontés aventureuses, des âmes délicates et de grands hommes d'affaires. Cette fois-ci, c'est le socialisme qui s'organise et semble à la veille d'utiliser les forces considérables qu'il a amassées » [2]. C'est du point de vue socialiste que M. Barrès proposait à l'analyste « de collaborer aux longs efforts de la solidarité humaine pour les déshérités ». Et il ajoute : « Voilà une tâche non viagère, une communion avec l'âme des masses, un élan dans le sens même où marche l'humanité. »

Une tâche non viagère, c'est là ce qu'il cherche dès ce moment comme le but de son action politique. Cela satisfait l'intelligence, tout en n'étouffant pas par des exigences immédiates une certaine curiosité naturelle de vivre : « Beaucoup de socialistes d'étiquette répugneraient à l'application immédiate et complète des doctrines qu'ils approuvent. Ce qui leur plaît dans le socialisme, outre qu'ils le trouvent logique et généreux, c'est qu'il leur donne un rôle important dans l'histoire de l'univers ; il leur permet de se considérer comme un instant d'une évolution sublime » [3].

On conçoit dès lors que les rapports de M. Barrès avec la doctrine

1. Les *Déracinés*, p. 86.
2. *Toute Licence sauf contre l'Amour*, p. 220.
3. *De Hegel aux cantines du Nord*, p. 46.

et surtout avec le personnel socialiste aient très vite laissé percer des malentendus et des incompatibilités. Le socialisme, à cette époque, conduit par Millerand, devenait nettement parlementaire et « les hommes de Parlement aiment que les opérations ne soient pas à trop long terme. Cela s'explique par la hâte qu'ils ont de donner leur mesure dans le bref instant de pouvoir que leur laisse l'intrigue des partis »[1]. (Est-ce bien sûr ? Les hommes de Parlement ont au contraire intérêt à ce que les opérations demeurent devant eux comme matière à « parlement », à discours, à programme, à tout ce qui fait leur raison d'être, à tous les sels chimiques de leur salive. Du jour où le parti radical a eu la Séparation derrière lui au lieu de l'avoir devant lui, il en est resté abruti et vidé). Mais surtout le caractère de moins en moins national du socialisme français en dégoûta M. Barrès. En 1898 son comité électoral à Nancy s'appelait encore Comité républicain socialiste nationaliste de Meurthe-et-Moselle. C'était l'année même de l'affaire Dreyfus, qui allait liquider ce mariage de la carpe et du lapin, porter M. Barrès dans le parti conservateur, où il est encore. Il met beaucoup de fantaisie à rattacher cette évolution à celle du politique juif qui misa sur l'impérialisme britannique : « C'est d'un Disraëli que j'ai reçu peut-être ma vue principale, à savoir que, le jour où les démocrates trahissent les intérêts et la véritable tradition du pays, il y a lieu de poursuivre la transformation du parti aristocratique pour lui confier à la fois l'amélioration sociale et les grandes ambitions nationales[2]. » Rappelons, pour donner au lecteur des moyens de mise au point, cette juste indication de Renan à Chincholle au début du *Jardin de Bérénice* : « Le secret de ce continuel insuccès que nous voyons à beaucoup de politiciens et d'artistes éminents, c'est qu'ils n'ont pas compris cette nécessité. Ils ne furent jamais les réactionnaires de personne : toute leur vie ils s'obstinèrent à marcher à l'avant-garde, comme ils le faisaient à vingt ans[3]. »

Ce que M. Barrès a entendu par l'amélioration sociale, c'est, en général, la protection des intérêts de la petite bourgeoisie. Dans sa phase socialiste il s'est toujours rattaché à ce socialisme français, proudhonien, que les marxistes des deux côtés du Rhin traitent dédaigneusement de petit-bourgeois : socialisme petit-bourgeois, patriote,

1. *De Hegel aux cantines du Nord*, p. 44.
2. *Scènes et Doctrines*, p. 14.
3. Le *Jardin de Bérénice*, p. 12.

individualiste dont on peut regretter sans pour cela la juger évitable la récente disparition. Au temps de la *Cocarde* M. Barrès croyait le reconnaître dans le programme Millerand, ou programme de Saint-Mandé, qu'il proposait comme un but prochainement possible. « Les radicaux (tel Goblet), les nationalistes épris de justice (tels Drumont), les socialistes collectivistes (tel le groupe de la *Petite République*) s'entendent sur la partie la plus immédiate de notre tâche qui est d'atteindre l'excès de la richesse et par suite de la mieux répartir »[1]. Dans un pays d'aisance moyenne comme la France, ces problèmes de répartition (M. Barrès a pu s'en apercevoir depuis) n'ont guère qu'une importance factice, principalement électorale. A Paris, c'est la politique du petit commerce parisien, boulangiste, puis nationaliste, aux destinées duquel M. Barrès a fini par lier sa fortune politique.

A ce programme un peu verbal d'améliorations sociales, on peut rattacher les idées de M. Barrès sur la décentralisation. Le grand service qu'il a rendu aux idées décentralisatrices n'a nullement consisté à les grouper en un corps de doctrine, ni, député, à tenter de les faire passer à l'acte par des projets de lois minutieusement étudiés. Peut-être donne-t-il indirectement par là quelque appui à la doctrine si souvent expliquée par M. Maurras, que la monarchie seule peut être sainement décentralisatrice. Mais plus que personne, il a créé en France un état d'esprit décentralisateur. Il a fourni au langage le mot de déraciné qui se trouve d'ailleurs, avec le même sens, dans une lettre de Taine. Il a, par le caractère lorrain de sa littérature, fourni un appui et un exemple à tous les essais de littérature localisée et même de vie locale renouvelée et hardie. Or c'est là l'ordre normal. Un régime quelconque n'arrivera en France à décentraliser réellement que le jour où le besoin et l'idée de décentralisation seront incorporés à des manières de sentir et de penser, et les *Déracinés* auront plus contribué à ces manières de sentir et de penser que mille conférences et dix projets de loi.

C'est aux « grandes ambitions nationales » que s'est attachée la vie politique de M. Barrès, et c'est lui en somme qui depuis le boulangisme a assuré la continuité et la vie intérieure du parti nationaliste.

Il a défini le boulangisme une fièvre française. De toute sa jeune ambition il a participé à cette fièvre. Rêvant en Grèce sur les chevaliers francs qui y fondèrent des États, il évoque comme les figures françaises

1. *De Hegel aux cantines du Nord*, p. 58.

qui en reproduisent aujourd'hui les traits ses jeunes compagnons de la bataille boulangiste. De même qu'il avait comparé, à Athènes, le procès de Phidias à celui de Boulanger devant la Haute-Cour, il compare à la quatrième croisade la fièvre, le tumulte boulangistes. Et il remarque que ces tumultes français finissent stérilement : « Pourquoi ces fièvres, ces générosités et ces faillites ? Tant que de tels problèmes d'énergie n'auront pas été résolus, la psychologie de notre nation et le sens de son développement demeureront inintelligibles [1]. » Il en garde d'ailleurs un enseignement salubre : « Les vieux boulangistes comme moi ont appris à supporter les déceptions et à se nourrir de chimères [2]. » Raison d'accorder sa vie politique à sa vie intérieure : « Faisons des rêves chaque matin, écrivait-il dans la nouvelle préface de l'*Homme Libre*, mais sachons qu'ils n'aboutiront pas. Soyons ardents et sceptiques. » Mais plus tard, à la fin des *Amitiés Françaises*, méditant sur un autre échec politique, il disait : « En vain nous paraissons avoir tout perdu : il y a le vœu de notre sang, il y a notre imagination forte, hardie, qui place, instruite par Corneille, la gloire en dehors du succès [3]. »

Le désastre du boulangisme semble avoir inspiré à M. Barrès le devoir d'une double tâche, qui a suffi à lui procurer une vie intéressante et ardente. D'abord une tâche de sensibilité : venger les vaincus, prendre sa revanche sur les parlementaires vainqueurs en 1889. L'*Appel au Soldat* se termine par une sorte de serment de vengeance sur la tombe de Boulanger, et *Leurs Figures* met en scène certains aspects plus ou moins victorieux de cette vengeance. En second lieu un devoir d'intelligence. Le boulangisme a échoué, pense M. Barrès, parce qu'il ne « sut jamais sortir de l'ordre sentimental » [4], que son chef fut « trente-trois ans un fonctionnaire, trois ans un agitateur, puis une année un mélancolique » [5], jamais un homme capable d'une audace ferme, d'un dessein pensé et mûri, et que le boulangisme qui eut contre lui (M. Barrès le ressentit cruellement) le Quartier Latin et la France intellectuelle demeura sans cerveau, sans doctrine. Le devoir était dès lors, pour M. Barrès, de préparer la doctrine sur laquelle

1. Le *Voyage de Sparte*, p. 257.
2. *Scènes et Doctrines*, p. 250.
3. Les *Amitiés Françaises*, p. 243.
4. L'*Appel au Soldat*, p. 466.
5. *Id.*, p. 545.

pourrait s'appuyer le deuxième boulangisme, qui devait naître inévitablement, et que les serments de vengeance de M. Barrès devaient le conduire à provoquer le plus vite possible.

De là ce qu'il a appelé, avec un luxe excessif d'images guerrières, « le terrible psaume nationaliste ». « Doublons et redoublons ! disais-je. Dreyfus, Panama, Dreyfus ! Nous avons combattu deux fois, nous avons lancé la francisque à deux tranchants. Oui, comme nos pères de la légende, pour s'entraîner, entonnaient le bardit : Pharamond ! Pharamond ! je répandais la double complainte : Dreyfus et Panama [1]. »

Le Panama et l'affaire Dreyfus semblent en effet avoir été suscités, au mieux des convenances de M. Barrès, pour satisfaire à ses deux entreprises : le Panama pour lui fournir une vengeance et l'affaire Dreyfus pour lui permettre de créer une doctrine.

« Entre toutes les haines, la plus intense, la plus belle, la reine des reines enfin, c'est celle qu'exhalent les guerres civiles, et que j'entrevis, en décembre 1892, aux couloirs du Palais-Bourbon [2]. » Il s'agissait du Panama, et des scandales où le monde parlementaire allait laisser quelques plumes de la queue de paon qu'il étalait orgueilleusement et oratoirement en faisant la roue après la débâcle boulangiste. Précisément les boulangistes, derrière Delahaye, menaient l'assaut. L'assaut n'alla pas bien loin. Baïhaut et quelques vagues comparses restèrent seuls sur le carreau. M. Barrès avait rêvé autre chose, les artichauts de fer du Palais-Bourbon cueillis par la poigne populaire, un retour favorable de l'occasion manquée le 27 janvier 1889. « Ceux qui connurent une fois les ivresses populaires ne peuvent rêver sans battements de cœur ce que serait une pareille journée !... Souhaitons que dès cette minute les choses se concluent avec un minimum de brutalité, et, par exemple, qu'on se contente de tremper à la Seine les parlementaires comme des chiens qu'on veut épucer sans les noyer [3]. » M. Barrès paraît d'ailleurs nous prévenir que ce jour-là les soins de sa documentation littéraire l'empêcheront d'intervenir pour abréger le bain de ses collègues. Voyez, dans *Leurs Figures*, cette épigraphe au chapitre de *La dernière Charrette*. « Le peintre David dessinant dans une prison pendant les massacres de septembre, dit à

1. *Scènes et Doctrines*, p. 1.
2. *Du Sang*, p. 85.
3. L'*Appel au Soldat*, p. 209.

quelqu'un qui le lui reprochait : j'observais les derniers mouvements de la nature chez ces scélérats ».

Moins heureuses que l'*Histoire des Girondins*, *Leurs Figures* n'ont point passé dans la rue. Elles sont restées, avec le livre de Lamartine et l'*Histoire de la Révolution* de Michelet, dont elles sont inspirées, le chef-d'œuvre d'un genre particulier au livre, à la presse, à la mentalité françaises, et que j'appellerai la théâtrocratie parlementaire. Au contraire des Chambres anglaises, vraies « chambres » où les députés sont chez eux, le chapeau sur la tête, les Assemblées françaises, suivant une tradition révolutionnaire, ont volontiers fourni de belles images de théâtre et de cirque que les connaisseurs désignaient sous la Révolution par de simples dates de calendrier : 31 mai, 9 thermidor, 18 brumaire. La Convention qui avait la guillotine dans ses coulisses, les tricoteuses dans ses loges et de grands acteurs sur sa scène, a poussé le genre à sa perfection dramatique. Sous la troisième République le peuple a demandé volontiers à ses représentants de lui fournir ces spectacles de cirque. Une grande séance, avec ses coqs habituels, ne va pas sans un poulailler de spectatrices. *Leurs Figures* ce sont les figures qui paraissent sur une scène bien éclairée. Avant la Journée de l'Accusateur, « à cinq heures, on crut entendre les trois coups de rideau pour l'ouverture d'un drame que tout le monde annonçait sans connaître les collaborateurs ni le scénario » [1]. Mais le théâtre paraît fade à la haine de M. Barrès, et les images qui reviennent sans cesse dans *Leurs Figures* sont celles de la course de taureaux.

« Au Palais-Bourbon, dit M. Barrès pendant un entr'acte de modération, le psychologue trouve une collection complète d'individus propres à lui rendre intelligible, région par région, la nationalité française [2]. » D'ordinaire c'est à un musée non ethnographique, mais zoologique qu'il se plaît à comparer le Parlement. Bouteiller écoute les députés dans les groupes, et s'éloigne « comme un promeneur, ayant considéré un instant les bêtes du Jardin des Plantes, s'éloigne sans leur donner son avis. » [3] Comme Démosthène demandait à la mer retentissante une image du bruit de l'Agora, M. Barrès, dans la *Grande Pitié des Églises de France*, va composer au Jardin des Plantes lui-même les discours par lesquels il essayera d'émouvoir les âmes sur les églises de village.

1. L'*Appel au Soldat*, p. 103.
2. *Id.*, p. 5.
3. *Id.*, p. 184.

De *Leurs Figures* on tirerait un jeu des trente-six bêtes. Ribot « ce grand épervier sur cet étang glacé »[1] ; « le petit taureau au large poitrail au mufle carré, celui qui épouvante les meilleurs espadas, M. Clémenceau »[2]. « Bouteiller, un pied dans le piège à loup, gardait ses allures de grand gibier »[3]. Waldeck est « figé dans son silence comme un brochet dans sa gelée »[4]. Joseph Reinach est déchu du rang que la *Libre Parole* elle-même lui laissait dans l'espèce la plus proche de l'homme, et précipité entre les animaux de marécage ou de charnier : « Comme, dans un bocal, une grenouille qui remonte à la surface annonce le retour du beau temps, la réapparition de M. Joseph Reinach au Palais-Bourbon indiqua que le soleil luirait bientôt pour les chéquards »[5]. Puis il devient une « mouche charbonneuse »[6]. Et la Chambre, dans son ensemble, est une « triste assemblée qui ne prend pas ses décisions en elle-même, mais qui suit les volontés du dehors. Ses ennemis la font marcher avec des injures, comme un troupeau avec des mottes de terre »[7].

Les passions et les vengeances de M. Barrès se sont, dans l'affaire Dreyfus, rencontrées avec sa tentative pour formuler la doctrine nationaliste d'un boulangisme nouveau.

« Boulanger, remarque-t-il dans l'*Appel au Soldat*, défaille faute d'une doctrine qui le soutienne et qui l'autorise à commander ces mouvements de délivrance que les humbles tendent à exécuter. Autour de lui l'inconscient se soulève en magnifique état, mais l'indigence des principes empêche qu'on aboutisse à un programme positif[8]. » Et dans la dédicace du même livre à Jules Lemaître il observe : « Pour les nationalistes vaincus en 1889, il s'agissait de durer jusqu'à ce que la France produisit d'abondance les sentiments qu'ils avaient semés, sans doute avant l'heure. » Les nationalistes furent vaincus en 1902 comme ils l'avaient été en 1889. M. Barrès continua de durer, et 1914 parut le justifier.

1. *Leurs Figures*, p. 136
2. *Id.*, p. 142.
3. *Id.*, p. 156.
4. *Id.*, p. 185.
5. *Id.*, p. 206.
6. *Id.*, p. 206.
7. L'*Appel au Soldat*, p. 183.
8. *Id.*, p. 211.

En 1902 l'échec politique du parti de M. Barrès se doubla d'un échec de M. Barrès au sein de son propre parti. Il voulait faire de la *Patrie Française* un pouvoir spirituel. Elle ne fut qu'une puissance électorale, et bientôt une impuissance électorale. La doctrine de ce pouvoir spirituel, telle qu'on peut la dégager des *Scènes et Doctrines du Nationalisme* et particulièrement des conférences où M. Barrès l'exposa à la Patrie Française tient dans cinq idées principales.

1° Il faut prendre la France non point telle que la veulent nos préférences ou nos fantaisies individuelles, mais dans la complexité que les siècles lui ont faite, avec sa double tradition ancienne et révolutionnaire, en son état actuel de terre des classes moyennes, généralement attachées à la forme républicaine de gouvernement.

2° Il faut lui rendre la conscience d'elle-même en développant des façons de sentir qui existent naturellement dans le pays, particulièrement cette fidélité au souvenir de l'Alsace-Lorraine, qui a joué entre les éléments d'une France divisée un rôle fédérateur.

3° Il faut raciner les individus dans la terre et les morts, ce qui implique une éducation par l'histoire plus que par la philosophie. « Jamais mieux on n'a senti la nécessité du relativisme qu'au cours de cette affaire Dreyfus, qui est profondément une orgie de métaphysiciens. Ils jugent tout par l'abstrait. Nous jugerons tout par rapport à la France [1]. »

4° Il faut lutter contre l'étranger de l'intérieur, protéger l'ouvrier français contre l'ouvrier étranger, les idées françaises contre les idées juives, mettre une hiérarchie entre les Français anciens et les Français récents.

5° Il faut rendre la France forte contre l'ennemi de l'extérieur, et, pour cela, garder jalousement le prestige et la force de l'armée. Du nationalisme boulangiste au nationalisme anti-dreyfusien, M. Barrès reste fidèle à cet idéal de force et de beauté militaires qu'il exaltait dès le premier numéro des *Taches d'Encre*.

Evidemment il y a dans cette « doctrine » plus de bon sens que de vues politiques transcendantes. On en retiendra l'idée à long terme poétisée dans les *Amitiés Françaises*, précisée dans *Leurs Figures* par la lettre de Saint-Phlin : l'amorce sentimentale d'un système d'éducation nationale. En matière de doctrine politique proprement dite M. Barrès a préparé les voies à M. Maurras, et celui-ci a d'ailleurs justifié tout ce

1. *Scènes et Doctrines*, p. 80.

qu'écrivait M. Barrès sur la nécessité de cette doctrine pour soutenir un mouvement politique.

Mais il est exact que le moment est tout de même venu où la France a produit d'abondance des sentiments que M. Barrès avait obstinément semés. Tout le malaise, tout le désarroi qu'il y a dans le nationalisme de M. Barrès, tout ce qui l'empêche de se formuler dans une doctrine solide, vient de ce que ce nationalisme reflète une nation « dissociée et décérébrée ». Et le succès de M. Maurras tient à ce que son nationalisme anime l'idée d'une nation associée par quarante rois et récérébrée par delà la tête coupée en 1793. L'un travaille plus difficilement dans la diversité du présent que l'autre dans l'unité et l'abstraction du passé. Mais, remarque M. Barrès, « cette unité morale qui manque à la France, la France l'a donnée à l'Allemagne en la piétinant. C'est dans la souffrance surtout que les peuples naissent à la vie morale... La souffrance nous referait frères, nous recréerait notre nationalité. A défaut d'une guerre peut-être bienfaisante, mais qu'aucun certes n'oserait souhaiter, la cruelle affaire Dreyfus a forcé bien des Français à réfléchir [1] ».

Et en effet ces sentiments la France les a produits d'abondance le jour où elle a non point désiré la guerre, mais envisagé la guerre comme une possibilité à accueillir de sang-froid, et, comme le disait en un français mal compris Emile Ollivier en 1870, d'un cœur léger. Depuis le coup d'Agadir jusqu'à la tragédie de Sarajevo, M. Barrès a occupé une place dans le pouvoir spirituel français. Littérairement comparez la gloire immédiate de *Colette Baudoche* à l'obscurité relative d'*Au Service de l'Allemagne* trois ans plus tôt. Mais pour que l'on mesure l'amplitude de ce mouvement, la maturation, par les circonstances, de ces sentiments, je préfère citer, sans commentaire, deux textes.

M. Barrès écrit dans l'*Appel au Soldat* : « En face du terne Élysée, habité par un vieux légiste incapable d'un mouvement venu du cœur qui seul toucherait les masses, le jeune ministre de la guerre, chevauchant sur un cheval noir, dispose d'un éclat qui parle toujours à une nation guerrière » [2].

M. Poincaré disait le 17 août 1913 dans son discours de Bar-le-Duc : « Depuis mes débuts dans la vie politique, j'ai été partout protégé

1. *Scènes et Doctrines*, p. 102.
2. L'*Appel au Soldat*, p. 54.

par une escorte d'idées lorraines et ce n'est pas aujourd'hui, certes, que je répudierai ces fidèles compagnes de ma pensée. Mieux que jamais, j'ai compris ce que je dois à ma province, le jour où le vote de l'Assemblée nationale m'a élevé à la première magistrature du pays. Combien de fois depuis lors ai-je entendu dans la foule, à Paris, à Montpellier, à Toulon, à Cherbourg, à Calais, au Havre, le cri répété de : Vive la Lorraine ! Je ne me suis pas mépris sur la signification de ces vivats adressés à notre pays. Ils n'étaient ni l'expression d'une préférence pour une partie de la France indivisible, ni la manifestation d'un chauvinisme agressif. Ils n'étaient qu'un hommage spontanément rendu par des Français de toutes les régions à une contrée dont les habitants ont subi les rigueurs des destins contraires et se sont accoutumés dans la souffrance à la pratique de nos meilleures vertus nationales. »

V

L'ŒUVRE DE GUERRE

Les cinq années de la grande guerre ont placé dès lors M. Barrès dans une lumière originale, lui ont donné pour la masse de l'opinion civile et militaire une figure populaire. Elles lui ont fait jouer un rôle politique plus conséquent et plus grave que celui qu'il assuma sur notre théâtre intérieur au temps du boulangisme, du Panama et de l'Affaire Dreyfus. Mais ce rôle politique n'est que la suite du premier, ou plutôt le premier, qui consistait à créer et à propager une doctrine nationaliste contre l'étranger, appelait, comme sa mise à l'épreuve et sa conclusion, la guerre.

Le Sorel futur qui résumera les antécédents de la grande guerre et qui donnera une réplique au premier volume de l'*Europe et la Révolution Française* ne pourra manquer de faire en belle lumière un tableau des différents mouvements nationalistes, qui, dans les premières années du XXe siècle, ont hérissé les frontières intellectuelles des peuples. *Au Service de l'Allemagne* et *Colette Baudoche* ont attesté

que la France n'oubliait pas : ils l'ont attesté pour la France et pour l'Allemagne. Ils ont renforcé pour leur part l'esprit guerrier des deux côtés de la frontière ; la prédication nationaliste de M. Barrès a contribué à monter le ton défensif de la France, et aussi à monter le ton offensif de l'Allemagne. Les deux effets sont indiscernablement mêlés, ne sauraient pas plus se séparer que le défensif et l'offensif, eux-mêmes, ces abstraits oratoires. Il y a là tout un ordre de réflexions sur lesquelles il serait délicat d'appuyer si peu de temps après la guerre, réflexions dont l'heure viendra naturellement. Nulle de leurs pointes ne saurait d'ailleurs se retourner contre M. Barrès. Lorrain il a suivi une tradition lorraine, Français il a maintenu une tradition française. Tout devoir, toute tâche, toute vie, individuelle ou nationale, ne font dans les ténèbres que le cercle éclairé d'une lampe : au delà se multiplient d'autres cercles et s'élargit la nuit. Il suffit que chaque cercle porte sa part de pensée et rayonne avec pureté le feu particulier de son cœur.

Créateur d'une sensibilité nationale qu'il essaya de cristalliser en doctrine nationaliste, révélateur de la Lorraine, définiteur des marches de l'Est, héritier de Déroulède, il était donc naturel que M. Barrès fût dès le premier jour poussé au premier plan de la France en guerre. « Trente fois, écrit-il dans les *Amitiés Françaises* au sujet de ses échecs politiques, j'ai vu m'échapper, faute d'un point, ma part d'honneur. Ce n'était pas des titres, des faveurs, des places ; c'était de suivre dans toutes ses étapes la bataille et de tenir plus avant les armes que j'avais mieux qu'un autre forgées ». L'un et l'autre s'excluent pourtant comme sentir le plus possible et analyser le plus possible. Incapable par son âge et sa santé de faire réellement la seconde tâche, il appliqua à la première la curiosité d'*Un Homme Libre* et le patriotisme de *Scènes et Doctrines*. Journaliste presque quotidien pendant quatre ans, assumant comme président de sociétés actives un labeur considérable, il a rendu pendant la guerre de bons services, il s'est fait l'organe de l'intérêt général, a eu raison souvent, s'est trompé quelquefois, comme tout le monde. Sans qu'il y ait lieu de s'exalter lyriquement sur un tel effort, à une époque où l'on gagnait par d'autres moyens ce que M. Barrès dans le *Voyage de Sparte* appelle « une mémoire bien assise et resplendissante au milieu de la cité », on doit témoigner à l'œuvre et aux œuvres de guerre de M. Barrès une haute estime.

Reste à apprécier en elle-même son œuvre littéraire de guerre,

cette *Ame française et la guerre* qui atteindra bientôt sa quinzaine de volumes. *Leurs Figures* a pu nous montrer que certains chefs-d'œuvre littéraires de M. Barrès ne partaient point d'un naturel précisément bénin. Inversement une nature à laquelle on ne peut qu'applaudir nous donne ici une pile de livres assez médiocres. J'entends bien d'abord que ce sont des articles de journal. Mais si M. Barrès a laissé, au cours d'une carrière de presse déjà très longue, enterrés dans d'anciens journaux plus d'un millier d'articles dont certains me sont restés dans la mémoire comme des pages très belles, et si en pleine crise du livre il lui a convenu au contraire de recueillir ceux-ci, il donne par là à la critique l'obligation de négliger les premiers et de faire état des seconds. J'entends surtout que dans sa tribune de l'*Écho de Paris* il fallait que M. Barrès choisît entre le souci littéraire et celui de l'utilité. Des campagnes pour la régularité du services du T. P., la création de la croix de guerre, la cession de vin remboursable à la troupe, l'amélioration de l'ordinaire ne permettaient pas des jeux de style comme la *Mort de Venise*. C'est simplement du service de guerre.

Si l'ouvrage paraît littérairement inférieur, c'est précisément que M. Barrès y reste captif de sa littérature sur un terrain où elle est un peu périmée. Moïse ici n'entre pas dans la Terre Promise. Cette lutte contre l'Allemagne, à laquelle toute la pensée vivante, individuelle et traditionnelle de M. Barrès préparait la France, cette conclusion du nationalisme, cette entrée en jeu des *Bastions de l'Est*, cette guerre qui est vraiment sa guerre, il semble qu'elle l'ait littérairement débordé, peut-être par une onde de ce même mouvement qui a fait politiquement déborder si vite à cette même guerre la question d'Alsace-Lorraine et de nos bastions de l'Est.

Sa figure de la guerre a quelque chose d'académique et de convenu qui frappe les moins informés. Il a écrit sur Greco un beau livre où il explique par ses analogies en peinture sa propre forme littéraire et l'une des pointes ou des flammes de son art ; il y montre cet art et celui de Greco dans l'acte et le trait qui excluent le rondouillard. L'art à qui reviendrait l'illustration de l'*Ame Française* serait-il bien différent du rondouillard authentique qui va peut-être pulluler demain sur nos places publiques ?

La guerre ici n'est pas vue du dedans, éprouvée dans sa charpente et son anatomie, mais du dehors avec des éléments tirés de cahiers d'études, ainsi qu'une toile académique. Feuilletez ces cahiers d'études, vous n'y trouverez presque que des rappels et des recettes d'atelier :

« La Grèce aurait retenu, pour le mettre sur une stèle de céramique, dans le champ silencieux des morts, ce jeune guerrier qui, au soleil levant, affute sans mot dire son épée »[1]. « Ce jeune Français, le fusil à la main, dans une tranchée, au travers des tombes de sa famille qu'il défend, fait une image aussi profonde et plus pure qu'Hamlet sur la terrasse d'Elseneur, quand il converse avec l'ombre de son père. Sa famille invisible l'entoure, l'assiste, le protège, est protégée par lui. Quelle poésie ![2] » Tel visage de colonel est « un Philippe de Champaigne ». Tel coin du front « un van der Meulen ». « Il a vécu (Péguy) ou du moins il a voulu vivre en marchant à l'assaut des positions allemandes ; il distinguait, chaque jour mieux, que le terrain français est encombré d'un germanisme inacceptable, stérile, menaçant. Ce que nous retenons de son œuvre littéraire dénonce, attaque et repousse l'invasion spirituelle de la Germanie dans notre Université. Et il meurt l'épée à la main à la tête des soldats de Délivrance, en marchant à l'assaut des positions allemandes. Le poème est parfait »[3]. Trop parfait, hélas ! On y mesure bien la pente où glisse M. Barrès. Il a écrit ailleurs quelques pages limpides, fines, mesurées sur Charles Péguy, où l'on retrouve en valeurs justes tout l'essentiel de la figure[4]. Comparez-en la vie vraie à tout le conventionnel de ces phrases. D'un côté Péguy est compris de l'intérieur comme un personnage de *Leurs Figures*, de l'autre il n'est plus qu'un contour extérieur de monument commémoratif, directement inspiré de Gambetta au Carrousel.

Cette esthétique académique qui s'étale dans son œuvre de guerre, nous l'avions déjà reconnue qui gagnait de façon inquiétante dans un livre récent, chef-d'œuvre, à un autre point de vue, de M. Barrès, la *Colline Inspirée*. Lui-même y invoque, d'une touche juste et grave, les esprits de sa vieillesse. Mais quand nous portons sur elles un regard attentif nous reconnaissons que toutes les figures de nous-mêmes qui apparaissent tard étaient déjà dessinées dans nos premières années. M. Barrès se promettait, jeune, une existence intéressante de spectateur dans le fauteuil aménagé par les libertés de 1789 à l'homme intelligent. Il a reconnu depuis combien cela était court et sec, il a étoffé cette conception de la vie, et on ne saurait en tout cas l'appliquer

1. L'*Amitié des Tranchées*, p. 240.
2. La *Croix de Guerre*, p. 99.
3. *Les Saints de la France*, p. 329.
4. L'*Union Sacrée*, p. 201.

à l'existence active et utile qui fut la sienne pendant la guerre. Mais on dirait qu'elle s'est transposée dans sa littérature avec d'autant plus d'insistance malicieuse qu'il l'éliminait mieux de son humanité. On voit cette littérature envahie par une sorte de plante des ruines, ce soufflé décoratif dont Chateaubriand fut le fondateur et le maître, mais qui est aussi dangereux pour des Epigones que le dessin de Raphaël pour des imitateurs.

Je ne pense pas, par exemple, que personne soit insensible à la faute de goût qui règne dans cette page, d'ailleurs bien dessinée, et je ne crois pas nécessaire, après ce que je viens de dire, de souligner les origines et le sens de cette faute : « Quel tableau magnifique présentait, mercredi matin, la chapelle des Carmes à l'Institut Catholique, tandis que Mgr Baudrillart célébrait la messe devant l'archevêque de Paris, pour bénir les débuts de l'Œuvre des veuves de la guerre ! Sur les pilastres et les lambris de marbre noir, assortis avec les vêtements sacerdotaux de l'officiant, l'or et la flamme de l'autel faisaient une harmonie profonde, complétée à gauche par la pourpre du cardinal largement étalée, où descendait un rais de soleil, et à droite par un groupe aux teintes sévères de jeunes lévites chanteurs. La piété du célébrant, l'émotion paternelle de l'éminent prélat, l'enthousiasme du maître de chapelle, qui menait les chœurs en modelant avec ses deux mains, dans les airs les formes pures de ces beaux hymnes, tantôt dilatées, tantôt resserrées ; enfin, la douleur de ces trois ou quatre cents femmes agenouillées et formant comme une mer immobile de voiles noirs et de bandeaux blancs, c'était un chef-d'œuvre de grandeur simple et grave, un des plus émouvants spectacles que puisse contempler un Français, le complément de nos champs de bataille [1]. » Huysmans et Léon Bloy eussent fait ici de fameuses grimaces, et si Durtal paraît à la messe un insupportable personnage alors que M. Barrès s'y tient en homme décoratif, sympathique, honneur du banc d'œuvres, il n'en est pas moins vrai que le tableau d'une cérémonie religieuse par Huysmans sera aussi vivement pittoresque que celui-là est artificiellement pompeux.

La faute de goût n'apparaît pas toujours avec cette évidence, et je ne suis nullement insensible à tout ce que M. Barrès a semé d'émouvant et de joli dans son journalisme quotidien. Il y a dans les *Saints de France* d'aimables chapelles de Mois de Marie. Avec toutes ces

1. Les *Voyages de Lorraine et d'Artois.*

lettres d'officiers, de femmes et de délicieux enfants qui affluent sur sa table M. Barrès compose un miel agréable. Dans cette chapelle voyez le départ des classes 15 et 16 peint par Dubufe : « Le voilà, le bel astre que nous appelions, avec la certitude qu'il apparaîtrait sur le bord du ciel nocturne. De ses doigts de rose la jeunesse, comme jadis chez les Hellènes, écarte les ténèbres et dit en souriant : Tout nous est facile, joyeux, lumineux »[1].

Sainte-Beuve reprochait à l'auteur de l'*Histoire des Girondins* d'avoir versé trop d'or et trop d'azur sur les scènes tragiques de la Révolution. M. Barrès fait-il ici du Lamartine comme dans *Leurs Figures* il a fait du Michelet ? Toujours est-il qu'à un certain moment cet azur lui a pesé et qu'il s'est attaché à prendre une idée vraie du poilu français : « Connaissez-vous la joie de voir clair ? C'est une des plus grandes que la vie nous donne. O lumière qui chasse les erreurs !... En conséquence, évitons de nous laisser raconter un tas de calembredaines sur nos soldats dans les tranchées. C'est tels qu'ils sont, dans leur réalité toute grave, enveloppés de grandes couleurs sévères, qu'ils éveilleront plus complètement notre affection et notre respect[2]. » Lancé sur la piste de guerre contre les bourreurs de crâne, M. Barrès va donc passer des couleurs tendres aux couleurs sévères et il part pour le front. « Le romanesque en ce moment ce serait le poilu dans sa tranchée. Eh bien ! j'y suis allé voir. » M. Barrès essaye de regarder les poilus de près et rapporte de son voyage cette définition : « Le poilu dans sa tranchée, c'est un paysan déguisé en guerrier, qui songe aux gens et aux choses de chez lui, qui n'a pas du tout le désir de manger tout crus le cœur et le foie du Boche, et qui tient toujours, pieds gelés et mains engourdies, et qui sent bien qu'on finira par les avoir[3]. » Le portrait est preste, sobre, mais à cette justesse et à cette sobriété M. Barrès préfère généralement ceci :

« Un secteur avec ses tranchées et ses cagnas ressemble beaucoup à ces petits réduits qu'étaient les premières communautés, groupées dans les catacombes, dans un pauvre faubourg, et dont les fidèles, plus unis que des frères, vivaient de la même foi et des mêmes espérances[4]. » Tout un développement aimable et un peu mou nous rap-

1. Les *Saints de la France*, p. 229.
2. La *Croix de Guerre*, p. 211.
3. *Id.*, p. 212.
4. Les *Familles Spirituelles*, p. 212.

pelle ici la manière et le style de Renan décrivant les premières communautés chrétiennes, et certains traits du Michelet des *Croisades* et de la *Fête des Fédérations*. Il faudrait un cœur sec pour demeurer insensible à cette idéalisation sincère, mais la vérité, plus dure et plus saine, est aussi plus belle.

Plus heureusement qu'une idée de la guerre et du soldat, il semble que l'œuvre de guerre de M. Barrès doive nous donner une idée du mal et une idée du bien, je veux dire une idée de l'Allemagne et une idée de la France. Toute son œuvre se déverse de ce côté, et il était certainement un des Français les plus qualifiés pour tenter dès le début cette généralisation philosophique de la guerre.

La littérature de guerre écrite par M. Barrès sur ce sujet est intéressante, mais n'apporte rien de nouveau à la gerbe que présentaient les *Bastions de l'Est* et les *Amitiés Françaises*. Les nécessités de la guerre ont converti souvent les délicates nuances de fresques en brutalités de chromos. En bon Lorrain M. Barrès s'est attaché à provoquer chez nous le sens de l'ennemi, l'horreur du germanisme. L'auteur du *Regard sur la Prairie* dans *Du Sang* abuse bien un peu de la candeur de son lecteur lorsqu'il écrit : « Il y a vingt ans, alors que mes camarades s'en allaient chez les Nietzsché et les Ibsen et prétendaient recevoir la lumière à travers les brouillards germaniques, je trouvais mes inspirations à Venise, à Tolède, à Cordoue. Parsifal, qui ne m'avait pas parlé dans une atmosphère de bière et de charcuterie sur la colline de Bayreuth, me fut révélé au Mont-Serrat en Catalogne, comme un épisode essentiel de la Reconquête [1]. » Mais un homme des marches rhénanes, Français ou Allemand, sera souvent amené à détester en l'ennemi et voisin d'en face une part de lui-même. C'est d'un esprit un peu germanisant, ou, plutôt, d'un esprit dans l'acte même de sa dégermanisation que M. Barrès, tout le long de son œuvre, a pu marquer de façon si juste certains traits de l'homme d'outre-Rhin. On en a vu plus haut des exemples. Parsifal de Bayreuth et Parsifal de Montserrat formeront volontiers pour M. Barrès deux versants contrastés de sa « sensibilité ».

Ne lui reprochons pas de juger l'Allemagne en Lorrain, d'avoir voulu, pour lui donner une âme plus guerrière encore, faire de la France entière une Lorraine. « Un professeur de l'Université de Bordeaux, M. Ruyssen, s'indigne que l'on qualifie les Germains de sale race.

1. La *Croix de Guerre*, p. 47.

Ce professeur est une faible d'esprit et de cœur »[1]. Et cela devient trois pages plus loin « la voix scandaleuse du professeur Ruyssen ». Evidemment l'indignation de M. Ruyssen en temps de guerre est un peu comique. Mais enfin M. Barrès a fait ses écoles dans une catégorie politique où l'on trahissait en estimant que la ceinture de Norodom pouvait se trouver ailleurs que dans les poches de l'assassin de Puig y Puig, et que le bordereau ne criait pas par toutes ses lettres : J'ai été écrit par un sale juif. Et il y a au centre de l'intelligence française certain jugement sain, fait de probité, de modération et de clairvoyance, qui, lorsqu'il revient après un tumulte passager à son état normal, trouve que sale race désigne mal la matrice ethnique de ce Kant et de ce Schopenhauer sur qui M. Ruyssen a écrit deux bons livres, de ce Wagner à qui M. Barrès demanda une « éthique nouvelle ». Un compatriote des ancêtres paternels de M. Barrès, Blaise Pascal, trouve une note qui suffit à faire d'un bon Français, disciple de Montaigne, un excellent soldat sans altérer cette santé de son jugement : — Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ? n'êtes-vous pas de l'autre côté de l'eau. — Et si M. Barrès avait laissé parler en lui, en le tirant d'une tradition plus humble, le fort sang auvergnat, n'aurait-il pas répondu à M. Ruyssen : « Vous avez raison, monsieur. Ce n'est pas que ça soit sale, mais ça tient de la place. Ça en tient même qui est à nous, et nous sommes d'accord, n'est-ce pas, pour nettoyer ? » On peut même assurer M. Barrès que cette mentalité calme, pondérée, un peu lourde, de nos provinces centrales, est, plus que sa nervosité et ses épithètes, proche de celle du Poilu commun dont il nous donnait plus haut un portrait convenable. M. Barrès a annoncé son intention de faire dialoguer un jour dans un livre le Massif Central et les Bastions de l'Est. Qu'il lui fasse, à ce Massif, sa légitime part.

Légitime, non totale. Le dialogue du Massif et des Bastions, peut, en droit, comme celui du Sphinx et de la Chimère, de la Chapelle et de la Prairie, se poursuivre indéfiniment. Ces chaînes de raisons ne sont que l'image verbale de la complexité vivante qui s'appelle une nation. S'il faut s'arrêter — ἀνάγκη στῆναι — pourquoi ne pas laisser en effet le dernier mot à ces marches de Lorraine, — et à la bonne Lorraine ? « Ce n'est pas autour d'une chaire professorale, dit magnifiquement et vraiment M. Barrès, que tourne le monde, qu'elle soit à l'école modeste du village, ou dans l'orgueilleuse Sorbonne ;

1. La *Croix de Guerre*, p. 324.

c'est autour d'un cœur généreux, gonflé du sang de sa race et qui entre dans l'action [1]. » Voilà le primat de Jeanne d'Arc dans les valeurs françaises. N'oublions pas cependant que ce cœur généreux entrait dans l'action sans haïr l'ennemi et rêvait d'une union, après la guerre, des Français et des Anglais, pour la délivrance de la Terre Sainte.

Mais Français et Anglais avaient alors la même religion, et la lutte, si impitoyable qu'elle fût, manquait du motif qui fait seul d'une guerre une « guerre totale ». Le nationalisme intégral de M. Barrès exige que Français et Allemands ne soient pas de la même religion, n'aient pas la même Terre Sainte. « *Unser Gott* n'est pas le Dieu de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Pascal et de Pasteur. C'est la vieille idole des forêts profondes, un cauchemar local rehaussé des plus sanglantes couleurs orientales. Je ne m'y trompe pas. Hier, alors que je me promenais en Syrie, en Palestine, j'ai vu dans des paysages qui en demeurent à jamais dévastés les traces des anciens dieux altérés de sang, les Baal et les Moloch. Ils sont apparentés au vieux Dieu allemand [2]. » M. Frédéric Masson ayant attribué à Luther le ravage de la cathédrale de Reims, M. Barrès lui répond, sur des indices certains, au risque de nous brouiller avec la Suède, que le coupable est « le plus ancien des dieux scandinaves, Odin assis entre deux loups »[3]. Il suffit d'un accident humain aussi normal que la guerre pour que l'explication théologique des phénomènes reprenne une autorité contre laquelle un Auguste Comte ne peut pas grand chose.

J'entends bien que ces idées théologiques sont des images littéraires. Mais précisément on préfère chez M. Barrès les images littéraires quand elles portent leur visage naturel et sont débarrassées de ce déguisement. Devant le peuple et la guerre de l'Organisation, M. Barrès note avec une juste élégance : « N'est-ce pas le Génie de l'Organisation qui est gravé sous les traits de l'Ange effroyablement triste dans la cave de l'alchimiste de Dürer ? N'est-ce pas lui encore qui se désespère par la bouche de Faust dans son cabinet de travail, et qui se ridiculise dans le laboratoire où le disciple Wagner compose dans son alambic Homonculus [4]. » C'est une bonne façon de montrer cette moitié de la vérité qui nous intéresse. Le *Faust* symbolise admirablement

1. Les *Saints de la France*, p. 246.
2. La *Croix de Guerre*, p. 336.
3. *Id.*, p. 411.
4. *Sur le Chemin de l'Asie*, p. 156.

ce fait que l'Allemagne du XIXe siècle a été également tentée par l'idée d'organisation et par ce que M. René Berthelot appelle d'une étiquette commode l'Idée romantique de Vie, et qu'elle les a mal rejointes précisément parce qu'a un certain degré elles ne peuvent être qu'ennemies. Mais n'est-ce point l'aventure éternelle de tout génie individuel ou national ? L'art de Gœthe a fait ici de l'humain, et dans les parties diverses de M. Barrès lui-même, serait-il difficile de discerner son monologue de Faust et sa nuit du Brocken, son Homonculus et son Hélène ?

Cette littérature de combat se lit avec des précautions qui tournent facilement au malaise. Elle est faite de demi-vérités qui pour l'esprit appellent invinciblement leur moitié volontairement absente, et l'on marche alors sur un sentier pénible. Je suis sensible évidemment à l'éloquente sincérité de ces lignes de M. Barrès et j'éprouve en moi les fibres qui l'épousent : « Voici la vingt-neuvième fois que les populations d'outre-Rhin envahissent la France, brûlent les maisons, assassinent traîtreusement et torturent nos parents sans défense. Je n'ai jamais pu rencontrer le regard d'un enfant de France sans me dire : Tâchons de lui épargner ces horreurs en affaiblissant de notre mieux le sang de l'Allemagne, — et maintenant je me réjouis en voyant qu' l n'y a pas un enfant de France qui ne soit pour toute sa vie averti, comme nous autres Lorrains nous l'avons été dès notre bas-âge. L'ignoble pacifisme qui nous livrait pieds et poings liés, comme pourceaux en sac, n'empoisonnera jamais les fils généreux des héros de 1914. Préférant la paix à la guerre, mais les armes toujours prêtes, ils surveilleront toujours le peuple brutal qui professe que nous sommes l'ennemi héréditaire [1]. » Journaliste en 1915 j'aurais bien dû moi aussi me faire les mains noires pour jeter le charbon à la machine qui nous défendait. Mais je ne lis pas cela dans un journal, je le lis dans un livre, qui doit rester. Et je ne puis m'empêcher de l'imaginer transposé tout entier sous une plume allemande, en charbon allemand pour la chauffe d'une machine germanisatrice. Des milliers d'Allemands, dans nos provinces envahies ont rencontré le regard des enfants de France en se rappelant les invasions françaises que leurs professeurs ne seraient pas embarrassés de fixer à vingt-neuf, eux aussi, et ils se sont dit : Tâchons d'épargner ces horreurs à nos enfants à nous en affaiblissant de notre mieux ce sang de la France. Ils ont pu tirer ces lignes mêmes

1. La *Croix de Guerre*, p. 9.

de M. Barrès à des millions d'exemplaires pour montrer à leurs pacifistes en puissance la France comme « le peuple qui professe que nous sommes l'ennemi héréditaire ». Encore une fois nous marchons sur de la lave qui n'est pas refroidie. Je ne blâme ni n'approuve M. Barrès. Je crois seulement que cette question peut-être posée : L'intérêt d'une nation est-il de fournir gratuitement des matériaux et des sujets à la haine d'une autre nation ? Nos professeurs ont-ils raison quand ils taxent les Samnites d'imprudence pour avoir fait passer les Romains sous le joug des Fourches Caudines ?

Les mois qui ont suivi l'armistice nous ont montré tout de suite le danger de cette littérature de guerre lorsqu'elle saute pour la conduire sur les épaules de la diplomatie. « Comme ils vont être heureux, s'écrie M. Barrès, les gens de la rive gauche du Rhin, une fois leur première fièvre tombée, de participer de notre vie nationale et de monter en grade, grâce à nous, dans l'échelle de la civilisation ! Dans quelques années ils béniront leur défaite [1]. » Vers 1871 cela fut sans doute écrit en Allemagne, des Alsaciens-Lorrains, plusieurs centaines de fois. D'une rive à l'autre et d'une langue à l'autre ces lieux communs naïfs et violents, sont interchangeables. — Faisons Brutus César !

Il va de soi cependant qu'un ouvrage d'une douzaine de volumes écrits par M. Barrès sur l'*Ame Française et la Guerre* doit répondre souvent à son titre. Disciple de Michelet et de Taine, de la Lorraine et de Déroulède, M. Barrès n'est pas seulement un écrivain nationaliste, il est un écrivain national. Trente ans de pensée et de travail ont fait de lui une des personnifications actuelles, la principale peut-être et la plus vive, de la nature française, de la durée française, de la tradition française, telles que ces sources apparaissent aujourd'hui sortant des canaux souterrains, et filtrées par la dépouille accumulée d'une race.

On peut discerner dans sa figure de la France trois idées que l'art de M. Barrès amènera peut-être un jour à la vie en les pensant librement et solitairement, en même temps que délivrées du corset de fer qui les étreint aujourd'hui elles se développeront d'elles-mêmes selon leur être spontané.

Celle-ci, que la nature française implique un certain équilibre entre un cerveau et un cœur, et que l'intelligence ne saurait négliger chez nous sans s'anémier elle-même certaines puissances de vénération

1. *Les Voyages de Lorraine*, p. 303.

et de foi. « Notre pays regarde avec froideur celui dont le cerveau fonctionne au-dessus d'un cœur sec[1]. » Chez les maîtres français que M. Barrès se reconnut dans sa jeunesse, cet équilibre était rompu : « Renan et Taine sont morts en doutant de la vitalité française... Ils désespéraient. C'est une conséquence de leur abus des analyses et des froids raisonnements. Que ne se fiaient-ils davantage à leur cœur ? [2] » M. Barrès s'est reconnu en plein courant vivant français le jour où il a ajouté Déroulède à Renan et à Taine. Cette combinaison s'est trouvée en lui admirablement viable. Cette union d'un ordre ionique et d'un ordre dorique lui a donné une Acropole solide dans laquelle une suite aux *Amitiés Françaises* nous fera peut-être un jour pénétrer.

Celle-là, que l' « union sacrée » est la manifestation momentanée et fragile d'une essence française permanente. Pourquoi les diverses figures de la France seraient-elles irrémédiablement hostiles, puisqu'elles coexistent volontiers en chacune de nos unités familiales et individuelles, ces microcosmes du monde français ? « On déforme la France si l'on prétend la définir par les cadres d'un parti politique ; elle les contient tous et les harmonise. Nos radicaux les plus sectaires sortent du séminaire et leurs filles entrent au couvent. Un antimilitariste a toujours quelque frère officier de carrière. Les grands-parents de ceux qui prient le 21 janvier dans la chapelle expiatoire peuvent bien avoir voté la mort du Roi. S'il y a deux Frances, sûrement leurs deux personnels, de génération en génération, sont interchangeables [3]. » Cette déformation de la France par l'optique des partis, le nationalisme sous ses formes supérieures l'a très justement dénoncé : on sait les charges brillantes de M. Maurras contre la « France mais ». L'union sacrée, à laquelle M. Barrès a toujours travaillé très loyalement, a en effet provoqué chez nous comme l'affaire Dreyfus un reclassement plus large et plus franc, a conduit vers une conscience plus nette l'être permanent de la France.

Cette dernière enfin que la France doit représenter non seulement un idéal français, mais un idéal humain, qu'elle signifie pour tous les peuples le libre développement de leur génie, qu'elle ne jouera plus dans le monde le rôle d'un Charles Martin dans le jardin de Bérénice, d'un Bouteiller à Nancy, d'un pangermaniste à Metz et que sa

1. Les *Saints de la France*, p. 21.
2. *Id.*, p. 73.
3. La *Croix de Guerre*, p. 202.

« politique rhénane » sera loyale. « L'Allemagne se tient pour un marteau qui brisera l'esprit particulier de chaque nation et dont les coups puissants forgeront une forme nouvelle au monde. Et nous, France, génie de sympathie, qui fûmes toujours émerveillés de la variété de l'esprit, nous voulons des puissances qui s'équilibrent et qui jouissent de leur liberté [1]. » Ce dut être un grand sujet d'encouragement pour M. Barrès que de voir ses vieilles idées, celles de *Sous l'œil des Barbares*, de l'*Ennemi des Lois* et des *Déracinés* rejointes si exactement par ce que Péguy eût appelé la mystique de l'Entente, telle que l'ont formulée tant de discours en français, en anglais, en italien, et peut-être en japonais et en portugais. Le bel arbre, avec sa logique vivante, né dans ce pot de fleur de l'égoculture que M. Charles Dupuy raillait autrefois à la Chambre, ne va-t-il pas, après la France, ombrager toute la terre ?

M. Barrès n'en doute pas : « Il est clair pour moi que ce qu'il y a eu de littérature nationaliste en France, de 1870 à 1914, et surtout dans ces dernières années, sera considéré comme classique et fera l'honneur de l'époque qui vient de s'écouler ; mais on demandera à cette littérature nationaliste de s'élargir et de devenir capable, en débordant nos frontières, de conquérir le monde, je veux dire de véhiculer la pensée française à travers tous les peuples [2]. » Tout nationalisme implique un impérialisme en puissance et il se connaît que Napoléon a été le professeur d'énergie de M. Barrès. Mais si nous voulons sortir du verbalisme et des banalités oratoires où n'importe quoi peut signifier n'importe quoi, nous verrons là peut-être une certaine confusion. Un nationalisme, quel qu'il soit, ne se conçoit comme nationalisme que de l'intérieur d'un pays, il ne devient article d'exportation qu'en cessant en partie d'être lui-même, en se dénationalisant dans une certaine mesure. Ni Athènes ni Rome n'ont exporté du nationalisme S'il y a au XVIIe siècle quelque chose qui réponde à ce qu'on appelle aujourd'hui nationalisme, il faut le voir dans des mouvements et des idées d'ordre religieux qui, si opposés qu'ils fussent entre eux, jansénisme, gallicanisme, révocation de l'Édit de Nantes, tendaient par des voies différentes à purifier d'éléments étrangers l'unité morale et religieuse de la France. Ils n'ont exercé à l'extérieur aucune influence utile mais provoqué des haines dont nous avons souffert sans béné-

1. *Sur le Chemin de l'Asie*, p. 135.
2. *L'Amitié des Tranchées*, p. 251.

fice. Si notre architecture et notre tragédie règnent sur l'Europe au siècle suivant, est-ce comme « nationalistes » ou au contraire comme un signe et un instrument de rupture avec une tradition, avec toutes les traditions nationales englobées sous le nom méprisant de « gothiques ? »

Et surtout, dès qu'un nationalisme part à la conquête de l'étranger, il s'aperçoit ou il devrait s'apercevoir qu'il n'y a pas un nationalisme, mais des nationalismes, qui sont nés à peu près ensemble, doivent vivre ensemble, et tendent à s'exaspérer par le contact. L'Europe d'après-guerre plus encore que celle d'avant-guerre est pleine de nationalismes tenaces. Comment le nationalisme, organe intérieur de défense contre l'étranger, servirait-il d'organe de propagande, d'assimilation et de sympathie chez l'étranger ? Il faut demander à une doctrine, à une attitude, les services qu'elles peuvent rendre, et on ne doit pas, sous prétexte que les grenades ont bien nettoyé des tranchées, s'en servir pour nettoyer son cabinet de travail.

Ces réserves faites, l'emploi d'une doctrine et d'un grand écrivain se trouvant plus strictement délimités, il n'est pas mauvais, même pour le rayonnement intellectuel de la France, que M. Barrès gonfle de tels espoirs son nationalisme. A un moment où partout le nationalisme se présente sous un aspect fermé et massif, on doit se louer que le nationalisme français soit identifié avec un artiste de pure moëlle française, avec une culture affinée et nuancée dont il reste tout de même quelque chose dans une doctrine qui n'est point tout à fait le lieu de la finesse et des nuances. Puisque notre démobilisation intellectuelle ne peut être complète, puisque notre frontière de l'Est conserve ses bastions, acceptons que M. Barrès reste au service, tienne une place qui doit être occupée. On peut n'être pas plus « nationaliste » qu'il n'est lui-même catholique, et dire pourtant, quand on se défend de le vouloir autre et quand on le défend contre ceux qui le voudraient différent, ce qu'il dit des églises de village pour lesquelles il lutte : C'est pour moi-même que je me bats.

VI

LA RELIGION

M. Barrès a toujours paru occupé vivement et voluptueusement des choses religieuses. Il prend place dans le courant de sensibilité qui se rattache à Rousseau et à Chateaubriand, dans le romantisme religieux qui trouve même une de ses pointes bizarres en Huysmans. Evidemment M. Barrès nous fait songer d'ordinaire à Chateaubriand. Il appartient à la descendance du *Génie du Christianisme* dont il a écrit un commentaire contemporain dans la *Grande Pitié des Églises de France*. Mais on peut légitimement s'amuser à voir dans la ligne qui va de M. Folantin à Durtal une image un peu caricaturale de la ligne qui réunit les figures religieuses du *Culte du Moi* aux pompes officielles de la *Grande Pitié* et de la *Colline Inspirée*. Une destinée singulièrement préconçue a voulu que dans la Gazette du Mois du premier numéro des *Taches d'Encre*, M. Barrès écrivît, à propos d'un article de Renan sur Amiel : « Comme elle repose des brutalités du journal, des aménités de la politique, cette souriante hypocrisie des sceptiques ! Et que nous chérissons tout cela ! Dans vingt ans nous tendrons les bras à quelque catholicisme un peu modifié. »

A cette époque, la façon dont autour de lui on tendait déjà les bras à ce catholicisme excitait son ironie. Quand il souriait de l'encrier de Chateaubriand posé sur la table de travail de M. de Vogüé, se doutait-il qu'il était désigné comme l'héritier de ce meuble ? . Dans *Trois stations de psychothérapie*, il signalait « une confusion, fort à la mode aujourd'hui, entre la sensibilité de nos délicats et le sentiment religieux. D'ailleurs nos néo-catholiques ne sont que des esprits vagues auxquels il ne convient pas de prêter plus d'importance qu'à la tasse de thé où ils se noieront [1]. » Il ne faut jamais dire : Théière, je ne prendrai pas de ton thé.

1. *Trois Stations*, p. 84.

D'ailleurs, dans la tasse de thé néo-catholique, il y avait dès cette époque entre Melchior de Vogüé et M. Barrès la différence du nuage de lait qui se noie doucement au filet de rhum qui parfume savamment. M. Barrès, avec un parti franc, donnait son dilettantisme religieux pour du dilettantisme, s'amusait même à en affiner plus délicatement la pointe pour égratigner en le caressant le petit troupeau des oratoires voguistes : « Ah ! s'écriait-il dans *Sous l'œil des Barbares*, quelque chose à désirer, à regretter, à pleurer ! pour que je n'aie pas la gorge sèche, la tête vide et les yeux flottants, au milieu des militaires, des curés, des ingénieurs, des demoiselles et des collectionneurs ![1] » Et l'adolescent alors à l'âge ingrat indiquait le point religieux vers lequel s'orientait un sentiment qui lui était si peu particulier : « C'est quand la fierté me manque qu'il faut violemment me secourir et me mettre un dieu dans les bras, pour que du moins le prétexte de ma lassitude soit noble[2]. »

Mais, avec ce sentiment réaliste et constructeur dont il n'a jamais été dépourvu, et qui le préparait alors à la méthode des *Exercices spirituels*, M. Barrès n'a point supporté qu'une source aussi puissante que le sentiment religieux ne lui procurât que les émotions d'un nihilisme sentimental. « A notre cosmopolitisme, à notre dilettantisme, à notre cher nihilisme enfin, pour dire le mot qui résume le mieux notre déracinement moral, la grande ville catholique restitue leur sens complet, en même temps qu'elle leur donne sa haute allure. A sa lueur nos dégoûts et notre ardeur m'apparaissent ce qu'ils sont en réalité, un sentiment religieux[3]. » Plutôt qu'un sentiment religieux une sensualité religieuse qui s'attarde sur les tendresses, les tiédeurs et les clairs-obscurs de l'âme. Cette sensualité doit entrer dans une vie bien comprise et un peu intéressée : « L'art de se servir des hommes, l'art de jouir des choses, l'art de découvrir le divin dans le monde qui sont, n'est-ce pas ? les trois amusements, le jeu complet d'un civilisé, Rome les enseigne, et d'une maîtrise incomparable[4]. » Plus que Rome sans doute Renan les a enseignés à M. Barrès, ou plutôt M. Barrès a transporté la sensualité verbale de Chateaubriand dans la sensibilité idéologique de Renan. Si j'emploie ces noms propres, c'est

1. *Sous l'œil des Barbares*, p. 190.
2. *Id.*, p. 189.
3. *Trois Stations*, p. 66.
4. *Id.*, p. 146.

à peu près dans le sens où j'emploierais des noms communs pour désigner des idées. Ils ont l'avantage de grouper rapidement aux yeux d'un lecteur instruit tout un ensemble psychologique et littéraire. Ils ne signifient pas que M. Barrès ait senti ou pensé d'après Chateaubriand ou Renan. Simplement, venant après eux, il nous permet de référer ses émotions et ses idées à un genre commun que leurs noms désignent commodément.

Des *Stations de Psychothérapie* à la *Grande Pitié* on suivrait facilement chez M. Barrès tout ce couloir obscur et tiède, cette disposition à une religiosité complaisante. Le néo-catholicisme, explique-t-il dans ce curieux morceau de *Du Sang* qui s'appelle *La Volupté dans la Dévotion*, c'est « une façon de mêler la sensualité à la religion, c'est de la piété indifférente au dogme, le goût du brisement de cœur [1]. » Ce sont bien en effet les trois caractères du néo-catholicisme de M. Barrès, les trois morceaux de sucre qu'il a su mettre dans sa tasse de thé au lieu de s'y noyer lui-même comme l'héritier de Chateaubriand.

Sensualité. « Nous sommes une centaine qui regardons, à travers les grilles dorées, le prêtre dire sa messe, et j'appuie ma main sur la balustrade de jaspe, précieuse au toucher comme un corps de femme [2]. » Le président de Brosses disait de la *Sainte Thérèse* du Bernin : Si c'est là l'amour divin je le connais. M. Barrès se plaint d'avoir été traité avec quelque méfiance par les supérieures des couvents de Tolède auxquelles il demandait à faire ses dévotions devant les Greco. Ces sages et discrètes personnes pressentaient-elles sa manière d'entendre la messe ou, mieux, de regarder la messe ?

Piété indifférente au dogme, — dont il a écrit dans certaines pages des *Amitiés Françaises* l'admirable cantilène. Lisez ses pages sensuelles sur Lourdes, ces vapeurs d'encens épais où pèse l'idée de tous les bonheurs impossibles, de toutes les vies que l'on imagine sans les vivre, de ces malaises et de ces ferveurs dont est faite la piété propre : « Des images qui ne peuvent plus vivre sollicitent tous mes sens, et c'est à les parfaire, démence ! que j'occupe mon énergie. Il est des Lourdes sur toute la terre ; il y a pour les plus incrédules d'absurdes promesses de bonheur. De telles minutes où l'on s'enfonce plus avant que l'espérance nous maintiennent sur le fil de notre mince et pure destinée. Je me croyais si loin ! Bien au contraire, j'ai tant reculé !

1. *Du Sang*, p. 110.
2. *Greco*, p. 84.

Nos voix de désirs font un écho de nos vies antérieures. Ma chanson heurtée, elliptique, c'est le haut chant de mes profondeurs, c'est un oiseau de mes ténèbres qui volette dans mon plein jour [1]. »

Le goût du brisement du cœur. « Les souffrances d'amour... décantent nos sentiments, fécondent des cellules jusqu'alors stériles de notre moelle, et nous poussent aux émotions religieuses [2]. » C'est dans les froissements et les humiliations que se trempe la sensibilité.

Lorsque M. Barrès, après la Séparation, prit en main la cause des églises menacées de ruine, certains parlementaires habitués à manier des idées simples et des clichés bien éprouvés lui disaient avec un clignement d'yeux intelligent : « Une religion pour le peuple, parbleu ! — Pas du tout, répondait M. Barrès. C'est pour moi-même que je me bats. » Et M. Barrès avait raison : « Les églises, écrivait-il déjà en 1892, quel qu'ait été le goût de Marie Bashkertseff pour les salons et pour l'art, demeurent le rendez-vous de qui voyage avec le souci des choses psychiques [3]. » C'est ainsi qu'en défendant les églises il a défendu son bien. Et l'âme n'a qu'à se résigner à cette évolution si claire ici et si logique : l'art est né à l'ombre des églises, mais les églises aujourd'hui trouvent à l'ombre de l'art leur prolongement d'existence.

M. Barrès dans la *Grande Pitié des Églises de France* ne fait en somme que leur payer sa dette de reconnaissance. Il leur a demandé successivement des services divers, également importants.

Les trois Idéologies transposent, pour le culte du Moi, les parties les plus délicates et les plus intimes du christianisme dans l'*Unum necessarium* de l'égotisme. Église militante, souffrante, triomphante, désignent le peuple intérieur des émotions. Méditant dans *Un Homme Libre* sur le Christ de Léonard, M. Barrès conclut : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; mon royaume est un domaine que j'embellis méthodiquement à l'aide de tous mes pressentiments de la beauté ; c'est un rêve plus certain que la réalité, et je m'y réfugie à mes meilleurs moments, insoucieux de mes hontes familières [4]. » L'*Homme Libre* parle souvent de Dieu, qui est tantôt le moi, tantôt « la somme des émotions ayant conscience d'elles-mêmes » [5]. Une « piété indifférente

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 229.
2. Le *Jardin de Bérénice*, p. 70.
3. *Trois Stations*, p. 56.
4. *Un Homme Libre*, p. 164.
5. *Id.*, p. 126.

au dogme » est utilisée ici pour l'Église intérieure comme elle sera utilisée ailleurs pour créer le sentiment obscur et vivant de la terre et des morts : « J'ai prié sur la Lorraine comme dans un cimetière, mais précisément une telle prière, sans objet déterminé, pourrait hausser l'âme lorraine et ranimer cette morne terre [1]. »

Mais dans le *Roman de l'Énergie Nationqle*, ce massif important de l'œuvre de M. Barrès, la place de la religion est nulle. Aucune allusion au phénomène religieux. Des sept Lorrains, un seul catholique, Gallant de Saint-Phlin, et vraiment sa religion n'a rien de subtil. On goûtera son attitude devant M. et Mme Rœmerspacher : « Saint-Phlin, convaincu jusqu'à l'évidence par la vue de ces deux jeunes gens qu'il se trouvait en présence d'une bonne pierre de l'édifice français, d'un excellent élément de conservation sociale, souhaitait qu'un prêtre d'esprit trouvât un expédient pour bénir leur mariage. Il ne voulait pas imposer une divorcée à sa femme, et pourtant il rêvait de recevoir les Rœmerspacher à Saint-Phlin » [2]. Ainsi Saint-Phlin, bon catholique et bon Français, souhaiterait que l'Église fît avec « esprit » une entorse à ses lois plutôt que d'imposer à sa femme, représentée comme une petite fille fort insignifiante, une modification aux usages de salon qui lui furent transmis avec des recettes d'entremets et des moyens de défense contre les mites ! Quinze lignes plus bas il songe que ce pauvre Sturel « a toujours obéi à ses nerfs ». Mais Sturel lui-même, assez fameux individualiste, n'a jamais pensé à faire brûler une si grande forêt pour faire cuire un si petit œuf. Il est piquant que la seule page du *Roman de l'Énergie Nationale* où affleure un pointement de catholicisme se rattache encore sous les sédiments nouveaux au vieux massif du Culte du Moi.

C'est dans la troisième partie de son œuvre, celle qui se groupe autour des *Bastions de l'Est*, que M. Barrès a abordé la question religieuse avec une véritable plénitude et qu'il a cessé de voir dans le christianisme un jeu de symboles commode au moi individuel ou social. Les *Amitiés Françaises*, la *Colline Inspirée*, la *Grande Pitié des Églises de France* traitent longuement des choses religieuses, et avec gravité et respect, mais toujours dans le même état de sentimentalisme vague qui ne satisfait plus les générations récentes. « J'ai surpris la poésie au moment où elle s'élève comme une brume des terres solides du

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 244.
2. *Leurs Figures*, p. 285.

réel[1] » dit-il dans la *Colline Inspirée*. Et, dans la *Grande Pitié* : « Je ne vois pas dans la nature les dieux à demi formés des anciens, mais elle est pleine pour moi de dieux à demi défaits. » Ce qui demeure de plus solide et de plus stable dans l'attitude religieuse de M. Barrès, de plus cohérent dans cette fuite onduleuse de dieux à demi défaits, c'est une idée positive et réaliste de la continuité humaine. Sion-Vaudémont « nous dit avec quelle ivresse une destinée individuelle peut prendre place dans une destinée collective et comment un esprit participe à l'immortalité d'une énergie qu'il a beaucoup aimée »[2]. La plasticité des signes et des réalités chrétiennes, qui s'ordonnait jadis autour du Culte du Moi, s'ordonne maintenant autour du sentiment nationaliste de la tradition, et, comme le catholicisme est éminemment une tradition, comme il figure la plus grande et la plus longue des traditions humaines, le sentiment religieux se place aujourd'hui chez M. Barrès plus exactement et plus simplement qu'autrefois de plain-pied avec ses préoccupations ordinaires. Dans les *Trois Stations* il prétendait montrer que « cosmopolites et catholiques sont de la même famille » parce qu' « ils ont à un degré tourmentant le sens du précaire, le désir de la perfection ». Son ordre d'idées lui ferait au contraire connaître que nationalistes et catholiques sont de la même famille parce qu'ils retiennent à un degré pacificateur le sens du durable, la possession d'un passé, d'un ordre, d'une tradition. Mais l'Église fournit pareillement aux deux ordres de symbole. Ecrivant une préface à des *Pages choisies* de M. Barrès, M. Henri Brémond disait : « Deux grands partis travaillent l'indivisible Église, elle-même au-dessus de tous les partis et qui signerait sa déchéance le jour où, par impossible, elle réserverait le monopole de sa défense à l'un ou à l'autre de ces deux partis qui prétendent la représenter. Les uns exaltent en effet la charte de liberté que nous a donnée le Christ ; les autres l'étroite discipline qui seule peut sauver de l'anarchie un des plus vastes royaumes qui soient au monde[3]. » Ce sont ces deux partis de pensée que M. Barrès, à son tour, exprime dans la Chapelle et la Prairie de la *Colline Inspirée*. Dualisme qui dans le roman comporte, avec les derniers moments de Léopold Baillard, avec le sacrifice du Père Aubry (inspiré sans doute à M. Barrès par les *Récits d'une Sœur*

1. La *Colline Inspirée*, p. 24.
2. *Id.*, p. 8.
3. *Vingt-cinq années de vie littéraire*, p. LXXXII.

et la mort d'Albert de la Ferronays) une fin, une décision, une subordination à la discipline. Mais la prairie et la chapelle n'en continuent pas moins à mener en M. Barrès leur dialogue indéfini. Et la chapelle, sur son pic, comme celle du Puy-en-Velay, est bien haute, et, sous le rayon intelligent qui la dore, d'apparence inaccessible : « Mon rêve, écrivait M. Barrès dans le *Jardin*, fut toujours de convaincre celle que j'aimerais qu'elle entre à la Réparation ou au Carmel pour appliquer pleinement les doctrines que je chéris et réparer toutes les atteintes que je leur porte [1]. » C'est du même fonds que M. Barrès a vu de sa Prairie mosellane, celle de Kundry, de Velu II, de Sturel, de Baillard, dans Bérénice repentante ou Rome définitrice ses déléguées à la Chapelle.

1. Le *Jardin de Bérénice*, p. 42.

CONCLUSION

Aux funérailles de Déroulède, M. Barrès, disions-nous, rappelait ce mot d'un ancien : Si vous avez vu un homme un, vous avez vu une grande chose. Il ne faut pas douter que dans un tel mot ne soit impliqué chez lui un retour sur lui-même. M. Barrès a dû envier la pure unité de bronze d'une vie comme celle de Déroulède, dont il a donné cette formule lucide : « Déroulède a toujours transformé rapidement les mouvements de sa vie intérieure en pensées très claires et puis en actes, en gestes accessibles au public. Pas plus que ses aspirations ne sont demeurées dans les parties obscures de son être, il n'entend qu'elles demeurent derrière le mur de sa maison. Pour ce fils de Corneille, il faut que tout se passe au grand jour de la raison et au plein jour du public à qui un héros appartient [1]. » Que tantôt il s'en loue ou que tantôt il s'en blâme, ce n'est pas cette unité que nous trouvons en M. Barrès. Ces plans divers, qui chez un Déroulède se tiennent et se commandent, forment chez M. Barrès autant de mondes distincts dont chacun voudrait vivre toute sa vie, dont la subordination, exigée par une expérience qui sait les limites humaines et imposée par une discipline demeure toujours précaire. Si Déroulède est un fils de Corneille, M. Barrès appartient à la lignée de Racine, par les vers de qui, dit-il dans les *Amitiés Françaises*, un long stylet nous pénètre au cœur.

Et pourtant il est un, lui aussi, et en voyant cet homme un nous voyons une belle chose, une des plus belles choses françaises d'aujourd'hui. Ce n'est pas une unité donnée, c'est une unité qui se cherche, qui ne se chercherait pas si elle ne s'était trouvée, et dans la réalisation de laquelle demeurent encore visibles et actifs tous les esprits de la recherche. M. Barrès essaye de nous en indiquer la formule lorsqu'il

1. La *Croix de Guerre*, p. 185.

se sent un arbre qui grandit, se construit, cherche sa nourriture et sa lumière. Mais l'arbre ne sert ici, ainsi que le Velu II de l'*Ennemi des Lois*, que comme une formule décorative et stylisée de la vie. En se cherchant, en se trouvant, M. Barrès — c'est son œuvre propre et son unité — a donné à une génération, à une époque française, l'idée vraie d'un équilibre entre la culture et la vie.

Je n'entends point ici par idée vraie l'idée claire et distincte à laquelle réponde une existence : ce serait un concept inopérant. J'entends par idée vraie une idée qui ait été vécue et durée, dont le papier (ce papier qui sert à la critique pour décomposer, comme le tableau noir au mathématicien) soit convertible à vue en or, en richesse, en nourriture. Une idée vraie est ici une idée qui est devenue vraie en s'incorporant à une vie, comme l'idée de tradition devient vraie en s'incorporant à votre famille ou à votre Église, comme l'idée de la lumière devient vraie en s'incorporant à l'œuvre d'un Rembrandt, comme l'idée religieuse devient vraie en s'incorporant à l'individu-Dieu. Dans cet ordre le mouvement ne se prouve que par la marche de quelqu'un, et aussi longtemps qu'il marche.

Le XIXe siècle a institué un duel tragique entre une conception de la culture et une conception de la vie. Notre époque classique avait vécu sur le primat de la culture : le juste, le vrai, le beau étaient la culture s'imposant à la vie souverainement, la réglant et la modelant jusqu'à ce qu'elle devînt l'image de l'ordre. Le romantisme, après Rousseau, a renversé ces valeurs, institué le primat de la vie : le juste, le vrai, le beau, c'est la vie rompant les cadres imposés par la culture, la vie levée comme un matin neuf sur une mer inconnue, et pure, et crue, et libre.

Quelles qu'aient été les alternatives de cette lutte entre la vie et la culture, il est apparu à la raison supérieure qu'aucune de ces deux formes humaines ne pouvait être vaincue, et, qu'elles s'appelassent classicisme et romantisme, ou bien ordre et révolution, ou bien société et individu, ou bien soleil du Midi et brumes du Nord, ou bien esprit latin et esprit germanique, en face d'elles le vrai problème était de faire ce qu'avait fait l'Église catholique entre l'esprit de l'Évangile et l'esprit de Rome, de les associer, malgré l'opposition de leurs principes, en une réalité nouvelle, sans qu'au sein de cette réalité même s'apaisassent jamais complètement leur dualisme et leur inimitié, pas plus que l'opposition d'un Nord et d'un Midi ne disparaît dans une unité française, espagnole, allemande.

C'est ce qu'ont fait, à l'époque où le problème se posait fraîchement et de sa façon jeune et vivante, des deux côtés du Rhin un Gœthe et un Chateaubriand, ou, si l'on veut, c'est ce qu'une certaine nature française, germanique, européenne, a fait par leur moyen. Chacun d'eux, par le poids même de son génie, a penché du côté où sa race le conduisait le moins. Chacun a tenté sur un plan différent un équilibre de la culture et de la vie, mais comme cet équilibre ne saurait être parfait, comme il n'y a de parfait en lui que la tragédie intérieure par laquelle il tente de s'établir, il reste plutôt, chez Gœthe, rompu du côté de la culture, chez Chateaubriand, du côté de la vie. Le dernier et le plus conscient des classiques, le premier et le plus grand des romantiques, participent de la même lumière, comme, dans le Nord, le soir et le matin autour du soleil de minuit.

L'un et l'autre ont ce privilège, qu'ils puisent à la même origine, de réaliser non seulement des types d'art, mais des types humains, de produire des écrits qui ne soient pas les parties juxtaposées d'une œuvre, mais les moments organiques d'une vie. Tout le long du siècle l'opposition des deux idées a passionnément continué, et, à notre horizon, Gœthe et Chateaubriand, les deux grandes montagnes ceintes de forêts et de sources, marquent encore par leurs lignes de neige et de verdure la naissance des fleuves qui dessinent dans notre esprit la courbe de nos paysages.

Dans une génération d'Epigones, M. Barrès, peu à peu et sur un plan plus réduit, s'est trouvé amené à assumer un rôle analogue. Lorsqu'il se proposait de sentir le plus possible en analysant le plus possible, il semait, d'un petit mot juvénile, ambitieux et sec, la graine d'où allait sortir un arbre magnifique. Il n'a écrit qu'un livre, *Un Homme Libre*, dans les marges duquel toute son œuvre prend place comme des *Parerga et Paraligomena*. Et si *Un Homme Libre* émut, d'un sûr coup d'archet, tant de sensibilités et d'intelligences, c'est que le siècle y reconnaissait non ce que ses malades ont appelé son mal, mais ce qui est en vérité son problème et son être.

Cet accord toujours tenté, jamais achevé, de la culture et de la vie prend chez M. Barrès la forme d'un mouvement musical continuel entre deux réalités, musicales elles-mêmes et changeantes, aussi bien la Lorraine et la Venise symboliques d'*Un Homme Libre* que la chapelle et la prairie de la *Colline Inspirée*. Le goût de la discipline et celui du spontané demeurent juxtaposés, contraires, en impliquant l'instant toujours différé de leur entière fusion. Provisoirement, quand M. Bar-

rès devient exotérique et se tourne dans le sens de l'institution, ils s'accordent tant bien que mal dans l'idée soit d'une discipline choisie librement, soit d'une discipline accordée avec une tradition et avec des vénérations. Mais les impasses auxquelles ces idées aboutissent nous font connaître en elles autant de balbutiements, qui pourtant ne trompent pas parce qu'ils concourent à nous désigner l'Idée cachée dans sa grotte ou voilée de ses nuées.

« La vie n'a pas de sens. Je crois même que chaque jour elle devient plus absurde. Se soumettre à toutes les illusions et les connaître nettement comme illusions, voilà notre rôle. Toujours désirer et savoir que notre désir, que tout nourrit, ne s'apaise de rien ! Ne vouloir que des possessions éternelles et nous comprendre comme une série d'états successifs ! De quelque point qu'on les considère, l'univers et notre existence sont des tumultes insensés.

« Pour vaincre la vie et triompher du découragement, il faut régler la culture de nos sentiments et de nos pensées. Il s'agit de concevoir une sage économie de nos forces, d'organiser notre énergie et de sortir d'un désordre barbare pour l'accomplissement de notre destin. De là le choix systématique des images que je propose à un jeune Français. »

Je tire ces lignes du dernier chapitre des *Amitiés Françaises*, le *Chant de Confiance dans la Vie*. Du *Culte du Moi* j'en tirerais d'analogues, où les termes seraient changés, où le rapport des termes resterait le même. Les deux thèmes opposés y seraient transportés sur une montée de jeunesse et d'âpreté, alors qu'ils épousent ici la descente et les rayons d'automne de la maturité. Mais le rapport de la vie et de la discipline, vie et discipline étant alors elles-mêmes autres, subsisterait. On serait tenté de ne voir en ces lignes, ou en d'autres analogues, que d'harmonieux lieux communs. Prenez-les comme ces programmes de symphonie qu'on distribue au concert, construisez sur elles toute la musique barrésienne dont ce livre a essayé de discerner les motifs — éprouvez ce que c'est qu'un homme qui se fait lui-même symphonie pour fixer comme un être et développer en une verte nature, en un paysage de notre planète morale, l'aridité de ces lieux communs.

Comme une terre de l'âge primaire impose les lignes de fracture que suivront encore les vallées secondaires et tertiaires, un Gœthe et un Chateaubriand ont fixé des traits que ces paysages de M. Barrès suivent encore avec docilité. Utiliser ses émotions au lieu de les subir, ne point répandre au dehors le trouble de son cœur, mais purifier ce trouble par l'ordre contemplé du dehors, imposer *Hermann et Dorothée* à

Werther et le second *Faust* au premier, telle est l'œuvre de Gœthe. Quand M. Barrès, lors de l'Affaire Dreyfus, prend la tête du parti qui préfère risquer une injustice à risquer un désordre, il suit une formule gœthienne que lui-même a discutée dans l'*Ennemi des Lois*. Et maintenant entendez-le formuler son idée dernière de la discipline : « A sortir des sentiments polis que nous préparèrent nos pères, nous rencontrerons les Furies plutôt que les Déesses. L'Honneur comme dans Corneille, l'Amour comme dans Racine, la Contemplation, telles que les campagnes françaises la proposent, voilà, selon mon jugement, la noble et la seule féconde discipline qu'il nous faut hardiment élire [1]. » Cela pourrait être écrit par Chateaubriand qui ayant vu de près les Furies en avait emporté le nostalgique amour des Déesses, et dont la vie tout entière est consacrée à ces trois visages : de l'Honneur, remâché de Coblentz à Goritz comme un beau, un pur laurier amer, — de l'Amour qui tresse encore de Rome à Grenade et du fleuve de Chactas à l'Abbaye-aux-Bois sa couronne par tant de fleurs non séchées, — de la Contemplation en laquelle le père de la littérature des Génies a, comme un enchanteur de contes, transmué les valeurs actives de la foi.

Mais dans cette suite de Gœthe et de Chateaubriand l'originalité de M. Barrès aura peut-être été cette transformation d'une culture individuelle qui lui avait réussi en une culture nationale qui devait, pensait-il, réussir pareillement à la France, d'être passé sans contradiction et par un développement vivant de l'égotisme au nationalisme, de prémisses à une conclusion que, maintenant que nous la connaissons, nous voyons clairement impliquée dans ces prémisses. En même temps que l'idée des rapports de la vie et de la culture, il a éprouvé par le dedans cette autre idée, qui n'est qu'une forme de la première : l'idée de l'unité vivante de la culture, l'idée qu'individuelle ou nationale elle appartient à une même espèce que nous devons rechercher et atteindre pareillement par l'individu et par le groupe local. Et l'idée aussi, toujours embranchée sur le même tronc, que la vie individuelle, dans la durée, est une série, d'essence identique à la durée plus longue d'une race et d'une tradition. C'est qu'entre Gœthe et Chateaubriand et M. Barrès il y a eu Michelet et Taine. Mais cela a été par M. Barrès proposé et imposé avec tant d'insistance, de patience, de durée identique à ces durées vivantes, que nous y reconnaissons bien quelque

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 255.

chose qui est puisé par lui dans la substance et la moelle d'une époque, et à quoi nous ne pouvons plus échapper.

Nous ne pouvons lui échapper ; mais, ainsi qu'il est inévitable, et d'après les propres lois et l'authentique esprit de cette idée elle-même, c'est elle qui sous nos yeux échappe à M. Barrès. Elle lui échappe comme l'enfant par sa croissance même échappe à son père et le pousse inévitablement vers la tombe. Elle ne lui échappe pas parce qu'elle est fausse, mais bien parce qu'elle est vraie. Et la seule façon pour l'enfant de ne pas échapper à son père serait de mourir avant lui et de ne vivre que dans son souvenir, mais il lui échappe parce qu'il vit.

Cette idée échappe à M. Barrès parce que le monde change, et que, dans les figures nouvelles qu'elle revêt à mesure que ce monde change, M. Barrès lui-même ne la reconnaît pas et la combat. Entre l'idée nourrie en lui et l'idée qui lui échappe, il y a eu un fait nouveau, la guerre, la naissance, dans la douleur et le sang, d'une Europe, d'un monde et d'un ordre qui ne seront probablement ni meilleurs ni pires, en bloc, que l'Europe, le monde et l'ordre anciens, mais qui seront autres. M. Barrès les aborde et les juge d'une voix émise dans l'acte même et l'heure qui la rendnet périmée.

Il y aura demain des nations et des internationales comme il y en avait hier, mais elles seront autres. Ni le nationalisme ni l'internationalisme ne peuvent tenir le mot de l'heure. Il y aura des nations autant et plus qu'hier, autant et plus repliées sur elles-mêmes qu'elles l'étaient hier. Il y aura des internationales autant et plus qu'hier, autant et plus habiles et fortes pour tourner les barrières nationales qu'elles l'étaient hier. Il y aura de nouveaux nationalismes et de nouveaux internationalismes, et, des uns aux autres, de nouveaux systèmes de passerelles et de ponts.

Et l'impression produite par M. Barrès, le sillon conducteur tracé par lui dans l'intelligence française, demeurera, longtemps encore, visible dans notre relief, vivant par une rivière, par un chemin qui marche, mais qui a son terme et ne saurait fournir qu'une étape. Ce pli, qui épouse des plissements plus anciens, sera lui-même employé par les mouvements de terrain qui suivront, persistera encore sous les effondrements qui dès aujourd'hui le recouvrent et le bousculent. Et ils le recoupent et le bousculent d'une manière que nous pouvons pressentir ou discerner en partie.

La discipline que M. Barrès compose et propose arrive vite au bout de son rôle. Elle y arrive vite parce que cette forme disposait d'une

matière de vie exquise en qualité, mais limitée en quantité. Née de l'égotisme elle tend par son poids même à y retourner, à se coucher, quand son soir tombe, dans ce lit fait à la mesure de son corps. Le moment vient chez M. Barrès où le développement en profondeur n'est que le beau nom dont il décore la conscience d'une impuissance, la limite qu'il se connaît. Je sais bien que M. Barrès se défend : « On s'exclame sur des richesses, et des beautés, et des puissances du dehors. Nous nous abstenons en connaissance de cause. Affirmation qui choquera fort nos contradicteurs, mais je les prie d'y réfléchir : c'est nous qui sommes les plus délicats comme les plus compréhensifs... Quand je reviens toujours à ma rude Lorraine, croyez-vous donc que j'ignore tant de douceurs, tant de merveilles épandues sur le vaste monde [1]. » Evidemment chacun est le seul maître juste de son hygiène intellectuelle, et *Un Homme Libre* est ponctué très à propos par les quinquinas et les bromures de Philippe et de Simon. Un Gœthe ou un Chateaubriand s' « abstenaient » beaucoup moins et leurs racines n'en plongeaient pas moins à de grandes profondeurs. « Si je m'en tiens à Corneille, à Racine, ne distinguez-vous point que j'ai subi comme d'autres, et plus peut-être, ce flot de nihilisme et de noirs délires que, par-dessus la Germanie, nous envoie la profonde Asie ? » Si vous les avez « subis » et si vous n'y avez senti que du nihilisme et du noir, vous formulez là une limite de votre sensibilité et non une limite de leur action. D'autres ont pu les accepter, les assimiler et s'en nourrir, en tirer du réalisme et non du nihilisme, des Idées et non de noirs délires. — Ce ne sera ni de la réalité française, ni des idées françaises. — Qu'en savez-vous ? Il y a des estomacs qui digèrent mieux que d'autres. Quatre ans de plein air et aussi de pleine terre ont hélas ! troué bien des peaux, mais ils ont aussi refaits des estomacs et ouvert de beaux appétits. Quand M. Barrès, précisément dans un livre qui s'appelle l'*Amitié des Tranchées*, écrit : « Il est clair que certains ouvriers français, en adoptant le Marxisme, certains amateurs en se livrant aux rêves wagnériens, d'autres curieux en applaudissant les délires de Nietzsche, ont trahi la cause de la France », je laisse aux marxistes et aux amateurs de musique le soin de répondre en ce qui les concerne, mais, en ce qui concerne Nietzsche, les « curieux » peuvent sourire.

Le peu d'intérêt que présente aujourd'hui à l'intelligence française

1. Les *Amitiés Françaises*, p. 257.

la pile des livres de guerre de M. Barrès devrait d'ailleurs faire refluer cette intelligence sur *Un Homme Libre* et le *Roman de l'Énergie Nationale* dont l'intérêt vivant est loin d'être épuisé. Tel soldat français qui lisait Nietzsche dans les tranchées de 1916 fut, quand il lisait il y a longtemps *Sous l'œil des Barbares* et le *Jardin*, flétri déjà par d'excellents professeurs comme un « curieux » qui « applaudissait des délires ». Dans délire, eut dit Victor Hugo... Je ne veux pas dire que M. Barrès ait perdu sa lyre : nous pressentons par avance l'enchantement de belles pages futures sur le voyage d'Orient et sur les esprits de la vieillesse. Mais cette lyre qui nous promet encore des musiques de chambre admirables n'est plus celle qui convoque, réunit et anime une génération française. Et nous touchons ici le moment inévitable où la vie et la discipline, les deux puissances que le génie de M. Barrès fut de conjuguer dans une note originale, se détachent comme le Sphinx et la Chimère pour se regarder d'un visage hostile.

La vie est un effort qui a besoin de discipline comme les tissus ont besoin d'une charpente qui les soutienne ou d'une coquille qui les enveloppe. Mais cet effort est limité, et, comme Ravaisson et surtout M. Bergson l'ont fortement expliqué, l'automatisme le guette. Le moment arrive où l'organisation devient répétition et mécanisme, où l'organisme est durci par ses déchets. Cet envahissement de la vie par l'automatisme, il a eu sa part dans la terrible tragédie planétaire. M. Bergson, M. Barrès lui-même l'ont désigné du doigt chez l'ennemi : M. Bergson a vu dans la lutte de l'Entente et des puissances centrales la lutte de la vie contre le mécanisme, et M. Barrès a découvert des ressemblances entre l'Organisation allemande et l'Homonculus du laboratoire de Faust. Philosophie et littérature une fois démobilisées viendront sans doute à une conception plus souple d'une idée vraie. Il n'en est pas moins exact que l'Allemagne, et la terre par contrecoup, ont été happées par leur propre automatisme. Mais l'individu, lui aussi, peut voir là écrite en gros caractères sa destinée qui est pareille. Tout génie individuel ou ethnique a en lui un automatisme latent qui l'envahit sitôt que la vie se détend et s'abandonne. Une certaine liberté forte d'intelligence peut comme un sel conservateur le retarder indéfiniment : un Montaigne, un Sainte-Beuve (peut-être un Gourmont) y sont soustraits à peu près jusqu'au bout. Mais M. Barrès commettait précisément le péché contre cette intelligence quand il l'identifiait avec cet automatisme, et se plaisait dans

Un Homme Libre à ne plus voir rien d'intéressant dans le Sainte-Beuve des *Lundis* : « A Dieu ne plaise que je m'abaisse à discuter avec les gens de bon sens qui sacrifient ton adolescence à ta maturité ! » Des morceaux comme le 2 *novembre en Lorraine* nous le font voir cherchant pour s'abuser lui-même de magnifiques synonymes à l'automatisme, épousant « un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation » et toujours une pente descendante, celle d'un effort qui décroit, d'une parcelle un instant soulevée qui retombe et qui s'en va épaissir la cendre des morts. Le *Roman de l'Énergie Nationale* est le roman de l'énergie qui tourne court. Toute l'œuvre de M. Barrès fait une variante sur le principe de Carnot, la dégradation de l'énergie. Venise et la Lorraine lui en ont fourni en deux langues des symboles délicats. Nous l'avons vu, artiste de vie et de mots et doctrinaire politique chercher, essayer, rejeter les belles attitudes qui arrêtent un instant cette dégradation. Et toutes ces époques, rentrant l'une dans l'autre avec une logique qui nous enchante, composent encore un des plus beaux dessins de vie humaine, qu'au moment d'en vivre ou d'en évoquer une autre les hommes des temps nouveaux puissent tenir sous leurs yeux.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I. LA FIGURE INDIVIDUELLE 11

LIVRE II. LA FIGURE SOCIALE 74

LIVRE III. LES FIGURES DE ROMAN 144

LIVRE IV. LES TECHNIQUES 239

579h

nrf

DC
365
T5
t.2

Thibaudet, Albert
Trente ans de vie française

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY